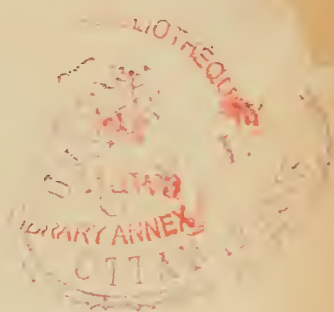


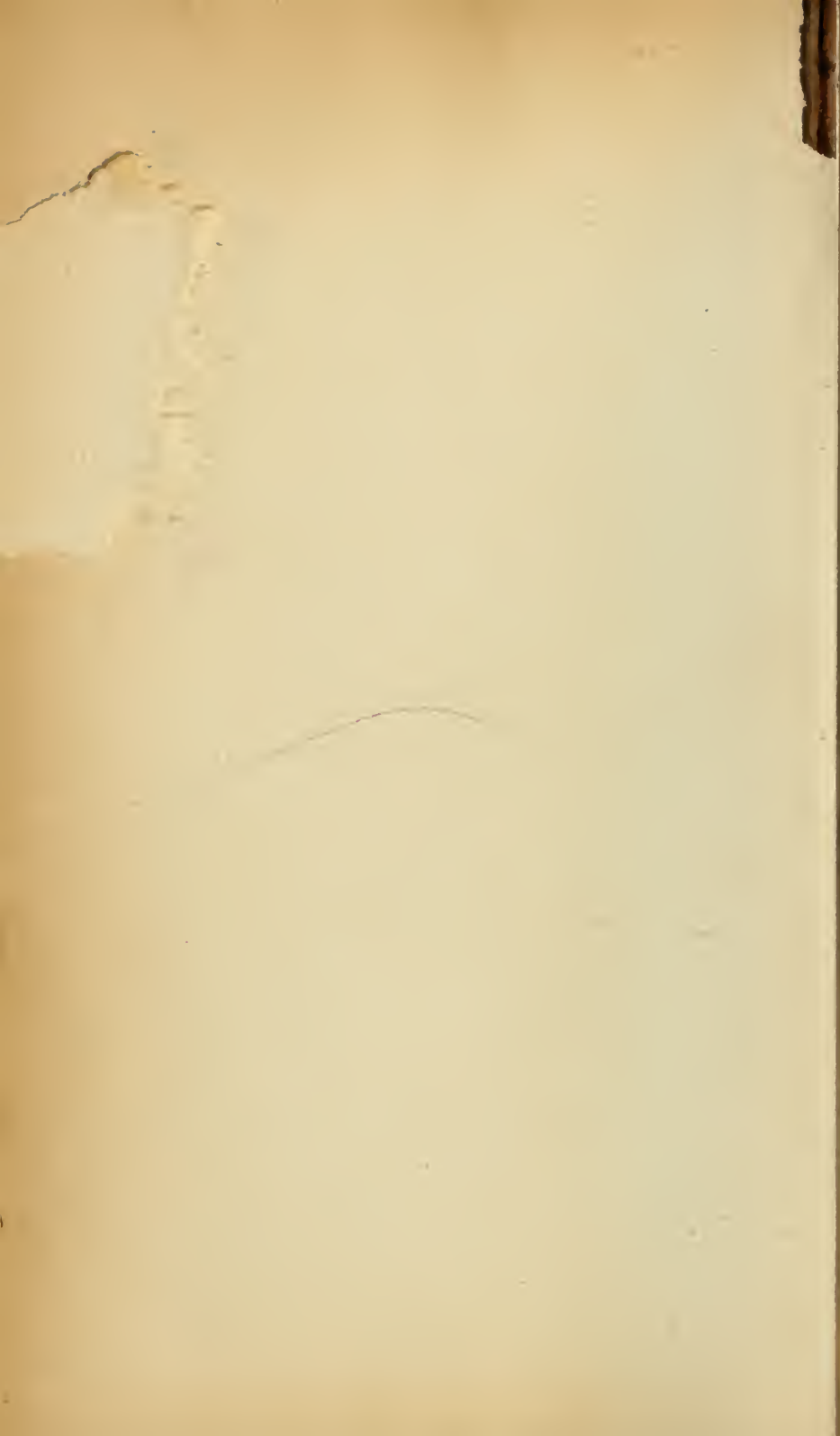
U d'of OTTAWA



39003002445798

L²
54
43





CHEFS-D'ŒUVRE

DES

CONTEURS FRANÇAIS

APRÈS LA FONTAINE

(XVIII^e SIÈCLE)

CHEFS-D'ŒUVRE DES CONTEURS FRANÇAIS

AVEC INTRODUCTION

NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES ET INDEX

PAR

M. CHARLES LOUANDRÉ

PREMIÈRE SÉRIE

Conteurs français avant La Fontaine (1030-1630). 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE

Conteurs français contemporains de La Fontaine (XVII^e siècle). 1 vol.

TROISIÈME SÉRIE

Conteurs français après La Fontaine (XVIII^e siècle). 1 vol.

Chaque volume se vend séparément : 3 fr. 50.

✓
CHEFS-D'ŒUVRE

DES

CONTEURS FRANÇAIS

APRÈS LA FONTAINE

(XVIII^e SIÈCLE)

AVEC UNE INTRODUCTION

DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

ET UN INDEX

PAR

CHARLES LOUANDRE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

Tous droits réservés.

PQ

1274

.L68C4

#3

1874

Ex. 2

AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION

Le présent volume clôt la série des *Conteurs français*. Nous nous sommes trouvé, en le composant, en présence d'une si grande quantité d'écrivains que nous avons été souvent fort embarrassé pour choisir, mais nous avons fait de notre mieux, et nous avons reproduit les morceaux dont la lecture nous avait été le plus agréable, en nous attachant à donner un spécimen dans chaque genre.

Les explications que nous avons déjà présentées au sujet de la disposition des volumes de ce recueil nous dispensent d'y revenir ici. Nous avons exactement suivi le même plan que dans les précédentes publications, de telle sorte que chaque volume isolé fait un tout complet pour la période qu'il embrasse, et que les trois volumes réunis offrent dans leur ensemble une histoire littéraire du genre par les monuments eux-mêmes.

Bien que le dix-huitième siècle nous touche de près, et qu'il soit encore représenté parmi nous par un certain nombre de ceux qu'il a vus naître, il est généralement peu connu

au point de vue littéraire ; sauf quelques grands noms, tels que Voltaire, Rousseau, Diderot, l'ombre est déjà descendue sur une bonne partie des œuvres qu'il nous a léguées ; la plupart de celles que nous reproduisons aujourd'hui sont oubliées ou connues seulement de quelques rares lecteurs ; on jugera sans doute comme nous qu'elles ne méritaient pas de l'être. Elles offriront en bien des pages l'attrait de l'inédit, elles feront exactement apprécier l'esprit de l'époque, et marqueront surtout la distance qui sépare le dix-huitième siècle de celui qui l'a précédé ; cette distance est très-grande ; pour la langue, aussi bien que pour les idées, l'évolution est complète, et l'on est en quelque sorte en présence d'un autre peuple.

Voltaire et Diderot dominant, et effacent ceux qui les entourent, mais, à côté et au-dessous d'eux, les écrivains qui leur font cortège représentent encore brillamment les qualités de l'esprit français ; la source où les trouvères puisaient leurs inspirations n'est pas tarie ; elle coule plus limpide, et ce n'est pas un des côtés les moins curieux du présent volume, que de voir comment ce grand dix-huitième siècle dont on a tant de fois maudit la corruption, et que l'on accuse d'avoir préparé les excès de la révolution, est resté sur une foule de points bien au-dessous du moyen âge, et combien le *Roman de Renart* dépasse en fait de scepticisme et d'irrévérence les contes de Voltaire.

INTRODUCTION

On a souvent comparé, au point de vue littéraire, le siècle de Louis XIV et le siècle de Voltaire ; mais on a toujours oublié, dans le parallèle, les romans et les contes, et par cette branche de notre littérature la supériorité appartient sans conteste au dernier venu.

Malgré les désastres des dernières années du grand règne, malgré les catastrophes financières de la Régence, les malheurs de la guerre de Sept Ans, les agitations parlementaires et la bulle *Unigenitus*, la fantaisie déborde au dix-huitième siècle. Tandis que d'un côté Montesquieu, les physiocrates et les encyclopédistes ouvrent une vaste enquête sur les droits des peuples et des gouvernements, sur les causes de la misère et les sources de la richesse, la religion et la science, une foule d'écrivains se donnent libre carrière dans le do-

maine de l'imagination. Les *Contes de fées*¹, font pendant quelque temps concurrence à l'*Esprit des lois*, mais ils ne tardent pas à céder la place aux contes et aux romans satiriques, politiques, anti-religieux, moraux ou prétendus tels. Placés sur la limite indécise de l'ancien régime et de la société qui surgira bientôt de la révolution, les écrivains rappellent par certains côtés rétrospectifs la littérature de Segrais et de Madeleine de Scudéry ; par d'autres, ils annoncent les déclamations des clubs contre la *superstition*, les plaintes des états généraux contre les abus, et dans tous les cas, ils donnent une idée exacte de ce singulier mélange de corruption et d'idées généreuses, de tolérance religieuse et d'intolérance philosophique, de frivolité et d'ardente passion pour la recherche de la vérité, qui est comme le fond même de notre tempérament national sous les derniers Bourbons.

I

LES ROMANS ANTI-CLÉRICAUX, DÉISTES ET ATHÉES. — DIDEROT ET VOLTAIRE.
LES RÉFORMATEURS ET LES UTOPISTES. — RAMSAY ET L'ABBÉ COYER.

Le dix-huitième siècle était trop hostile à la tradition

¹ Les contes de ce genre publiés en France au dix-septième et au dix-huitième siècle, ont été réunis en 1787, dans une collection qui ne forme pas moins de 57 volumes in-8°, sous le titre de *Cabinet des Fées* ; les femmes y tiennent la plus grande place.

catholique pour que la littérature légère elle-même n'ait point cherché à déconsidérer le clergé par des fictions plus ou moins scandaleuses, et les fictions n'ont point manqué de se produire.

*Les Récréations des capucins*¹, *les Nonnes galantes*², *Vénus dans le cloître*, rappellent les fabliaux, dans leur expression la plus mordante et la plus cynique. Les jésuites, qui jusqu'alors n'avaient été mis en cause que dans les livres sérieux ou les pamphlets jansénistes, figurent pour la première fois en 1725, dans des facéties burlesques, mais l'auteur anonyme s'inquiète peu de la bulle *Unigenitus*, de la grâce efficace ou des conspirations contre le pouvoir des rois et la liberté des peuples; — ces graves questions ne seront soulevées que plus tard, en 1762, par les Parlements de Rennes et de Paris; — il représente les disciples de Loyola comme de joyeux compagnons³, qui s'attardent volontiers sur le chemin du paradis, et prennent gaiement le long de la route leur part des joies de ce monde. Les capucins jouent le même rôle que dans *le Bourdon de frère Courard*. Ils sont galants, mendiants et *biberons*; mais, tout en se moquant des moines, on ne s'en prend pas directement à l'institution monastique en elle-même : la croisade philosophique ne commence que vers 1750. Diderot ouvre le feu par *la Religieuse*, et fait revivre

¹ 1758, in-12.

² La Haye, 1742, in-12.

³ *Les Jésuites et les moines en belle humeur*. Cologne, 1725.

toutes les accusations des réformés : le célibat, le renoncement, l'ensevelissement dans les cloîtres sont en contradiction avec les instincts les plus profonds de l'âme humaine. Ils conduisent au désespoir, à la révolte désordonnée des sens ; ils violent la loi naturelle, et, bien loin de faire des saints, ils ne font que des victimes. Cette thèse développée avec une verve éclatante laissa dans les esprits une impression profonde, et si l'on veut prendre la peine de comparer *la Religieuse* et les discussions qui ont provoqué le décret de l'Assemblée nationale¹, portant suppression des ordres religieux, on pourra se convaincre que les législateurs ont en grande partie reproduit les arguments du romancier.

Diderot ne devait pas se borner à cette protestation anti-monacale. Dans *Jacques le fataliste*, il développa la théorie de l'athéisme le plus absolu. Ami et collaborateur du baron d'Holbach, il avait travaillé au *Système de la nature*, ce livre si tristement célèbre dont Goethe, ainsi qu'il le disait lui-même, avait peur comme d'un *spectre cadavéreux*. Il alla, s'il se peut, plus loin encore dans son roman, et l'influence de *Jacques* fut plus grande que celle du *Système*, car d'Holbach, en se renfermant dans la discussion scientifique ne s'adressait qu'au petit nombre, tandis que Diderot, en vulgarisant ses doctrines par une sorte d'action dramatique, en leur prêtant l'éclat d'un grand

¹ Ce décret fut promulgué le 27 février 1790.

style, s'adressait à la foule. Il fit école ; l'athéisme plus ou moins déguisé s'infiltra dans les publications populaires, et c'est de là que procèdent *le Compère Mathieu*, *le Testament du curé Mélier*, *le Citateur* de Pigault Le Brun, plats et fastidieux pastiches qui ont eu le triste privilège d'approvisionner de sottises et de lazzi les athées d'estaminet.

Voltaire ne partageait pas les doctrines nihilistes de d'Holbach et de Diderot ; il proteste, en de nombreuses pages, de sa croyance en Dieu, il l'affirme dans des vers magnifiques ; mais, dans ses romans, il semble démentir lui-même son *credo* déiste ; ce Dieu *qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas*, s'efface devant le hasard ; il abandonne les hommes aux caprices de leurs passions, à leurs faiblesses, à leurs misères ; il se joue de leurs vertus, se rit de leurs souffrances, et si *Candide* n'en est pas la négation absolue, il n'en reste pas moins le plus violent réquisitoire qui ait été dressé contre le gouvernement providentiel du monde.

Les économistes et les réformateurs se sont fait, comme les philosophes, une arme de combat du conte et du roman. Un Écossais, issu d'une grande famille qui avait joué dans son pays un rôle important et qui était venue s'établir en France, le chevalier André Michel de Ramsay, publia en 1727, sous le titre de *Voyages de Cyrus*, un traité d'éducation à l'usage des rois¹. En

¹ Ramsay avait été l'ami et l'élève de Fénelon. Il voulut tout à la

1758, au moment même où les écrivains prenaient ouvertement l'offensive révolutionnaire par la publication de l'*Encyclopédie*, l'auteur de *la Noblesse commerçante* et des *Lettres sur le commerce des blés*, l'abbé Coyer, combattait dans *les Bagatelles morales*, les erreurs économiques de son temps, le désordre administratif et la légèreté de la nation, complice inconsciente de tous les abus contre lesquels elle protestait¹. Enfin, en 1771, Mercier, le *singe de Jean-Jacques*, le *plus grand livrier de France*, esquissait le roman de l'avenir dans la fantastique utopie qui porte pour titre : *L'an 2440, rêve s'il en fut jamais*.

Les conteurs, on le voit, ne s'attaquaient pas seulement, comme dans le moyen âge, aux moines sacristains qui voulaient décevoir les femmes des bourgeois ruinés, aux prélats qui tenaient garnison dans les places démantelées du *Pays de braquerie*; comme sous Louis XIV, aux vieux satrapes de la cour, au roi ou à ses maîtresses : le catholicisme et la monarchie étaient mis en cause. *Jacques le fataliste* rejetait Dieu dans le

fois combler les lacunes qui existent dans la *Cyropédie* de Xénophon, et continuer le *Télémaque*.

¹ On peut s'étonner que l'abbé Coyer, auquel Voltaire a rendu le plus éclatant hommage, soit si peu connu aujourd'hui. *Les Bagatelles morales* contiennent trois petits chefs-d'œuvre de fine raillerie : *la Pierre philosophale*, *l'Année merveilleuse* et *l'Île frivole*. *La Pierre philosophale* est une critique de notre ancien système financier, *l'Année merveilleuse* une sorte d'enquête sur la dégradation des mœurs et des caractères, et *l'Île frivole* un tableau piquant de la France livrée à des occupations indignes d'un grand peuple.

néant ; *Candide*, comme Charles Fourier, signalait les lacunes du *code social divin*¹. Robespierre se chargea de dresser l'acte d'accusation, et le 8 juin 1794 la France affolée célébra la fête de l'Être suprême, ce Dieu électif qui n'avait pour temple que le cœur des sans-culottes, et pour autel que l'autel de la déesse Raison.

II

LES ROMANS HISTORIQUES. — FLORIAN ET MARMONTEL. — LES DAMES ROMANCIÈRES. — LES QUINTESSENCIES ET LES EFFRONTÉS. — MARIVAUD ET CREBILLON FILS. — LA LITTÉRATURE D'ÉDUCATION. — LES MAGASINS. — LES ŒUVRES DURABLES.

Le genre historique inauguré par mademoiselle de Scudéry est représenté dans la première période du dix-huitième siècle par un assez grand nombre de productions ; tous les temps et tous les pays sont exploités par des écrivains de troisième et de quatrième ordre, complètement oubliés aujourd'hui et bien dignes de l'être². Il faut arriver au déclin du siècle pour rencontrer dans ce genre quelques volumes, qui trouvent encore des lecteurs, ce qu'ils doivent bien moins à

¹ Voir Fourier, *Tableau des chefs d'accusation à produire contre Dieu, dans l'hypothèse de la lacune d'un code social divin*. Œuvres, t. II, p. 260.

² On en trouvera l'indication dans l'ancien catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale, aux *Belles-Lettres*.

leur valeur propre qu'à la réputation dont ils ont joui dans leur temps, car les admirations littéraires se perpétuent comme les préjugés. Tels sont le *Numa Pompilius* et le *Gonzalve de Cordoue*, de Florian, les *Incas* et le *Bélisaire* de Marmontel ; ce dernier roman, publié en 1767, eut un immense retentissement. Censuré par la Sorbonne, qui n'y trouvait pas moins de trente-sept impiétés, condamné comme l'*Émile*, par l'archevêque de Paris, il fut défendu par Voltaire ; c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour lui faire une grande renommée ; mais aujourd'hui, qu'il n'est plus soutenu par l'anathème, c'est encore lui faire une belle part que de le placer au second rang des médiocrités estimables. Du reste, de quelque nom qu'ils soient signés, les romans historiques du dix-huitième siècle ne valent guère mieux que *Faramond* ou le *Grand Cyrus* ; ils sont tout aussi faux, tout aussi prétentieux, et de plus, ils sont gâtés par des déclamations qui en déparent les meilleures pages. Le *Comte de Comminges* et le *Siège de Calais*, de madame de Tencin, sont les seuls qui se lisent encore aujourd'hui avec intérêt¹.

Les nouvelles sont mieux réussies, mais elles sont peu nombreuses ; *Aline, reine de Golconde*, tient le

¹ Nous aurions pu ajouter à ces noms ceux de mesdames Cottin et de Genlis ; mais si elles appartiennent par leur naissance et les premières années de leur vie au dix-huitième siècle, elles appartiennent plus particulièrement au nôtre par leurs œuvres.

LES NOUVELLES.

premier rang ; Florian est à peu près le seul à côté du chevalier de Boufflers, qui ait conservé dans ce genre une certaine réputation, à moins toutefois que l'on n'y rattache les *Contes moraux* de Marmontel, qui ne sont que des nouvelles déguisées sous un titre que l'auteur est fort loin d'avoir toujours justifié¹.

Il faudrait citer bien des noms, et des noms souvent fort obscurs, si l'on voulait dresser la liste de tous les romanciers du dix-huitième siècle. Rétif de la Bretonne les efface tous par sa fécondité, car vingt ans avant sa mort il se vantait déjà d'avoir mis en circulation 1,638 histoires, contes, nouvelles et romans ; imprimeur habile, il composait quelquefois typographiquement des pages entières sans prendre la peine de les écrire, et son œuvre complète forme une collection de plus de deux cents volumes. Sur ce nombre, *le Paysan perverti* a seul survécu, parce que la donnée en est juste et qu'on y trouve des pages empreintes d'une grande vérité d'observation. Comme tant d'autres, Rétif avait eu son heure, et cette heure n'est plus revenue.

De même que Rétif de la Bretonne, Marivaux a rencontré, tout en s'égarant souvent, une veine heureuse

¹ L'origine des *Contes moraux* donne lieu à une remarque assez curieuse au point de vue littéraire. Le privilège du *Mercury* avait été donné à Boissy, auteur dramatique fort médiocre qui se trouvait réduit à une extrême misère. Il n'avait point de copie, pour faire sa publication qui paraissait périodiquement : Marmontel composa les *Contes* pour alimenter le *Mercury*, et c'est là l'origine des *romans-feuilletons* qui depuis ont envahi les journaux.

dans *Marianne* et le *Paysan parvenu*. Par malheur, on peut lui faire un reproche que l'on a bien rarement l'occasion d'adresser aux écrivains, il avait trop d'esprit. A force de finesse, il tombe dans les infiniment petits, il connaît, comme l'a dit Voltaire, les petits sentiers du cœur, mais il en ignore les grandes routes ; il a, comme notre Balzac, la prétention d'être l'homme de son temps qui connaît le mieux les femmes, et, pour pénétrer jusque dans les derniers replis de leur nature ondoillante et diverse, « il brode à petits points sur des toiles d'araignée¹. »

Crébillon fils, l'auteur du *Sopha*, de *Tanzaï*, des *Lettres de la Marquise*, des *Égaréments du cœur et de l'esprit* n'a rien de la délicatesse quintessenciée de Marivaux. Quand il veut peindre les femmes, il arrache tous les voiles, et tire tous les rideaux des boudoirs. C'est le métaphysicien de l'amour débraillé : ce qui n'a pas empêché d'Alembert de dire qu'il a « tracé du pinceau le plus délicat et le plus vrai les raffinements, les manies et jusques aux grâces de nos vices. » Ce sont encore *les grâces des vices* que Laclos a voulu peindre dans *les Liaisons dangereuses*, et Louvet de Couvray dans *les Amours du chevalier de Faublas* ; car les romanciers le plus en vogue de la fin du dix-huitième siècle n'ont fait en général que glorifier la corruption, et, sous prétexte d'étudier les mœurs de leur temps, ils

¹ C'est un mot de l'abbé Desfontaines ; nous le citons parce qu'il donne une idée très-juste du talent de Marivaux.

ont choisi de préférence des types moralement dégradés¹.

Les femmes tenaient une trop grande place dans la société pour rester en dehors du courant littéraire. A côté de madame de Tencin, qui fit preuve, comme nous l'avons dit plus haut, d'un véritable talent dans le genre historique, nous rencontrons mesdames Riccoboni, de Graffigny, de Beaumont, qui toutes trois ont obtenu, à des titres différents, un succès mérité et durable. Dès son début, en 1758 et 1759, madame Riccoboni se plaça au premier rang, par l'*Histoire du marquis de Cressy*, et les *Lettres de Julie Katesby*. Ses autres ouvrages, *Ernestine*, les *Lettres de miss Fanny Butler*, la *Suite de Marianne*, etc., ajoutèrent encore à sa réputation. « En général, dit La Harpe, ses idées sont fines, ses peintures vraies, son style élégant et précis ; peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse et écrit avec autant de goût. » Madame de Graffigny a droit aux mêmes éloges, pour les *Lettres d'une Péruvienne*, conception ingénieuse, invraisemblable parfois, mais toujours charmante par la grâce des détails. Quant à madame Le Prince de Beaumont, elle a eu le mérite de créer chez nous ce que l'on pourrait appeler la *littérature d'éducation*, en mêlant agréablement des contes d'une moralité irrépro-

¹ Cependant il faut faire une exception pour Ducray-Duménil. Cet écrivain, mort en 1819, ne se rattache au dix-huitième siècle que par ses premières publications. Quelques-uns de ses ouvrages, *Victor ou l'enfant de la forêt*, les *Loisirs de la chaumière*, *Cœlina ou l'enfant du mystère* ont joui d'une très-grande vogue.

chable à de petits traités qui forment comme autant de cours d'instruction primaire : tels sont le *Neuveau magasin français*, le *Magasin des enfants*, le *Magasin des adolescents* ; mais ce n'est pas seulement à la jeunesse des classes nobles ou bourgeoises qu'elle a consacré son talent, elle s'est souvenue des délaissés, et par la publication du *Magasin des pauvres et des artisans*, elle a donné leur premier livre aux bibliothèques populaires.

L'Italie et l'Espagne, sous Louis XIII et Louis XIV, avaient seules attiré l'attention des écrivains français ; au dix-huitième siècle, un changement complet s'opéra dans les relations de l'intelligence internationale. On quitta le midi pour le nord, l'Espagne et l'Italie pour l'Angleterre ; les romans de Swift, de Richardson, de Fielding, furent popularisés chez nous par la traduction ; et peut-être aurions-nous eu des maîtres dans nos voisins, si Le Sage, l'abbé Prévost, J.-J. Rousseau, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, ne leur avaient opposé les chefs-d'œuvre d'observation, de passion, d'ironie, d'analyse profonde qu'on appelle *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *la Nouvelle Héloïse*, *Candide*, *l'Ingénu*, *la Princesse de Babylone*, *Paul et Virginie*¹. Ces romans, comme les

¹ Nos lecteurs nous sauront bon gré, nous l'espérons, de ne point les fatiguer ici par des *aperçus* sur les livres que nous venons de citer. Ils les connaissent trop bien pour que nous ayons la prétention de les intéresser en leur en parlant encore après tant d'autres. On a d'ailleurs, de notre temps, si étrangement abusé des appréciations littéraires, que nous croyons devoir nous en abstenir. Ce que nous pensons faire de mieux, c'est d'engager ceux qui ne les connaissent pas à les lire.

comédies de Molière, les fables de la Fontaine, les tragédies de Corneille, sont entrés dans la postérité ; ils resteront les contemporains de tous les âges ; ils appartiennent à tous les peuples, comme *Don Quichotte*, et comme lui, ils parlent toutes les langues.

III

LES FANTAISISTES. — ANTOINE HAMILTON. — LE CONTE BADIN. VADÉ, CAYLUS ET VOISENON. — LE DERNIER RECUEIL DE GAÏETÉ.

Nous avons dressé dans les pages qui précèdent le catalogue des romans proprement dits ; nous aurions pu ajouter bien des noms, mais nous nous sommes borné à mentionner ceux qui ont laissé dans notre histoire littéraire une trace plus ou moins brillante. Quant aux autres, ils ont accompli la destinée que Voltaire leur avait tracée dans ces lignes : « Un roman médiocre est parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre : ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur et l'imprimeur, et le papetier et le relieur, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois femmes, avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir. » *Habent sua fata*

libelli, ne troublons pas le repos des morts, et complétons cette rapide esquisse par quelques indications générales sur les fantaisies de toute nature, les contes en vers et en prose, qui débordent durant la période qui nous occupe.

Ce qu'il faut constater tout d'abord, c'est que les devis et joyeux propos, tels que les comprenait le moyen âge étaient complètement passés de mode sous la Régence et sous Louis XV. Les compilateurs ramassaient çà et là des anecdotes, des bons mots, des plaisanteries plus ou moins assaisonnées de gros sel, dans les *Anas*, la *Gibecière de Mome*, *Verboquet le Généreux*, le *Divertissement royal* ; ils en rajeunissaient la langue, leur faisaient perdre ainsi la meilleure partie de leur charme, et les entassaient pêle-mêle dans de lourds volumes, tels que *l'Art de désopiler la rate*, indigeste fatras où l'esprit est remplacé par des trivialités grossières.

A côté de ces recueils qui méritent à peine d'être mentionnés en passant, le baron de Pœllnitz¹ inaugura, en 1757, par les *Amusements du camp de Spâ*, un genre

¹ Pœllnitz était un aventurier allemand qui fut attaché, comme amuseur, à la cour de Berlin. Il y séjourna quelques années, jusqu'au moment où Frédéric lui signifiâ son congé, en lui délivrant la singulière lettre de recommandation que voici :

« Je certifie que le sieur de Pœllnitz a rendu des services éminents à la cour de notre père par ses plaisanteries ; qu'il n'est ni brigand, ni empoisonneur ; qu'il sait par cœur toutes les anecdotes des châteaux royaux ; qu'il possède l'art de saisir les ridicules des gens ; qu'il n'a jamais excité notre indignation, excepté par son importunité qui passe les bornes du respect, et qu'après son départ, nous sommes résolus de supprimer son emploi, ne jugeant personne capable de le remplir. »

nouveau qui a joui pendant quelques années d'une grande vogue, parce qu'il était en rapport avec la mode, toute nouvelle alors, des voyages aux eaux thermales. Il trouva quelques imitateurs, mais le public se fatigua bientôt du caquetage de ces convalescents désœuvrés qui ne parlaient que de leur cure et de leurs bonnes fortunes ; comme il n'avait qu'à choisir pour trouver des conteurs plus attrayants, il les laissa prendre leurs bains et boire leurs verres d'eau, et quitta l'Allemand Pœllnitz pour relire l'Écossais Antoine Hamilton.

Issu d'une illustre famille qui avait suivi les Stuarts en France, Antoine Hamilton unissait l'humour britannique à la vivacité de l'esprit français ; il écrivait pour se distraire, pour amuser ses amis, ce qui est le plus sûr moyen de bien écrire, et il improvisa, en laissant courir sa plus plume au hasard, *les Quatre facardins, le Bélier, Zenéide, Fleur d'épine, le Voyage en Mauritanie*, petits chefs-d'œuvre d'invention et de malice aimable. Lié avec les grands personnages de son temps, les savants et les gens de lettres, il savait quels vices et quels ridicules se cachaient sous les dehors brillants de la société futile et corrompue au milieu de laquelle il vivait ; et, pour se moquer de la fausse sensibilité, du faux savoir, des princesses et des bergers de romans, en un mot de tout ce qui choquait sa raison, il mit en scène des personnages impossibles ; il exagéra toutes les exagérations de la littérature à la mode ; il raconta les aventures les plus folles avec le sérieux d'un érudit qui a secoué la

poussière du passé, et, de même que Cervantes, il fit parler la Raison par la bouche de la Folie.

Hamilton, comme la plupart des écrivains du dix-septième siècle prenait ses types parmi les personnes de qualité : parmi des druides descendants de Dagobert, des princes de Noisy et des vidames de Gonesse, cousins de Charlemagne ; mais le peuple allait entrer dans son rôle ; vers 1740, il fit son avènement au théâtre et dans les contes, en attendant qu'il le fit dans l'État. Vadé fut son introducteur ; il créa ce qu'on appelait alors le *genre poissard*, ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre populaire¹. On se scandalisa d'abord de voir les petites gens, monsieur Félix, coiffeur, et mademoiselle Babet Casuel, du quartier des Halles, faire invasion dans la littérature, mais, peu à peu, on y prit goût. L'un de nos plus célèbres érudits, le comte de Caylus, l'un des abbés les plus élégants des salons de Paris, l'abbé de Voisenon, et quelques autres lettrés entrèrent dans la voie que Vadé avait ouverte ; mais, pour obtenir les suffrages de l'aristocratie, ils changèrent l'étiquette, décorèrent le genre poissard du nom de genre badin, et travaillèrent en commun à *l'Histoire de Catherine Cuisson*, au *Sorcier Galichet*, aux aventures des demoiselles Chaudron ; le succès fut éclatant : les

¹ Ceci est strictement exact, car Vadé a fait de son temps ce qu'ont fait du nôtre Petrus Borel, Paul de Kock, Henri Monnier et tant d'autres ; ce qu'ont fait par le crayon deux grands artistes, Daumier et Gavarni.

OEufs de Pâques, les Étrennes de la Saint-Jean, les Écosseuses, les Mémoires des colporteurs firent les délices de la ville et de la cour, et quant nous relisons aujourd'hui ces joyeusetés ébouriffantes, nous ne pouvons, malgré nos prétentions à l'esprit, nous empêcher de dire : « Décidément, au dix-huitième siècle, on avait plus d'esprit que nous. »

Cet esprit, dont Voltaire a été la plus haute expression, a laissé partout son empreinte, et nous le retrouvons dans *Acajou et Zirphile*, dans l'*Histoire de la baronne de Luz*, dans les *Apologues orientaux*, de l'abbé Blanchet, dans les *Lectures sérieuses et amusantes*, et dans une foule d'autres livres, dont quelques-uns sont à peine connus des plus intrépides bibliographes; mais plus on approche de la Révolution, plus la source semble tarir; la vieille noblesse, qui avait largement payé sa part à la littérature légère, lui fit ses adieux, en 1790, avec M. de Touraille qui signa le *Nouveau recueil de gaieté et de philosophie* de ces mots caractéristiques : *Par un gentilhomme, s'il en reste.*

En présence des échafauds de la Terreur, des hécatombes de l'Empire, le conte et le roman ont fait relâche, et, pendant vingt-cinq ans, la France, opprimée et sanglante, attendit en vain un nouveau *Recueil de gaieté*.

IV

LES CONTES EN VERS. — VÉNUS ET L'AMOUR DANS LA LITTÉRATURE LÉGÈRE.
L'ALMANACH DES MUSES. — VOLTAIRE ET LA FONTAINE.

Les contes en vers sont aussi nombreux au dix-huitième siècle que les madrigaux, les chansons et les bouquets à Chloris, et donnent comme eux la note de l'esprit français, ou plutôt de l'esprit parisien dans son expression la plus agréablement futile. Ils ne pouvaient manquer d'être fort goûtés à une époque où les abbés chantaient et jouaient de la guitare dans les salons à la mode, où les plus braves officiers de l'armée, comme M. de Fimarcon, s'habillaient en femmes et faisaient de la tapisserie ; où les médecins et les magistrats portaient avec eux des pantins qu'ils faisaient danser au milieu des cercles et des promenades¹, en accompagnant la danse de ces couplets longtemps célèbres :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire !

Généralement renfermés dans un cadre restreint, et toujours écrits avec une grande facilité, les contes en vers participent tout à la fois de la satire et de l'épigramme. Les femmes n'y sont pas toujours ménagées,

¹ Les pantins ont été inventés en 1747. On fit contre eux des épigrammes, des satires ; Boucher en peignit un grand nombre, et celui qu'il exécuta pour la duchesse de Chartres fut payé 1,500 livres.

mais les types sont moins vulgaires que dans les fabliaux ; ce n'est plus la bourgeoise effrontée du *Moine sacristain*, qui va faire des conquêtes dans les églises pour remplir, avec l'argent des couvents, l'escarcelle vide d'un mari ruiné ; c'est la coquette fardée et poudrée, qui pratique avec élégance l'*Art d'aimer* de Gentil Bernard ; c'est la bergère en jupons courts, en bas de soie, en souliers de satin, escortée de son chien et de ses tourterelles, emblèmes de la fidélité ; la langue est polie, les détails scabreux sont habilement voilés par des périphrases discrètes. Piron et Grécourt sont à peu près les seuls qui se montrent ouvertement cyniques ; les autres remplacent la morale par la pudeur des mots.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué à propos du précédent volume, les conteurs donnent une grande place à Vénus et à l'Amour, qu'ils transforment en personnages officiels, en les habillant à la mode du temps : le fils d'Astarté n'est plus le dieu terrible qui met le poignard aux mains de Clytemnestre et la torche aux mains de Didon ; c'est un marquis, aimable et spirituel, qui taquine les mousquetaires, les abbés et les nonnes. Ses flèches ne traversent plus les cœurs ; elles ne font que les effleurer, et leur pointe s'émousse contre les habits de soie, tout brillants de paillettes. Ici encore les contes ne sont que l'écho de l'histoire, et l'on y retrouve cette société si fidèlement peinte par l'avocat Barbier, où « sur vingt seigneurs de la cour, il y en avait quinze qui ne vivaient pas avec leurs femmes »,

où Louis d'Orléans « était méprisé dans Paris, parce qu'il n'avait point de maîtresse. »

Les conteurs en vers, au dix-huitième siècle, sont représentés par Voltaire, Dorat, Grécourt, Piron, le pseudo-abbé de Colibri, Florian, Gresset, Le Monnier, du Cerceau, Boufflers, de Chenevières, le chevalier de Nigris, La Condamine, Imbert, Desfontaine, Pons de Verdun, et bien d'autres encore dont les noms sont oubliés comme les œuvres.

En 1762, la création de l'*Almanach des muses* ouvrit un débouché nouveau aux *poetæ minores*, et chaque année vit éclore une dizaine de contes dont quelques-uns portent l'empreinte d'un talent facile et gracieux ; Voltaire lui-même n'a point dédaigné de collaborer à ce recueil, et quand on le compare à ses contemporains, aux plus célèbres eux-mêmes, on est frappé de voir à quelle hauteur il s'élève au-dessus d'eux. Cette supériorité se révèle surtout dans les contes, et peut-être, en lisant ceux que nous reproduisons dans ce volume, le lecteur se demandera-t-il, comme nous l'avons fait nous-mêmes, si La Fontaine n'a pas un rival.

V

LE ROMAN AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — LES IMPORTATIONS. — VARIÉTÉ DU GENRE. — LES ROMANCIERS A LA SUITE. — LES PATRONS ET LES COMPAGNONS DANS LES FABRIQUES LITTÉRAIRES. — LA CONFESSION DES ROMANCIERS.

Le volume que nous offrons aujourd'hui au public termine la collection des *Chefs-d'œuvre des conteurs*. Il s'arrête au dix-neuvième siècle, et peut-être n'est-il pas sans intérêt de donner quelques indications sur l'état présent du genre de littérature dont nous venons d'esquisser rapidement l'histoire.

Les romanciers et les conteurs, dont un bon nombre sont en même temps auteurs dramatiques, forment aujourd'hui un groupe d'une centaine d'écrivains, parmi lesquels on compte une douzaine de femmes. La moyenne des publications nouvelles est de 250 par année. Ces publications s'adressent, pour une bonne partie, aux abonnés des cabinets de lecture qui lisent avec l'intention de ne rien apprendre et la résolution bien arrêtée de ne jamais se fatiguer l'esprit.

Les anciens romans sont réimprimés chaque année au nombre d'une vingtaine de volumes environ. Le Sage, l'abbé Prévôt, Florian et Voltaire tiennent le premier rang à côté des *Quatre fils Aymon*, que l'illustration au rabais a métamorphosés en hussards, et qui représentent seuls les derniers souvenirs de la littérature chevaleresque.

Quant aux ouvrages étrangers, ils forment environ le tiers de la production totale. Cervantes, Hoffmann, Sterne, Dickens, Marryat, Topfer, Cooper, Walter Scott, sont aussi populaires chez nous que dans leur propre pays, et il en est qui ne comptent pas moins de quarante éditions françaises. La traduction est devenue pour quelques écrivains une spécialité qui les a absorbés tout entiers, témoin Defauconpret, qui a traduit, pour sa part, plus de huit cents volumes. C'est l'Angleterre qui fait chez nous les importations les plus considérables ; vient ensuite l'Amérique, puis l'Allemagne, l'Italie, après l'Italie la Suisse, et tout à fait au dernier rang la Hollande et la Suède. Quant à l'Espagne, elle est à peu près sur la même ligne que la Chine, et, comme le Céleste-Empire, elle nous a fourni quatre ou cinq volumes en quinze ans.

Depuis 1830, la production indigène a été des plus actives ; elle a toujours suivi le courant des idées politiques, et embrassé la vie sociale dans son ensemble. Nous avons eu le roman historique, imité de Walter Scott, le roman maritime également imité de la littérature anglaise ou américaine, le roman républicain, né en 1830 et mort en 1835 ; le roman breton, ordinairement descriptif, religieux et légitimiste ; le roman philanthrope, le roman cynique, le roman catholique renouvelé de l'évêque de Belley, Pierre Camus ; le roman anti-clérical, dans lequel les jésuites jouent le même rôle que le diable dans les légendes et les mystères, le

roman militaire, le roman communiste, le roman conjugal qui peint, selon qu'il émane d'une plume féminine ou masculine, tantôt une femme victime de son mari, tantôt un mari victime de sa femme.

Autour du roman se sont groupés une foule de genres accessoires, nouvelles ou contes, *Contes démocratiques*, *Contes bruns*, *Contes blancs*, *Contes de toutes couleurs*, *Contes vrais*, *Contes bizarres*, *Contes drôlatiques*, *Contes philosophiques*, sans oublier les *Keepsakes*, les *Abeilles*, les *Sachets*, où la prose est entrelacée de vers et illustrée d'arabesques et de vignettes.

Comme au temps de mademoiselle de Scudéry et de Bussy-Rabutin, les livres à succès ont enfanté d'autres livres, et les *Mystères de Paris* nous ont donné les *vrais Mystères de Paris*, les *Mystères de Londres*, les *Mystères de Rome*, les *Mystères de la Russie*, les *Mystères de la province*, les *Mystères de Rouen*, les *Mystères de Nancy*, les *Mystères de l'opéra*, l'*Opéra sans mystères*, les *Mystères de Lourdes*.

L'analogie des sujets a été exploitée comme l'analogie des titres ; nous avons eu, à côté d'un *Cœur de femme*, deux *Cœurs de femme* et une *Femme pour deux cœurs* ; à côté d'une *Fille naturelle*, la *Fille de l'Invalide*, la *Fille du vieillard*, la *Fille du libraire*, la *Fille du peaussier*, la *Fille d'un ouvrier*, la *Fille du pêcheur*, la *Fille du porteur d'eau*, une *Fille du Régent*, la *Fille de pauvre Jacques*, la *Jolie fille du faubourg*, la *Jolie fille des Halles*, la *Fille d'une fille*.

En même temps qu'ils travaillaient pour le grand public, les romanciers et les conteurs créaient pour l'enfance une littérature de sevrage : ils offraient à leurs jeunes lecteurs *les Mémoires de Croquemitaine, la Poupée bien élevée, l'Histoire d'un casse-noisette*, etc., et non contents de s'adresser à tous les âges, de se produire dans tous les formats, ils ont fait, vers 1836, irruption dans les journaux. Ils s'y sont installés en maîtres, monopolisant à leur profit le tiers des deux premières pages. L'art a été remplacé par le métier, et l'on a vu des écrivains goûtés du public passer, avec plusieurs journaux à la fois, des marchés à forfait, s'engager sous peine de dédits, qui se sont élevés jusqu'à 500,000 francs, à fournir jour par jour, à chacun de ces journaux, ou à l'un d'eux exclusivement, six, huit ou dix colonnes, et fixer à l'avance le nombre des colonnes et même le nombre des lignes. Mais si grande que fût leur fécondité, les romanciers en vogue ne pouvaient suffire à la production incessante qu'ils s'étaient imposée : ils formèrent, pour satisfaire aux commandes, des sociétés coopératives de littérature : les uns, comme les professeurs à bout de leur répertoire, se donnèrent des suppléants ; les autres, comme les entrepreneurs pressés par l'ouvrage, recrutèrent des compagnons sans travail ; d'autres encore prirent des commis rédacteurs, en les intéressant dans une part des bénéfices, comme les contre-maîtres des fabriques. Nous en connaissons même qui ne comptent pas moins de soixante-treize collaborateurs.

Et maintenant si le curé de village que nous avons vu confesser les maçons et les bergers, « en leur parlant d'une gravité grande, » revenait dans ce monde pour confesser nos romanciers, s'il leur disait :

— Or ça, mes amis, je sais bien que vous avez de belles franchises, et qu'il faut être avec vous débonnaire et bénin, mais les bonnes gens vous accusent de plusieurs grands méfaits ! avez-vous point été concupiscents, fornicateurs, superbes et ambitieux au delà de ce qui sied aux gens de votre état ? avez-vous point fréquenté les truands, les houlliers, les filles folles de leur corps ? avez-vous point cherché à tenir vos frères en haine, au lieu de paix et concorde ? avez-vous point mené les femmes à mal ? avez-vous point travaillé, par mauvais conseils, par empirement de raison, aux grandes destructions qui ont désolé ce pauvre royaume ?

Combien en est-il qui pourraient comme le maçon répondre : Nenni.

AMI LECTEUR,

Nous sommes enfin arrivé au terme de notre excursion dans le domaine de la fantaisie. Nous avons vu Roland fêrir son épée au perron de Sardoine, les mouches du paradis pétrir leur miel dans la main d'Asseneth ; nous avons entendu l'oyselot discourir avec le vilain ; Cyrano de Bergerac nous a conduits

dans la lune ; mademoiselle de Scudéry, sur les rives du fleuve de Tendre ; Bussy Rabutin, dans la ville de Pont-sur-Carogne, et, quand vous fermerez ce volume, vous aurez suivi pendant huit siècles les évolutions successives de l'esprit français dans ses manifestations les plus populaires et les plus libres. En vous faisant nos adieux, nous vous dirons comme Furetière : « Si vous n'achetiez et ne lisiez ce livre que pour votre plaisir, si néanmoins vous n'y trouviez autre chose, vous pourriez regretter votre temps et votre argent, mais il n'a pas été fait seulement pour divertir. » En tirant de la poussière et de l'oubli des œuvres si différentes entre elles, en les groupant dans leur ordre chronologique, nous avons essayé de présenter, comme dans un miroir fidèle, *humanæ histrioniæ speculum*, l'image de cette vieille société où se heurtaient tous les contraires, où la voix cynique des trouvères se mêlait à l'éternel *ho-sama*, où, par une lente transformation, on arrive des miracles de Gautier de Coinsy à *Jacques le fataliste*, du drame splendide de la chevalerie au *Roman bourgeois*. Avons-nous atteint notre but, qui était de faire des contes le commentaire familier de l'histoire ? C'est à vous, ami lecteur, qu'il appartient d'en juger.

Charles LOUANDRE.

LES CONTEURS FRANÇAIS

APRÈS LA FONTAINE

XVIII^e SIÈCLE

ANTOINE HAMILTON

Bien qu'il soit né en Irlande, d'une illustre famille qui occupe une grande place dans l'histoire de ce pays, Hamilton, par ses écrits, appartient à la France, où il est mort en 1720 ; et l'on peut même dire que parmi nos écrivains, il en est peu qui représentent mieux l'esprit français. Profondément attaché à la cause des Stuarts il les suivit dans leur fortune et leur exil ; il passa les dernières années de sa vie à Saint-Germain auprès de Jacques II, et malgré l'apparente frivolité de son caractère, il donna un exemple que bien des gens qui se piquaient de gravité n'ont point suivi, il resta fidèle à la cause des vaincus. Il a écrit les *Mémoires du comte de Gramont*, qui avait épousé sa sœur, et ce livre est justement regardé comme l'un des plus spirituels et des plus agréablement frivoles de notre littérature.

On lui doit encore quelques poésies légères, et des contes qui jouissent d'une réputation méritée : le *Bélier*, *Fleur d'épine*, *Zénéide*, les *Quatre Facardins*.

Nous croyons devoir reproduire quelques passages de la préface des *Quatre Facardins* où l'auteur donne, en vers agréables et faciles, l'histoire du conte dans les premières années du dix-huitième siècle.

Les contes ont eu pour un temps
Des lecteurs et des partisans.
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments
Depuis Cyrus jusqu'à Zaïde,
Ont vu languir leurs ornements
Pour cette lecture insipide.

En vain des bords fameux d'Ithaque
Le sage et renommé Mentor
Vient nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son précepteur
Étale avec délicatesse
Dans ce roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile et de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur
Tendre fille de la mollesse
Dont s'enivre un héros vainqueur.

Hamilton nous apprend que la vogue du *Télémaque* dura fort peu, ce qui du reste était tout simple, puisque le *Télémaque*, livre d'opposition, avait blessé Louis XIV et que les courtisans ne pouvaient se permettre d'admirer et de lire que ce que lisait et admirait leur maître. L'admirable roman de Fénelon fut abandonné pour le *Rameau d'Or* et l'*Oiseau Bleu*, qui avaient le mérite de respecter les abus et la majesté royale.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avait mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du talmudiste et du rabbin.

La France, fut inondée de sultans et de sultanes, exactement comme les *Orientales* de M. Victor Hugo.

Les fées avaient fait leur apparition en même temps que les

sultanes, et si le genre féerique avait donné avec mesdames de Murat et d'Aulnoy quelques livres agréables, avec Perrault, de véritables petits chefs-d'œuvre, il n'avait aussi trop souvent produit que de plats et fastidieux volumes. Ainsi que le remarque avec raison Laharpe, Hamilton fit des contes de fées, pour en faire la satire, comme Cervantes avait fait *Don Quichotte* pour faire la satire de la Chevalerie.

Le Béliér, que nous reproduisons ci-après, est l'un de ces contes ; comme Voltaire, Hamilton s'y moque des ridicules avec une verve impitoyable. L'étrange imbroglio de son récit, l'esprit avec lequel il parodie les romans de tous les temps, dans ce qu'ils ont de faux et d'exagéré, prêtent un grand charme à l'une des fantaisies les plus originales de notre littérature.

LE BÉLIER.

Moi, qui n'appris rien, de ma vie,
 Ni des neuf Sœurs, ni d'*Apollon*,
 Qui ne suis point de l'*Ilélicon*,
 Ni de la docte Académie,
 Pourrais-je vous rendre raison,
 Du nouveau nom de *Pontalie*,
 Et satisfaire votre envie,
 Sur le sort de son autre nom ?
 De l'antique étymologie
 Je ne connais point le jargon.
 Cependant vous serez servie ;
 Et voici ce que *Mabillon*
 En a recueilli d'un Mémoire
 Que *Scaliger* et *Casaubon*
 Auraient traité de fausse Histoire ;
 Mais qu'importe de ces Sçavants,
 Qui, sans choix et sans indulgence,
 Jugent les morts et les vivants ;
 Et qui, critiquant l'ignorance,
 Par d'ennuyeux raisonnements,
 Donnent aux lecteurs de bon sens
 Un grand mépris pour leur science ?
 Après tout, pour ne point mentir,
 Si ce mémoire est véritable,
 Il porte tout l'air d'une Fable,

Que j'aurais, pour vous divertir,
 Essayé de rendre agréable.
 Le tour n'en est point emprunté
 Des récits des *Schéhérazade*;
 Et s'il ne paraît pas conté
 Avec cette vivacité,
 Dont la Sultane fait parade,
 Au moins, dans sa naïveté,
 La respectable vérité
 N'y sera point en mascarade,
 Sous l'Arabesque antiquité.
 Avant cette histoire finie,
 Vous verrez de l'enchantement,
 D'une Maîtresse et d'un Amant
 Vous verrez la peine infinie.
 Une Sirène, un Renard blanc,
 Parents d'un roi de Lombardie,
 Y paraîtront par accident;
 Vous y verrez même un géant.
 Mais, voilà tout; car sûrement
 Vous n'y verrez aucun génie.

Déesse, qui des tourbillons,
 Quand leur secours est nécessaire,
 Savez faire vos postillons,
 Qui réglez sur les Cupidons,
 Et qui brillez plus que leur mère :
 Vous, qui d'une course légère,
 Plus prompte que les Aquilons,
 Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère
 Qui dansez la nuit aux chansons,
 Sans fouler la tendre fougère,
 Dans la retraite solitaire
 De vos bois et de vos vallons,
 Pour célébrer quelque mystère;
 Qui, pour tirer de leurs prisons
 Un pauvre amant et sa bergère,
 Ou pour dissiper les soupçons
 Nés d'une jalouse colère,
 Dépêchez quelque mes-agère,
 Sur les ailes des Papillons;
 Vous, qui présidez aux trophées,
 Que dans les terres enchantées
 La chimère érige aux amours :
 Vous, que le beau sexe a chantées,

Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hants,
Géant plus craint que le tonnerre,
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avait une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux
Dont avaient pris le nom de guerre
Ses devanciers les *Moulineaux*.
Il voulait de cet héritage
(Vieux patrimoine des géants)
Faire part à ses descendants;
Se flattant par un mariage
Qu'il méditait, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage,
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable,
On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'était pas sortable :
Et comment l'aurait-il été ?
Son visage était effroyable :
Il aimait à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été ;
Et sa grandeur insoutenable
Cédait à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Était plus tendre que sa voix,
Avait plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avait pris dans son haras,
Une machine faite en rosse,
Ou pour mieux d'ire, un vrai colosse,
Qui le servait en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse ;
Il avait de plus un béliet,
Dont l'esprit était si capable,
Que cet animal singulier
Était son premier conseiller,
Réglaît ses moulins et sa table,

Lui servait souvent d'écuyer,
Et lui contait toujours quelque petite fable,
Dont il savait un millier.

Dans leur voisinage un Druïde
Avait un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvait partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir comme un torrent
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.
Deux Cerbères à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Semblaient écumer en grondant.
On voyait là du grand *Alcide*
La figure en jaspe luisant;
Et *Cléopâtre*, en expirant
Dans la superbe pyramide
Qui lui servait de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.
La source enfin du Nil, qu'on voyait au levant,
Formait dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais, de ces lieux tout l'ornement
Était certaine jeune *Armide*,
Faites par tel enchantement,
Que ses regards portaient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement :
L'aimer pourtant était folie ;
Car l'insensible nymphe *Alie*,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchait qu'à faire mourir.
Tout l'art du druide son père,
Et ses enchantements divers,
S'étaient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là, chaque belle
A suivi ce brillant modèle ;
Mais, nos modernes déités,
Héritières de ses beautés,
Et de sa fraîcheur immortelle,

Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amants (Ciel ! quelle faiblesse !)
Sûrs de mourir, voulaient la voir.
La sage et prudente vieille-se
Y venait languir sans espoir,
Et la florissante jeunesse,
N'en avait pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappait à la tigresse.

Tous les lieux d'alentour étaient tendus de noir ;
Et l'on voyait périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avait réduit au désespoir.

Le *Moulineau*, fier de sa taille,
Traitait de chétive canaille
Ceux qui, par cette illustre fin,
Avaient terminé leur destin ;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offrait à cet objet divin
Son cœur, ses moulins et sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir et matin.
En cas de refus, l'inhumain
Montrait un grand amas de paille,
Dont brûlant palais et jardin,
Il jurait de faire ripaille
Des lys, des roses, du jasmin,
Qui formaient l'éclat de son tein,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.

Les flots d'une mer émue,
La foudre qui pendant la nuit,
Fracasse, abat, et détruit,
Quelque tour mal soutenue ;
L'ours au désespoir réduit,
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit,
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
 Meudon, Rueil, et Saint-Germain,
 Ce cri qui troubla l'air et l'onde,
 Quand le Dieu du fleuve prochain
 Se retrancha dans sa grotte profonde :
 Et vous, magnanime *Pepin*,
 Qui de la France alors gouverniez le destin,
 Cette alarme fut la seconde
 Qui d'angoisse brouilla le tein
 De votre mère à tresse blonde.
 Vous en sonnâtes le tocsin :
 Le sceptre de frayeur vous tomba de la main ;
 Et mille devins à la ronde
 Soutinrent que ce bruit soudain
 Pronostiquait la fin du monde.

Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
 Que le Seigneur de la nature,
 Malgré votre gloire future,
 Tenait encore enseveli
 Dans l'horreur d'une nuit obscure,
 Frappé du terrible hurlement,
 Vous crûtes que le changement,
 Dont le fameux *Merlin*¹ vous tenait dans l'attente
 S'allait faire dans le moment ;
 Et que cette main triomphante,
 Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante
 Allait dès lors chez vous loger superbement
 Une cour auguste et brillante,
 Dont sa présence est l'ornement.
 Mais, combien fûtes-vous surprise,
 Nymphes, qui l'écoutiez de près !
 Plus pâle que votre chemise,
 Que devinrent vos fiers attraits ?
 Oui, malgré son premier courage
 Malgré son extrême fierté,
 La belle en changea de visage,
 Quand, de colère transporté,
 Le géant lui tint ce langage :

— Serpent formé par le dépit,
 De qui la langue envenimée

¹ Voir sur Merlin : *Les Conteurs français avant La Fontaine*. Introd.

Va, de son aiguillon maudit,
 Obscurcissant ma renommée,
 Je vous parais donc trop petit
 Pour avoir part à votre lit ;
 Mais, c'est trop épargner l'ingrate :
 C'est trop, au mépris de mes vœux
 Encenser l'orgueil qui la flatte.
 Que mon ressentiment éclate,
 Et me venge par d'autres feux.
 Il dit, et la paille allumée
 Couvrait le château de fumée,
 D'un côté, fagots et cotrets,
 Ramassés des lieux les plus proches,
 Faisaient devers le toit un funeste progrès,
 Tandis que du glaci on faisait les approches
 A la faveur des mantelets.
 Les assiégés dessus leurs parapets,
 Armés de fourches et de broches,
 Bravaient les flammes et les traits ;
 Et de frayeur tous les petits valets,
 Se mirent à sonner les cloches.
 Le païs attaqué de front,
 Était investi par derrière,
 Et la nymphe à genoux s'était mise en prière.
 Mais son père, en charmes fécond,
 Entoura le château d'une vaste rivière ;
 Gouffre impétueux et profond,
 Plus large que le Nègrepont.
 Jusqu'aux confins de la Bavière,
 Le géant, d'un saut en arrière,
 Se sauva sur le haut d'un mont,
 Jurant d'une horrible manière,
 Contre les flots de cette onde sorcière.
 Mais son béliet fit un grand pont.
 Qui la traversait tout entière.

Dès qu'il l'eut fait, il y sauta.
 Son maître se mit à le suivre :
 Et le druide ouvrit un livre,
 Que vainement il feuilleta.
 Il en feuilleta plus de mille,
 Qu'il parcourut du haut en bas.
 Le livre seul pour lors utile
 Par malheur ne se trouva pas.
 Son étonnement fut extrême ;

Il en parut tout éperdu ;
 Et d'effroi le visage blême,
 Il s'écria, tout est perdu.
 L'ennemi cependant, triomphant par avance,
 Marchait en toute diligence.
 Le géant allongeait le cou ;
 Et menaçant déjà de corde et de potence,
 Criait au druide : — vieux fou
 Qui vous mêlez de négromance,
 Nous vous prendrons dans votre trou ;
 Et cette fille d'importance,
 Dont le cœur est si loup-garon,
 Sera bientôt en ma puissance.
 Bientôt, ou je me trompe fort,
 Nous verrons sa beauté divine,
 Qui par un orgueilleux transport,
 Méprisait ma taille et ma mine,
 Avec plaisir soumise au sort,
 Qu'un reste d'amour lui destine.
 Pour toi, disait-il au bétier,
 Je te donnerai son collier ;
 Et pour la choquer davantage
 (Car il faut bien l'humilier),
 Le druide sera ton page.

Mais, laissons-là, pour un moment,
 Les vains projets que le géant
 Se mettait dans la fantaisie,
 Au profit de son confident.
 Nous serions même sagement,
 Si nous quittions la poésie.
 Mais le moyen d'abandonner *Alie*,
 Au fort de son accablement ?
 De noirs chagrins environnée,
 Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
 Et tantôt l'affreux avenir
 Qui menaçait sa destinée,
 Pour l'accabler semblaient s'unir.
 De tous les maux la plus cruelle espèce
 Est celle que ressent un cœur
 Éloigné par quelque malheur
 Du seul objet de sa tendresse,
 Pour se voir obsédé sans cesse
 Du seul objet de son horreur.

La nymphe était dans cette peine ;
 Car son cœur, qui de jour en jour,
 Semblait ne respirer que haine,
 En secret soupirait d'amour.
 De là, ses fiertés implacables,
 De là, tant de cris pitoyables
 Des victimes de sa rigueur,
 Tandis que l'unique vainqueur,
 Qui faisait tant de misérables,
 Triomphait au fond de son cœur.
 Mais cette ardeur jadis si chère
 Causait alors tout son tourment :
 Car tandis que l'art de son père
 Semblait vaincu par le géant,
 Le fort lui cachait un amant,
 Qui, dans un temps si nécessaire,
 Loin de marquer l'empressement
 D'une flamme vive et sincère,
 Ne se montrait pas seulement ;
 Et ce lâche abandonnement
 Mettait le comble à sa misère.
 Elle n'avait aucun repos,
 Du triste récit de ses peines
 Elle entretenait les échos ;
 Elle fatiguait les fontaines,
 Désespérait tous les ruisseaux
 Dont les rives étaient prochaines,
 Et demandait sans cesse aux plaines
 Des nouvelles de son héros.

Lasse de parcourir les salles,
 Et chaque salon du palais,
 Elle fut sous un vieux cyprès,
 Dans le cabinet des vestales,
 S'abandonner à ses regrets.
 Comme on savait au temple antique
 Soupirer au bruit des tambours,
 Et se tourmenter en musique,
 Comme on fait encor de nos jours,
 Quand on a besoin de secours,
 La belle ne put s'en défendre,
 Et du fond du cœur soupira
 Ce tendre rondeau d'opéra,
 Sans croire qu'on la dût entendre :
 — Volage prince de *Noisy* !

Vous, que mon cœur a mal choisi,
 Pour une constance éternelle,
 Est-ce le temps d'être infidèle,
 Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
 Me fait une guerre cruelle ?
 Volage prince de *Noisy* !
 Ingrat, que vainement j'appelle,
 Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes
 (Ressource des vœux opprimés),
 La douleur inonda ses charmes,
 Et ses yeux furent abîmés.
 Trois fois l'éclat de son visage
 En parut réduit aux abois,
 Et son poulx s'arrêta trois fois,
 Quand du fond d'un autre bocage,
 Tout à coup sortit une voix.

Son âme entière revenue
 De ses premiers saisissements,
 Fut attentive aux chers accents
 De cette voix jadis connue.

Cette voix disait : — Belle *Alie*,
 Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
 Cessez, par d'injustes regrets,
 De m'accuser de perfidie.
 Pouvez-vous croire que j'oublie
 Tant de tendresse et tant d'attraits ?
 Adorable et constante *Alie*,
 Que mon cœur a si bien choisie,
 Faites pour moi d'autres regrets :
 Du destin malgré les arrêts,
 Ce cœur partout vous a suivie.
 Je vous aime plus que ma vie,
 Et mille fois plus que jamais,

A ces mots, surprise, alarmée,
 Mais d'un nouvel espoir charmée,
 Elle parcourut à grands pas
 Le lieu d'où cette voix aimée
 Venait de lui marquer d'une ardeur animée
 Des mouvements si pleins d'appas.
 — Que fais-tu ? Montre-toi, cher objet de ma flamme,

Dit-elle : montre-toi, viens consoler mon âme.
 Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois,
 Ne resterait-il que la voix ?
 Pourquoi, d'une recherche vaine,
 Me fatiguer dans ce bosquet ?
 Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
 Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
 N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?

Alors, d'une inutile quête
 Le désespoir et le chagrin
 Menèrent sa raison bon train ;
 Et l'amour lui tourna la tête.
 Pleine de vapeurs et d'ennuis,
 Elle se crut, avec son aventure,
 Au beau milieu des Mille nuits ;
 Car c'était alors sa lecture.
 Elle se crut soumise aux cruautés
 D'un époux bizarre et sauvage,
 Qui, par un détestable usage,
 Épousait chaque jour de nouvelles beautés,
 Pour les immoler à sa rage :
 Et se couchant sous un épais feuillage,
 Elle se crut à ses côtés.

Comme elle avait dans la mémoire
 Tout le récit de ces fatras,
 Elle crut, malgré ses appas,
 Qu'il fallait conter quelque histoire,
 Pour se garantir du trépas.
 Elle prit donc en fantaisie
 De faire un détail des malheurs
 Qui lui faisaient verser des pleurs,
 En commençant ainsi l'histoire de sa vie

— Je suis fille de *Pharabert*,
 Issu d'un petit-fils de France,
 De qui le père *Dagobert*,
 En art magique très-expert,
 Et politique à toute outrance,
 Oï donna que, dès mon enfance,
 On me mit dans un berceau vert ;
 Car il prévit que dans ce beau désert,
 Heureux séjour de l'innocence,
 Un certain comte *Philibert*

Ferait un jour sa résidence,
 D'un enchanteur digne héros,
 De qui l'âme en projets féconde
 Viendrait, après de longs travaux,
 Fixer dans ces heureux hameaux
 Sa course errante et vagabonde,
 Renoncerait à tous ses maux :
 Qu'une machine moins profonde,
 Que n'étaient les anciens tombeaux,
 Mettrait son esprit en repos,
 Par sa figure sans seconde,
 Sur tout les dangers des cachots ;
 Et que l'été, lorsque sur l'onde
 Chacun prend le frais en bateaux
 De ses jardins, de ses canaux,
 Il ferait doucement la ronde,
 Dans un petit char sans chevaux
 Qui fut jadis à *Rosemonde*.
 Ce fut pour lui que *Dagobert*,
 Monsieur mon honoré grand-père,
 D'un impénétrable mystère,
 Dans ces beaux lieux mit à couvert
 Un charme heureux et salulaire,
 Et cuidait par lui seul être un jour découvert.
 De mon enfance enfin le temps suit et s'écoule,
 Et le bruit de quelques appas,
 Que je n'avais peut-être pas.
 M'attira des amants en foule,
 Et mille chagrins sur leurs pas,
 A tous leurs vœux inaccessible,
 Mon cœur, dans un repos paisible,
 Méprisait tous ces vains efforts,
 Tandis qu'ils m'appelaient, dans leurs mourants transports,
 Ingrate, inhumaine, inflexible.
 Mais ce cœur si farouche alors
 N'est devenu que trop sensible.
 Sur mes attraits et sur mes cruautés,
 On ne pouvait alors se taire :
 On offrait à mes yeux partout des libertés,
 Dont mes yeux ne savaient que faire.
 Mais, hélas ! le cruel amour,
 Choqué de tant d'indifférence,
 Voulut signaler sa puissance,
 Et de ma liberté triompher à son tour.
 Dans un endroit obscur de la forêt prochaine,

Coule un agréable ruisseau,
 Qui, dans un beau vallon, va former de son eau
 Cette merveilleuse fontaine,
 Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
 Avait enfoncé mon berceau.

Jamais dans ce lieu solitaire,
 A notre sexe consacré,
 Aucun mortel n'était entré,
 Et je m'y baignais d'ordinaire.
 Or, dans cette fontaine un jour
 Comme j'entrais à demie nue,
 Un homme s'offrit à ma vue,
 Mille fois plus beau que le jour.
 Mais je vois ouvrir la barrière,
 D'où le Soleil vers l'Orient,
 Sort pour commencer sa carrière,
 Et sa brillante avant-courrière,
 Annonce son éclat naissant.
 Adieu, ma chère *Dinarzade*.
 Bientôt le Sultan mon Seigneur,
 Va sauter du lit sur l'estrade,
 Pour commencer sa promenade.
 Dès qu'il est jour, je lui fais peur.
 Ce qui me reste est pourtant le meilleur
 D'une histoire qui n'est pas fade.
 Mais victime de sa rigueur,
 Demain, sur un lit de parade,
 Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur.

A cette dernière parole,
 Un doux sommeil, par ses pavots,
 Interrompant les vains propos
 D'une illusion si frivole,
 La mit dans les bras du repos;
 Quand son père, accablé de maux,
 Cherchant en tous lieux son idole,
 Arriva là tout à propos,
 Pour entendre ces derniers mots,
 Et pour juger qu'elle était folle.

Esprit, qui des lyriques sons,
 Par une habitude facile,
 Exercez les accords féconds :
 Vous, pour qui la rime docile

S'accorde avecque tous les tons
Du plus bizarre vaudeville ;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons ;
Venez sauver la belle *Alie*,
Venez décrire sa folie,
Venez au défaut de *Phébus*
Soutenir mon faible génie,
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.

Cela étant comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avait bâti sur la rivière; mais avant que de passer outre, il est bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur *Moulineau*, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'était tout au plus qu'une fois aussi grand, et une fois aussi sot que notre ami B....

Le druide qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avait environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien, car il croyait avoir de quoi se moquer de tous les géants du monde : il était seulement embarrassé à deviner qui pouvait être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voi-in *Moulineau* pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait, et pour ren-

verser le pont en moins de temps qu'il n'avait été élevé : mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; embarras qui se convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchait inutilement celui qui contenait tous les secrets de son art. Il en avait défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avait jamais rien défendu que cela : et quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ses alarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement, pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'*Alie* prit la parole. De la manière dont elle venait de s'endormir, j'aurais juré qu'à son réveil elle allait s'adresser au druide en lui disant : Grand Commandeur des croyants... mais son égarément changeant d'objet, et se jetant à ses pieds :

— Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir, car il n'est plus temps de cacher ma faiblesse ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu...

— Quoi ! s'écria le druide, non-seulement, *Alie*, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'était le plus cher au monde après vous ? De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées ?

Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence :

— Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas ! il est vrai, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devait être mille fois plus précieux que la vie.

En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'était pas en état de suivre sa fille : il était si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venait de lui faire, qu'il ne savait où il en était. Tout lui faisait croire que sa fille avait eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignait, il résolut de consulter son favori *Poinçon*. Or ce *Poinçon* était un petit gnome, fils d'une fée, ou si vous voulez, d'une sylphide, car le druide était le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de *Cléopâtre*; et l'ayant touchée d'un talisman qu'il portait en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori *Poinçon* en sortit. C'était la plus charmante petite créature du monde; il était habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portait un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble; et son visage était du moins aussi beau et aussi aimable que celui de la belle *Alie* : mais tous ces avantages cédaient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvait en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes.

— Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avais-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue, et qui me déshonorent?

Le pauvre *Poinçon* fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'extrémité de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, et de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut longtemps à les arroser de ses

larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druide ; et ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avait fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire :

— Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai : vous m'avez dispensé de vivre sous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît, et me laissant toutes les connaissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades ; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin dessous la statue dont je viens de sortir ; mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications. Car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, et dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné de veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle *Alie* dans le temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourraient troubler son repos : vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau, qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien longtemps dans les prairies couvertes

de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle *Alie* s'y baignerait; c'était pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bientôt que vous aviez eu un tout autre dessein. La fête du gui sacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; et dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, et après avoir déclaré leur passion, éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit et moururent.

Peu de temps après, il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi *Pepin* devait soutenir contre tous venants que la princesse *Herménégésilde* sa nièce était la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine *Alie*, accompagnée de quatre sylphides qui l'avaient parée, et qui lui servaient de dames d'honneur. Quand le roi vit *Alie*, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse sa nièce, qui était assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant *Alie*. ce n'était pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté; les héros se déclarèrent pour *Alie*, le baron d'*Argenteuil*, le vidame de *Gonesse*, le châtelain de *Vaugirard* et le sénéchal de *Poissi*¹ se mirent sur les rangs en sa faveur, et ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici; vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal, pour moi, qui les

¹ Il n'est pas besoin de faire remarquer que la date où l'auteur place son roman, c'est-à-dire sous Pépin, il n'y avait ni châtelains, ni vidames; ces titres ne paraissent que sous les Capétiens, à l'époque où le système féodal est définitivement fondé.

aimais, à cause qu'ils étaient jeunes, vaillants, et bien faits, je ne doutai point qu'*Alie* ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseurs de tant de charmes. Mais que je me trompais ! Tandis que pleins d'amour ils éprouvaient la haine d'*Alie*, et qu'ils se consumaient en regrets, le roi les avait fait crier à son de trompe pour comparaître devant lui, et rendre raison de l'insulte qu'ils avaient faite à la première princesse du sang, et, comme ils n'avaient point paru, il les avait tous quatre condamnés à être pendus ; mais la cruelle *Alie* leur en épargna la honte, et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le vicomte de *Gonesse*, qui était un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causait cette haine universelle qu'*Alie* avait pour tous ses amants. Cependant, je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquait encore quelque autre victime, qui ne se présentait point ; je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, et de rôder autour de la forêt de Noisy ; j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'*Alie*. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens ; c'était un loup qu'on courait ; il me parut fort gros et fort insolent, car quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant ; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa par-dessous moi : dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étais fait fort joli pour un chevreuil, et j'allais comme le vent : je laissai approcher les chiens comme j'avais fait le loup, et

lorsqu'ils me croyaient tenir, je fis trois bonds, et je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit : je les attendis encore; le maître était à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté; je le laissai approcher; je vis bien qu'il ne me voulait point de mal; je marchais seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe; je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et à ce qui me parut avec quelque sorte de plaisir; pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurais passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir longtemps regardé, il s'écria : — Le joli petit animal ! Que ne donnerais-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ! Mon pauvre petit chevreuil, continuait-il, tu y serais en repos, et hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois; si je n'avais peur de t'effaroucher, je mettrais pied à terre pour... Il n'avait pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute; à mesure qu'elle approchait, on eût dit que c'était quelque taureau qui l'animait; il ne s'en fallait guère, puisque c'était le géant *Moulineau*, qui, monté sur son grand cheval, faisait trembler la terre sous lui et remplissait l'air de mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi, il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi : le beau chasseur en fut indigné, et lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvait barbare, le cruel *Moulineau* en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par-dessus la tête; car par bonheur le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main, et se lançant vers lui, pendant qu'il était penché sur le col de son énorme cheval par l'effort qu'il venait de faire, il lui donna un si fureux re-

vers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup, comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connaissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avait saisi de frayeur. Pour mon généreux défenseur, touché d'amitié et de reconnaissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivait, je me mis à courir, mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine; cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend les rayons du soleil. La belle *Alie* se baignait dans ce moment; ce fut alors que me souvenant de la mort de tant d'amants qui n'avaient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avait que pour un moment, et je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venaient de la déshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois : pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venais d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas longtemps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé *Alie* quelque temps, je le vis approcher de la fontaine. *Alie* avait toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle était revenue de sa première surprise; mais ce n'était plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris, dont elle avait tué tous ses autres amants. Cependant il était aisé de juger que le beau chasseur la trouvait du moins aussi charmante, et je ne me sentais pas de joie de voir qu'il ne s'en portait pas plus mal. Il est vrai que j'avais un autre exemple dans le géant *Moulineau*, qui en était aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étais toujours bien douté qu'il n'avait

pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à *Alie*, et lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avaient rien de sauvage, et jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connaissance.

— Si vous n'êtes pas la reine des dieux ou la mère des amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat et tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre.

— Et vous, lui répliqua *Alie*, si vous n'êtes point un de ces amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de *Noisy*.

— Malheureux! s'écria le druide en interrompant *Poinçon*, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de *Noisy*! Cet homme que je déteste à l'égal du Béliet! Mais poursuis et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

— Elle fut suivie, reprit le fidèle *Poinçon*, de l'aveu que fit mon beau chasseur à *Alie*, qu'il était le prince de *Noisy*. Cet aveu embarrassa *Alie*, et la fit rêver quelques moments, mais il ne la fit point changer de volonté. Eh! le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de *Noisy* lui jurait qu'il l'adorait et qu'il ne pouvait plus vivre sans la voir. Elle lui dit qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine, qu'il cueillit une de ces fleurs jaunes qu'il voyait, et que suivant le bord du ruisseau, il se rendit aux eaux du Nil¹, où elle l'attendrait, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

¹ On remarquera à quelles fantaisies géographiques se livre Hamilton dans tout le cours de son récit. On saute à pieds joints de la Seine au Nil, ce qui est une façon de se moquer des romans du temps où la géographie était traitée avec le même sans-gêne.

— Et toi, que faisais-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passait?

— Je m'applaudissais, répliqua *Poinçon*, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étais point coupable alors; mais je vous ai offensé depuis, je vais vous dire comment. Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venais avec empressement vous rendre compte de ce qui était arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère en l'exposant à la vue d'*Alie*. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que si vous saviez comment les choses s'étaient passées, vous nous tueriez tous trois, et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avais trouvé que le géant *Moulineau*, qui m'avait voulu tuer. Je vous promis que je ferais mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurais point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savais bien qu'il viendrait assez, sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le prince de *Noisy*, qui ne songeait à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'était mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand et le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train; ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; et dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étais, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine; j'étais arrêté; ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne; il me suivit avec

ardeur ; je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces ; il s'y précipita avec sa bête, qui pensa se rompre le col ; il en fut tiré à grand'peine, et voyant que je ne faisais que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissi, où je passai la rivière ; il s'y jeta du bord le plus escarpé, que j'avais exprès choisi, de sorte que s'il y avait une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étais fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature, mais que toutes les fois que je l'avais voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'était arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire, et s'il vous en souvient, vous me dites qu'il ne fallait plus y songer, et que vous voyiez bien que l'enchanteur *Merlin* le protégeait. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me donnâtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avais d'être témoin d'une entrevue qui devait être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle *Alie* traversa le parterre, trouva le prince où elle croyait l'attendre encore longtemps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promènèrent, et mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur aurait donné ma présence, j'entendis dire au prince de *Noisy* tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions, et à la belle *Alie* tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, *Alie* soupira ; le prince se sentit troublé à ce soupir, il en demanda le sujet : *Alie* lui

dit qu'elle craignait de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseraient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces ; mais elle lui dit qu'elle n'en faisait aucun compte, que c'était un monstre pour qui elle n'avait que de l'horreur et du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui serait funeste tant que le prince de *Noisy* resterait parmi les hommes ; que c'était pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avait été fatale à tous ceux qui l'avaient aimée, pour servir d'exemple aux autres et pour se délivrer de l'importunité des prétendants ; qu'il était le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savait que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'*Alie* furent baignés de larmes ; le prince de *Noisy* se jeta à ses pieds et lui dit qu'il n'était pas digne de la moindre de ses larmes, qu'il se tiendrait plus heureux de mourir en l'adorant que de vivre pour toute autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste par votre tête sacrée que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyais informé de tout ce qui se passait, et je pensais que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, *Alie* parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avait la joie dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de *Noisy*, qu'elle avait trouvé ce qui les devait rendre heureux,

mais qu'il fallait, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivit dans le château pour être instruit de ce qu'il y avait à faire. Elle y entra et lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de *Noisy*, qu'au bout de quelques minutes, il courut avec empressement vers la porte qui paraissait ouverte. Cependant il ne put jamais entrer : tantôt elle se haussait, tantôt elle se baissait, tantôt elle se mettait à sa droite et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avait prescrite s'était passée dans cette vaine poursuite. *Alie* impatiente parut à une fenêtre, et voyant le prince, lui demanda pourquoi il n'entrait point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvait, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, et, après lui avoir dit qu'il s'était trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de *Noisy* de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet était replié, et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains; alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussait les mains pour le recevoir; mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement et la terre trembla; le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver; mais depuis ce jour il n'a plus paru ni à mes yeux, ni à ceux d'*Alie*. Elle a pensé s'en désespérer, et vous auriez été touché vous-même comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étaient vus, car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusait de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettait à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme

de douleur à tous ceux qui auraient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conquîtes tant de haine pour le béliet du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines, et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit *Poinçon*, que quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être ce béliet si singulier; une puissance secrète me rendait immobile dès que j'en étais à une certaine distance; et il ne m'était plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous; je me sou mets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurais dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de *Noisy* doit être quelque part ici autour; car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à *Alie*; quand je ne l'aurais pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m' imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit *Poinçon* se tut après son récit; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide, qui l'aimait, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyait bien qu'il avait plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connaissait que trop qu'on en voulait au trésor souterrain, et le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

L'amoureux *Moulineau* avait allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avait tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant; mais il avait tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château; il est vrai cependant qu'il avait repris courage à la vue du pont que son béliet jeta sur ce petit torrent, et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont dans le temps que le géant fai-ait tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le druide avait abandonné son poste pour aller à sa bibliothèque; mais son béliet l'arrêta sur le pont, comme il demandait des échelles pour monter à l'assaut; il lui dit que le druide ne s'était point retiré par crainte, qu'il fallait qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que quand même il serait au milieu de la place, il n'en serait pas plus avancé, que tout y était plein de statues guerrières qu'il animait à son gré, et qu'il y avait surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre était capable d'étrangler une armée quand on le lâchait; que son avis était donc de se retirer, et que dès qu'ils seraient dans leurs quartiers, il faudrait tenir un conseil sur ce qu'on devait faire.

Le Géant, qui se laissait volontiers gouverner quand il était question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, et après le souper *Moulineau* ne voulut plus entendre parler d'affaire, car il avait mangé comme trois loups, et bu comme trois forts ivrognes; il se jeta donc dans un grand fauteuil en s'adressant au Béliet.

— A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi?

— Volontiers, lui répondit le Béliet. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent après leur mort dans le

corps de quelque animal, et retournent après un certain temps dans le corps de quelque autre homme.

— Vraiment, dit le Géant, je n'avais garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été?

— Vous avez été fourmi, dit le Bélier.

Il n'eut pas plutôt lâché cette parole que le Géant, qui ne haïssait rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, et mettant la main sur la garde de son cimeterre :

— Misérable roquet ! s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi !

Le Bélier, qui ne le craignait pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation : puis, voyant le Géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

— Si Votre Grandeur savait lire, elle verrait bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelque années, baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; et, pour éloigner tous les inconvénients de la métempsychose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

Depuis les blessures du Renard blanc, la Reine n'avait pas manqué de lui rendre visite.

— Bélier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulais commencer par

le commencement tu me ferais plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font qu'embrouiller l'imagination.

— Eh bien, dit le Béliér, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à leur place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

Ici nous laisserons le *Béliér* raconter l'histoire de *Pertharite* et de *Fernandine*, parce que nos pages sont comptées, et nous reprenons la suite du conte.

Pendant que le Béliér amusait le Géant son seigneur, le Druide s'occupait à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avait qu'elle d'enfants; et quand il en aurait eu cinquante, les cinquante ensemble n'auraient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'*Alie*.

L'aveu sincère du petit *Poinçon* ne l'assurait que trop que sa fille avait quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de *Voisy*. Il aimait donc *Alie*, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique : il y avait bien une heure qu'il perdait son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devait haïr le prince de *Noisy* au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadait point, et son cœur aurait combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le Druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il fallait s'y prendre d'une autre manière; et, prenant un air plus sérieux :

— *Alie*, lui dit-il, je voulais aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter : mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus.

— Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez.

car il n'y a pas deux jours que le prince de *Noisy* m'a parlé dans ce jardin même.

— *Alie*, reprit le Druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur inmodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des *Pepins* est en possession d'un trône que mon grand-père votre bisaïeul croyait lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connaissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la nature; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre éléments; et leurs intelligences jointes à mes lumières m'ont rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avais défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, d'être inutilement instruit de leur dessein contre moi, sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur *Merlin*, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la *Mère aux Gaines*: elle habitait autrefois les environs du mont Apennin; je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi *Merlin*, moins savant qu'elle à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux; ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors: c'était un couteau, dont les merveilleuses vertus le faisaient le principal appui

de tous ses enchantements. Enfin ce couteau était pour elle ce que mon livre était pour moi : les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents pour retrouver le coupable. Elle établissait partout des espèces de bureaux tout farcis de gâines; elle exigeait de tous ceux qui venaient implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avait perdu serait à la fin remis dans quelque-une de ces gâines. La magicienne depuis quelques années quittant l'Italie, qu'elle avait épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de *Merlin*, qu'elle soupçonnait du vol, et qui triomphe depuis longtemps à la cour de *Pepin*. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et si mon art ne me trompe, ce lieu dans les siècles à venir fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide *Merlin* ne jouit pas longtemps de sa proie; le fameux *Dagobert*, mon père, trouva le moyen de s'en emparer; et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. *Merlin* le sait, et depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises; et ces lieux que nous habitons étaient inaccessibles à tous ses attentats, mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine implacable se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur *Merlin* qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand *Dagobert* mon père, qui prévint votre naissance et les dangers qui vous menaçaient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès

que vous seriez au monde : c'est ce berceau qui vous a garantie de nulle malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme; c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine appelée la Fontaine du Berceau, et dont on n'approche pas impunément, car si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de *Noisy*, dont la destinée était de rendre la vôtre malheureuse, était bien capable de tenter une pareille aventure au risque d'y succomber, mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le Druide, ce fantôme qui vous avait troublé la raison doit s'effacer de votre cœur; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchantement *Merlin* pour vous tendre quelque piège.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle *Alie* prêtait au discours de son père; elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux; et, après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avait fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le Druide eut beau lui dire qu'il n'était pas question de mourir pour un homme dont la vie avait été le seul obstacle à son bonheur; que son projet était de restituer à la *Mère aux Gâines* le larcin de leur ennemi pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparait un établissement plein de gloire et de félicité. Tout cela ne servit de rien, et le Druide fut contraint de céder aux empresses d'une curiosité si bizarre. Il conduisit donc sa fille aux pieds de la statue de *Cléopâtre*, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable *Poinçon* d'en sortir et de se rendre visible; mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'*Alie* que cette charmante petite figure

elle ne le regarda seulement pas : il fut au désespoir de ce mépris, car il aimait la nymphe de tout son cœur, et ne cherchait qu'à lui rendre quelque service. Le Druide confia à *Poinçon* le talisman qu'il portait au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouverait au milieu de l'or liquide et des pierreries qu'il avait si longtemps gardées sans les voir; il ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il était éblouissant par l'éclat dont sa lame brillait; il était à deux tranchants, et la pointe en paraissait fort aiguisée. Le Druide le prit des mains du petit *Poinçon* avec quelque sorte de respect, et, le mettant entre celles de sa fille :

— Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main et satisferont votre curiosité.

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta¹. Alors *Alie* lut ce qui était écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poisy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture
Du pauvre Prince de *Noisy*.

¹ C'est ainsi que les plumes, dans les consultations des spirites, écrivent d'elles-mêmes. En fait de crédulité, nous en sommes restés au même point que nos bons aïeux.

Mais vous, qui pleurez une perte
Que vous seriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au bélier.

Le premier mouvement de la belle *Alie* fut de se percer de ce même couteau qui venait de lui apprendre la perte de ce qu'elle adorait; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traînerait sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit bélier *Merlin* pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire était de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il fallait des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'*Alie* voyait à exécuter son dessein redoublaient son impatience et son désespoir. Elle embrassait les genoux de son père, et le conjurait par toute sa tendresse de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit *Poinçon* fut détaché pour aller reconnaître ce que c'était. Un moment après il vint annoncer au druide le héraut d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donnerait audience. On l'introduisit dans le salon du palais où le druide le reçut, tandis que sa fille, suivie du petit *Poinçon*, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses; mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit *Poinçon* qui lui tint compagnie et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnait au souvenir du prince de *Noisy*. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étaient peints à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage.

— Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurais espéré de mon art; l'ennemi prévient tous les pièges que j'aurais pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnais que trop l'enchanteur *Merlin* dans les propositions du géant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connaissance du trésor que nous gardons; il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de *Noisy* pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffirait non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettrait en état de nous accabler, s'il n'était aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et qui depuis la perte du livre qu'il possède est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer; car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'*Alie* pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; et quoique le nom seul du bélier la fit frémir d'horreur, elle ne souhaitait rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de *Gléopâtre*. Le désespoir et la douleur l'avaient extrêmement abattue; pas un seul ornement

ne soutenait ses attraits, et cependant pour vous montrer ce que c'était que sa beauté :

Ni la reine de Lombardie,
 Ni l'amante du Renard blanc,
 Qui toutes deux de l'Italie
 Furent autrefois l'ornement,
 N'eurent jamais rien d'approchant,
 Ni d'égal aux charmes d'*Alie*.
 Malgré tout son abattement,
 Elle eût même de *Ferandine*
 Effacé la beauté divine,
 Non, quand soumise à tant de maux
 Elle habitait sa peau marine ;
 Mais, quand brillante sur les eaux
 Dans cette superbe machine
 On la prit pour *Vénus* sortant du sein des flots.
 Tout cela n'est que bagatelle ;
 Mais pour moi, qui de tous les goûts
 Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
 Je me serais mis à genoux,
 Pour rendre hommage à cette belle,
 Car je l'aurais prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue : tout y était préparé pour la scène qu'on avait méditée. Un vase, enrichi de gros diamants, contenait une liqueur encore plus précieuse, puisque c'était cet or liquide dont on avait promis au béliér de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille ; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne.

— *Alie*, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements, depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse ; vous n'avez rien à craindre de *Merlin*, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire.

Dès que le béliet paraîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez; il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera sans aucune défiance; mais comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes; faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, et quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête; s'il quitte alors la forme de béliet pour paraître sous celle de *Merlin*, comme il ne manquera pas de le faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper, et s'il ne quitte point sa forme de béliet, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits; cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. *Poinçon*, que je rends invisible, restera auprès de vous. Le druide embrassa sa fille et se retira dans le salon après ses instructions.

A peine y était-il qu'on entendit les fanfares des trompettes, et quelques moments après, le Béliet, ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'*Alie* s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentait de l'avoir à sa discrétion était si violente, qu'il fallait toute la confiance que le Béliet avait pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'*Alie*, il baissa la tête pour la saluer; elle crut qu'il lui présentait les cornes pour être dorées de ses belles mains; cela la mit tout à fait hors d'elle-même, et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit :

— Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche.

Le béliet, qui ne s'attendait peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'oléir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avait mis dans

ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr, et lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devait couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du bélier et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais, quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du Druidé.

— Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du bélier ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes.

Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyait tenir la laine du bélier *Merlin*, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme, et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avait de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, semblaient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est *Alie* elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétaient l'un après l'autre :

Ah ! c'est *Alie* elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disaient tous la même chose, ne disaient rien qui ne fût vrai.

La misérable *Alie*, se débarrassant des bras de son père,

qui l'avait jointe tandis qu'elle donnait toute son attention à ce qu'elle entendait, courut tout éperdue à la statue de *Cléopâtre*. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'était plus question de ce béliet, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de *Noisy*, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versait son sang à gros bouillons par l'affreuse plaie qu'elle venait de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit faiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit ; mais je sais bien que le savant *M.....* n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces Mémoires : la scène était attendrissante, car la belle *Alie*, appuyée contre le piédestal de la statue, tenait entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versait sur son visage et sur la blessure qu'elle venait de lui faire un torrent de larmes. Le Druide, le petit *Poinçon*, les sylphides et tous les oiseaux des environs, assistaient en pleurant à ce triste et funèbre spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de *Cythère*
 Arrosant de ses pleurs le mourant *Adonis*,
 Lors qu'une chasse téméraire
 Les eut pour jamais désunis.
 C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
 D'amours autour d'eux réunis,
 Brisans leurs armes de colère,
 Poussans des regrets infinis,
 Et pleurans autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avait bien fait, il en serait demeuré là, car le héros de la pièce, égorgé

sous la figure du Bélier et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de *Pontalie*, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le Druide fût pénétré de douleur et confondu par l'étonnement que lui causaient tant d'événements imprévus, il n'était pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avait laissé l'unique ressource qui lui restait pour courir après sa fille. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de *Noisy* et de le porter auprès de la fontaine du Berceau, où il viendrait les retrouver; ensuite il emmena *Alie* dans le cabinet des Vestales, et ordonna au petit *Poinçon* de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druide furent mal exécutés; car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit *Poinçon* auprès d'*Alie* et le prièrent, tandis qu'elles resteraient avec elle, de porter le prince de *Noisy* à la fontaine du Berceau. Il semble que le changement dans l'exécution des ordres du Druide ne dût être d'aucune conséquence; cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du Druide n'était pas frivole, il avait pour objet le couteau enchanté que sa fille avait laissé tomber dans le salon du palais : il n'avait plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendait. *Alie* l'avait par hasard laissé tomber sur la pointe, et dès que cette pointe était appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivait; il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau teint du sang de l'infortuné prince de *Noisy*, marquait distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre et continuait toujours à les marquer. Le Druide le saisit et l'arrêta; mais quoique toutes

les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venait d'écrire. Il n'y avait que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMMORINN, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux de marbre, sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençait toujours. Il crut que le sang, dont il était souillé, pouvait bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venait d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine; mais l'eau ne faisait que rendre ce sang plus vif, et semblait l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de *Cléopâtre* pour le remettre à sa place ordinaire; mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout son éclat et tout le sang disparut. Ce fut alors que le Druide crut qu'il s'expliquerait plus clairement; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avait écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le Druide en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la statue ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il était vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnaient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos deux amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des Vestales, où les sylphides la gardaient, représentait tout ce qui pouvait avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyait de leurs statues qui révéraient le feu

sacré dont elles étaient dépositaires, d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivraient des poursuites et des violences des mauvais empereurs ; et d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étaient sur le point d'en subir le châtimement rigoureux.

A peine le Druide avait-il quitté sa fille dans le cabinet des Vestales, que cette tendre et désespérée amante s'était évaporée. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer : elle demandait au ciel, à la terre et aux sylphides cet objet adoré dont elle avait tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du martyre de l'infortuné Bélier. A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avait fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, et se mettant dans l'esprit qu'elle était une vestale fausement accusée, qu'on allait brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle voulait charger les sylphides pour le rendre à son cher amant. Les sylphides furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors *Alie* s'écria :

— Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux.

Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me ferait croire que c'étaient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardaient *Alie* que de vraies sylphides, car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyait l'ombre de son amant ; et la belle *Alie*, toujours remplie de cette idée, courait comme une insensée,

croyant poursuivre le prince de *Noisy* qu'elle appelait à haute voix. Elle était parvenue jusqu'à la porte du jardin, et quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant venait de lui échapper par là. Cet obstacle aurait terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvaient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenait fermée, sans la bague qu'*Alie* avait au doigt, et que son père lui avait mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur *Merlin*. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin, et, dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit et la charmante *Alie* se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont, qui lui avait donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir que ce fût un pont, et qu'il fût de la façon du pauvre Béliér; si elle l'avait su, je ne sais ce qu'elle serait devenue, car elle n'aurait pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation, et si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portait la bague; mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le géant *Moulineau* n'avait pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avaient concerté, son premier ministre et lui; et tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passait au dedans du jardin, il n'avait cessé de rôder au dehors; il ne comprenait rien au long retardement d'une révolution qui le devait mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druide, et qui ne devait coûter que quelques coups de cornes; tantôt il s'imaginait que le Béliér l'avait trahi et tantôt qu'il avait été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il était agité de son impatience et de ses réflexions, il venait de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse *Alie*, l'ayant aperçu

parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivait, et cette idée lui faisant redoubler sa course :

— Cher prince, dit-elle, arrête et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière.

L'amoureux *Moulineau* reconnut la voix qui frappait son oreille, et quoique ce fût cette même voix qui l'avait appelé nain, il se détourna vite vers ce visage dont l'éclat dissipait les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle *Alie* qui venait les bras ouverts se précipiter dans les siens ! Il s'imagina que le fidèle Béliér avait égorgé le Druide, et que sa fille, libre désormais, s'abandonnait dès cette première occasion au penchant qu'elle avait toujours eu pour lui.

L'auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le Druide ; l'heure était indue ; les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentait tout transporté d'une fortune si peu espérée, le Druide ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille ; mais, comme il la croyait en sûreté sous la protection du vigilant *Poinçon*, il s'avancait vers la Fontaine du Berceau pour disposer du corps de l'infortuné prince de *Noisy*, selon qu'il avait résolu ; mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachaient dans les palissades, et les autres fuyaient à son approche ; il les appelait à haute voix en leur demandant ce qu'elles avaient fait du prince de *Noisy* ; mais cette question n'avait garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit *Poinçon* qui se désespérait.

— Que fais-tu dans ces lieux ? lui dit le Druide, et qu'est devenue ma fille ?

— Votre fille, répondit le désolé *Poinçon*, est en toute sû-

reté entre les mains des sylphides ; mais pour le corps du prince de *Noisy*, dont je m'étais chargé, il est perdu malgré tous mes soins : je pleurais auprès de lui, je déplorais sa cruelle destinée, et je compatissais au désespoir de la belle *Alie*, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand et le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettais, il fallait lui rendre le seul devoir qui lui convenait, qui était de plonger son corps dans la fontaine pour le purger du sang dont il était souillé avant que vous vinssiez le brûler : je l'ai cru ; mais le corps du prince de *Noisy* n'a pas eu plutôt touché l'eau qu'il s'est abîmé malgré tous mes efforts ; et, dans le même instant le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux.

— C'en est donc fait, cruel *Merlin*, s'écria le Druides ; tu as vaincu ! mais pour toi, scélérat, dit-il à *Poinçon*, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare.

Le misérable *Poinçon* était plus mort que vif ; cependant le Druides ne savait pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable *Poinçon* à la statue de *Cléopâtre* pour l'y renfermer ; mais cette statue, qui s'était ouverte sans le secours du talisman pour y enfermer le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer *Poinçon*. Ce fut dans ce moment que le Druides s'aperçut qu'il avait laissé sa bague au doigt de sa fille ; il courut la chercher au cabinet des Vestales (et vous jugez bien que ce fut inutilement). Nouvelles alarmes ! nouveaux reproches, et nouvelles menaces à l'infortuné *Poinçon* ! Le Druides regagna son palais pour y chercher *Alie* ; après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençait à être aux

abois, lorsque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne susçende la plus grande inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'était une comète ou quelque autre phénomène; et bientôt après il n'y connut plus rien. C'était une chose lumineuse qui semblait suspendue en l'air, et qui grossissait à mesure que cela s'approchait de la terre : il découvrit enfin que c'était un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes, qui portaient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causait un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avait pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot : tous ces flambeaux, qu'il avait vus en l'air, étaient autant de bougies placées dans des gâines autour du chariot ; et les cornes des animaux, qui l'avaient traîné, n'étaient autre chose que deux grandes gâines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druide donnait toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la *Mère aux Gâines* en sortit, en lui présentant la main. C'était une femme de bonne mine, et qui portait si bien son âge qu'elle ne paraissait pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents; elle avait une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gâines en broderie d'or.

— Donnez, dit-elle au Druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde : elle pourrait vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui ; et j'ai vu en examinant mes livres que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-

être aurais-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé si j'avais découvert plus tôt ce que j'ai ignoré si longtemps; mais allons nous reposer dans votre palais.

Le Druide ayant appelé *Poinçon*, qui par respect se tenait à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des Vestales et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la *Mère aux Gânes* fut frappée des caractères que le couteau avait tracés; elle en tressaillit, et, s'arrêtant tout court :

— Que vois-je? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide *Merlin* pour venir vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels?

Le Druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles semblaient le regarder.

— Voici, dit la *Mère aux Gânes*, leur explication :

Ne craignez rien pour votre *Alie*.
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre bélier de l'eau,
Et je vous répons de sa vie.

Le docte *M.....* nous assure qu'à cette explication le Druide devint plus pâle que la fraise de la *Mère aux Gânes*; cependant qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en était. La magicienne ayant remarqué le trouble du Druide lui dit :

— Passons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connaissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé.

A ces mots, le Druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'était un lieu véritablement enchanté. Il y avait fait pein-

dre la représentation d'un ameublement où l'or brillait partout au milieu des couleurs les plus vives; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avait personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine et mille fleurs indiennes en faisaient les sujets. Les tableaux qu'on y voyait ne représentaient ni le passé ni le présent; cela n'était pas digne de l'art, ni de la science du Druide. Le plus bel ouvrage, dont cette superbe salle paraissait enrichie, était un jeune auguste majestueux, qui dans les siècles futurs devait réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devait s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La *Mère aux Gâines* le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cents ans après; et, dès qu'elle eût donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druide auprès d'elle, et lui parla de cette manière :

— Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues; c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le Druide n'était guère en état de donner son attention aux discours de la *Mère aux Gâines*; car l'explication qu'elle lui avait donnée des caractères du salon et le désir de retrouver *Alie* lui causaient une agitation intérieure, que toute sa raison pouvait à peine dissimuler; cependant il écouta la magicienne avec une tranquillité apparente.

— Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique¹, continua-t-elle : en naissant on m'appela *Philoclée*, nom

¹ La mère aux gâines reste dans la tradition historique en disant qu'elle est née dans la Bretagne armorique; c'est en effet dans cette province que

bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant; mais cette beauté devint si-merveilleuse dans la suite que j'ai passé pour un miracle de beauté; et mon étoile, qui m'avait favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassait l'éclat de tant de grâces; ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchaient qu'autant que l'esprit et la science les distinguaient. Je fus longtemps sans en voir qui fussent dignes de mon choix; tout mon plaisir était la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, était aussi le plus ignorant; cependant il avait rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers; mais il n'en avait jamais lu un seul¹. Cette bibliothèque était mon séjour ordinaire : de ma lecture et du choix que j'en faisais je tirai les premiers éléments de ces connaissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque était remplie. Cependant, le plus précieux de tous ces volumes, me parut longtemps impénétrable : il contenait un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, et quelquefois interrompues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant d'hiéroglyphiques employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étaient écrits. Je vins

les traditions de la mythologie celtique se sont conservées le plus longtemps en France.

¹ Ceci est une allusion satirique à quelques-uns des princes du sang sous Louis XIV.

à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppaient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvait de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avait souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de la bibliothèque pour me mener à une chasse. Je montai à cheval, et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe j'effaçais toutes les femmes et je charmais tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordait une rivière assez profonde; dès que la chasse commença mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita, et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, et charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là, je m'abandonnai à la rêverie; elle me mena si loin que le jour commençait à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étais appuyée : un gros hibou causait ce bruit; il tombait de branches en branches, et s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendaient aux pieds, je crus que c'était de lui dont on s'était servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisais un tout autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençait à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avait ôtée. Au lieu de me par-

ler comme je crus qu'il allait faire, après m'avoir tant lorguée, il fit un petit cri, battit des ailes et s'envola ; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri ; je m'en approchai, mais le hibou disparut, et de l'endroit où je l'avais vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux qui s'étaient répandus pour me chercher dans tous les environs m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite ; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphiques, et comme mon père crut que ce n'était que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allais chercher. Elles étaient vers le bois où j'avais vu cet hibou : je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnaient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou¹ ; j'examinais avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnaître celui d'où j'avais vu sortir ce rayon de lumière, et m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe et m'endormis d'un profond sommeil : il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres : il en avait le visage, et quoiqu'il n'en eût ni

¹ L'histoire de ce hibou est une réminiscence des oiseaux merveilleux qui figurent souvent dans les romans de chevalerie. Ainsi, dans le *roman d'Alexandre*, lorsque cet héroïque aventurier s'apprête à franchir l'Indus, un oiseau voltige devant lui, cet oiseau lui crie : Alexandre ne va pas plus loin. Dans le cycle d'Artus, c'est un oiseau qui aide ses compagnons à retrouver après sa mort les armes enchantées que maître Rigaudin de Galles avait forgées pour lui. Voir sur le rôle des oiseaux dans notre ancienne littérature la première série des *Conteurs français*, p. 27.

les cornes ni les pieds, son corps était hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auraient peut-être été inutiles pour m'en garantir si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre ; il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venait ce cri ; il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre ; la terre était arrosée de son sang, et quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher ; je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de qui lui avait porté le coup mortel : il était tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paraissait enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étaient point souillés de sang m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompais pas ; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortait d'un rocher à deux pas d'où j'étais ; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisait que rendre la couleur du sang plus vive ; ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige : j'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effacerait point ; mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je céda ; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenais, il forma des caractères ; mais ce qu'il écrivit était dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avais appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui était écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie parce qu'elles ne vous étaient pas connues : je vais à présent vous parler plus succinctement du reste.

J'avais deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connaissances ordinaires, ne me laissaient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avais essayé pour ôter le sang qui souillait mon couteau n'avait pu le faire disparaître : je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or; l'or se fondit, et le sang s'effaçant jusqu'à la m'indrer tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultais dans toutes mes difficultés, et je sortais toujours d'embarras par ce qu'il écrivait. Je reconnais à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'était le couteau dont *Apollon* s'était servi pour écorcher *Marsias*, puisqu'il rendait des oracles, et qu'il les rendait toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessait de me tourmenter, et j'y restais dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyaient disparaître leurs charmes par le nombre des années : je m'aperçus qu'on s'ennuyait d'une beauté que l'on voyait depuis si longtemps, et m'en trouvant ennuyée moi-même, je

¹ Ici, Hamilton ne se moque pas seulement des écrivains qui abusent des contes de la sorcellerie; il s'attaque aux folies qui de son temps circulaient dans les d'esprits. Sous Louis XIV, en effet, une foule d'individus de toutes les classes faisaient usage de philtres. On brûlait des têtes de morts et des crapauds, dont on mêlait les cendres à des hosties consacrées; des prêtres indignes célébraient ces messes diaboliques dont il est si souvent parlé dans les interrogatoires de l'affaire des poisons. Les femmes portaient sur elles des *maines de gloire*, c'est-à-dire des mains de pendus desséchées dans des fours, et jamais les insanités des rites de la sorcellerie n'ont trouvé plus d'adeptes que dans la période qui s'étend de 1660 à 1680.

quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux *Merlin* partout répandue; le désir de savoir si les merveilles qu'on publiait de sa science étaient dignes de cette réputation me fit passer en Angleterre : je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai *Merlin* égal à tout ce qu'on publiait à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille dont il avait le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnait un grand relief à *Merlin*; je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui était possible par une grande apparence de sincérité, qui couvrait un artifice qui allait jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenait pour me paraître agréable et pour s'insinuer auprès de moi avaient pour but son intérêt. Il me parlait souvent de cette merveilleuse *Philoclée*, dont quelque chronique de Bretagne faisait mention et qu'on croyait encore, disait-il, parmi les vivants. Il me parlait encore d'un glaive enchanté qui avait rendu cette beauté fameuse immortelle; en me disant toutes ces choses il me regardait avec attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer; j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que *Merlin* en voulait au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui semblait m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apen-

nin et pour me cacher à sa poursuite et à tous ses projets; j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis; vous savez le sujet de ces gâines universelles qui m'ont fait donner le nom de la *Mère aux Gâines*; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide *Merlin*, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé asile à la cour de *Pepin*, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de *Noisy*; c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devait être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que *Merlin* m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie, et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que cet enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le Druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre et sentant de plus le besoin qu'il pouvait avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, et en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

— Quoi ! s'écria la *Mère aux Gâines*, le prince de *Noisy* a disparu dans la fontaine ? Le berceau d'*Alie* en paraissant

au-dessus de l'eau a été enlevé par *Merlin*? Car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol, et de plus votre fille est perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'*Alie*, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? et cet ennemi est *Merlin*, qui malgré mes soins et mes précautions m'enleva mon couteau.

En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne, et, d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avait tracés dans la forêt :

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

— C'est ce que tu me recommandais, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisants et qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvais-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardais-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin?

Le Druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la *Mère aux Gâines*, crut ne pouvoir mieux prendre son temps, pour lui apprendre que ce couteau si précieux et si regretté était en sa puissance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle qu'elle pensa s'en évanouir. Le Druide la conduisit à la statue de *Cléopâtre*, oubliant qu'il n'avait plus cette bague qui pouvait seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille, il avait aussi perdu son talisman qu'elle avait au doigt; il lui apprit que cette bague était la seule clef

qui pouvait ouvrir la statue qui renfermait son couteau. La magicienne désespérée résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposaient à son bonheur. Elle dit au Druide d'ordonner à *Poinçon* d'aller sous toutes sortes de formes chercher *Alie*, tandis qu'elle s'occuperait du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle *Alie* que nous avons laissée se jettant à corps perdu entre les bras du Géant : cette situation m'aurait donné de l'inquiétude pour toute autre qu'*Alie*; mais grande était la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyaient. La charmante *Alie*, qui pensait courir après l'ombre de son cher amant, s'était attendue, à n'embrasser que l'air; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais ! sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors voyant avec horreur le danger où elle venait de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du Géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier sans qu'elle eût seulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avait poignardé l'objet de toute sa tendresse et qu'elle se trouvait au pouvoir d'un monstre qu'elle détestait ! Le Géant lui demanda pourquoi elle avait tant fait de cris en nommant le prince de *Noisy*; elle lui dit que c'était pour l'avoir tué de sa propre main : le Géant voulut l'embrasser pour la remercier; mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnaissance, il lui demanda ce qu'était devenu son Béliar.

— Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de *Noisy* ! s'écria-t-elle. C'est moi, qui sous la....

Le *Moulineau*, transporté de fureur, sans donner à *Alie* le temps d'achever et sans consulter son amour pour elle, lui

donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête pour venger le meurtre qu'elle venait d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignait un meilleur traitement.

— Malheureuse ! lui dit le Géant en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie : sans l'avoir que tu viens de me faire, je t'aurais dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit ; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier ; je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerais de la vérité¹. Tremble si mon favori n'est plus ; ton père sera ma première victime, et quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le Géant renferma *Alie* dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel *Moulineau* se mit en campagne ; et la malheureuse *Alie*, qui ne craignait rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeait par quel genre de mort elle pourrait prévenir ce malheur. Comme elle regardait de tous côtés, elle vit le nom d'*Alie* gravé partout sur les murailles ; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier, et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avait jeté de la fenêtre du Druide au prince de *Noisy* ; pour le ramasser, elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane, et dès que la bague l'eut touchée cette porte s'ouvrit ; vous croyez bien que l'étonnement d'*Alie* fit

¹ C'était ainsi que bon nombre de juges royaux, municipaux ou seigneuriaux, procédaient au milieu des inextricables enchevêtrements de nos anciennes juridictions. Les rois faisaient de même pour les lettres de cachet ; ils commençaient par mettre les gens à la Bastille et s'informaient ensuite de la vérité.

place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son livre ; mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savait que le Géant était allé : ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour ; et, après avoir marché assez longtemps, elle aperçut un bois où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisait une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude ; elle se serait donné moins de tourment si elle avait pu s'imaginer ce qui se passait ailleurs.

Le petit *Poinçon* ayant pris exactement la forme du Béliér, était sorti de chez le Druide environ en même temps que le Géant sortait de sa demeure ; ils ne manquèrent pas de se rencontrer, et d'aussi loin que le seigneur *Moulineau* aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avait fait à la belle *Alie* : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi ; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Béliér, au lieu de l'attendre, fuyait d'un autre côté ; il eut beau l'appeler et le menacer en courant après, le Béliér fuyait toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit *Poinçon* pouvait trouver, dura si longtemps que le Géant se rendit ; et après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval pour avoir raison du déserteur qu'il avait si longtemps et si inutilement poursuivi.

Dès que le Géant eut lâché prise, le Béliér partit à toutes jambes, et après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy que la pauvre *Alie* avait pris pour

sa retraite : il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle allait étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue.

— Est-ce toi ? s'écria-t-elle en l'embrassant ; est-ce toi, mon cher prince ? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ?

Le petit *Poinçon* pleurait, tandis qu'elle lui tâtait le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avait faite ; il balançait à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causait cette illusion ; mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme : et voyant l'affliction que la tendre *Alie* en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devait beaucoup espérer du secours que lui promettait la *Mère aux Gâines*, dont il lui apprit l'arrivée. *Alie*, se laissant aller aux discours flatteurs de *Poinçon*, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchaient, l'aimable *Poinçon*, qui s'était chargé du livre pour en débarrasser *Alie*, lui dit :

— Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au Druide mon seigneur en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur ; il est rempli des plus beaux secrets de la nature et des plus jolies histoires du monde : je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux et pour distraire votre affliction, vous en conter une ; car mon maître me le laissait lire quelquefois : pour lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

« Il y avait autrefois un druide en basse Bretagne, qui s'appelait *Gaspard le Savant* : il l'était à tel point, qu'il avait fait un gros livre où toute la science du monde était ren-

fermée; il avait aussi inventé un langage nouveau composé de fleurs, de plantes, de planètes, et je ne sais de combien d'autres choses. Or ce *Gaspard le Savant* avait un fils si beau qu'il devint amoureux de lui-même : il n'avait point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que son père l'appela *Narcisse*; cependant, il était si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire, et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie :

« — Mon fils, lui dit-il, tu ne serais jamais bon à rien si je te gardais auprès de moi ; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde; mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même; car si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure; et si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'à tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaine d'or, et d'un or qui ne se fendra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, et que tu me rapportes.

« A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, et le fit partir, Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; et, agité des craintes que lui donnaient les périls qui menaçaient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de *Narcisse*.

« *Narcisse*, pour obéir aux ordres de son père, parcourait

tous les bois, et visitait, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaine à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusait à parcourir toutes les forêts qui se trouvaient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince *Koraliosmadée*, qui régnait pour lors en Bretagne; mais comme ce n'était pas dans les cours des princes qu'il devait trouver cette gaine qu'il cherchait, il n'en approcha qu'autant qu'il le fallait pour visiter les bois qui en étaient les plus proches; il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière, dont l'onde était plus claire que le cristal; il fallait la passer pour aller dans la forêt; mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avaient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, et il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau *Narcisse*, il y vit celui d'un gros hibou! le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou, et avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avait si peu que ce n'était pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue et se réfugia dans le bois. Le malheureux *Narcisse* y menait une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaine du couteau qu'il avait toujours soigneusement gardé; il chercha tant qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brillait au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaine; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre son couteau : il passait une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre tout auprès de la gaine. Enfin, je ne me

souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras : cette princesse était si belle qu'il en devint amoureux ; elle se promenait souvent dans ce bois ; mais il avait le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restait jusqu'à la nuit : ce fut pendant une de ces nuits que, s'étant endormie auprès de l'arbre où était le hibou, qui contemplait sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte ; l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva je ne sais plus comment ; mais en la sauvant il perdit son couteau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor aurait désespéré le hibou s'il n'était resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus : étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie ; le fidèle hibou s'était mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue ; le couteau écrivit tout seul comme il avait coutume de faire, et voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

« A peine cette charmante princesse avait-elle été en possession du couteau, qu'elle avait juré de suivre en tout ce qu'il tracerait de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevait dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou ; sa joie fut extrême de le voir à ses côtés : elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement après le service qu'elle en avait reçu. A mesure qu'elle le plumait, le beau *Narcisse* reprenait sa première figure. La princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule : il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu *Gaspard le savant* son père ; c'est

pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisait plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent et qu'ils se communiquèrent leurs sciences et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paraître vieille et de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun était attaché, et de ne jamais parler, ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent longtemps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux *Narcisse* avait de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il était inutile de se tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle était, puisque ce miracle était réservé à un autre, que cependant la possession de ce couteau ne pouvait être assurée que par celle de la gaine. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays; mais, après avoir voyagé par tout le monde, *Narcisse* toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisait de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux; de ce chariot sortit un enchanteur, qui lui fit voir la gaine de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avait longtemps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avait que lui qui pût y mettre le couteau : la princesse fut si charmée en recevant la gaine d'or que, sans songer au risque qu'elle pouvait courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer; mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il disparut.

« Je vous ennuierais, ma belle maîtresse, si je vous disais

le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venait de perdre. Mais que devint-elle et quelle fut sa douleur, lorsque revenant pour conter son aventure à son cher *Narcisse*, elle ne le trouva plus : elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre sans en avoir des nouvelles, non plus que de son couteau ; car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revir son cher époux : elle revint au même pays où elle avait perdu tout ce qu'elle avait de plus précieux : c'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants dont je vous conterai l'histoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter. »

Le petit *Poinçon*, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'était égaré dans la forêt ; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druide, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit avec la belle *Alie* jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur *Mertin* ordonnait l'appareil des derniers devoirs qu'il voulait rendre à ce fils bien-aimé ; tout y était rempli de gémissements : le corps du beau prince, par une communication souterraine, était passé de la fontaine du Berceau dans celle qui faisait le principal ornement des jardins du palais de Noisy ; ce beau corps était étendu sur un amas de fleurs, auprès du bûcher qu'on avait élevé pour le brûler, et le berceau vert orné de guirlandes de ces mêmes fleurs était à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre *Alie* hors d'elle-même ; elle cacha pourtant son désespoir au petit *Poinçon*, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditait, au milieu des flammes qui devaient dévorer le corps de son amant. *Poinçon*, qui s'était

vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchait, s'était caché derrière une palissade avec *Alie*, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle, Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable *Merlin* fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes et de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau vert à ses pieds, et, haussant un flambeau qu'il tenait, il leva les yeux au ciel en disant :

— Inhumaine *Alie*, beauté funeste à mon repos, et encore plus funeste au plus fidèle des amants, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout lorsque ton berceau sera réduit en cendres.

En achevant ces mots, il allait mettre le feu au bûcher, et la malheureuse *Alie* partait déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. *Merlin* s'arrêta, et quelques moments après, il vit descendre la *Mère aux Gaines* dans son char avec le Druide.

— Ah! ma belle maîtresse, s'écria *Poinçon*, courons au-devant de la *Mère aux Gaines* : la voilà qui vient sans doute à votre secours avec le Druide votre père.

Dès que la magicienne fut descendue de son char, elle ôta le flambeau des mains de *Merlin*, et le Druide ôta la bague du doigt de sa fille pour la donner au petit *Poinçon*, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servait de gaine. *Merlin*, en voyant la *Mère aux Gaines*, sentit de la joie et de la crainte : il savait les justes reproches qu'il méritait d'elle; et il savait ce qu'elle pouvait en sa faveur. Tandis que la magicienne faisait quelques plaintes à *Merlin*, et que *Merlin* lui faisait beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder

la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit *Pompon* tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portait. La *Mère aux Gâines* tressaillit, et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du Druide ; alors élevant sa voix :

— Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle, il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron ; ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats.

Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire ? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avaient leur compte : la *Mère aux Gâines* son couteau, le Druide son livre, et *Alie* son berceau. Notre héros, qui n'était que dangereusement blessé, se trouvait entre les mains de trois personnes dont l'art était capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand *Cyrus* ; et ces trois personnes, unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de *Noisy*, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle *Alie* avec plus de charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection, et le soleil, qui s'était couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit à son retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant *Moulineau*, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'*Alie* qui voulait se signaler à ses yeux, accepta le défi, et lui fit dire que le prince de *Noisy*, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnait un rendez-vous à trois jours de là sur le pont élevé par son Bélier, pour y vider leur querelle, et s'y disputer la gloire d'être à la charmante *Alie*.

Cette charmante *Alie*, dans les transports que lui causait

ce changement inopiné dans sa fortune, sentait mille fois plus d'amour pour le prince de *Noisy*, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avait senti de haine pour lui sous celle du Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnaissance et capables de lui faire oublier ses malheurs passés. *Alie*, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il était devenu Bélier : le prince lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avait jeté le livre, elles l'avaient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine ; que le jour commençant à paraître, il avait eu la curiosité de l'ouvrir, qu'il n'y avait trouvé que les signes du zodiaque ; que s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avait pu s'empêcher de lire ce qui était dessous ; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'était vu tout d'un coup transformé en Bélier.

— Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon désespoir : j'étais encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre quand le Géant arriva, dont la meute m'aurait étranglé s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant ce livre, dont je déchiffrais tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisait espérer que je pourrais, par son secours, reprendre ma première figure ; c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont ; par son secours j'avais repris l'usage de la parole ; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle *Alie* ; et c'est enfin par lui que j'avais su que l'or liquide, dont le Druide était en possession, me délivrerait de mon enchantement aussitôt qu'on m'en aurait touché. Voilà, belle *Alie*, continua le prince, ce qui me détermina

à aller chez le Druide votre père, où je ne comptais pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'*Alie*; mais la présence de son cher prince l'eut bientôt consolée, surtout quand elle entendit *Merlin* et le Druide convenir ensemble qu'elle serait unie au prince de *Noisy* dans trois jours.

Ce jour heureux était aussi celui qu'on avait marqué pour le combat : et, malgré les alarmes de la belle *Alie*, qui ne comprenait pas trop comment un homme bien amoureux pouvait vouloir se battre le jour même qu'il devait posséder ce qu'il aimait; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de *Noisy* tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur *Moulineau* fut renversé à la première course, et culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant *M.....* a pu découvrir de ces aventures, et voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu qui s'appelait autrefois *Pont d'Alie*,
Dans l'antique tradition,
De *Moulineau* prenant le nom,
Voyait sa gloire ensevelie,
Avec le géant son patron.
Et quoiqu'elle soit rétablie
Un reste de corruption
Le fait appeler *Pontalie*.

Nous ne quitterons pas Hamilton sans placer sous les yeux du lecteur la *Relation d'un voyage en Mauritanie*. Cette bluette achèvera de faire connaître le talent d'Antoine Hamilton, talent où se résumant avec une verve merveilleuse les tendances sceptiques de l'esprit du dix-huitième siècle. Il est difficile de railler avec plus d'agrément les voyages princiers.

Le troisième jour de mars de l'année dite de la grande omelette, quatre princes (curieux de voir les merveilles qui ne se trouvent que dans les climats éloignés) s'embarquèrent dans un superbe vaisseau nommé *le Visionnaire*; et, quittant le triste voisinage du port Bastillan, cinglèrent en haute mer par un vent favorable, et dressèrent leur course dans les côtes de Mauritanie. Ces princes étaient le prudent Renardins, Victorin le Chevelu, Griffonio de la forêt, et le triste Marc Antonin. Ayant doublé le promontoire du Trône, ils côtoyèrent certains rivages, le long desquels s'étend la vaste enceinte du palais Vinceniade. A cette vue, le sage Renardins ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs, et, quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cause, on sut de lui qu'un certain enchanteur avait autrefois transformé ce palais en prison, et qu'il avait longtemps tenu l'invincible aïeul du prince de Mauritanie.

Tandis qu'on rendait grâces à Dieu de ce que la race de ces maudits enchanteurs était exterminée, plusieurs dauphins et quelques merluches (que le prince Griffonio prit pour des cerfs et des biches) se mirent à badiner autour du navire. Cela fit naître une dissertation curieuse sur la nature des poissons; et comme ces princes étaient fort savants, ils dirent de très-belles choses sur le doute que l'un d'eux proposa, savoir : si la mer était faite pour les poissons, ou les poissons pour la mer. Pendant qu'on agitait cette question avec chaleur, le navire s'arrêta tout d'un coup, et surprit les dispu-

tants par la nouveauté du prodige, car quoique le vaisseau fût immobile, le vent soufflait, et toutes les voiles étaient tendues.

On crut d'abord que quelque remora¹, pour se divertir de l'étonnement des navigateurs, leur jouait ce tour; mais comme on mettait un plongeur en mer pour s'en éclaircir, le pilote se mit à deux genoux, et confessa que le nain du prince Chevelu ayant perdu les bottes de son maître, l'avait conjuré de jeter l'ancre, tandis qu'il les irait chercher. En attendant son retour, les quatre princes firent de belles réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines, au sujet de cet événement, avec des remarques tout à fait recherchées sur l'utilité des bottes en pleine mer.

Marc Antonin assura que le mélodieux Arian était botté quand le dauphin le porta vers la terre, quoique les dictionnaires de Bayle et de Morery ne fissent aucune mention de bottes dans cette aventure. Sur ces entrefaites, celles de Victorin étant retrouvées, on leva l'ancre; et malgré ce petit retardement, on gagna le rivage fertile de la Mauritanie, sur le point que le Dieu du jour allait passer la nuit dans l'humide palais de la déesse Thétis.

Dès qu'on fut débarqué, l'on fut dans un grand étonnement de ce qu'une si courte navigation n'avait pas été plus longue; mais le pilote assura que tous ceux qui s'embarquaient sur *le Visionnaire* étaient sujets à ces sortes d'étonnements.

Tandis que les trois autres princes se rendaient au palais du prince de ces lieux, Griffonio fut rendre la première visite à messieurs ses chiens, avec lesquels il avait conservé de grandes liaisons.

¹ La remora ou remore, poisson fabuleux auquel on attribuait le pouvoir d'arrêter les navires.

Dès qu'on fut un peu remis des fatigues du jour, on commença les divertissements de la nuit. On servit, et le repas fut digne de la magnificence du prince et de l'appétit immodéré de ses illustres hôtes.

Ils commençaient à le déployer, quand on vit entrer le satrape Verre de Vin ; une tartane, dont la vitesse égalait celle des oiseaux, l'avait emmené de l'île Bouillonnante. On connut à son air qu'il était chargé de quelque chose d'important, et chacun se mit à le questionner de toute sa force ; car quoique les princes fussent grands mangeurs, ils étaient encore plus grands politiques. Ainsi, voyant bien qu'il ne s'agissait pas d'une bagatelle, ils lui demandèrent comment se portait le danseur de corde qu'on avait tué d'un coup de pistolet.

Le satrape avait l'esprit pénétrant ; et comme il était de la dernière conséquence de répondre juste à des princes si clairvoyants, il leur dit que le pontife Abeille soutenait toujours que la mort et le trépas ne signifiaient pas la même chose.

Cette réponse mit une merveilleuse consternation dans l'assemblée ; d'un côté, l'on voyait la conséquence du fait, et de l'autre son embarras.

Chacun y rêvait profondément, sans imaginer aucun expédient capable d'en lever les difficultés, ou d'en éclaircir le mystère, lorsqu'un des princes se mit à chanter les paroles suivantes, sur l'air fameux de : *Réveillez-vous, belle endormie*.

Gens doctes en philosophie,
Dans leurs écrits assurent fort
Que la mort nous ôtant la vie,
Le trépas nous donne la mort.

Or écoutez une merveille
Que ces docteurs ne savaient pas
C'est que la mort du grand Abeille,
Ne saurait être son trépas.

Ces couplets furent regardés de toute la compagnie comme une espèce d'oracle qui développait la proposition, et n'y laissait plus rien de problématique.

On les écrivit sur des tablettes de cèdre, et les ayant envoyées par un brigantin à l'île Bouillonnante, on se sépara d'assez bonne heure cette première nuit. Le lendemain chacun fit ce qu'il voulut : les chasseurs montèrent à cheval; les cœurs tendres restèrent au palais pour s'abandonner à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le soir, la compagnie s'étant rassemblée, toutes sortes de jeux précédèrent le festin. On le servit, on se mit à table, et chacun voulant rendre compte des diverses occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avait couru le dauphin sur un bras de mer appelé la forêt de Livry, peut-être pour se moquer de la mauvaise plaisanterie d'Horace dans son *Art poétique*, car il ajouta que les chiens avaient pris un cerf dix cors, dont il prétendit montrer le pied gauche. Un valet de limiers lui soutint que c'était le pied droit; sur quoi, Son Altesse de la Griffonnerie se mit dans une colère tellement altérée, qu'elle fut obligée de boire quinze ou seize grands coups de suite pour se remettre.

On donna le troisième jour à la poésie. Le prince de Mauritanie, avec son ministre pour les affaires du Parnasse, travaillèrent à dresser un manifeste en vers qu'on dépêcha le même jour par une frégate légère à la princesse Mainalide.

Le quatrième jour on en eut une réponse, que le prince Griffonio critiqua sur certaines expressions qu'il n'entendait pas. On ne laissa pas de faire une réplique à cet ouvrage qu'il ne put désapprouver, parce qu'il ne la vit pas.

On pressait cependant le désolé Marc Antonin de faire quelque effort, malgré son rhume, car voyant qu'il passait les journées à charbonner les murailles, tantôt d'un M, qu'il environnait de lacs d'amour, tantôt d'un C, qu'il embellissait de

cœurs navrés, on s'imagina qu'il était un peu poète, mais il n'était qu'amoureux : il se promenait tristement, parlait tout seul, demandait à boire quand il avait faim, et de la moutarde quand il avait soif; enfin, c'était la plus grande pitié du monde de voir les pauvretés où l'amour l'avait réduit. Quand on lui demandait l'explication des beaux ouvrages dont il ornait les murailles et les cheminées, sa réponse était que l'M voulait dire marquise, et le C comtesse (deux fées de Germanie), qui s'étaient donné la peine de l'enchanter; que l'une s'appelait Arthuriane, et l'autre Playdonie.

Ce sont, disait-il, deux sorcières,
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui du matin jusqu'au soir,
Enchantent de mille manières;
Gardez-vous, princes de les voir,
Vos libertés n'y tiendraient guères.

A ces mots, il se mettait à pleurer comme un enfant; il était aisé de juger à tout cela qu'il avait la cervelle démontée. Mais comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des vers, on crut qu'il pourrait être assez fou pour en faire; d'autant plus qu'il avait des moments de vivacité dont on espérait quelques saillies.

Mais hélas! si Marc-Antonin
Paraissait quelquefois en vie,
Il le paraissait bien en vain.
Grâce aux nymphes de Germanie,
Son âme était à Saint-Germain
Et son corps en Mauritanie.
Sitôt qu'on voyait le soleil,
Les deux objets de sa tendresse,
Se présentaient à lui sans cesse;
Et brûlant d'un amour pareil
Pour l'une ou pour l'autre déesse;
Pendant les heures du sommeil
Il entretenait la comtesse,

Et la marquise à son *réveil*.
Il disait, belle Playdonie!
Mon cœur vous aime à la folie,
Il veut mourir sous votre loi;
Et dans la même rêverie
S'écriait : reine de vie!
Arthur ! ayez pitié de moi

Dans un état si ridicule, le plus court eût été de le laisser en repos ; mais on ne le voulut jamais. Et voyant qu'on ne cessait de le persécuter, il écrivit un journal de voyage pour la marquise, et fit pour la comtesse une description en vers du palais de Mauritanie, avec un abrégé des mœurs, coutumes et différentes religions des habitants du pays. On en tira quelques copies qui se vendirent à juste prix chez les libraires du pont Neuf.

Le cinquième jour, on vit aborder trois gros bâtiments chargés de princes tributaires, qui venaient rendre leurs hommages au souverain de Mauritanie.

Le sixième, ils s'en retournèrent.

Le septième, grande chasse, et long souper.

Le huitième, on ne fit que baguenauder, c'est-à-dire on fit quelques couplets et quelques impromptus.

Le neuvième, on reçut un courrier de la princesse Mainalide, avec un nouveau détachement de vers. La question fut d'y répondre ; car Victorin le Chevelu (faute d'autre monture) s'était mis sur le Pégase de la grande écurie, et le pauvre cheval avait été si rudement mené pendant la dernière chasse, qu'il pouvait à peine mettre un pied devant l'autre ; si bien que le secrétaire du département poétique fut contraint de faire sa dépêche à terre, et de travailler à quelques rimes pour répondre à celles du dernier envoyé.

Le lendemain on s'embarqua (quoique avec un regret extrême), et, après quelques heures de navigation on découvrit les premières terres de l'Europe.

Ainsi finit ce beau voyage,
Où, quoique les événements
Ne soient pas mis dans l'étalage
Où les mettent certains romans,
Peut-être que leur badinage
Pourra vous amuser pendant quelques moments,
Et je n'en veux pas davantage.

Si l'on veut comparer la relation ci-dessus avec toutes les relations des voyages royaux et princiers consignées dans les récits des derniers siècles, on reconnaîtra que l'auteur en a tracé un tableau fort exact. Ces voyages n'étaient en général qu'une sorte de mise en scène, où la grandeur des personnages s'affirmait par leur seule présence. On n'y traitait que très-rarement des affaires sérieuses, et ce qu'il y avait de plus sérieux, c'étaient les dîners.

HISTOIRE DU PRINCE DE RÉLOSAN¹

Nous ne reproduirons pas l'*Histoire* dont on vient de lire le titre, mais nous croyons devoir la signaler aux amis des curiosités littéraires, parce qu'elle appartient à une catégorie tout à fait à part, et qu'elle est à la fois historique, romanesque, allégorique et satirique. Le prince de Rélosan n'est autre que le duc d'Orléans, régent du royaume de 1715 à 1723.

Sous une forme légère et mordante, l'auteur retrace les diverses vicissitudes de la vie de ce prince, les causes de la défiance que lui témoignait Louis XIV, ses galanteries effrénées, et les scandales auxquels elles ont donné lieu, mais il rend en même temps justice aux brillantes qualités de son esprit, à sa haute intelligence, qui en auraient fait l'un des princes les plus remarquables de sa race, s'il n'en avait pas été l'un des plus corrompus. La transmutation de la lune en soleil est une allusion à sa passion pour l'alchimie, car

¹ Le titre ajoute : où l'on verra son éducation, sa naissance, ses amours, etc., avec son excellent œuvre pour transmuter la lune en soleil. A Vigona, 1727, 1 vol. in-18.

on sait qu'il est resté l'un des derniers adeptes du Grand Œuvre.

L'Histoire du prince de Rélosan est curieuse à consulter comme expression de l'opinion publique sur le duc-régent, et sur Louis XIV, onze ans après sa mort. Elle ajoute un document intéressant aux *Mémoires* de Saint-Simon et de Barbier, et elle montre à quel point était affaibli le prestige de la monarchie au début même du siècle où devait s'accomplir la révolution. La mort du duc d'Orléans avait produit sur les contemporains une impression profonde. « Il semble, dit Barbier, qu'il y ait eu en cela la main de Dieu qui ait dit : Pour le coup, en voilà assez, tu n'en feras pas davantage, et qu'il l'ait arrêté par une mort affreuse : en trente-deux minutes, tombé sur le parquet, sans aucun secours de médecins ni de chirurgiens, et n'ayant auprès de lui pour toute compagnie qu'une guense. » Quelques lignes plus loin, Barbier ajoute : « Circonstance épouvantable et particulière à la mort de ce prince, on l'a ouvert à l'ordinaire pour l'embaumer et pour mettre son cœur dans une boîte. Pendant cette ouverture, il y avait dans la chambre un grand chien danois; ce chien, sans que personne ait eu le temps de l'empêcher, s'est jeté sur son cœur et en a mangé les trois quarts, ce qui marquerait une certaine malédiction. »

Nous nous trompons peut-être, car c'est surtout en histoire que le doute est le commencement de la sagesse; mais nous croyons que le *prince de Rélosan* doit être regardé comme l'un des documents les plus intéressants de la première moitié du dix-huitième siècle.

Le régent — et c'est là l'une des vues les plus justes et les plus neuves de Michelet — a été l'un des précurseurs les plus directs de la révolution française. *L'Histoire* confirme de tous points l'appréciation du célèbre historien. Le régent, qui déchire le testament de Louis XIV, Philippe-

Égalité, qui conspire contre Louis XVI, qu'est-ce autre chose que la révolution dans ses prémisses et ses conséquences extrêmes?

Ici encore, le conte ou l'allégorie fantaisiste ne sont que l'écho de l'histoire, et l'on peut s'étonner à bon droit que l'on n'en ait point tiré plus grand profit pour rendre au passé sa physionomie véritable, des nombreux renseignements disposés dans les livres auxquels nous avons emprunté le présent volume. Les relations contemporaines, les mémoires eux-mêmes ne pouvaient paraître qu'avec un privilège du roi; il fallait nécessairement sous le coup de la censure retrancher ou mutiler bien des pages. Les conteurs au contraire se faisaient imprimer à l'étranger ou clandestinement; ils disaient tout, et s'ils sont tombés souvent dans l'exagération et la calomnie, ils n'en mettent pas moins sur la trace de bien des vérités.

GRÉCOURT

Il en est de Grécourt comme de Piron ; l'écrivain d'un vrai talent est doublé chez lui d'un poète obscène ; on ne peut le reproduire qu'après avoir déchiré les trois quarts de ses volumes ; mais quand on a jeté dans la corbeille aux rognures les pièces trop nombreuses qui ont sali son nom, — et c'est là ce que nous n'avons pas manqué de faire, il reste quelques morceaux bien frappés, que l'on eût cités plus souvent s'ils ne s'étaient point trouvés en si mauvaise compagnie. Grécourt du reste l'avait bien senti lui-même ; car il n'a publié de son vivant que quelques poésies, qui ne dépassent pas les bornes que les convenances imposent aux joyusetés des rimeurs.

Ses œuvres publiées en 1747, quatre ans après sa mort, lui ont attiré de sévères reproches, de la part des contemporains, qui pourtant n'étaient point faciles à scandaliser. « Grécourt, dit l'éditeur d'un recueil de contes publié en 1774, est de dessein formé le poète du libertinage. C'est une espèce de satire qui ne trouve de plaisir qu'à effaroucher les muses et à les mettre en fuite. » Malgré cela, l'éditeur du *recueil* a pensé qu'il pouvait sans effaroucher personne, reproduire la pièce suivante et nous avons pensé comme lui.

On s'est souvent autorisé des poésies licencieuses de Grécourt contre le clergé du dix-huitième siècle ; on s'est étonné qu'un prêtre

se soit laissé entraîner à de pareils écarts de plume, et l'on en a conclu contre l'ordre tout entier. Rien n'est plus injuste, et l'on aurait dû se souvenir que, dans les derniers temps de l'ancien régime, il y avait pour ainsi dire deux espèces de clergé ; l'un mondain, vivant à Paris et à la Cour, recevant de la faveur des rois de gros bénéfices, n'ayant de la prêtrise que la tonsure et le petit collet, et pouvant cumuler, comme le cointe de Clermont, les titres d'abbé de Saint-Germain des Prés, du Bec, de Marmoutiers et de Saint-Claude, avec le titre de lieutenant général des armées du roi ; -- l'autre remplissant dans les villes de province et les campagnes les devoirs du sacerdoce, vivant péniblement de la faible indemnité que les gros bénéficiers abandonnaient aux desservants sous le nom de *Portion congrue* et qui ne dépassait pas 500 livres. Ce clergé là ne faisait pas de vers, mais si pauvre qu'il fût il faisait la charité, et donnait l'exemple des vertus chrétiennes. C'est là un fait que des historiens, qui se croient sérieux et impartiaux, sont de nos jours beaucoup trop portés à méconnaître, et comme la vérité a des droits imprescriptibles, il est toujours bon de la rétablir en passant, fût-ce même dans un livre de contes.

Grécourt, né à Tours vers 1683, est mort dans cette ville le 2 avril 1743, et a été enterré au milieu de la nef de l'église de Saint-Martin.

LA LINOTTE DE JEAN XXII.

Être discrète et femme tout ensemble,
 Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
 Et la moins femme, en ce sexe indiscret
 Garderait mieux son honneur qu'un secret.
 C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée,
 Quitte à prouver l'hyperbole avancée.
 Nonnes étaient jadis dans un couvent
 Où Jean Vingt-Deux allait assez souvent
 Faire en pardons des dépenses de pape :
 (C'est Fontevault, de peur qu'il ne m'échappe,)

Au demeurant couvent des mieux famé
Gîte fâcheux où le diable affamé,
Était réduit à quelque peccadille,
Menu secours qu'il tirait de la grille :
Car, comme on sait, l'ennemi des humains
Par le babil tient toujours aux nonnains.
Le saint pasteur, muni de mainte bulle,
Leur vint un jour faire baisser sa mule.
Dieu sait combien les pardons lors trottaient,
Si qu'on eût cru que rien ne lui coûtaient.
Insatiable est la gent monastique ;
Bien l'allez voir à l'indult fantastique
Que s'étaient mis en tête d'obtenir :
Elles voulaient avoir à l'avenir
Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confesse.
— Père très-saint, entre nous, dit l'abbesse,
On s'avouerait bien plus sincèrement
Tout ce qu'au prêtre on dit légèrement.
Cent petits riens, bagatelles en somme,
Dont on rougit d'aller instruire un homme,
Homme surtout, qui souvent peut causer
Ce dont à lui nonne va s'accuser.
— Vous confesser ! le cas est-il possible ?
J'ai, dit le pape, un scrupule invincible
Qui vous fera refuser à regret.
Ce sacrement exige un grand secret,
Et le babil dans l'engéance femelle
Fut autrefois la tache originelle :
Depuis longtemps cet unique grief
Fait à vos vœux refuser le saint bref.
Mais j'en veux faire un peu l'expérience,
Et le savoir de ma propre science.
Tenez, dit-il, je mets jusqu'à demain

Cette boîte en garde à votre main ;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Sans quoi serez à tout jamais privée
Du saint indult, qui demain vous est dû,
Si vous n'ouvrez le coffre défendu.
Il sort : voici notre boîte en voie :
— Que je la touche, et moi que je la voie :
C'était à qui pourrait se l'arracher ;
Mais sans l'ouvrir on fut pourtant coucher.
L'abbesse presque en gagna la jaunisse.
On dormit peu ; le lendemain l'office,
Comme on peut croire, alla tout de travers :
Peut-on suffire à tant de soins divers ?
Un rien démonte une tête guimpée :
— Ah ! dit l'abbesse à la gent attroupée,
Le pape joue à nous faire sécher :
Quel grand secret a-t-il à nous cacher ?
Pour regarder ne sommes-nous pas bonnes ?
Il fait vraiment un grand honneur aux nonnes :
Pour nous venger, ouvrons : qui le dira ?
Comme elle était on la refermera.
A ce discours, taupa chaque vestale :
L'abbesse ouvrit la boîte fatale.
Qu'y trouva-t-elle ? une linotte au fond,
Qui tout à coup prit son vol au plafond,
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles,
Puis par un trou s'enfuit à tire d'ailes.
Lors à la porte on heurte rudement.
Le saint pontife entre au même moment :
— Ça, ma boîte ! Ores, voyons, mesdames,
Si l'on se peut confier à des femmes ;
Car votre indult est dedans sous scellé.
Oh ! oh ! dit-il, il s'en est envolé !

Seriez vraiment de maîtresses commères
Pour confesser ! Adieu, discrètes mères :
Onc ne sera confesseur féminin.
— Tant mieux, reprit tout bas une nonnain ;
Je n'étais pas pour la métamorphose :
Un confesseur est toujours quelque chose !

LE SOLITAIRE ET LA FORTUNE.

Un solitaire ennemi de la gêne,
Et sectateur de toute volupté,
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remords ni la satiété,
Vivait content, sans embarras ni crainte,
Avec un livre, un verre et son Aminte.
Advint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage, et tout le train qui suit.
Dame Fortune, elle-même en personne
Frappe à la porte en lui criant : — C'est moi.
— C'est vous ! Qui vous ? — Ouvrez, je vous l'ordonne. —
Il n'en fit rien. Comment ! dit-elle. Quoi !
Vous n'ouvrez pas ! vous refusez un gîte
A la Fortune, et n'accourez pas vite
La recevoir ! — Je ne vous connais pas,
Répondit-il. Elle crie, elle gronde,
Le tout en vain : — Allez frapper plus bas ;
Je n'aurais pas où loger tant de monde.
— Ah ! logez-en seulement la moitié.
Vous êtes sourd : de grâce, ayez pitié,
Mon cher ami, de la magnificence
Qui se morfond : la grandeur, l'opulence,
La dignité, la gloire sont ici

Réduits, hélas ! à vous crier merci.

— J'en suis fâché, mais je ne sais qu'y faire.

— Vous logerez tout au moins le désir ?

— Je ne saurais, répond le solitaire ;

Je n'ai qu'un lit : je le garde au plaisir.

Il n'est pas besoin de faire remarquer la parfaite analogie qui existe entre ce conte et la chanson de Béranger :

Pan ! pan ! est-ce ma brune ?

Pan ! pan ! qui frappe en bas ?

Pan ! pan ! c'est la fortune ;

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Nous avons eu déjà l'occasion de constater que le chansonnier présente avec nos anciens conteurs plus d'un rapport, ici l'imitation est évidente.

VOLTAIRE

Nous ne pouvons que répéter ici à propos de Voltaire, ce que nous avons écrit dans l'introduction du précédent volume, en parlant de La Fontaine : « que pourrions nous dire qui n'ait été dit cent fois ? » car il est des noms qui dispensent de tout commentaire. *Le roi Voltaire!* ce mot est vrai pour les contes comme pour tout le reste, et ce merveilleux esprit est dans son siècle le maître du genre.

Quand il s'agit d'écrivains de second ordre, on n'est jamais embarrassé de choisir, parce qu'il y a toujours le médiocre et le pire à côté du bon. Mais quand il s'agit d'hommes comme Voltaire, on ne sait plus comment choisir, parce que le niveau est partout à la même hauteur. Aussi avons-nous lu et relu avant de nous fixer. Nous laissons au lecteur le soin de juger, si nous avons bien choisi.

L'incomparable écrivain que nous reproduisons ici peut être indistinctement placé, soit au début, soit dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mais le premier des contes que nous lui avons empruntés étant daté de 1714, nous avons cru devoir le placer au rang que nous lui donnons ici.

L'ANTI-GITON.

A Mademoiselle Le Couvreur (1714) ¹.

O du théâtre aimable souveraine,
 Belle Chloé, fille de Melpomène,
 Puissent ces vers de vous être goûtés !
 Amour le veut, Amour les a dictés.
 Ce petit dieu, de son aile légère,
 Un arc en main, parcourait l'autre jour
 Tous les recoins de votre sanctuaire ;
 Car le théâtre appartient à l'Amour ;
 Tous ses héros sont enfants de Cythère.
 Hélas ! Amour, que tu fus consterné
 Lorsque tu vis ce temple profané,
 Et ton rival, de son culte hérétique
 Établissant l'usage anti-physique,
 Accompagné de ses mignons fleuris,
 Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !

Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe
 Plus d'un autel, et les aurait encore
 Si par le feu son pays consumé
 En l'un jour n'eût été transformé.
 Ce conte n'est de la métamorphose,
 Car gens de bien m'ont expliqué la chose
 Très-doctement ; et partant ne veux pas
 Mécroire en rien la vérité du cas.

¹ Adrienne Lecouvreur, l'une des plus célèbres actrices du Théâtre-Français, née en 1690, à Fimes en Champagne, morte le 20 mars 1750. On a dit qu'elle avait été liée avec Voltaire par d'autres liens que ceux de la simple amitié, mais cela sans preuves.

Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville :
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon.
Chez des héros il fit sa résidence
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence,
Cherchant toujours si bien vous l'observez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce
Séjour fameux des esirénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse ;
Lui dont l'œil louche et le muflle effronté
Font frissonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Phylis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure

Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit; désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre; il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre ou de Monime
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple;
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

LA BÈGUEULE.

Dans ses écrits un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'âme, en talents, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.

Dans son état heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !

La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère ;
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,
Rendaient ses jours à peu près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ces plaisirs. Son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faiblesse des gens :
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,
D'apprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour ses amants encor plus intraitable ;
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable :
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste,
Tout prit parti ; seule elle demeura

Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine ; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De sa filleule, et lui disait : — Arsène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
As-tu des goûts et des amusements ?
Tu dois mener une assez douce vie.
L'autre en deux mots répondait : — Je m'ennuie.
— C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi.

Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
— Je veux aller à la sphère divine :
Faites-moi voir votre beau paradis ;
Je ne saurais supporter ma famille
Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais ;
C'est un goût vif dont je me sens coiffée.
— Très-volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle est transportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,

Lui parut riche et passablement beau ;
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique ;
Marly, Versailles, et leurs petits jets d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
La dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.

Aline dit : — Voilà votre maison ;
Je vous y laisse un pouvoir despotique,
Commandez-y. Toute ma nation
Obéira sans aucune réplique.
J'ai quatre mots à dire en Amérique,
Il faut que j'aille y faire quelques tours :
Je reviendrai vers vous en peu de jours.
J'espère au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'âme un peu satisfaite. —

Aline part. La belle en liberté
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés :
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillants de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes,
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,

Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillements,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmants :
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des dieux
A ses parents avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux éléments commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie ;
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour :
Elle avait tout ; mais il manquait l'amour.
Pour égayer notre mélancolique
On lui donna le soir une musique
Dont les accords et les accents nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes ;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes :
Dans ce palais point de barbe au menton !
— A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandeur est du vent :
J'aime à régner, sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'est leur destin, c'est leur premier devoir ;
Je les méprise, et je veux en avoir. —
Ainsi parlait la recluse intraitable ;
Et cependant les nymphes sur le soir

Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareille sérénade;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triste et fatigant;
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisants.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
A certain mur; et, semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute et vous franchit le parc.

Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux :
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux;
Les cris perçants des funèbres oiseaux,
Les hurlements des ours et des panthères
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière ?

Dans sa détresse elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière :
— Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
Vois en pitié le malheur qui me suit ;
Car je ne sais où coucher cette nuit.
Quand on a peur tout orgueil s'humanise.

Le noir pataut, la voyant si bien mise,
Lui répondit : — Quel étrange démon
Vous fait aller dans cet état de crise,
Pendant la nuit, à pied, sans compagnon ?
Je suis encor très-loin de ma maison.
Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
On recevra sa petite personne
Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
Toute Française, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
Je n'ai qu'un lit : c'est assez pour nous deux.

Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
— Hélas ! hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart :

— Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
Que vous étiez une franche bégueule.
Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Monerif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur?..... qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

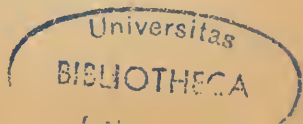
Envoi à Madame Florian¹.

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'est de vous qu'elle prit leçon :
Mais elle est loin de son modèle.
Votre sort est plus singulier ;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choisi qu'elle.

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,

¹ Cette dame, née à Genève, était la femme du marquis de Florian et
a tante de l'écrivain



Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver allonge la soirée,
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassa la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu ; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très-mal partagé ;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.

Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien ;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon
Dont un ruban nouait la blonde tresse ;
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance ; il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis :
Un beau bouquet de roses et de lis

Est au milieu de deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accrole avec franchise :
— J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise,
C'est tout mon bien ; prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. — C'est pour moi trop d'honneur
Lui dit Marthon. Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.
De Saint-Denis un moine survenant
Monte dessus, et trotte à son couvent.

Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à Robert : — Où sont mes vingt écus ?
Le chevalier, tout pantois et confus,
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,
Veut s'excuser : nulle excuse ne sert ;
Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert :
— Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et surtout point payée.
Le sage prince à Marthon répondit :
— C'est de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe ;

En tel procès la reine est très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et sans délai justice se fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes :
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,
La tête nue et le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé :
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert, et répandaient des larmes
Marthon de loin dans un coin soupira ;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire :
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, et ne nous fâche pas

La chose étant au conseil exposée
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver.

Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine ;
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.

— Comment nommer, disait-il en lui-même
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine et son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état ;
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.

Dans son chemin dès que Robert trouvait
Ou femme ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait :
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Dansant en rond ; leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits ;
Le doux zéphyr, en se jouant auprès,
Laisait flotter leurs tresses ondoyantes :
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre et ne la touchant pas.
Robert approche, et du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton :

Son nez pointu touche à son court menton,
D'un rouge brun sa paupière est bordée,
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :
Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoste, et d'un ton familier
Lui dit : — Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine ;
Apprenez-moi vos tribulations :
Nous souffrons tous, mais parler nous soulage,
Il est encor des consolations :
J'ai beaucoup vu ; le sens vient avec l'âge :
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit : — Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain :
Mon heure arrive, et je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.

La vieille alors lui dit : — Ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons ensemble, et je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant désiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie
Vous serez juste, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux ;
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je désire.

Le bon Robert le jura, non sans rire.
-- Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille : et les voilà tous deux
Qui côte à côte arrivent en présence
De reine Berthe et de la cour de France.
Incontinent le conseil assenblé,
La reine assise, et Robert appelé ;
— Je sais, dit-il, votre secret, mesdames :
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants ;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis ;
Il faut toujours que la femme commande,
C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pend.

Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
Robert abas baisait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant.
On lui fait place ; et voici sa harangue :

— O reine Berthe, ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance :
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret ; il ne vit que par moi ;
Il a juré mes beaux yeux et sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :
Vous êtes juste, et j'attends mon salaire.

— Il est très-vrai, dit Robert, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout, quand j'assaillis Marthon :
Je n'ai plus rien, et, malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La reine dit : — Tout vous sera rendu;
On punira votre voleur tondu;
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés;
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit : — Rien n'est plus généreux;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime :
Je veux régner sur son cœur amoureux;
De ce trésor ma tendresse est jalouse;
Entre mes bras Robert doit vivre heureux :
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendait pas
Robert glacé laisse tomber ses bras,
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et d'un ton lamentable
Il s'écriait : — Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité?
J'aimerais mieux que Votre Majesté

Me fiançât à la mère du diable :

La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre sans-dent reprit

— Vous le voyez, ô reine, il me méprise,

Il est ingrat ; les hommes le sont tous ;

Mais je vaincrai ses injustes dégoûts :

De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,

Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.

Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise

Que je commence à perdre mes appas ;

Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle :

On en vaut mieux, on orne son esprit,

On sait penser ; et Salomon a dit

Que femme sage est plus que femme belle.

Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur ?

La pauvreté n'est point un déshonneur ;

N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?

Et vous, madame, en ce palais de gloire,

Quand vous couchez côte à côte du roi,

Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?

De Philémon vous connaissez l'histoire :

Amant aimé, dans le coin d'un taudis,

Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.

Les noirs chagrins, enfants de la vieillesse,

N'habitent point sous nos rustiques toits :

Le vice fuit où n'est point la mollesse ;

Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;

Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;

Nous vous faisons de vigoureux soldats :

Et, croyez-moi, pour peupler vos États,

Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Que si le ciel à mes chastes désirs

N'accorde pas le bonheur d'être mère,

L'Hymen encore offre d'autres plaisirs :
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire :
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépète, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des femmes du palais.
On adjugea Robert à ses attraits :
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût ; la dame encor voulut
Être à cheval entre ses bras menée
A sa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée :
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier sur son cheval remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
Voulant charmer un moment son ennui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis ;
Comment du ciel il mérita la grâce :
Elle avait vu le beau pigeon béni
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentiments et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure

Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière :
Elle se trousse, et de sa sale main
De son époux arrange le festin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage :
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent.
A peine assis sur deux minces tréteaux
Du triste époux les regards se baissèrent :
La décrépète égaya le repas
Par des propos plaisants et délicats,
Par des bons mots qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède ;
A cette crise, il souhaite la mort :
Mais il se couche, il se fait cet effort ;
Il l'a promis, le mal est sans remède.

Ce n'était point deux sales demi-draps
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,

Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible :
— Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?
A Rome on dit que là grâce d'en haut
Donne à la fois le vouloir et le faire ?
La grâce et moi nous sommes en défaut :
Par son esprit ma femme a de quoi plaire ;
Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant le bon Robert se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette ;
Et, pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre
En le pinçant : — Ah ! Robert, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accents
Sont subjugués par la voix de mes sens ;
Régnez sur eux ainsi que sur mon âme :
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me dissous, je brûle, je me pâme !
Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir sans toi !
Va, je le mets dessus ta conscience.

Robert avait un fonds de complaisance,
Et de candeur, et de religion ;
De son épouse il eut compassion :
— Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;

Mais que pourrai-je? — Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille; il n'est rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des soins, de l'art et du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, et même un peu puante :
Cela n'est rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.

Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire :
Il obéit, et se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux se mit à son devoir.

— C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir.
De ce pouvoir ma gloire était jalouse :
J'avais raison; convenez-en, mon fils,
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :
Obéissez; mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.

Robert regarde; il voit à la lumière
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle

Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas :
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.

— Tout est à vous, ce palais et moi-même :
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur ;
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs :
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.

On a banni les démons et les fées :
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur à son mérite.

GERTRUDE, OU L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.

Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps sur sa tête amassés
Ses modestes appas n'étaient point effacés ;
Son maintien était sage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés ;
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
Avec un art discret en permettait la vue ;
L'industriel pinceau d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt plus elle avait d'éclat ;
La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;
Après d'un pot de rouge on voit un Ma-sillon,
Et le Petit-Carême est surtout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médisante.

Elle avait une fille : un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle :
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante

Au souffle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute âme innocente.
Vrais pièges du démon, par les saints abhorrés,
Étaient dans la mai-on des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévôte, où pour se recueillir
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès ;
Sans savoir l'admirer regardait la nature,
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.

D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
— Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche ; elle entend ces mots pleins de douceur :
— André, mon cher André, vous faites mon bonheur !
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
— Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci ;
Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente, et soupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! Mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.

— Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuse ; elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle se composa ; puis répondit : — Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André ;
Je lui suis très-dévote ; il m'en sait fort bon gré :
Je l'invoque en secret ; j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières :
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque temps de là certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui ; Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour

Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit, et se mit en colère.

La fille répondit : — Pardonnez-moi, ma mère ;
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.

Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.

On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusements, compagnons des amours ;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES FINANCES¹.

Le conte qui suit n'est point un conte, c'est de l'histoire. Voltaire, avec son merveilleux bon sens, met à nu toutes les plaies du système financier de la monarchie, et cent pages ne suffiraient pas à commenter, par les faits, les vérités historiques contenues dans les quelques vers que nous allons reproduire. L'abbé Terray, que Mirabeau appelle un *monstre*, fut comme Mazarin l'un des banqueroutiers les plus effrontés de notre histoire. On peut du reste l'apprécier à sa juste valeur par ce seul fait qu'il était la créature de la fille Lange, extraite d'un mauvais lieu, par les agents des plaisirs de Louis XV, et métamorphosée par ce prince en

comtesse Du Barry ; l'un des premiers actes de Louis XVI, le roi plus vertueux de sa race, fut de mettre à l'écart cet indigne ministre.

Quand Terray nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois.
Il avait près de Reims une obscure retraite,
Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans la maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village.
Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son cru prodigua l'abondance,
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

— Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles ¹,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*....

— Ah ! pardon, monseigneur ! Quoi, vous *aidez* le
roi?.....

— Oui, l'ami..... — Je révère un si sublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot ? — D'un Juif appelé *Gabelus*...

¹ Deux systèmes distincts étaient appliqués sous l'ancien régime à la perception des impôts. Dans le système de la régie, la perception était faite par les agents de l'État, ou les délégués des populations sous la surveillance de ces mêmes agents ; dans le système des fermes, elle était faite par des intermédiaires qui se chargeaient à forfait des recouvrements dont ils restaient responsables. — Les *aides* étaient ce que l'on appellerait aujourd'hui les impôts indirects. Les *gabelles* atteignaient exclusivement le sel.

— Ah, d'un Juif ! je le crois. — Selon les nobles *us*
 De ce peuple divin, dont je chéris la race,
 Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
 J'ai fait quelques progrès par mon expérience
 Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
 Je fais loyalement deux parts de votre bien :
 La première est au roi, qui n'en retire rien ;
 La seconde est pour moi. Voici votre mémoire :
 Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
 Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point
 vendus,

Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
 Tant pour le sel marin duquel nous présumons
 Que vous deviez garnir vos savoureux jambons.
 Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
 Je ne suis point méchant, et j'ai l'âme assez tendre.
 Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
 Deux mille écus tournois par accommodement.

Mon badaud écoutait d'une mine attentive
 Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
 Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
 Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
 — Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
 En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
 Du *domaine royal* je suis le *contrôleur* :
 J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
 D'être seul héritier de votre vieille tante.
 Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
 Sachez que la défunte en avait trois fois plus,
 Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
 Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
 Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.

Aussitôt ces messieurs, discrètement unis,

Font des biens au soleil un petit inventaire ;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère ;
Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce !

Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mène en prison ;
On les juge ; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance*.

Terray avait si bien travaillé le royaume qu'il l'avait mis à bout de forces ; la banqueroute était inévitable, et ce sont les questions de finances qui ont été le prélude de la révolution, car il est évident que la question s'est posée par le déficit, et que la politique n'est venue que plus tard, quand il a été prouvé qu'une réforme financière était à la fois indispensable et impossible dans les conditions où la monarchie était placée.

LES ÉTRENNES DE LA SAINT-JEAN

Les Étrennes de la Saint-Jean, imprimées à Troyes, sans date et sans nom d'auteur, nous ont fourni le joyeux propos que nous reproduisons ici. Il est donné dans *les Étrennes* comme un extrait des *Mémoires du président Guillerin* : nous n'avons pas besoin d'ajouter que le président Guillerin n'est qu'un nom de fantaisie.

Les Étrennes de la Saint-Jean, aujourd'hui fort rares dans leur texte primitif, ont été réimprimées dans les *Œuvres badines* du comte de Caylus.

LES DEMOISELLES CHAUDRON.

Ce n'est pas parce que feu mademoiselle Chaudron était mon épouse ; mais je puis dire, sans me vanter, que depuis qu'on a quelqu'un pour compagne de sa couche, on ne s'est jamais marié à une personne plus accomplie. Elle m'a donné bien du chagrin, il est vrai, mais je lui ai pardonné, et de même que les mariages sont écrits dans le ciel, il y a aussi (faut croire) des bisbilles qui sont d'autant plus ordinaires dans les ménages qu'elles arrivent tous les jours ; c'est ce qui a fait dire à un auteur, qu'on ne doit point mettre le doigt en-

tre le marteau et l'enclume, pour insinuer qu'il ne faut pas se marier. La pauvre femme sans cela m'eût aimé comme ses yeux, et je puis dire à sa louange que sans les poires d'anguisse qu'elle me fit avaler je ne serais pas si heureux que je suis.

Mon défunt père me dit un jour :

— Mon fils, vous serez président de ce grenier à sel, car on ne sait qui vit ni qui meurt. Dites-moi, vous hantez la maison de madame Chaudron, c'est une brave femme, je n'en disconviens pas ; il n'est pas certain qu'elle ait jeté son mari dans le puits, comme on l'a voulu dire : conclusion, quoi qu'elle ait bien du monde chez elle, elle n'a pas le moyen. Vous rôdez à l'entour de ses filles, et à votre âge je me plaisais en la compagnie du beau sexe, d'autant plus que mesdemoiselles Chaudron sont jolies comme un charme et qu'elles se comportent de la manière qui convient à des filles qui ont de la vertu ; mais ce n'est pas là de quoi est le triomphe.

— Mon père, je vous entends bien, lui répondis-je ; et là-dessus je me retirai dans mon cabinet, pour réfléchir moi-même, pensant à ce que j'avais à faire dans la circonstance, et voyant qu'il fallait prendre un parti, je mis ma perruque et je sortis.

J'arrive chez madame Chaudron ; dès que je fus assis, comme je faisais des compliments :

— Sur quel pied fréquentez-vous céans, depuis trois mois, me dit madame Chaudron, en me montrant mesdemoiselles ses trois filles ?

— J'y viens pour un bon sujet, répondis-je, un peu étonné.

— Eh bien, continua-t-elle, il faut que vous fianciez aujourd'hui celle qui vous agréera pour épouse, car je ne suis point une mère à laisser courir des faux bruits sur mes filles.

Moi, je sentis bien cet affront, et sans balancer un moment :

— Madame, lui dis-je, je suis honnête homme, et je n'en aurai d'autre que mademoiselle Chaudron, la puinée, que je vous demande : je lui ai déclaré mon affection que je lui ai fait connaître ; je vais en faire de même à mon père.

J'allai toujours courant le trouver et avec toute l'obéissance d'un fils pour son père, je lui dis net que je viens demander pour légitime épouse mademoiselle Babiche Chaudron. Il me regarda quelque temps entre deux yeux :

— Vous l'épousez, mon fils, me dit-il, et ne vous l'avais-je pas défendu ; je crois même qu'il n'y a qu'un quart d'heure ! Elle n'a pas de quoi, et vous savez de quoi est capable le qu'en dira-t-on, en parlant d'elle, mais enfin je suis votre père, j'approuve ce mariage, allons de ce pas chez la mère.

Nous y allons.

— Ma commère, dit-il à madame Chaudron, mon fils n'est qu'une bête, et c'est à moi de lui marquer des entrailles de père ; puisqu'il veut en faire la sottise, je ne vous en dédirai pas, faisons les articles.

Cela fut bientôt fait. Nous allâmes souper à notre jardin, où ce qui arriva à table fait bien voir ce que c'est que la prédestination quand l'étoile s'en mêle.

J'étais entre mademoiselle Babiche et mademoiselle Chaudron aînée, et comme on parlait des fiançailles :

— Je ne dis pas ce que je pense, continua l'aînée qui prit la parole, mais si vous épousez ma sœur Babiche, je veux que ceci soit du poison pour moi, si je ne signe pas le contrat pour elle.

Sur ce, elle sabla agréablement une rasade de vin rosé.

— Eh bien, mon gendre, dit madame Chaudron, l'entendez-vous ? Elle est l'aînée de la famille, elle en épouserait plutôt dix autres que de laisser passer sa sœur devant elle. Qu'est-ce qui vous fait préférer Babiche ? Est-ce parce que

vous l'aimez ? vous n'aurez pas été un an l'époux de celle-ci que vous m'en direz des nouvelles.

Elle parlait encore, lorsqu'arriva comme par exprès, quoique par hasard, monsieur Gandion le notaire :

— Votre serviteur, dit-il ; voilà des articles tout dressés ; mais, comme dit cet autre, qui est-ce qui tiendra la queue de la poêle ? laquelle est-ce qui se marie ?

Mon père qui pendant ce temps-là faisait semblant de rien, s'entretenant avec mademoiselle Chaudron la cadette, laquelle il écoutait sans rien dire, parce qu'elle avait de l'esprit comme un charme, s'écria tout à coup :

— Elle sera ma brue ou je mourrai à la peine d'être son beau-père. Voilà, continua-t-il, mademoiselle votre cadette qui vient de me dire comme cela que si elle avait un mari il ne mourrait jamais que de sa main. Cette gentillesse-là ne peut venir que d'un bon esprit, et je la demande pour mon fils ! Oui, me dit-il, remerciez mademoiselle Babiche ; ce que je fis en lui disant :

— Mademoiselle, je vous demande pardon et excuse, c'est que je n'y avais pas réfléchi ; mais ne vous épousant pas, puisque je prends mademoiselle votre sœur, je me fais véritablement un plaisir d'être votre beau-frère.

— Monsieur, je ne sais point faire la pie-grièche, me répondit-elle, et puisque vous en usez de la manière, je ne dis mot.

Sur ces entrefaites, elle me donna un soufflet d'une main, elle cassa une pile d'assiettes de faïence de l'autre et elle s'en alla.

— Tout ça est signe de joie, dit madame Chaudron, n'en rions pas moins pour cela ; compère Gandion, fais le contrat, nous le signerons demain et ils tâcheront de s'épouser dimanche.

Comme nous nous en retournions pour aller faire la veillée

chez mon père, nous trouvâmes, chemin cheminant, les marionnettes des sieurs Bertrand qui défaisaient leur théâtre. Son fils aîné, qui était déguisé en fille, prit son violon et nous reconduisit à la maison.

— L'usage, dit-il, avant de nous quitter dans une occasion comme celle que voilà, c'est d'embrasser mademoiselle.

Là-dessus il saute au cou de ma future et cela nous mit tous de bonne humeur, d'autant que nous y étions déjà. Nous le conviâmes de rester avec sa troupe pour nous faire danser, ce qui fut fait. A minuit environ comme je dansais la Forlande avec mon accordée :

— Il faut, n'est-ce pas, que je me déguise, me dit-elle : elle prend le bras du jeune Bertrand et s'en va à catimini.

Une heure après je me demande où est donc la future ? On la cherche ; où est-ce donc qu'elle est ? Faut la trouver, se dit-on, faut pas de ça. On rôde toute la maison, on ne trouve non plus d'accordée que dans mon œil. C'est quelque drôle de tour, dit madame Chaudron, qui nous apprêtera bien à rire. A cette parole elle appelle ses deux filles, et s'en retourne chez elle, sa fille cadette n'y est point. Je vais me coucher. Le lendemain m'étant éveillé dès le patron Jacquet, comme mon père ronflait encore, parce que le vin l'avait surpris au bal, je vais à l'écurie, je prends sa jument et le chemin de Niort ; on y sait des nouvelles, me dis-je en moi-même, puisqu'on y vend la gazette. J'arrive le troisième jour ; je vois dans la place le théâtre du sieur Bertrand, et sur lui, je reconnais ma future, qui je pense jouait le rôle de Chimène, car elle était habillée en amazone. Quand le jeu fut fini, voyant mademoiselle Chaudron qui s'en allait, tenant sous le bras le jeune Bertrand déguisé en arlequin : — Eh ! je crois que vous voilà, lui dis-je ? — Qui est cet insolent ? Je ne vous connais pas, mon ami, me dit-elle en faisant une grande révérence. — Elle ne me reconnaît pas, dis-je en moi-même

parce qu'elle est déguisée; mais du moins elle est civile, il ne faut point la rebuter; elle croirait peut-être que je viens ici pour avoir une explication sur le malentendu de son départ; il faut de la prudence. Voyons demain de quel côté le vent viendra et surtout bouche cousue, on ne se repent jamais de n'avoir point parlé, d'autant plus que trop gratter cuit.

Sur cette dernière phrase l'auteur annonce que la suite de l'aventure se verra dans une seconde partie; mais le président Guillerin en est resté là, du moins dans l'édition que nous avons reproduite, et l'on ne peut terminer plus agréablement l'histoire d'un mariage conclu dans les conditions ci-dessus.

Nous rencontrerons encore ci-après quelques morceaux dans le genre de celui que l'on vient de lire; ils rappellent *les Caquets de l'Accouchée*, et ils offrent, comme on le verra plus loin, le type accompli de la littérature populaire. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer avec quel entrain ils sont écrits. La même observation peut s'appliquer à toutes les productions du dix-huitième siècle.

MONTESQUIEU

Pour cet illustre écrivain comme pour Voltaire, il n'est pas besoin, dans un recueil comme celui-ci, de notice biographique et de commentaires ; il suffit de rappeler qu'il est né le 18 janvier 1716 au château de la Brède, Gironde, et qu'il est mort à Paris, le 10 février 1755.

La profondeur de la pensée et la science la plus étendue s'alliaient chez Montesquieu à toutes les grâces de l'esprit : les *Lettres persanes* en donnent la preuve, ainsi que les deux petits chefs-d'œuvre ci-dessous reproduits. Le premier, *Lysimaque*, est une allégorie politique, dans laquelle l'auteur a peint, sous un nom antique, le roi de Pologne, Stanislas Leczinski, surnommé le *Bien-faisant*, et donné en même temps des leçons aux rois, comme Fénelon l'a fait dans *Télémaque* et les contes composés pour l'éducation du duc de Bourgogne.

LYSIMAQUE.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père ; leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent

prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser; mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe, nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : — D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas ? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur ; et ce nom, vous l'avez élevé si haut, que, sans vous faire tort, il ne vous est plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus : il était terrible dans sa colère ; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène ; et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter ; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. — Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée.

— Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose

dont tous les hommes sont aisément capables ; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible : vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage. Mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois ! Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

— Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah ! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtimens me feront abandonner un ami !

Un jour Callisthène me dit : — Les dieux immortels m'ont consolé ; et, depuis ce temps, je sens en moi quelque chose de divin, qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui ; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice ! Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, et que j'osais le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur : — Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces.

On différa mon supplice, pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Ca'llisthène :

— Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous.

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse :

— Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux.

Cette lettre m'encouragea ; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense, qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras, il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution : et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler ; et, me tendant la main : — Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre.

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Aridée n'en était jamais sorti ; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes

faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statire, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône, mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire; et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie : et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me di-ent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime. Les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

CÉPHISE ET L'AMOUR.

Un jour que j'étais dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormait couché sur des fleurs, et couvert par quelques branches de myrte qui cédaient doucement aux haleines des zéphyrus. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étaient allés folâtrer loin de lui : il était seul. J'avais l'Amour en mon pouvoir; son arc et son carquois étaient à ses côtés; et, si j'avais voulu, j'aurais volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux; elle y mit un trait sans que je m'en aperçusse, et le lança contre moi. Je lui dis en souriant :

— Prends-en un second ; fais-moi une autre blessure ; celle-ci est trop douce.

Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied, et elle cria doucement.

C'était le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour. Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa, je me baissai.

— Ah ! Céphise, tu veux donc me faire mourir ?

Elle s'approcha de l'Amour.

— Il dort profondément, dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds et les mains.

— Ah ! je n'y puis consentir : car il nous a toujours favorisés.

— Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, et lui tirer une flèche de toute ma force.

— Mais il se réveillera, lui dis-je.

— Eh bien, qu'il se réveille : que pourra-t-il faire que nous blesser davantage ? nous resterons auprès de lui, et nous en serons plus enflammés.

— Non, non : laissez-le dormir.

Céphise prit alors des feuilles de myrte et de roses.

— Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux et les Ris le chercheront, et ne pourront plus le trouver.

Elle les jeta sur lui ; et elle riait de voir le petit dieu presque enseveli.

— Mais à quoi m'amuse-je ? dit-elle ; il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car ce dieu va de cœur en cœur, et porte partout l'inconstance.

Elle prit ses ciseaux, s'assit ; et, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte.

— Arrête, Céphise.

Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, et s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler ; et il sentit un poids qu'il ne connaissait pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes ; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein de Vénus.

— Ma mère, dit-il, je battais de mes ailes sur votre sein ; on me les a coupées : que vais-je devenir ?

— Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point ; restez sur mon sein ; ne bougez pas : la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi ; elles croissent ; vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment... C'est assez : volez, volez, mon fils.

— Oui, dit-il, je vais me hasarder.

Il s'envola ; il se reposa auprès de Vénus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa, elle lui sourit ; il l'embrassa encore, et badina avec elle ; et enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, et elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez ! Je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourments à me faire souffrir ?

Ceux de nos lecteurs qui connaissent *les Conteurs français au dix-septième siècle*, auront remarqué l'analogie qui existe entre le conte mythologique ci-dessus, et quelques-uns de ceux qui se trouvent dans le précédent volume, tels que *l'Amour égaré* et *la*

Colère de Vénus. Là, comme ici, il faut, quand on veut retrouver la source remonter à Anacréon. Son influence se fait sentir partout depuis Baïf jusqu'à Dorat. De tous les poètes de l'antiquité, il est très-certainement celui qui a eu le plus d'imitateurs ; on trouvera à ce sujet une excellente étude littéraire dans les œuvres de Sainte-Beuve, à la suite du *Tableau de la poésie française au seizième siècle*.

Certains critiques se sont montrés fort sévères pour *Céphise et l'Amour* ; ils ont trouvé cette petite composition fade et pleine de recherche. Montesquieu y a sans doute sacrifié au goût de son temps, mais il n'est pas moins vrai qu'il s'y trouve des détails charmants, et si elle était signée d'un autre nom elle serait sans aucun doute jugée irréprochable. C'est du reste une manie française de ne point permettre aux savants et aux penseurs d'avoir de l'esprit et de s'exercer à des compositions légères. Quelque légers que nous soyons nous-mêmes, nous aimons la gravité, ou du moins nous en aimons les apparences, et le pédantisme tempéré est un moyen comme un autre de faire son chemin ; les candidats académiques savent à quoi s'en tenir là-dessus.

LE GRENIER A SEL¹

Le volume qui porte ce titre est un recueil de bons mots destinés à servir de récréation à l'esprit ; il porte la date de 1750, et contient un grand nombre de petits contes dans le genre de ceux qui suivent. Nous avons pensé que les deux extraits que nous reproduisons ici suffiront à la curiosité du lecteur.

LE VALET DU LIEUTENANT.

Ledoux, lieutenant d'artillerie, avait un bras et une jambe de bois. Un jour il s'avisa d'aller voir un sien frère, curé d'un village de la province de Picardie. Le soir pour le coucher,

¹ On donnait le nom de grenier à sel aux magasins établis pour la vente du sel, qui était, on le sait, monopolisée par l'État, et aux tribunaux qui connaissaient de tous les faits relatifs à la contrebande et aux contraventions. Le monopole du sel était l'un des principaux revenus de nos anciens budgets. En 1789, il représentait à peu près le dixième des recettes, soit 55 millions sur 550 environ. L'administration qui présidait à l'achat des sels et à la vente se nommait, on le sait, *la Gabelle* ; il n'y en avait pas de plus détestée à cause des vexations sans nombre qu'elle faisait subir aux contribuables, aussi l'un des premiers actes révolutionnaires de la population fut-il de brûler les registres et les bureaux des gabelleurs.

on lui donna un gros valet du même pays, d'un esprit épais comme son corps ; le lieutenant se mit dans un fauteuil pour se déshabiller, défit la courroie qui tenait son bras et dit au valet :

— Ote-moi mon bras et mets-le sur la table.

Le pauvre valet obéit en tremblant.

— Ote-moi ma jambe et mets-la à côté de mon bras.

Effrayé de voir un corps se démembrer pièce à pièce, le pauvre valet obéit encore, mais en se soutenant à peine.

— Maintenant, ôte-moi ma tête, j'en veux dormir, dit le lieutenant d'une voix de canon.

Le valet n'en demanda pas davantage et sauta par la fenêtre, croyant avoir affaire au diable.

L'ESCALIER.

M. ***, qui avait beaucoup volé, montrant à un de ses amis une belle maison qu'il avait fait bâtir, et après lui avoir fait courir plusieurs appartements :

— Voyez, lui dit-il, voici un escalier dérobé.

— Comme tout le reste de la maison, répondit l'ami.

LES DÉLASSEMENTS D'UN GALANT HOMME

Ce galant homme, d'après le titre qui porte la date de 1742, serait un abbé, désigné par les lettres S. M. D. C. Est-ce vraiment un homme d'église qui a écrit ces joyeusetés ? Il pourrait fort bien en être ainsi ; car il ne faut pas oublier qu'au dix-huitième siècle bon nombre d'abbés n'avaient d'ecclésiastique que la tonsure, et quelques-uns même prenaient ce titre, sans se donner la peine de se faire tonsurer ; c'étaient, comme le dit Mercier, dans *le Tableau de Paris*, de petits houzards sans rabat ni calotte.

UN DESCENDANT DE PONCE PILATE.

Il y a une famille de Ponce qui prétend descendre en ligne directe de Ponce Pilate. Un de cette famille, gentilhomme aussi rustre que bouffi de cette extraction, passant un jour devant un crucifix :

— Est-il possible, dit-il, qu'un de mes ancêtres ait si fort maltraité cet honnête gentilhomme¹.

¹ Il ne faut point s'étonner qu'un hobereau de l'ancien régime ait prétendu descendre du procureur de la Judée, puisqu'aujourd'hui même

L'O MANGÉ.

Un gentilhomme du duc du Maine, lisant l'Écriture sainte à ce prince, lut : Dieu lui parut en singe, au lieu de songe, parce que l'o était mangé. Le duc le reprit en lui disant qu'il devait lire songe.

— Hé! monseigneur, lui répartit le gentilhomme, un singe est plus capable de se faire voir qu'un songe.

LE SERMON EN TROIS POINTS.

Certain curé de village un jour de fête solennelle monta en chaire et fit le discours suivant à ses paroissiens :

— Je vous prêcherais aujourd'hui aussi longtemps que les autres jours, mais la longueur de l'office ne me le permet pas, cependant je vais vous dire un bout de sermon que je diviserai en trois parties. La première, je l'entends et vous ne l'entendez point. La seconde, vous l'entendez et je ne l'entends point. La troisième, ni vous ni moi ne l'entendons.

La première, que j'entends et que vous n'entendez point, c'est que vous fassiez rebâtir mon presbytère ;

La seconde, que vous entendez et que je n'entends point, c'est que je chasse ma servante et je ne le veux pas ;

La troisième, que ni vous ni moi n'entendons pas, c'est l'évangile de ce jour. Amen.

PROPOS D'UN ÉVÊQUE.

Une personne de considération reprochant gracieusement à

quelques grandes familles italiennes se donnent les Scipions pour auteurs.

certain évêque, qui passait pour un des prélats les plus éclairés de France, de ce que la plupart des prêtres de son diocèse étaient de francs ignorants :

— Il vaut mieux, répondit l'évêque, que la terre du Seigneur soit labourée par des ânes que de rester en friche.

LES FEMMES ET BUCÉPHALE.

Le père Abraham de Santa-Clara, Allemand, prêchant un jour sur l'adultère, dit à la fin de son sermon, qu'il souhaitait que toutes les femmes de son auditoire eussent l'excellente qualité de Bucéphale.

— Pourquoi, dit l'une d'elles ?

— Parce qu'il ne se laissait monter que par son maître.

LES CATINS DE LA VILLE D'AIX.

Un cavalier, en entrant dans la ville d'Aix, lia conversation avec la première femme qu'il rencontra et fit dans un instant connaissance avec elle. Il lui demanda dans le cours de la conversation sur quel pied étaient les catins dans la ville, si elles vendaient leurs faveurs chèrement.

— Monsieur, dit-elle, depuis que madame votre mère en fixé le prix, il n'a pas augmenté.

SAUTEREAU DE BELLERAUD

Voici encore un de ces hommes d'esprit, si nombreux au dix-huitième siècle, qui ont cru faire assez pour leur gloire en laissant après eux quelques vers agréables; c'est là tout ce que nous en savons et tout ce que nous en pouvons dire.

L'AMOUR CONJUGAL.

Après trente ans de mariage,
La signora Margot, femme du vieux Lubin,
Dans un bel esquif de sapin
S'embarqua pour le grand voyage.
Au bout d'un mois autre accident :
Lubin dûment contrit et purgé fraîchement,
Entre son confesseur et son apothicaire,
Expira net ne pouvant pas mieux faire.
Tandis qu'on fredonnait tous les *De profundis*
Son esprit dégagé des fanges de la terre,
Prit le chemin du Paradis.
— Ouvrez, s'écriait-il, ouvrez, ô grand Saint-Pierre!
Je suis chrétien, nous devons être amis.

L'apôtre ouvrit, et voyant le compère
Qu'il eut aussitôt reconnu :
— C'est vous, Lubin ! tant mieux, mon frère,
Entrez, soyez le bienvenu :
Une sainte qui vous est chère,
Sainte Margot enfin, votre digne moitié,
Dans cet asyle heureux, sans vous séchait sur pié.
— Sainte Margot ! cela vous plaît à dire ;
Je ne crois pas que Margot soit ici.
— Elle n'est qu'à deux pas ; je vais vous y conduire.
— M'y conduire ! moi ! grand merci,
Puisque c'est là sa place, adieu, je me retire.

Ce conte est le dernier de ceux où figure saint Pierre. Il a désormais, dans les contes du dix-huitième siècle, fait place aux dieux de la mythologie, et on ne le retrouve plus que dans la chanson de Béranger : *les Deux Sœurs de charité*. Nous ferons remarquer en lui faisant nos adieux que les trouvères et les poètes modernes l'ont toujours représenté comme un saint fort accommodant.

L'ABBÉ COYER

La renommée a parfois comme la fortune d'étranges caprices : l'abbé Coyer est sans contredit l'un des plus remarquables écrivains du dix-huitième siècle ; qui le connaît aujourd'hui ? Économiste et satirique plein de verve et de raison, il a laissé sur *la Liberté du commerce des blés*, l'une des grandes questions de son temps, des lettres dont Voltaire a dit qu'on y trouvait la sagesse de Platon et le génie d'Aristophane. Dans *la Noblesse commerçante*, il a attaqué le préjugé ridicule qui interdisait aux gentilshommes de race et aux bourgeois devenus gentilshommes les occupations industrielles, et montré quel tort ce préjugé causait au royaume et à ceux mêmes qui s'en faisaient honneur, en les conduisant à la ruine par l'oisiveté et des dépenses qui ne se réparaient pas. Dans *l'Île frivole*, il a tracé du caractère français un portrait malheureusement trop fidèle, et nous croyons faire un acte de bonne justice littéraire en protestant contre l'oubli où sont tombées ses œuvres.

Du reste, ce n'est pas seulement comme littérateur que nous le défendons, c'est encore comme l'un des initiateurs du mouvement de 89. Né en 1707, l'abbé Coyer est mort en 1782.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire ici *l'Île frivole* ; mais cette brillante satire nous aurait demandé un trop grand nombre de pages, et comme il faut qu'ici chacun ait sa place, nous avons dû choisir le morceau le moins étendu.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

On a beau dire, l'astrologie est une vraie science. L'univers en sera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes, et les femmes en hommes. Ce sera le 1^{er} août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose, jour de la conjonction de cinq planètes qui se cherchent dès la naissance du monde, sans avoir pu encore se rencontrer. Les anciens ont prévu ce grand événement : ils ont été sifflés, les rieurs vont être pour eux.

L'Égypte l'avait gravé sur un obélisque en caractères hiéroglyphiques : un forgeron donnait son marteau à une femme, et la femme lui tendait sa quenouille. Thalès de Milet, qui avait connaissance de cet hiéroglyphe, après y avoir appliqué les calculs astronomiques, s'écria : Les hommes fileront donc, et les femmes forgeront. Anaximandre, persuadé par son orgueil qu'un homme était plus qu'une femme¹, exprima cette transformation en termes algébriques.

Alors, dit-il, la quantité négative sera changée en quantité positive, le moins en plus et le plus en moins. Le divin Platon ne se contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludes.

La nature, ce sont ses paroles, commencera son ouvrage par la partie la plus difficile, avant de changer les corps, elle changera les idées et les inclinations.

Ouvrons les yeux, suivons la nature, et nous apercevrons les progrès qu'elle a déjà faits. Ne voyons-nous pas que le

¹ Cette idée a toujours été très-réputée. Au moyen âge les théologiens ont longuement discuté pour savoir si les femmes avaient une âme; l'idée de la supériorité de notre sexe a pénétré jusque dans les grammaires, où il est dit que le genre masculin est plus noble que le féminin.

goût de la parure se perfectionne dans les hommes¹ ? Autrefois les dames étaient seules à leur toilette ; aujourd'hui le magistrat quitte Bartole, le guerrier Polybe, l'abbé les docteurs de la loi pour y voler. Respectons la nature : c'est un avant-goût de leur prochaine transformation qui les mène ; ils vont à l'école, et ils professent déjà avec distinction dans les cercles sur les rubans, les pompons, les aigrettes, et toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience qui m'impatienta beaucoup l'autre jour. J'avais à parler à un juge de vingt-cinq ans, je voulais du particulier², on l'habillait ; il me convint d'essayer tout le spectacle, qui consumma plus de temps qu'il n'en fallait pour rapporter mon affaire. Je crus qu'il était assigné chez une duchesse, pour faire assaut de frisure et d'odeurs ; un parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la maréchale, autant pour homme que pour femme. Les hommes se flattent-ils d'être hommes encore longtemps ? Ne voyons-nous pas que la minutie les amuse, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, que le caprice s'empare de leur être. Nous poussons jusqu'aux vapeurs. Je tirai dernièrement mon flacon pour un seigneur à qui son intendant rendait des comptes ; et si toutes ces altérations ne se montrent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple, c'est que ces masses grossières ne sont pas si dociles au ciseau de la nature. Le temps amènera tout. Que désormais notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles, en boucles d'oreilles, faire de la tapissiererie,

¹ Ceci est très-vrai pour le dix-huitième siècle. Les hommes s'habillaient avec des étoffes de soie ; ils semaient leurs habits d'or en pluie, d'étoiles, de paillettes et de fleurs. Quelques-uns même faisaient usage du fard et des mouches ; ils portaient en même temps des épées et des bonbonnières.

² C'est-à-dire je voulais être seul avec lui.

donner audience dans leur lit à midi, interrompre un discours sérieux pour converser avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, caresser leurs dentelles, être furieux pour un magot brisé, tomber en syncope sur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre sexe toutes ses grâces. Une puissance supérieure l'a voulu ; les goûts sont changés et comment ne le seraient-ils pas puisque les idées le sont, puisque les facultés de l'âme sont attaquées ?

Où ne peut plus le dissimuler, le bon sens dans les hommes tourne en saillies, la mémoire en magasin de menus propos, l'imagination en feux d'artifice. Ils parlent, ils écrivent si légèrement qu'ils semblent n'avoir rien écrit, ni rien dit ; ou s'ils disent, ils disent trop. Ce qui n'est qu'un peu difforme, est à faire horreur, ce qui est médiocrement bon, est délicieux ; ce qui n'est qu'ébauché est du dernier parfait, en bien ou en mal ils escaladent tous les superlatifs ; ils sont enchantés, comblés, furieux, sur des choses qui n'auraient pas causé la moindre émotion dans leurs aïeux, mais seulement dans leurs aïeules.

Critiques impitoyables en qui la nature n'a peut-être pas encore tant avancé son ouvrage, ne croyez pas vous soustraire à son pouvoir : il est juste qu'elle commence par les importants de l'espèce ; supportons nos frères, bientôt nous leur ressemblerons, nous serons femmes, et par contre-coup les femmes se changeront en hommes. Nous en voyons aussi des symptômes trop évidents pour nous refuser à cette créance. Trois choses surtout avaient paru distinguer notre sexe du leur. Parler peu, penser beaucoup et dominer. Ces attributs ont passé aux femmes. Elles parlent moins. Dernièrement dans un cercle, j'en comptai six qui ne desserrèrent les lèvres que pour rire, tandis que deux élégants marquis pirouettant de l'une à l'autre composaient un dictionnaire.

L'église, on ne le croirait pas, est un lieu qui met la langue

en mouvement, puisqu'on y voit communément les cavaliers avoir cent choses à se dire. Les dames s'y taisent; mais ce sont les maris principalement qu'il faut consulter en cette matière. Ils conviennent assez généralement, que, hors les occasions de demander et de quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire; et dans les compagnies on s'aperçoit qu'elles gardent le silence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain. Si elles parlent moins, elles pensent davantage. Les hommes étaient en possession de juger les livres; aujourd'hui c'est au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur ou tout au moins la juridiction est partagée; ce ne serait rien : elles sont auteurs; la poésie légère n'est plus qu'un jeu de leur première jeunesse; elles ont embouché la trompette de Milton; elles laissent aux hommes la fabrique des romans, pour donner des modèles de lettres et des anecdotes sur l'histoire; elles ont même forcé le sanctuaire des sciences¹; on est encore étonné de les voir, la sphère dans une main, et le compas dans l'autre, mesurer ou arranger le monde, de les voir anatomiser l'âme, ou fouiller dans le sein de la matière pour y trouver des monades, et accréditer Leibnitz? Si elles nous parlent grâce, prédestination², si elles commentent saint Augustin, un moliniste de mauvaise humeur nous dit que c'est l'esprit infernal qui les guide. Qu'est-il besoin de recourir à un inconnu? Il parlerait juste en disant que c'est l'esprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs leur jugement devient si solide que la plupart des emplois et des dignités se distribuent à leur gré³: excellente qualité pour les mener à la domination. Elles

¹ Madame Du Chatelet.

² Allusion aux femmes jansénistes, qui jouent le principal rôle dans la folie des convulsions. Voir l'introduction aux *Provinciales* de Pascal, édit. Charpentier.

³ Allusion à la toute-puissance exercée dans le gouvernement par les favorites.

dominant en effet : il est de notoriété que nos jeunes gens ne sont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du spectacle, de la promenade, des grands et des petits soupés : l'âge mûr ne se soustrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois. Une fille de seize ans dit à un homme de quarante : — au lieu d'examiner dans votre cabinet si ce malheureux conservera sa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant plusieurs heures ; il la regarde : — aimez-moi plus que votre femme ; il y consent : — ruinez-vous pour moi ; il se ruine. Les autels et le notaire avaient semblé assurer aux maris la domination ; la nature franchit la barrière, et donne aux femmes le premier rôle. On va voir madame, faire la partie de madame, dîner avec madame, madame est servie, le mari peut s'absenter ; c'est un personnage qu'on double aisément. Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des États. La nature a bien su ce qu'elle faisait en inspirant aux législateurs, en vue de la grande métamorphose, de faire tomber les couronnes en quenouille. Le sexe occupe déjà deux trônes en Europe : par les lois, si les conjectures s'étaient trouvées, il en occuperait six ; et une sage république vient tout récemment de lui déférer le stathoudérat. Aussi les dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage ; ont-elles tort si la nature les élève au-dessus d'elles-mêmes ? On peut ajouter un quatrième distinctif qui a passé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ses amours ; ou les lois lui ont permis plusieurs femmes, ou il se les permet lui-même. Les femmes au contraire, attachées à un seul mari, s'y tenaient assez fidèlement ; mais en approchant de leur transformation, elles ont élargi leur cœur et étendu leur liberté¹.

¹ On voit par ce passage que l'abbé Coyer avait deviné la *femme libre*.

Voilà donc les idées et les inclinations changées dans les deux sexes; le plus fort est fait, il a fallu du temps; mais le changement des corps fera l'affaire d'un moment: je me trompe peut-être, car des connaisseurs prétendent que la nature a déjà frappé les premiers coups. Il est évident, disent-ils, que la constitution de l'homme s'affaiblit; ses pieds n'ont plus de force, il passe sa vie sur un lit, dans un fauteuil ou dans un carrosse; encore est-il souvent excédé. S'il en est nombre qui marchent encore, on sent bien que c'est un parti violent arraché par l'infortune, les riches ne marchent plus; aussi a-t-on abandonné la paume, le mail, et tous les jeux qui demandent des pieds et des bras. On ne peut plus supporter le vin, la mesure de nos pères est retranchée de moitié, il faudra taxer l'eau; on devient également incapable de nourritures solides. Heureusement les cuisiniers ont imaginé des sublimés de viande et de crèmes, encore deux repas surchargent-ils. Rien de si commun que d'entendre dire à des vieillards de vingt ans qu'il sont usés¹, et ils n'ont rien fait; ils sont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de faiblesse, comment partir pour la guerre? Le remède est trouvé, on court la poste entre deux draps.

Il y a longtemps que cette faiblesse travaille à dépeupler la terre. Qu'on lise l'histoire, on ne trouve pas la cinquantième partie des habitants qui y étaient du temps de César²; et si la fécondité se perd, ce qu'on remarque surtout dans les premières familles, où à peine compte-t-on un héritier,

¹ Voi à les aïeux directs de nos gommeux et de nos petits crevés.

² Ici l'abbé Coyer se trompe. Il est sans doute fort difficile d'évaluer la population de la Gaule, mais les érudits qui ont le plus étudié la question s'accordent à dire qu'elle était de beaucoup inférieure à celle de nos jours. Il est évident que César, pour rendre sa victoire plus glorieuse, a exagéré le nombre des hommes qu'il eut à combattre.

n'est-ce pas parce que la nature, dans la crise où elle se trouve aujourd'hui, devient équivoque. Il suffit pour ses vues qu'il y ait encore des moitiés, et des quarts d'homme. Enfin, soit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous mesure ou qu'on nous pèse, on trouve bien du déchet d'âge en âge, et si les anciens Gaulois revivaient, ils demanderaient, à l'étiquette de nos visages, pourquoi nous portons barbe ; il leur serait aisé de nous faire ce mauvais compliment ; ils étaient éloignés de plus de dix siècles de la grande métamorphose et nous y touchons. Mais à mesure qu'un sexe s'affaiblit, l'autre prend des forces ; qu'on le nomme encore le beau sexe, Adonis de la nation, ce n'est pas la peine de lui disputer ce titre pour le peu de temps qui lui reste à en jouir, mais qu'on ne le nomme plus le sexe faible. La Champagne convient que son commerce est plus soutenu aujourd'hui par les femmes que par les hommes : ce vin pétillant ne mousse que pour elles. Les liqueurs qui ont plus de force trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un bal, elles passent la nuit dans un mouvement perpétuel : un robuste artisan en serait anéanti. Elles sentent si bien la force qui croît en elles, qu'elles ont quitté la défensive ; elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut et le bas étage ; mais lorsque le feu est au premier et au cinquième , le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne sais si en ôtant l'enduit des couleurs qu'elles s'appliquent, nous n'apercevrons pas des signes de force sur leur visage, leur peau s'épaissir, leurs traits grossir, et la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens à lunettes à les observer si curieusement dans les spectacles ? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature, si les âmes sont changées, les corps ne se refuseront pas à son action victorieuse. Je le répète, le 1^{er} août, les femmes demanderont des chapeaux, et les hommes

des cornettes. Gardons-nous de rire lorsque nous verrons une bourgeoise plaider au Châtelet, et son mari monter une garniture ; une femme de l'ancienne robe prononcer des arrêts, et un président faire des nœuds ; une comtesse donner un mandement, et un prélat en couches.

Apprenez, rieurs imprudents, que la nature ne fait rien de ridicule, et voici de quoi vous donner du sérieux mêlé d'une joie respectueuse ; apprenez qu'elle se sert de cette transformation pour rendre la liberté et la tranquillité à l'espèce humaine. Aux grands maux les grands remèdes ; il y a sur la terre environ quatre millions de héros, qui mettent tout en confusion ; le fer à la main, et roulant du canon devant eux, ils se rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes et de nos vies. Enfants de violence, votre règne est passé, vous demanderez bientôt des quenouilles et les femmes, quoique revêtues de votre sexe, ne ceindront pas vos épées, car il faut remarquer avec tous les philosophes que la nature, malgré l'étendue de son pouvoir, ne peut pas changer les essences. Or, il est évident que l'essence de la femme est la douceur : ses autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuset de la nature ; mais l'antipathie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou blesser, la douceur en un mot en sortira sans altération. Le sexe malgré sa transmutation se souviendra toujours avec complaisance qu'il fut fait pour multiplier et non pour détruire. De là, on peut annoncer la paix générale et perpétuelle, d'autant plus que si, par une singularité contre nature, il se trouvait sur le trône un de ces nouveaux hommes qui fût enclin à la guerre, que pourrait-il avec une armée de moutons ? Un souverain qui est aimé le doit à lui-même, mais il n'est à craindre que par la force de ses sujets. Qu'on ne m'objecte pas les amazones ; l'histoire ne convient pas du fait, et au pis aller, c'est

un phénomène qui n'a plus reparu¹, tant il était contre le système général.

Cette guerre qui désole l'Europe touche donc à sa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvements inutiles pour la campagne prochaine ? Peut-être le cas d'une bataille tombant justement le 1^{er} août, on verra deux armées, qui la veille étaient si formidables, jeter leurs armes pour courir plus légèrement aux toiles de Hollande, aux perses, et aux mousselines. Russiens, qui marchez depuis trois ans, c'est bien la peine d'arriver précisément pour acheter des jupes. Ce n'est pas tout, la grande transformation n'influera pas seulement sur la paix des nations, mais encore sur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour leurs femmes l'indulgence qu'ils demandaient dans leur premier état. Ils leur passeront la passion des dentelles, la fureur des diamants, la coquetterie, l'ennui qu'inspire un mari, les fantaisies, les maladies de commande, et tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la supériorité qui les blessait tant ; tout sera dans l'ordre. Que dirait ce docteur allemand, s'il vivait, qui osa imprimer un livre avec ce titre : *De l'excellence de la femme sur les autres animaux* ? Le sot ! il serait le loup de la fable. Que dirait Mahomet ! Excluerait-il encore les femme du Paradis ? Le prophète s'occuperait sans doute à refondre l'Alcoran. Mais j'entends les incrédules du siècle s'écrier, malgré l'astrologie, et la parole de la nature : Comment s'attendre à ce prodige ? Comment le croire ? Il n'en serait pas un s'il était cru aisément. Combien d'événements que la seule expérience peut persuader ? S'attendait-on qu'une ville immense en pleine guerre et en pleins impôts, s'amu-

¹ Il était réservé à notre temps de le voir reparaître. Nous avons vu es amazones de la Commune ; 1,085 femmes ont passé devant les Conseils de guerre, et l'on connaît leurs hideux exploits.

serait six mois d'un petit homme de cartes¹? S'attendait-on à la découverte de la pierre philosophale? S'attendaient-on à une stalhouderesse? S'attendait-on enfin qu'un jésuite errerait; et pour comble, qu'il se rétracterait avec l'humilité de son état? Tous les siècles sentiront le bienfait ineffable de l'année merveilleuse.

On a beaucoup écrit de notre temps sur l'histoire des femmes en France, mais personne que nous sachions n'a cité *L'Année merveilleuse*; c'est cependant un document important. Avec Molière nous voyons par *les Précieuses* et *les Femmes Savantes* le début de la métamorphose; avec l'abbé Coyer nous arrivons aux femmes politiques et philosophes; l'émancipation s'affirme et la métamorphose s'achève, en passant par les tricoteuses, les bas bleus, les femmes incomprises, les femmes libres, pour finir par les amazones de la Commune.

¹ Les pantins. Voir l'*Introduction*.

PIRON

Il y a dans Piron deux hommes entièrement distincts, l'écrivain que tout le monde peut lire, le railleur plein de verve et d'entrain; et le rimeur obscène qui ne provoque que le dégoût. Quant à celui-ci, nous n'avons pas besoin de dire que nous l'avons laissé complètement dans l'ombre; et nous n'avons point à nous en occuper ici.

Né à Dijon en 1689, Alexis Piron vint fort jeune à Paris exercer le métier de copiste à quarante sous par jour. Après avoir travaillé d'abord pour le théâtre de la foire, il fit représenter sur la scène française diverses comédies, dont l'une, la *Métromanie*, est restée l'une de nos meilleures pièces du second ordre, et des tragédies : *Gustave Wasa*, *Callisthène* et *Fernand Cortez* qui n'obtinent qu'un médiocre succès. Il a en outre, en dehors des poésies que l'on ne nomme pas, laissé des odes, des poèmes, des épîtres, des satires et des épigrammes où brille le plus vif esprit. Il fut du reste de son temps plus célèbre encore par ses bons mots que par ses ouvrages; et il en est bon nombre que l'on cite encore aujourd'hui, entre autres cette boutade contre l'Académie française : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. »

Piron, sur la fin de sa vie, témoigna un vif regret des vers licencieux qu'il avait publiés dans sa jeunesse. En 1765, il adressa au rédacteur du *Mercure de France* une paraphrase du *De pro-*

fundis, en accompagnant cet envoi d'une lettre où l'on remarque ce passage :

« Je cours à l'humiliation... j'aurai un peu pacifié ma conscience en attendant la rémission d'en haut. J'aurai peut-être édifié bien tard à la vérité, pour qui eut le malheur de scandaliser si tôt, mais encore vaut-il mieux pour une muse chrétienne et pécheresse prêcher sur l'échelle que jamais.

LA QUENOUILLE MERVEILLEUSE.

Quand le pauvre Binbin mourut,
Car puisqu'il faut bientôt qu'il meure
Autant vaut dire : « Cela fut »
Que « Cela sera tout à l'heure » ;
Quand donc j'eus vu le sombre bord,
Tout en descendant de la barque,
Mon premier soin, ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure et chagrine,
Pour faire en un cabriolet
Nommé bière en son origine,
D'une célérité divine,
Rouler mon vieil esprit follet
Sur les remparts de Proserpine.
En curieux et franc Binbin,
J'avais bien aussi quelque hâte
De voir en face un jour enfin
Ces trois servantes du destin,
Bien pires que celle à Pilate,
Dont j'avais, à tort et à travers,
En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.

Mais parlons une fois sans rire,
 Di-ens la pure vérité :
 J'avais au Trio redouté
 Quelque petite chose à dire
 Au sujet d'un mortel chéri,
 Dont la douce et riante image
 Me suit par delà le rivage
 Du triste fleuve de l'oubli.
 Dieu sait quand d'es m'aperçurent
 Dans quelle surprise elles furent
 De voir pour la première fois
 Une ombre qui riait sous cape,
 Aux lieux où pleurent le bourgeois,
 Le noble, le prince et le pape !
 — Vive la mort ! vive Esculape,
 S'écria la vieille des trois,
 Au ciseau de qui rien n'échappe !
 Voici celui qui ne fut rien,
 Pas même académicien ¹,
 Pour avoir fait l'Ode à Priape.
 Nous lui devons un compliment
 Pour une strophe de cette Ode,
 Où le gaillard effrontément
 Nous en faisait une à sa mode :
 Faisons danser le médisant ;
 Il se vantait en téméraire
 Aussi bien qu'en mauvais plaisant,
 Et se promettait de nous faire
 Ce qu'assurément il n'est guère
 En état de faire à présent.

¹ Piron fut nommé membre de l'Académie française en 1755 ; Louis XV refusa de ratifier son élection, mais il tempéra son refus par l'octroi d'une pension.

Or ça, l'ami, sortons d'affaire,
Me dit-elle en s'humanisant,
Et prenant le ton débonnaire ;
Nous vous tenons, voyons un peu
Avec un septuagénaire
Si la parole vaut le jen.
Je perdis un peu contenance
Et, rougissant de souvenance,
— Eh ! mon Dieu ! leur dis-je, laissons
Les reproches et les leçons :
J'en eus là-haut ma suffisance.
Eh ! quoi, donc comme un Iroquois,
Traité partout de Ture à Maure,
Serais-je toujours, suis-je encore
Devant monsieur de Mirepoix.
Non, non, je suis devant vous trois,
Et plus sage un peu qu'autrefois ;
En mourant on s'améliore ;
Une petite potion
De votre excellent opion,
En vaut bien une d'ellébore.
Laissons donc là le temps jadis ;
Pour Dieu, rayons de mon histoire
Un péché qu'à vingt ans je fis ;
Et que trente ans, comme on peut croire,
Avaient effacé des esprits,
Et fait oublier sans les cris
D'un prélat d'heureuse mémoire
Qui crut qu'il était de sa gloire
D'en rafraîchir le souvenir,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siècles à venir.
Le saint homme, en grand capitaine,

M'excluant de la quarantaine,
Me tuait de honte et de faim ;
Je n'avais plus fauteuil ni table.
C'était fait du pauvre Binbin,
Sans un seigneur plus équitable
Qui daigna me tendre une main
Aux malheureux toujours propice ;
De mon mal, il fit ma santé,
Et mon repos de mon supplice :
Ainsi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avait creusé la pitié.
Dames, par curiosité,
Que dans vos magasins je fouille,
Et de l'humain dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voye un peu la quenouille !
— Les aveugles sont curieux,
Dit Lachésis la dégourdie,
Par qui toute trame est ourdie,
Tiens, elle te crève les yeux ;
Allons ! allons ! vite, expédie ;
Les Quinze-Vingts, dans le grand tas
La distingueraient de cent pas,
Tant elle est grosse et rebondie !
Ma lorgnette en l'air, en effet,
Je la vis selon mon souhait,
C'est-à-dire dodue et telle
Que peut-être jamais si belle
Pour Nestor, pour Mathusalem,
Pour un décuple Fontenelle,
Jusqu'aujourd'hui par le destin
Ne fut mise encore à la main

De Clotho la sempiternelle.
Cette quenouille est un morceau
Incrusté de nacre et d'ivoire ;
Une perle de très-belle eau,
Longuette et finissant en poire,
Tourne, vire, et sert de fuseau.
Omphale, beauté Lydienne,
En fit présent au fils d'Alcmène,
Quand chez elle il fut séjourner,
Et sur la rive Stygienne
Allant de là se promener,
Ce héros à la Bohémienne
Eut la sottise de donner
Ce joyau qui ferait tourner
La tête à monsieur de Julienne.
La quenouille est d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, et si fin
Qu'à l'œil il est imperceptible,
Et qu'il lui serait impossible
D'en distinguer le brin du brin ;
Son volume aussi, comme on pense,
Éparpillé serait immense :
N'était qu'un ruban bleu turquin,
L'entoure en serpentant, le serre,
Et l'emmaillotant tout des mieux,
Fait qu'il ne paraît presque aux yeux
Que de la grosseur ordinaire.
Patience ! voici le beau !
C'est que certain petit bourreau,
La nuit s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
(Ce garnement s'appelle Amour)
Aux fileuses du noir séjour

En donne sans cesse à retordre,
 Et la trame ainsi devenant
 Une toile de Pénélope,
 Du mortel chéri maintenant
 Qu'on tire l'heureux horoscope!
 Vivez donc en paix et contents,
 Beaux amis et belles amies,
 Qui pour lui donneriez vos vies,
 Vous le posséderez longtemps,
 Tandis que moi dont la fusée
 A fait le tour du dévidoir,
 Je vais tout ce temps, sans le voir,
 Bien m'ennuyer dans l'Élisée,
 Tant beau puisse être le manoir.

Au nombre des contes que nous a laissés Piron celui qui porte
 pour titre *Rosine*, est sans contredit l'un des mieux tournés :

Chacun trouve à la fin son compte.
 Gens mécontents de votre état,
 Patientez, c'est de ce conte
 La morale et le résultat.

Tels sont les vers qui se lisent en tête de l'élégant badinage où
 l'auteur fait le récit des aventures d'une jeune fille, pressée du
 désir de se marier, et qui était tenue par sa famille dans la plus
 sévère contrainte :

Sans faute aux heures de toilette :
 Hélas ! disait-elle souvent,
 Quand sa parure était complète
 Et qu'elle se mirait seulette,
 Je jette bien ma poudre au vent !
 Quoi donc, j'aurai toute ma vie
 Pour tout jeu, pour tout entretien,
 J'aurai pour toute compagnie
 Mon oiseau, ma chatte et mon chien !
 Avec le monde qui m'oublie
 Tout commerce m'est interdit !
 Pour qui donc me suis-je embellie ?

C'est bien de la peine à crédit !
Me parer est grande folie ;
Et que me sert d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit ?
Veut-on me laisser mourir fille ?
Si je puis, il n'en sera rien ;
Je sais déjà plus d'un moyen.
Ah ! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bier !
Droits d'être coquette ou bégueine,
D'être précieuse ou badine,
Ou de passer à la sourdine
Son temps avec son directeur ;
Droit selon l'une ou l'autre humeur
De porter l'or ou l'étamine,
Droit d'oser tout sous la courtine,
De faire la paix et le bruit,
D'être caressante la nuit
Et le jour de faire la mine ;
Droit, s'il arrivait un malheur
De convoler en tout honneur ;
L'aut d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas,
Dont la jouissance est si belle !
Puissance maritale, hélas !
Bientôt ne me viendrez-vous pas
Délivrer de la paternelle !

Voilà certes des vers bien tournés et qui expriment des sentiments que plus d'une jeune fille a dû ressentir, sans pouvoir s'en rendre exactement compte. Nous ne connaissons guère aujourd'hui que deux ou trois poètes au plus qui aient conservé cette vive et franche allure de la poésie légère du dix-huitième siècle, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que le premier rang appartient à Alfred de Musset ; entre Voltaire et lui, l'analogie est souvent frappante. Comparez *Rolla* et les contes ci-devant reproduits, et vous serez, nous le pensons, de notre avis.

L'ABBÉ DE VOISENON

Malgré son titre ecclésiastique et bien qu'il eût été grand vicaire de Boulogne, cet écrivain, par sa vie et par ses œuvres, appartient à l'école du dix-huitième siècle, dans ce qu'elle a de plus mondain et de moins édifiant ; c'était un homme de beaucoup d'esprit, aimable pour tout le monde, et c'est là surtout ce qui fit sa réputation et sa fortune littéraire. L'Académie française lui donna un fauteuil et Louis XV le nomma historiographe. Il a laissé des romans, des contes, des opéras, des comédies, des fragments historiques ; il n'y a dans tout cela rien qui porte le cachet d'un talent supérieur ; mais on y trouve quelques pages agréables , de l'originalité et des traits de fine observation. L'abbé de Voisenon jouissait d'une assez grande fortune ; il en consacra une partie à des œuvres de bienfaisance sur lesquelles il gardait un secret absolu, et ce fait est assez rare dans l'histoire des gens de lettres du dernier siècle pour que nous ayons cru devoir le rappeler ici.

Né en 1708, l'abbé de Voisenon est mort en 1773.

IL EUT TORT.

Eh bien ! qu'est-ce qui ne l'a pas ? On n'est dans le monde environné que de torts ; ils sont nécessaires, et sont les fon-

dements de la société ; ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui aurait toujours raison, serait insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul : mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor ; c'était un jeune homme malheureusement né ; il avait l'esprit juste, le cœur tendre et l'âme douce ; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connaissance avec un homme de la cour ; la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avait une jolie figure ; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'était jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit : mais, comme il n'en était point amoureux, il ne s'en aperçut pas. Le mari le pria d'examiner un traité sur la guerre, qu'il avait composé, à ce qu'il prétendait. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son ouvrage il avait jugé qu'il serait un fort bon négociateur pour un traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit marquis avorté trouva l'auteur de cour un génie transcendant, et traita la femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment ; le marquis fut colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai ; il eut tort.

Cette aventure le rebuta ; il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, et forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe était aimable, avait le maintien décent, et les propos d'un homme essentiel.

Un jour, il aborda Mondor avec un air affligé. Aussitôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avait perdu cent louis sur sa parole ; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet : il crut par là s'être acquis un ami ; il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les gens de lettres ; ils le jugèrent capable d'examiner leurs pièces : ils obtinrent audience de lui plus aisément que du public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnaître du talent ; il lui sembla digne de la plus grande sévérité : il lut son ouvrage avec attention ; c'était une comédie. Il retrancha des détails superflus, exigea plus de fond, demanda à l'auteur de mieux enchaîner ses scènes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les acteurs en situation, de prendre bien plus garde à la justice du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'auteur ; il corrigea la pièce en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avait mal conseillé ; les comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même auteur, qui aurait dû se dégoûter de faire des pièces, en composa une autre, qui n'était qu'un amas de scènes informes et décousues. Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner ; il eut tort. La pièce fut sifflée ; cela le jeta dans la perplexité ; s'il donnait des conseils, il avait tort ; s'il n'en donnait pas, il avait tort encore.

Il renonça au commerce des beaux esprits, et se lia avec les savants ; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisants. Ils ne voulaient parler que lorsqu'ils avaient quelque chose à dire ; ils se taisaient souvent.

Mondor s'impatients, et ne parut qu'un étourdi. Il fit connaissance avec des femmes à prétention ; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil ; c'était le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avaient qu'une idée, qu'elles subdivisaient en petites pensées abstraites et luisantes : il s'aperçut que tout leur art n'était que de hacher l'esprit ; il connut le tort qu'il avait eu de rechercher leur société : il voulut y raisonner, il parut gauche ; il voulut y briller, il parut lourd ; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien les auteurs latins, et sentit qu'on ne pouvait pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réussir auprès des femmes ? lisez Cicéron.

Mondor était l'homme du monde le plus raisonnable, et ne savait quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti, que d'en prendre un bon maladroitement.

Il avait voulu être courtisan, il s'était cassé le cou ; il avait cherché à se faire des amis, il en avait été la dupe ; il avait vu de beaux-esprits, il s'en était lassé ; des savants, il s'en était ennuyé ; des femmes, il avait été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement ; il crut que le parti le plus sensé était d'être amoureux : il en forma le projet ; c'était précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinait toutes les femmes ; il mettait dans la balance les agréments et les talents de chacune, afin de se déterminer pour celle qui aurait une perfection de plus. Il croyait que l'amour est un dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile : mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide et la plus capricieuse ; il se remercia de son choix ; il vit cependant bien qu'elle n'é-

tait pas belle ; il s'en applaudissait ; il se flattait de n'avoir point de rivaux : il avait tort. Il ignorait que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention ; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit ; les avances qu'elles font flattent l'orgueil, et la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience ; il se trouva environné de concurrents ; il en fut inquiet ; il eut tort ; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles ; il eut tort. Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère, et le maîtrisa rudement. Il voulut se brouiller ; il eut tort, cela lui ménagea le tort de se raccommode. Dans les raccommodements, il eut deux enfants, c'est-à-dire deux torts : il devint veuf ; il eut raison ; mais il en fit un tort ; il fut si affligé, qu'il se retira dans ses terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivait avec hauteur ; il ne voyait aucun de ses voisins ; il jugea qu'il avait tort : il eut autant d'affabilité que l'autre en avait peu ; il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de gentil-lâtres, qui l'accablèrent sans relâche. Il envia le sort de son voisin ; il s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de terre ; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandait injustement que de plaider ; il se comporta en honnête homme, donna à dîner à la partie adverse, et fit un accommodement désavantageux ; il eut tort ; un si bon procédé se répandit dans la province ; tous ses petits voisins voulurent profiter de sa facilité, et réclamèrent sans aucun titre quelque droit chimérique ; il eut vingt pro-

cès, pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta, il vendit sa terre ; il eut tort. Il ne sut que faire de ses fonds ; on lui conseilla de les placer sur le concert d'une grande ville voisine, qui était très-accrédité. Le directeur était un joli homme, qui s'était fait avocat pour apprendre à se connaître en musique. Mondor lui confia son argent ; il eut tort. Le concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de M. l'avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas ; il voulut devenir néant lui-même ; il se fit moine et mourut d'ennui ; voilà son dernier tort.

L'abbé de Voisenon a, comme Marivaux, encouru le reproche d'avoir trop d'esprit, et le petit conte ci-dessus n'est sans doute pas exempt de quelque recherche ; mais il n'en est pas moins fort remarquable, et en certains points très-vrai, car il n'est personne qui n'ait rencontré dans sa vie des hommes très-honorables, toujours disposés à faire pour le mieux et qui ont toujours échoué. Ce ne sont point les qualités les plus sérieuses qui font le mieux réussir ; avoir raison, c'est souvent une raison pour se faire donner tort : voilà en définitive la donnée du conte. Cette idée reparait assez souvent au dix-huitième siècle, c'est une façon détournée de montrer que ce bas monde est fort mal administré par le gouvernement d'en haut.

DIDEROT

Né à Langres en 1713, Diderot comme Voltaire fut l'élève des jésuites, et se montra comme lui profondément hostile au catholicisme. On a cherché plus d'une fois à expliquer cette contradiction entre l'éducation première et les principes professés dans la maturité de l'âge, mais cette question n'est pas à résoudre dans un recueil de contes et nous nous bornons à la signaler.

Ainsi que l'a dit Voltaire, tout était dans la sphère d'activité du génie de Diderot; il passait des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand; aussi infatigable de corps que d'esprit, il prêtait sa plume à tous ses amis, à Raynal, à Grimm, à d'Holbach, et en dehors de cette collaboration, il suffisait à une production incessante; c'est lui qui a conçu l'idée de l'*Encyclopédie* et qui, avec d'Alembert, a mené à bonne fin ce grand monument intellectuel; il occupe, comme critique d'art et de littérature, l'un des premiers rangs, et ses ouvrages sont très-nombreux. Ses romans sont : *le Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste*, *la Religieuse*, auxquels s'ajoutent quelques contes.

L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de 1821, 22 vol. in-8°.

Les contes qui suivent donneront une juste idée de la verve inarrissable de Diderot, et de la merveilleuse vivacité de son style.— Diderot est mort en 1784.

LES DEUX AMIS DE BOURBONNE.

Il y avait ici deux hommes, qu'on pourrait appeler les Oreste et Pylade de Bourbonne. L'un se nommait Olivier, et l'autre Félix ; ils étaient nés le même jour, dans la même maison, et des deux sœurs. Ils avaient été nourris du même lait ; car l'une des mères étant morte en couche, l'autre se chargea des deux enfants. Ils avaient été élevés ensemble ; ils étaient toujours séparés des autres ; ils s'aimaient comme on existe, comme on vit, sans s'en douter ; ils le sentaient à tout moment, ils ne se l'étaient peut-être jamais dit. Olivier avait une fois sauvé la vie à Félix, qui se piquait d'être grand nageur, et qui avait failli se noyer ; ils ne s'en souvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des aventures fâcheuses où son caractère impétueux l'avait engagé, et jamais celui-ci n'avait songé à l'en remercier : ils s'en retournaient ensemble à la maison, sans se parler ou en parlant d'autre chose.

Lorsqu'on tira pour la milice¹, le premier billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit : « L'autre est pour moi. » Ils firent leur temps de service ; ils revinrent au pays ; plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'est ce que je ne saurais vous assurer, car, si les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peut-être

¹ La milice fut organisée par Louis XIV dans les dernières années de son règne ; à cette date, les villes et les paroisses désignaient un certain nombre d'hommes choisis parmi les plus robustes. Le tirage au sort ne fut institué qu'en 1745. Il ne faut pas confondre la milice telle qu'elle existait au dix-huitième siècle avec les milices communales du moyen âge. Les deux institutions sont très-distinctes : voir Daniel, *Histoire de la Milice française* ; — Yanoski, *les Milices communales* ; — Boutaric, *les Institutions militaires de la France*.

ne font-ils rien à celles que j'appellerais volontiers des amitiés animales et domestiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre, Félix se mit machinalement au-devant du coup, et en resta balaféré ; on prétend qu'il était fier de cette blessure ; pour moi, je n'en crois rien. A Hastembeck, Olivier avait retiré Félix d'entre la foule des morts, où il était demeuré.

Quand on les interrogeait, ils parlaient quelquefois des secours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier disait de Félix, Félix disait d'Olivier ; mais ils ne se louaient pas. Au bout de quelque temps de séjour au pays, ils aimèrent, et le hasard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité ; le premier qui s'aperçut de la passion de son ami se retira : ce fut Félix. Olivier épousa, et Félix, dégoûté de la vie sans savoir pourquoi, se précipita dans toutes sortes de métiers dangereux ; le dernier fut de se faire contrebandier.

Vous n'ignorez pas, qu'il y a quatre tribunaux en France, Caen, Reims, Valence et Toulouse, où les contrebandiers sont jugés, et que le plus sévère des quatre, c'est celui de Reims, où préside un nommé Coleau, l'âme la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Coleau, et condamné à mort, comme cinq cents autres qui l'avaient précédé. Olivier apprit le sort de Félix. Une nuit, il se lève d'à côté de sa femme, et sans rien lui dire, il s'en va à Reims. Il s'adresse au juge Coleau ; il se jette à ses pieds et lui demande la grâce de voir et d'embrasser Félix. Coleau le regarde, se tait un moment et lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied. Au bout d'une demi-heure, Coleau tire sa montre, et dit à Olivier : — Si tu veux voir et embrasser ton ami vivant,

dépêche-toi, il est en chemin ; et si ma montre va bien, avant qu'il soit dix minutes il sera pendu. »

Olivier, transporté de fureur, se lève, décharge sur la nuque du cou au juge Coleau un énorme coup de bâton, dont il l'étend presque mort, court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la justice, soulève la populace, indignée de ces exécutions. Les pierres volent ; Félix, délivré, s'enfuit ; Olivier songe à son salut ; mais un soldat de maréchaussée lui avait percé les flancs d'un coup de baïonnette, sans qu'il s'en fût aperçu. Il gagna la porte de la ville, mais il ne put aller plus loin ; des voituriers charitables le jetèrent sur leur charrette, et le déposèrent à la porte de sa maison un moment avant qu'il expirât ; il n'eut que le temps de dire à sa femme : — Femme, approche, que je t'embrasse. Je me meurs, mais le balafré est sauvé.

Un soir que nous allions à la promenade, selon notre usage, nous vîmes au devant d'une chaumière une grande femme debout, avec quatre petits enfants à ses pieds ; sa contenance triste et ferme attira notre attention, et notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence, elle nous dit : — Voilà quatre petits enfants ; je suis leur mère et je n'ai plus de mari. Cette manière haute de solliciter la commiseration était bien faite pour nous toucher. Nous lui offrîmes nos secours, qu'elle accepta avec honnêteté ; c'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier et de Félix, son ami. Nous avons parlé d'elle, et j'espère que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez que la grandeur d'âme et les hautes qualités sont de toutes les conditions et de tous les pays ; que tel meurt obscur, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre, et qu'il ne faut pas aller jusque chez les Iroquois pour trouver deux amis.

Vous avez désiré de savoir ce qu'est devenu Félix ; c'est une

curiosité si simple, et le motif en est si louable, que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour réparer cette faute, nous avons pensé d'abord à M. Papin, docteur en théologie et curé de Sainte-Marie, à Bourbonne; nous avons donné la préférence au subdélégué Aubert, qui est un bon homme, bien rond, et qui nous a envoyé le récit suivant, sur la vérité duquel vous pouvez compter :

Le nommé Félix vit encore. Échappé des mains de la justice, il se jeta dans les forêts de la province, dont il avait appris à connaître les tours et les détours pendant qu'il faisait la contrebande, cherchant à s'approcher peu à peu de la demeure d'Olivier, dont il ignorait le sort.

Il y avait au fond d'un bois un charbonnier dont la cabane servait d'asile à ces sortes de gens; c'était aussi l'entrepôt de leurs marchandises et de leurs armes : ce fut là que Félix se rendit, non sans avoir couru le danger de tomber dans les embûches de la maréchaussée, qui le suivait à la piste. Quelques-uns de ses associés y avaient apporté la nouvelle de son emprisonnement à Reims, et le charbonnier et la charbonnière le croyaient justicié lorsqu'il leur apparut.

Je vais vous raconter la chose comme je la tiens de la charbonnière, qui est décédée ici il n'y a pas longtemps.

Ce furent ses enfants, en rôdant autour de la cabane, qui le virent les premiers. Tandis qu'il s'arrêtait à caresser le plus jeune, dont il était le parrain, les autres entrèrent dans la cabane en criant : Félix ! Félix ! Le père et la mère sortirent en répétant le même cri de joie; mais ce misérable était si harassé de fatigue et de besoin qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il tomba presque défaillant entre leurs bras. Ces bonnes gens le secoururent de ce qu'ils avaient, lui donnèrent du pain, du vin, quelques légumes; il mangea et s'endormit.

A son réveil, son premier mot fut : — Olivier ! Enfants, ne

savez-vous rien d'Olivier? — Non, lui répondirent-ils. Il leur raconta l'aventure de Reims; il passa la nuit et le jour suivant avec eux. Il soupirait, il prononçait le nom d'Olivier; il le croyait dans les prisons de Reims; il voulait y aller, il voulait aller mourir avec lui, et ce ne fut pas sans peine que le charbonnier et la charbonnière le détournèrent de ce dessein.

Sur le milieu de la seconde nuit, il prit un fusil, il mit un sabre sous son bras, et s'adressant à voix basse au charbonnier : « Charbonnier ! — Félix ! — Prends ta cognée et marchons. — Où ? — Belle demande ! chez Olivier. » Ils vont; mais, tout en sortant de la forêt, les voilà enveloppés d'un détachement de maréchaussée.

Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la charbonnière; mais il est inouï que deux hommes à pied aient pu tenir contre une vingtaine d'hommes à cheval; apparemment que ceux-ci étaient épars, et qu'ils voulaient se saisir de leur proie en vie. Quoi qu'il en soit, l'action fut très-chaude; il y eut cinq chevaux d'estropiés et sept cavaliers de hachés ou sabrés. Le pauvre charbonnier resta mort sur la place, d'un coup de feu à la tempe; Félix regagna la forêt, et comme il est d'une agilité incroyable, il courait d'un endroit à un autre; en courant, il chargeait son fusil, tirait, donnait un coup de sifflet. Ces coups de sifflet, ces coups de fusil donnés, tirés à différents intervalles et de différents côtés, firent craindre aux cavaliers de maréchaussée qu'il n'y eût là une horde de contrebandiers, et ils se retirèrent en diligence.

Lorsque Félix les vit éloignés, il revint sur le champ de bataille; il mit le cadavre du charbonnier sur ses épaules et reprit le chemin de la cabane, où la charbonnière et ses enfants dormaient encore. Il s'arrête à la porte, il étend le cadavre à ses pieds et s'assied le dos appuyé contre un arbre et le visage tourné vers l'entrée de la cabane. Voilà le spec-

tacle qui attendait la charbonnière au sortir de sa baraque.

Elle s'éveille, elle ne trouve point son mari à côté d'elle ; elle cherche des yeux Félix, point de Félix. Elle se lève, elle sort, elle voit, elle crie, elle tombe à la renverse. Ses enfants accourent, ils voient, ils crient ; ils se roulent sur leur père ; ils se roulent sur leur mère. La charbonnière, rappelée à elle-même par le tumulte et les cris de ses enfants, s'arrache les cheveux, se déchire les joues. Félix, immobile au pied de son arbre, les yeux fermés, la tête renversée en arrière, leur disait d'une voix éteinte : Tuez-moi ! Il se faisait un moment de silence ; ensuite la douleur et les cris reprenaient, et Félix leur redisait : Tuez-moi, enfants ! par pitié, tuez-moi !

Ils passèrent ainsi trois jours et trois nuits à se désoler : le quatrième, Félix dit à la charbonnière : — Femme, prends ton bissac, mets-y du pain et suis-moi. Après un long circuit à travers nos montagnes et nos forêts, ils arrivèrent à la maison d'Olivier, qui est située, comme vous savez, à l'extrémité du bourg, à l'endroit où la voie se partage en deux routes, dont l'une conduit en Franche-Comté et l'autre en Lorraine.

C'est là que Félix va apprendre la mort d'Olivier et se trouver entre les veuves de deux hommes massacrés à son sujet. Il entre et dit brusquement à la femme Olivier : Où est Olivier ? Au silence de cette femme, à son vêtement, à ses pleurs, il comprit qu'Olivier n'était plus. Il se trouva mal ; il tomba et se fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. Les deux veuves le relevèrent ; son sang coulait sur elles, et tandis qu'elles s'occupaient à l'étancher avec leur tabliers, il leur disait : — Et vous êtes leurs femmes, et vous me secourez ! Puis il défaillait, puis il revenait et disait en soupirant : — Que ne me laissait-il ? Pourquoi s'en venir à Reims ? pourquoi l'y laisser venir ?.... Puis sa tête se per-

daît, il entraînait en fureur, il se roulait à terre et déchirait ses vêtements. Dans un de ces accès, il tira son sabre, et il allait s'en frapper ; mais les deux femmes se jetèrent sur lui, crièrent au secours ; les voisins accoururent, on le lia avec des cordes, et il fut saigné sept à huit fois. Sa fureur tomba avec l'épuisement de ses forces, et il resta comme mort pendant trois ou quatre jours, au bout desquels la raison lui revint. Dans le premier moment, il tourna ses yeux autour de lui, comme un homme qui sort d'un profond sommeil, et il dit : — Où suis-je ? Femmes, qui êtes-vous ? La charbonnière lui répondit : — Je suis la charbonnière... Il reprit : — Ah ! oui, la charbonnière... Et vous ?... La femme Olivier se tut. Alors il se mit à pleurer ; il se tourna du côté de la muraille, et dit en sanglotant : — Je suis chez Olivier... ce lit est celui d'Olivier... Et cette femme qui est là, c'était la sienne ! Ah !...

Ces deux femmes en eurent tant de soin, elles lui inspirèrent tant de pitié, elles le prièrent si instamment de vivre, elles lui remontrèrent d'une manière si touchante qu'il était leur unique ressource, qu'il se laissa persuader.

Pendant tout le temps qu'il resta dans cette maison, il ne se coucha plus. Il sortait la nuit, il errait dans les champs, il se roulait sur la terre, il appelait Olivier ; une des femmes le suivait et le ramenait au point du jour.

Plusieurs personnes le savaient dans la maison d'Olivier, et parmi ces personnes il y en avait de malintentionnées. Les deux veuves l'avertirent du péril qu'il courait ; c'était une après-midi, il était assis sur un banc, son sabre sur ses genoux, les coudes appuyés sur une table, et ses deux poings sur ses deux yeux. D'abord il ne répondit rien. La femme Olivier avait un garçon de dix-sept à dix-huit ans, la charbonnière une fille de quinze. Tout à coup, il dit à la charbonnière : — La charbonnière, va chercher ta fille, et amène-

là ici... — Il avait quelques fauchées de pré, il les vendit. La charbonnière revint avec sa fille, le fils d'Olivier l'épousa ; Félix leur donna l'argent de ses prés, les embrassa, leur demanda pardon en pleurant, et ils allèrent s'établir dans la cabane où ils sont encore, et où ils servent de père et de mère aux autres enfants. Les deux veuves demeurèrent ensemble, et les enfants d'Olivier eurent un père et deux mères.

Il y a à peu près un an et demi que la charbonnière est morte ; la femme d'Olivier la pleure encore tous les jours.

Un soir qu'elles épiaient Félix (car il y en avait une des deux qui le gardait toujours à vue), elles le virent qui fondait en larmes ; il tournait en silence ses bras vers la porte qui le séparait d'elles, et il se remettait ensuite à faire son sac. Elles ne lui dirent rien, car elles comprenaient de reste combien son départ était nécessaire. Ils soupèrent tous les trois sans parler. La nuit il se leva ; les femmes ne dormaient point, il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. Là, il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya ses yeux de ses mains, et sortit. Les deux femmes se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, et passèrent le reste de la nuit à pleurer. On ignore où il se réfugia, mais il n'y a guère eu de semaines qu'il ne leur ait envoyé quelques secours.

La forêt où la fille de la charbonnière vit avec le fils d'Olivier appartient à un M. Leclerc de Rançonnières, homme fort riche, et seigneur d'un autre village de ces cantons, appelé Courcelles. Un jour que M. de Rançonnières ou de Courcelles, comme il vous plaira, faisait une chasse dans sa forêt, il arriva à la cabane du fils d'Olivier ; il y entra, il se mit à jouer avec les enfants, qui sont jolis ; il les questionna ; la figure de la femme, qui n'est pas mal, lui revint ; le ton ferme du mari, qui tient beaucoup de son père, l'intéressa.

Il apprit l'aventure de leurs parents, il promit de solliciter la grâce de Félix. Il la sollicita, et l'obtint.

Félix passa au service de M. de Rançonnieres, qui lui donna une place de garde-chasse.

Il y avait environ deux ans qu'il vivait dans le château de Rançonnieres, envoyant aux veuves une bonne partie de ses gages, lorsque l'attachement à son maître et la fierté de son caractère l'impliquèrent dans une affaire qui n'était rien dans son origine, mais qui eut les suites les plus fâcheuses.

M. de Rançonnieres avait pour voisin à Courcelles un M. de Fourmont, conseiller au présidial de Chaumont. Les deux maisons n'étaient séparées que par une borne ; cette borne gênait la porte de M. de Rançonnieres et en rendait l'entrée difficile aux voitures. M. de Rançonnieres la fit reculer de quelques pieds du côté de M. Fourmont ; celui-ci renvoya la borne d'autant sur M. de Rançonnieres ; et puis voilà de la haine, des insultes, un procès entre les deux voisins. Le procès de la borne en suscita deux ou trois autres plus considérables. Les choses en étaient là, lorsqu'un soir M. de Rançonnieres, revenant de la chasse, accompagné de son garde Félix, fit rencontre, sur le grand chemin, de M. Fourmont le magistrat et de son frère le militaire. Celui-ci dit à son frère : — Mon frère, si l'on coupait le visage à ce vieux boug... qu'en pensez-vous ? Ce propos ne fut pas entendu de M. de Rançonnieres, mais il le fut malheureusement de Félix, qui, s'adressant fièrement au jeune homme, lui dit : — Mon officier, seriez-vous assez brave pour vous mettre seulement en devoir de faire ce que vous avez dit ? Au même instant, il pose son fusil à terre et met la main sur la garde de son sabre, car il n'allait jamais sans son sabre. Le jeune militaire tire son épée, s'avance sur Félix ; M. de Rançonnieres accourt, s'interpose, saisit son garde. Cependant le militaire s'empare du fusil qui était à terre

tire sur Félix, le manque; celui-ci riposte d'un coup de sabre, fait tomber l'épée de la main du jeune homme, et avec l'épée la moitié du bras; et voilà un procès criminel en sus de trois ou quatre procès civils: Félix confiné dans les prisons; une procédure effrayante, et à la suite de cette procédure, un magistrat dépouillé de son état et presque déshonoré, un militaire exclu de son corps, M. de Rançonnieres mort de chagrin, et Félix, dont la détention durait toujours, exposé à tout le ressentiment des Fourmont. Sa fin eût été malheureuse si l'amour ne l'eût secouru; la fille du geôlier prit de la passion pour lui, et facilita son évasion; si cela n'est pas vrai, c'est du moins l'opinion publique. Il s'en est allé en Prusse, où il sert aujourd'hui dans le régiment des gardes. On dit qu'il y est aimé de ses camarades, et même connu du roi. Son nom de guerre est *le Triste*. La veuve Olivier m'a dit qu'il continuait à la soulager.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire de Félix. Je joins à mon récit une lettre de M. Papin, notre curé. Je ne sais ce qu'elle contient, mais je crains bien que le pauvre prêtre, qui a la tête un peu étroite et le cœur assez mal tourné, ne vous parle d'Olivier et de Félix d'après ses préventions. Je vous conjure, madame, de vous en tenir aux faits sur la vérité desquels vous pouvez compter, et à la bonté de votre cœur qui vous conseillera mieux que le premier casuiste de Sorbonne, qui n'est pas M. Papin. »

*Lettre de M. Papin, docteur en théologie et curé
de Sainte-Marie, à Bourbonne.*

J'ignore, madame, ce que M. le subdélégué a pu vous conter d'Olivier et de Félix, ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands dont tous les pas dans ce monde ont

été trempés de sang. La Providence, qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques moments de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! Je sais qu'il y a des gens ici (et je ne serais point étonné que M. le subdélégué fût de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modèles d'une amitié rare ; mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu dénuée des sentiments de la pitié, du respect dû à l'Église et à ses ministres, et de la soumission à la loi du souverain ? Olivier est mort à la porte de sa maison, sans sacrements ; quand je fus appelé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier ; aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme Olivier est une arrogante, qui m'a manqué en plus d'une occasion ; sous prétexte qu'elle sait lire et écrire, elle se croit en état d'élever ses enfants ; et on ne les voit ni aux écoles de la paroisse, ni à mes instructions. Que madame juge, d'après cela, si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés ! L'Évangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres ; mais on double le mérite de sa charité par un bon choix des misérables, et personne ne connaît mieux les vrais indigents que le pasteur commun des indigents et des riches. Si madame daignait m'honorer de sa confiance, je placerais peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus utile pour les malheureux et plus méritoire pour elle.

Je suis avec respect, etc.

Madame de *** remercia M. le subdélégué Auber de ses attentions, et envoya ses aumônes à M. Papin, avec le billet qui suit :

Je vous suis très-obligée, monsieur, de vos sages conseils. Je vous avoue que l'histoire de ces deux hommes m'avait

touchée; et vous conviendrez que l'exemple d'une amitié aussi rare était bien fait pour séduire une âme honnête et sensible; mais vous m'avez éclairée, et j'ai conçu qu'il valait mieux porter ses secours à des vertus chrétiennes et malheureuses qu'à des vertus naturelles et païennes. Je vous prie d'accepter la somme modique que je vous envoie, et de la distribuer d'après une charité mieux entendue que la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

On pense bien que la veuve Olivier et Félix n'eurent aucune part aux aumônes de madame de***. Félix mourut, et la pauvre femme aurait péri de misère avec ses enfants, si elle ne s'était réfugiée dans la forêt, chez son fils aîné, où elle travaille, malgré son grand âge, et subsiste comme elle peut à côté de ses enfants et de ses petits-enfants.

CECI N'EST PAS UN CONTE.

— Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons et des femmes bien méchantes!

— C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. Après?

— Après, j'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir les vieillards et à arrêter tout court les jeunes gens.

— Et moi, je l'ai connue; elle s'appelait madame Reymer.

— Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nancy, appelé Tanié, en devint éperdument amoureux. Il était pauvre: c'était un de ces enfants perdus que la dureté des parents qui ont une famille nombreuse chasse de la maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort pire que celui qu'ils fuient. Tanié, amoureux de madame Reymer, exalté par une

passion qui soutenait son courage et ennoblissait à ses yeux toutes ses actions, se soumettait sans répugnance aux plus pénibles et aux plus viles occupations pour soulager la misère de son amie. Le jour, il allait travailler sur les ports ; à la chute du jour, il mendiait dans les rues.

— Cela était fort beau ; mais cela ne pouvait durer.

— Aussi Tanié, las ou de lutter contre le besoin ou plutôt de retenir dans l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulents, qui la pressaient de chasser ce gueux de Tanié...

— Ce qu'elle aurait fait quinze jours, un mois plus tard.

— Et d'accepter leurs richesses, résolut de la quitter, et d'aller tenter la fortune au loin. Il sollicite, il obtient son passage sur un vaisseau du roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé de madame Reymer. — Mon amie, lui dit-il, je ne saurais abuser plus longtemps de votre tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais. — Vous vous en allez ! — Oui... — Et où allez-vous ?... — Aux îles. Vous êtes digne d'un autre sort, et je ne saurais l'éloigner plus longtemps... Le bon Tanié !... — Et que voulez-vous que je devienne ?... La traîtresse ! — Vous êtes environnée de gens qui cherchent à vous plaire. Je vous rends vos promesses, je vous rends vos serments. Voyez celui d'entre ces prétendants qui vous est le plus agréable, acceptez-le, c'est moi qui vous en conjure... — Ah ! Tanié, c'est vous qui me proposez... » Je vous dispense de la pantomime de madame Reymer. Je la vois, je la sais. — En m'éloignant, la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne former aucun engagement qui nous sépare à jamais. Jurez-le-moi, ma belle amie. Quelle que soit la contrée de la terre que j'habiterai, il faudra que j'y sois bien malheureux s'il se passe une année sans vous donner des preuves certaines de mon tendre attachement. Ne pleurez pas... Elles pleurent toutes quand elles veulent..

et ne combattez pas un projet que les reproches de mon cœur m'ont enfin inspiré, et auquel ils ne tarderont pas à me ramener. Et voilà Tanié parti pour Saint-Domingue.

— Et parti tout à temps pour madame Reymer et pour lui.

— Qu'en savez vous?

— Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que quand Tanié lui conseilla de faire un choix, il était fait.

— Bon !

— Continuez votre récit.

— Tanié avait de l'esprit et une grande aptitude aux affaires. Il ne tarda pas d'être connu. Il entra au conseil souverain du Cap. Il s'y distingua par ses lumières et par son équité. Il n'ambitionnait pas une grande fortune ; il ne la désirait qu'honnête et rapide. Chaque année, il en envoyait une portion à madame Reymer. Il revint au bout... de neuf à dix ans (non, je ne crois pas que son absence ait été plus longue)... présenter à son amie un petit portefeuille qui renfermait le produit de ses vertus et de ses travaux... et heureusement pour Tanié, ce fut au moment où elle venait de se séparer du dernier des successeurs de Tanié.

— Du dernier?

— Oui.

— Il en avait eu donc plusieurs?

— Assurément.

— Allez, allez.

— Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que moi.

— Qu'importe? allez toujours.

— Madame Reymer et Tanié occupaient un assez beau logement rue Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisais grand cas de Tanié, et je fréquentais sa maison, qui était, sinon opulente, du moins fort aisée.

— Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté avec la Reymer, qu'elle avait mieux de quinze mille livres de rente avant le retour de Tanié.

— A qui elle dissimulait sa fortune?

— Oui.

— Et pourquoi?

— C'est qu'elle était avare et rapace.

— Passe pour rapace ; mais avare ! une courtisane avare !

— Il y avait cinq à six ans que ces deux amants vivaient dans la meilleure intelligence.

— Grâce à l'extrême finesse de l'un et à la confiance sans bornes de l'autre.

— Ho ! il est vrai qu'il était impossible à l'ombre d'un soupçon d'entrer dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me sois quelquefois aperçu, c'est que madame Reymer avait bientôt oublié sa première indigence ; qu'elle était tourmentée de l'amour du faste et de la richesse ; qu'elle était humiliée qu'une aussi belle femme allât à pied.

— Que n'allait-elle en carrosse?

— Et que l'éclat du vice lui en dérobait la bassesse. Vous riez ?

— Ce fut alors que M. de Maurepas¹ forma le projet d'établir au Nord une maison de commerce. Le succès de cette entreprise demandait un homme actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avait confié la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap, et qui s'en était toujours acquitté à la satisfaction du ministre. Tanié

¹ Jean Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas, membre honoraire de l'Académie des sciences, ministre de la Marine sous Louis XV, ministre d'État et président du Conseil des finances, sous Louis XVI, né en 1701, mort en 1781.

fut désolé de cette marque de distinction. Il était si content, si heureux à côté de sa belle amie ! Il aimait, il était ou il se croyait aimé.

— C'est bien dit.

— Qu'est-ce que l'or pouvait ajouter à son bonheur ? Rien. Cependant le ministre insistait. Il fallait se déterminer, il fallait s'ouvrir à madame Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène fâcheuse. Le pauvre Tanié fondait en larmes. — Qu'avez-vous donc ? lui dis-je, mon ami. Il me dit en sanglotant : — C'est cette femme ! Madame Reymer travaillait tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se leva brusquement, et sortit. Je restai seul avec son amie, qui ne me laissa pas ignorer ce qu'elle qualifiait la déraison de Tanié. Elle m'exagéra la modicité de son état ; elle mit à son plaidoyer tout l'art dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. — De quoi s'agit-il ? D'une absence de deux ou trois ans au plus. — C'est bien du temps pour un homme que vous aimez, et qui vous aime autant que lui. — Lui, il m'aime ? S'il m'aimait, balancerait-il à me satisfaire ? — Mais, madame, que ne le suivez-vous ? — Moi ! je ne vais point là ; et, tout extravagant qu'il est, il ne s'est point avisé de me le proposer. Doute-t-il de moi ? — Je n'en crois rien. — Après l'avoir attendu pendant douze ans, il peut bien s'en reposer deux ou trois sur ma bonne foi, monsieur ; c'est que c'est une de ces occasions singulières qui ne se présentent qu'une fois dans la vie, et je ne veux pas qu'il ait un jour à se repentir et à me reprocher peut-être de l'avoir manqué. — Tanié ne regrettera rien tant qu'il aura le bonheur de vous plaire. — Cela est fort honnête ; mais soyez sûr qu'il sera très-content d'être riche quand je serai vieille. Le travers des femmes est de ne jamais penser à l'avenir ; ce n'est pas le mien... Le ministre était à Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel il n'y avait qu'un pas. Tanié y était allé, et

s'était engagé. Il rentra l'œil sec, mais l'âme serrée. — Madame, lui dit-il, j'ai vu M. de Maurepas ; il a ma parole. Je m'en irai ; je m'en irai, et vous serez satisfaite. — Ah mon ami !... Madame Reymer écarte son métier, s'élance vers Tanié, jette ses bras autour de son cou, l'accable de caresses et de propos doux. — Ah ! c'est pour cette fois que je vois que je vous suis chère. Tanié lui répondit froidement : — Vous voulez être riche... Elle l'était la coquine, dix fois plus qu'elle ne le méritait... et vous le serez. Puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller vous chercher de l'or. C'était le mardi, et le ministre avait fixé son départ au vendredi, sans délai. J'allai lui faire mes adieux au moment où il luttait avec lui-même, où il tâchait de s'arracher des bras de sa belle, indigne et cruelle Reymer. C'était un désordre d'idées, un désespoir, une agonie dont je n'ai jamais vu un second exemple. Ce n'était pas de la plainte, c'était un long cri. Madame Reymer était encore au lit. Il tenait une de ses mains ; il ne cessait de dire et de répéter : — Cruelle femme ! femme cruelle ! que te faut-il de plus que l'aisance dont tu jouis, et un ami, un amant tel que moi ! J'ai été lui chercher la fortune dans les contrées brûlantes de l'Amérique ; elle veut que j'aille la lui chercher encore au milieu des glaces du Nord. Mon ami, je sens que cette femme est folle, je sens que je suis un insensé, mais il m'est moins affreux de mourir que de la contrister. Tu veux que je te quitte, je vais te quitter. Il était à genoux au bord de son lit, la bouche collée sur sa main et le visage caché dans les couvertures, qui, en étouffant son murmure, ne le rendaient que plus triste et plus effrayant. La porte de la chambre s'ouvrit ; il releva brusquement la tête ; il vit le postillon qui venait lui dire que les chevaux étaient à la chaise. Il fit un cri, et recacha son visage sous les couvertures. Après un moment de silence, il se leva ; il dit à son amie : — Embrassez-moi, madame ; embrassez-moi encore une

fois... car tu ne me verras plus. Son pressentiment n'était que trop vrai.

Il partit. Il arriva à Pétersbourg, et, trois jours après, il fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le quatrième.

— Je savais tout cela.

— Vous avez peut-être été un des successeurs de Tanié?

— Vous l'avez dit, et c'est avec cette belle abominable que j'ai dérangé mes affaires.

— Ce pauvre Tanié!

— Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot.

— Je ne le défendrai pas, mais je souhaiterai, au fond de mon cœur, que leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi artificieuse que madame Reymer.

— Vous êtes cruel dans vos vengeance.

— Et puisqu'il y a des femmes méchantes et des hommes très-bons, il y a aussi des femmes très-bonnes et des hommes très-méchants, et ce que je vais ajouter n'est pas plus un conte¹ que ce qui précède.

— J'en suis convaincu.

— M. d'Hérouville¹....

— Celui qui vit encore? le lieutenant général des armées

¹ Ce mot seul suffirait pour ôter au lecteur toute confiance dans le récit qui va suivre, et, cependant, il est littéralement vrai. Diderot n'ajoute rien ni aux événements ni au caractère des personnages qu'il met en scène. La passion de mademoiselle de la Chaux pour Cardeil, l'ingratitude monstrueuse de son amant, les détails de son entrevue avec lui, de leur conversation en présence de Diderot, qui l'avait accompagnée chez cette bête féroce, le désespoir touchant de cette femme trahie, délaissée par celui à qui elle avait sacrifié son repos, sa fortune, sa réputation, sa santé, et jusqu'aux charmes mêmes par lesquels elle l'avait séduit, tout cela est de la plus grande exactitude. (NAIGEON.)

¹ Antoine Ricouart, comte d'Hérouville, auteur du *Traité des Legions*, né en 1782.

du roi ? celui qui épousa cette charmante créature appelée Lolotte ?

— Lui-même.

— C'est un galant homme, ami des sciences.

— Et des savants. Il s'est longtemps occupé d'une histoire générale de la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations.

— Le projet est vaste.

— Pour le remplir, il avait appelé autour de lui quelques jeunes gens d'un mérite distingué, tels que M. de Montucla, l'auteur de l'*Histoire des mathématiques*.

— Diable ! en avait-il beaucoup de cette force-là ?

— Mais celui qui se nommait Gardeil, le héros de l'aventure que je vais vous raconter, ne lui cédait guère dans sa partie. Une fureur commune pour l'étude de la langue grecque commença entre Gardeil et moi, une liaison que le temps, la réciprocité des conseils, le goût de la retraite, et surtout la facilité de se voir, conduisirent à une assez grande intimité.

— Vous demeuriez alors à l'Estrapade.

— Lui, rue Saint-Hyacinthe, et son amie, mademoiselle de la Chaux, place Saint-Michel. Je la nomme de son propre nom, parce que la pauvre malheureuse n'est plus, parce que sa vie ne peut que l'honorer dans tous les esprits bien faits, et lui mériter l'admiration, les regrets et les larmes de ceux que la nature aura favorisés ou punis d'une petite portion de la sensibilité de son âme.

— Mais votre voix s'entrecoupe, et je crois que vous pleurez.

— Il me semble encore que je vois ses grands yeux noirs, brillants et doux, et que le son de sa voix touchante retentisse dans mon oreille et trouble mon cœur. Créature charmante, créature unique, tu n'es plus, il ya près de vingt ans que tu n'es plus, et mon cœur se serre encore à ton souvenir.

— Vous l'avez aimée ?

— Non. O la Chaux ! ô Gardeil ! vous fûtes l'un et l'autre deux prodiges : vous, de la tendresse de la femme ; vous, de l'ingratitude de l'homme.

Mademoiselle de la Chaux était d'une famille honnête. Elle quitta ses parents pour se jeter entre les bras de Gardeil. Gardeil n'avait rien, mademoiselle de la Chaux jouissait de quelque bien ; et ce bien fut entièrement sacrifié aux besoins et aux fantaisies de Gardeil. Elle ne regretta ni sa fortune dissipée, ni son honneur flétri : son amant lui tenait lieu de tout.

— Ce Gardeil était donc bien séduisant, bien aimable ?

— Point du tout. Un petit homme bourru, taciturne et caustique ; le visage sec, le teint basané ; en tout, une figure mince et chétive ; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.

— Et voilà ce qui avait renversé la tête à une fille charmante ?

— Et cela vous surprend ?

— Toujours.

— Vous ?

— Moi.

— Mais vous ne vous rappelez donc plus votre aventure avec la Déschamps, et le profond désespoir où vous tombâtes lorsque cette créature vous ferma sa porte ?

— Laissons cela ; continuez.

— Je vous disais : Elle est donc bien belle ? Et vous me répondiez tristement : Non. — Elle a donc bien de l'esprit ? — C'est une sotte. — Ce sont donc ses talents qui vous entraînent ? — Elle n'en a qu'un. — Et ce rare, ce sublime, ce merveilleux talent ? — C'est de me rendre plus heureux entre ses bras que je ne le fus jamais entre les bras d'aucune autre femme. — Mais mademoiselle de la Chaux, l'hon-

nête, la sensible mademoiselle de la Chaux, se promettait secrètement, d'instinct, à son insu, le bonheur que vous connaissiez, et qui vous faisait dire de la Deschamps : — Si cette malheureuse, si cette infâme s'obstine à me chasser de chez elle, je prends un pistolet, et je me brise la cervelle dans son antichambre. L'avez-vous dit, ou non ?

— Je l'ai dit ; et, même à présent, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait.

— Convenez donc...

— Je conviens de tout ce qu'il vous plaira.

— Mon ami, le plus sage d'entre nous est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme-belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'aurait rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. Plaignons beaucoup les hommes, blâmons-les sobrement ; regardons nos années passées comme autant de moments déro-bés à la méchanceté qui nous suit, et ne pensons jamais qu'en tremblant à la violence de certains attraits de nature, surtout pour les âmes chaudes et les imaginations ardentes. L'étincelle qui tombe fortuitement sur un baril de poudre ne produit pas un effet plus terrible ; le doigt prêt à secouer sur vous ou sur moi cette fatale étincelle est peut-être levé... M. d'Hérouville, jaloux d'accélérer son ouvrage, excédait de fatigue ses coopérateurs. La santé de Gardeil en fut altérée. Pour alléger sa tâche, mademoiselle de la Chaux apprit l'hébreu, et, tandis que son ami reposait, elle passait une partie de la nuit à interpréter et à transcrire des lambeaux d'auteurs hébreux. Le temps de dépouiller les auteurs grecs arriva ; mademoiselle de la Chaux se hâta de se perfectionner dans cette langue, dont elle avait déjà quelque teinture, et tandis que Gardeil dormait, elle était occupée à traduire et à copier des passages de Xénophon et de Thucydide. A la connaissance du grec et de l'hébreu elle joignit celle de l'italien et de l'anglais. Elle posséda l'anglais au point de rendre en français

les premiers Essais de la métaphysique de Hume, ouvrage où la difficulté de la matière ajoutait infiniment à celle de l'idiome. Lorsque l'étude avait épuisé ses forces, elle s'amusait à graver de la musique. Lorsqu'elle craignait que l'ennui ne s'emparât de son amant, elle chantait. Je n'exagère rien, j'en atteste M. le Camus, docteur en médecine, qui l'a consolée dans ses peines et secourue dans son indigence; qui lui a rendu les services les plus continus, qui l'a suivie dans un grenier où sa pauvreté l'avait reléguée, et qui lui a fermé les yeux quand elle est morte. Mais j'oublie un de ses premiers malheurs : c'est la persécution qu'elle eut à souffrir d'une famille indignée d'un attachement public et scandaleux. On employa et la vérité et le mensonge pour disposer de sa liberté d'une manière infamante. Ses parents et les prêtres la poursuivirent de quartier en quartier, de maison en maison, et la réduisirent plusieurs années à vivre seule et cachée. Elle passait les journées à travailler pour Gardeil. Nous lui apparaissons la nuit; et, à la présence de son amant, tout son chagrin, toute son inquiétude était évanouie.

— Quoi ! jeune, pusillanime, sensible au milieu de tant de traverses !

— Elle était heureuse.

— Heureuse !

— Oui, elle ne cessa de l'être que quand Gardeil fut ingrat.

— Mais il est impossible que l'ingratitude ait été la récompense de tant de qualités rares, de tant de marques de tendresse, de tant de sacrifices de toute espèce.

— Vous vous trompez. Gardeil fut ingrat. Un jour, mademoiselle de la Chaux se trouva seule dans ce monde, sans honneur, sans fortune, sans appui. Je vous en impose, je lui restai pendant quelque temps. Le docteur le Camus lui resta toujours.

— O les hommes, les hommes !

— De qui parlez-vous ?

— De Gardeil.

— Vous regardez le méchant, et vous ne voyez pas tout à côté l'homme de bien. Ce jour de douleur et de désespoir, elle accourut chez moi. C'était le matin. Elle était pâle comme la mort. Elle ne savait son sort que de la veille, et elle offrait l'image des longues souffrances. Elle ne pleurait pas, mais on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle se jeta dans un fauteuil ; elle ne me parlait pas, elle ne pouvait parler ; elle me tendait les bras, et en même temps elle poussait des cris. — Qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je. Est-ce qu'il est mort ? — C'est pis : il ne m'aime plus, il m'abandonne...

— Allez donc.

— Je ne saurais ; je la vois, je l'entends, et mes yeux se remplissent de pleurs. — Il ne vous aime plus ?... — Non. — Il vous abandonne ? — Eh ! oui. Après tout ce que j'ai fait !... Monsieur, ma tête s'embarrasse ; ayez pitié de moi, ne me quittez pas... surtout ne me quittez pas !... En prononçant ces mots, elle m'avait saisi le bras, qu'elle me serrait fortement, comme s'il y avait eu près d'elle quelqu'un qui la menaçât de l'arracher et de l'entraîner. — Ne craignez rien, mademoiselle. — Je ne crains que moi. — Que faut-il faire pour vous ? — D'abord, me sauver de moi-même... Il ne m'aime plus ! je le fatigue ! je l'excède ! je l'ennuie ! il me hait ! il m'abandonne ! il me laisse ! il me laisse ! A ce mot répété succéda un silence profond, et à ce silence des éclats d'un rire convulsif, plus effrayant mille fois que les accents du désespoir et le râle de l'agonie. Ce furent ensuite des pleurs, des cris, des mots inarticulés, des regards tournés vers le ciel, des lèvres tremblantes, un torrent de douleurs qu'il fallait abandonner à son cours ; ce que je fis : et je ne commençai à m'adresser à sa raison que

quand je vis son âme brisée et stupide. Alors je repris : — Il vous hait, il vous laisse ! Et qui est-ce qui vous l'a dit ? — Lui. — Allons, mademoiselle, un peu d'espérance et de courage. Ce n'est pas un monstre... — Vous ne le connaissez pas ; vous le connaîtrez. C'est un monstre comme il n'y en a point, comme il n'y en eut jamais. — Je ne saurais le croire. — Vous le verrez. — Est-ce qu'il aime ailleurs ? — Non. — Ne lui avez-vous donné aucun soupçon, aucun mécontentement ? — Aucun, aucun. — Qu'est-ce donc ? — Mon inutilité. Je n'ai plus rien, je ne lui suis plus bonne à rien. Son ambition ; il a toujours été ambitieux. La perte de ma santé, celle de mes charmes : j'ai tant souffert et tant fatigué ! l'ennui, le dégoût. — On cesse d'être amants, mais on reste amis. — Je suis devenue un objet insupportable ; ma présence lui pèse, ma vue l'afflige et le blesse. Si vous saviez ce qu'il m'a dit ! Oui, monsieur, il m'a dit que s'il était condamné à passer vingt-quatre heures avec moi, il se jetterait par les fenêtres. — Mais cette aversion n'est pas l'ouvrage d'un moment. — Que sais-je ? Il est naturellement si dédaigneux, si indifférent, si froid ! il est si difficile de lire au fond de ces âmes ! et l'on a tant de répugnance à lire son arrêt de mort ! Il me l'a prononcé, et avec quelle dureté ! — Je n'y conçois rien. — J'ai une grâce à vous demander, et c'est pour cela que je suis venue : me l'accorderez-vous ? — Quelle qu'elle soit. — Écoutez. Il vous respecte ; vous savez tout ce qu'il me doit. Peut-être rougira-t-il de se montrer à vous tel qu'il est. Non, je ne crois pas qu'il en ait ni le front ni la force. Je ne suis qu'une femme, et vous êtes un homme. Un homme tendre, honnête et juste en impose : vous lui en imposerez. Donnez-moi le bras, et ne refusez pas de m'accompagner chez lui. Je veux lui parler devant vous. Qui sait ce que ma douleur et votre présence pourront faire sur lui ? Vous m'accompagnerez ? — Très-volontiers. — Allons...

— Je crains bien que votre douleur et ma présence n'y fassent que de l'eau claire. Le dégoût ! c'est une terrible chose que le dégoût en amour, et d'une femme !...

J'envoyai chercher une chaise à porteurs, car elle n'était guère en état de marcher. Nous arrivons chez Gardeil, à cette grande maison neuve, la seule qu'il y ait à droite dans la rue Hyacinthe, en entrant par la place Saint-Michel. Là, les porteurs arrêtent, ils ouvrent. J'attends, elle ne sort point. Je m'approche, et je vois une femme saisie d'un tremblement universel ; ses dents se frappaient comme dans le frisson de la fièvre ; ses genoux se battaient l'un contre l'autre. Un moment, monsieur ; je vous demande pardon, je ne saurais... Que vais-je faire là ? Je vous aurai dérangé de vos affaires inutilement ; j'en suis fâchée ; je vous demande pardon... Cependant je lui tendais le bras. Elle le prit, elle essaya de se lever ; elle ne le put. — Encore un moment, monsieur, me dit-elle ; je vous fais peine, vous pâtisiez de mon état... Enfin elle se rassura un peu, et, en sortant de la chaise, elle ajouta tout bas : — Il faut entrer, il faut le voir. Que sait-on ? j'y mourrai peut-être... Voilà la cour traversée ; nous voilà à la porte de l'appartement ; nous voilà dans le cabinet de Gardeil. Il était à son bureau, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Il me fit un salut de la main, et continua le travail qu'il avait commencé. Ensuite il vint à moi et me dit : — Convenez, monsieur, que les femmes sont bien incommodes. Je vous fais mille excuses des extravagances de mademoiselle. Puis s'adressant à la pauvre créature, qui était plus morte que vive : — Mademoiselle, lui dit-il, que prétendez-vous encore de moi ? Il me semble qu'après la manière nette et précise dont je me suis expliqué, tout doit être fini entre nous. Je vous ai dit que je ne vous aimais plus ; je vous l'ai dit seul à seul ; votre dessein est apparemment que je vous le répète

devant monsieur : eh bien ! mademoiselle, je ne vous aime plus. L'amour est un sentiment éteint dans mon cœur pour vous, et j'ajouterai, si cela peut vous consoler, pour toute autre femme. — Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus ? — Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi, que j'ai cessé sans savoir pourquoi, et je sens qu'il est impossible que cette passion revienne. C'est une gourme que j'ai jetée, et dont je me crois et je me félicite d'être parfaitement guéri. — Quels sont mes torts ? — Vous n'en avez aucun. — Auriez-vous quelque objection secrète à faire à ma conduite ? — Pas la moindre : vous avez été la femme la plus constante, la plus honnête, la plus tendre qu'un homme pût désirer. — Ai-je omis quelque chose qu'il fût en mon pouvoir de faire ? — Rien. — Ne vous ai-je pas sacrifié mes parents ? — Il est vrai. — Ma fortune ? — J'en suis au désespoir. — Ma santé ? — Cela se peut. — Mon honneur, ma réputation, mon repos ? — Tout ce qu'il vous plaira. — Et je te suis odieuse ? — Cela est dur à dire, dur à entendre, mais puisque cela est, il faut en convenir. — Je lui suis odieuse !... Je le sens, et ne m'en estime pas davantage... Odieuse !... ah ! dieux !... A ces mots, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, ses lèvres se décolorent, les gouttes d'une sueur froide, qui se formait sur ses joues, se mêlaient aux larmes qui descendaient de ses yeux ; ils étaient fermés, sa tête se renversa sur le dos de son fauteuil, ses dents se serrèrent, tous ses membres tressaillaient ; à ce tressaillement succéda une défaillance qui me parut l'accomplissement de l'espérance qu'elle avait conçue à la porte de cette maison. La durée de cet état acheva de m'effrayer. Je lui ôtai son mantelet, je desserrai les cordons de sa robe, je relâchai ceux de ses jupons, et je lui jetai quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage. Ses yeux se rouvrirent à demi ; il se fit entendre un murmure sourd dans sa

gorge; elle voulait prononcer : Je lui suis odieuse, et elle n'articulait que les dernières syllabes du mot; puis elle poussait un cri aigu. Ses paupières s'abaissaient, et l'évanouissement reprenait. Gardeil, froidement assis dans son fauteuil, son coude appuyé sur sa table et la tête appuyée sur sa main, la regardait sans émotion, et me laissait le soin de la secourir. Je lui dis à plusieurs reprises : — Mais, monsieur, elle se meurt... il faudrait appeler. Il me répondit, en souriant et en haussant les épaules : — Les femmes ont la vie dure; elles ne meurent pas pour si peu; ce n'est rien, cela se passera. Vous ne les connaissez pas; elles font de leur corps tout ce qu'elles veulent... — Elle se meurt, vous dis-je. En effet, son corps était comme sans force et sans vie; il s'échappait de dessus son fauteuil, et elle serait tombée à terre, de droite ou de gauche, si je ne l'avais retenue. Cependant Gardeil s'était levé brusquement, et, en se promenant dans son appartement, il disait, d'un ton d'impatience et d'humeur : — Je me serais bien passé de cette maussade scène; mais j'espère bien que ce sera la dernière. A qui diable en veut cette créature? Je l'ai aimée; je me battrais la tête contre le mur, qu'il n'en serait ni plus ni moins. Je ne l'aime plus; elle le sait à présent, ou elle ne le saura jamais. Tout est dit... — Non, monsieur, tout n'est pas dit. Quoi! vous croyez qu'un homme de bien n'a qu'à dépouiller une femme de tout ce qu'elle a, et la laisser? — Que voulez-vous que je fasse? je suis aussi gueux qu'elle. — Ce que je veux que vous fassiez? que vous associiez votre misère à celle où vous l'avez réduite. — Cela vous plaît à dire. Elle n'en serait pas mieux, et j'en serais beaucoup plus mal. En useriez-vous ainsi avec un ami qui vous aurait tout sacrifié? — Un ami? un ami? je n'ai pas grande foi aux amis; et cette expérience m'a appris à n'en avoir aucune aux passions. — Je suis fâché de ne l'avoir pas su plus tôt. — Et il est juste que

cette malheureuse soit la victime de l'erreur de votre cœur ? — Et qui vous a dit qu'un mois, un jour plus tard, je ne l'aurais pas été, moi, tout aussi cruellement de l'erreur du sien ? — Qui me l'a dit ? Tout ce qu'elle a fait pour vous, et l'état où vous la voyez. — Ce qu'elle a fait pour moi !... Oh ! pardieu, il est acquitté de reste par la perte de mon temps. — Ah ! monsieur Gardeil, quelle comparaison de votre temps et de toutes les choses sans prix que vous lui avez enlevées ! — Je n'ai rien fait, je ne suis rien, j'ai trente ans ; il est temps ou jamais de penser à soi, et d'apprécier toutes ces fadaïses-là ce qu'elles valent... Cependant la pauvre demoiselle était un peu revenue à elle-même. A ces derniers mots, elle reprit avec assez de vivacité : — Qu'a-t-il dit de la perte de son temps ? J'ai appris quatre langues pour le soulager dans ses travaux ; j'ai lu mille volumes ; j'ai écrit, traduit, copié les jours et les nuits ; j'ai épuisé mes forces, usé mes yeux, brûlé mon sang ; j'ai contracté une maladie fâcheuse, dont je ne guérirai peut-être jamais. La cause de son dégoût, il n'ose l'avouer ; mais vous allez la connaître. A l'instant elle arrache son fichu ; elle sort un de ses bras de sa robe, elle met son épaule à nu, et, me montrant une tache érysipélateuse : — La raison de son changement, la voilà, me dit-elle, la voilà ; voilà l'efflet des nuits que j'ai veillées. Il arrivait le matin avec ses rouleaux de parchemin : M. d'Hérouville, me disait-il, est très-pressé de savoir ce qu'il y a là dedans ; il faudrait que cette besogne fût faite demain ; et elle l'était... Dans ce moment, nous entendîmes le pas de quelqu'un qui s'avancait vers la porte ; c'était un domestique qui annonçait l'arrivée de M. d'Hérouville. Gardeil en pâlit. J'invitai mademoiselle de la Chaux à se rajuster et à se retirer... — Non, dit-elle, non ; je reste. Je veux démasquer l'indigne. J'attendrai M. d'Hérouville, je lui parlerai. — Et à quoi cela servira-t-il ? — A rien, me répondit-elle ; vous

avez raison. — Demain vous en seriez désolée. Laissez-lui tous ses torts ; c'est une vengeance digne de vous. — Mais est-elle digne de lui ? Est-ce que vous ne voyez pas que cet homme-là n'est... Partons, monsieur, partons vite ; car je ne puis répondre ni de ce que je ferais, ni de ce que je dirais... Mademoiselle de la Chaux répara en un clin d'œil le désordre que cette scène avait mis dans ses vêtements, s'élança comme un trait hors du cabinet de Gardeil. Je la suivis et j'entendis la porte qui se fermait sur nous avec violence. Depuis, j'ai appris qu'on avait donné son signalement au portier. Je la conduisis chez elle, où je trouvai le docteur le Camus, qui nous attendait. La passion qu'il avait prise pour cette jeune fille différait peu de celle qu'elle ressentait pour Gardeil. Je lui fis le récit de notre visite ; et, tout à travers les signes de sa colère, de sa douleur, de son indignation...

— Il n'était pas trop difficile de démêler sur son visage que votre peu de succès ne lui déplaisait pas trop.

— Il est vrai.

— Voilà l'homme. Il n'est pas meilleur que cela.

— Cette rupture fut suivie d'une maladie violente, pendant laquelle le bon, l'honnête, le tendre et délicat docteur lui rendait des soins qu'il n'aurait pas eus pour la plus grande dame de France. Il venait trois, quatre fois par jour. Tant qu'il y eut du péril, il coucha dans sa chambre, sur un lit de sangle. C'est un bonheur qu'une maladie dans les grands chagrins...

— En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres. Et puis c'est un prétexte pour s'affliger sans indiscretion et sans contrainte.

— Cette réflexion, juste d'ailleurs, n'était pas applicable à mademoiselle de la Chaux. Pendant sa convalescence, nous arrangeâmes l'emploi de son temps. Elle avait de l'esprit, de l'imagination, du goût, des connaissances, plus qu'il n'en fal-

lait pour être admise à l'Académie des inscriptions. Elle nous avait tant et tant entendu métaphysiquer, que les matières les plus abstraites lui étaient devenues familières; et sa première tentative littéraire fut la traduction des *Essais sur l'entendement humain*, de Hume. Je la revis; et, en vérité, elle m'avait laissé bien peu de chose à rectifier. Cette traduction fut imprimée en Hollande, et bien accueillie du public. Ma *Lettre sur les sourds et muets* parut presque en même temps. Quelques objections très-fines qu'elle me proposa donnèrent lieu à une Addition qui lui fut dédiée¹. Cette Addition n'est pas ce que j'ai fait de plus mal. La gaieté de mademoiselle de la Chaux était un peu revenue. Le docteur nous donnait quelquefois à manger, et ces dîners n'étaient pas trop tristes. Depuis l'éloignement de Gardeil, la passion de le Camus avait fait de merveilleux progrès. Un jour, à table, au dessert, qu'il s'en expliquait avec toute l'honnêteté, toute la sensibilité, toute la naïveté d'un enfant, toute la finesse d'un homme d'esprit, elle lui dit, avec une franchise qui me plut infiniment, mais déplaira peut-être à d'autres : — Docteur, il est impossible que l'estime que j'ai pour vous s'accroisse jamais. Je suis comblée de vos services, et je serais aussi noire que le monstre de la rue Hyacinthe si je n'étais pénétrée de la plus vive reconnaissance. Votre tour d'esprit me plaît on ne saurait davantage. Vous me parlez de votre passion avec tant de délicatesse et de grâce, que je serais, je crois, fâchée que vous ne m'en parlassiez plus. La seule idée de perdre votre société ou d'être privée de votre amitié suffirait pour me rendre malheureuse. Vous êtes un homme de bien, s'il en fut jamais. Vous êtes d'une bonté et d'une douceur de caractère

¹ La *Lettre sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, parut au commencement de l'année 1751; et l'Addition, dédiée à mademoiselle de la Chaux, fut écrite quelques mois après. (Note de l'édition Brière, 1821.)

incomparables. Je ne crois pas qu'un cœur puisse tomber en de meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur ; mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire. Je n'en avance pas davantage. Cependant vous souffrirez et j'en ressens une peine cruelle. Je ne connais personne qui ne soit plus digne que vous du bonheur que vous sollicitez, et je ne sais ce que je n'oserais pas pour vous rendre heureux. Tout le possible, sans exception. Tenez, docteur, j'irais... oui, j'irais jusqu'à coucher... jusque-là inclusivement. Voulez-vous coucher avec moi ? vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire pour votre service ; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne saurais. Le docteur l'écoutait, lui prenait la main, la baisait, la mouillait de ses larmes ; et moi, je ne sais si je devais rire ou pleurer. Mademoiselle de la Chaux connaissait bien le docteur, et, le lendemain, que je lui disais : — Mais, mademoiselle, si le docteur vous eût prise au mot ? elle me répondit : — J'aurais tenu parole ; mais cela ne pouvait arriver ; mes offres n'étaient pas de nature à pouvoir être acceptées par un homme tel que lui... — Pourquoi non ? Il me semble qu'à la place du docteur, j'aurais espéré que le reste viendrait après. — Oui ; mais à la place du docteur, mademoiselle de la Chaux ne vous aurait pas fait la même proposition.

La traduction de Hume ne lui avait pas rendu grand argent. Les Hollandais impriment tant qu'on veut, pourvu qu'ils ne payent rien.

— Heureusement pour nous, car, avec les entraves qu'on donne à l'esprit, s'ils s'avisent une fois de payer les auteurs, ils attireront chez eux tout le commerce de la librairie.

— Nous lui conseillâmes de faire un ouvrage d'agrément auquel il y aurait moins d'honneur et plus de profit. Elle s'en occupa pendant quatre à cinq mois, au bout desquels elle m'apporta un petit roman historique intitulé *les Trois*

Favorites. Il y avait de la légèreté de style, de la finesse et de l'intérêt ; mais, sans qu'elle s'en fût doutée, car elle était incapable d'aucune malice, il était parsemé d'une multitude de traits applicables à la maîtresse du souverain, la marquise de Pompadour, et je ne lui dissimulai pas que, quelques sacrifices qu'elle fît, soit en adoucissant, soit en supprimant ces endroits, il était presque impossible que son ouvrage parût sans la compromettre, et que le chagrin de gâter ce qui était bien ne la garantirait pas d'un autre. Elle sentit toute la justesse de mon observation et n'en fut que plus affligée. Le bon docteur prévenait tous ses besoins ; mais elle usait de sa bienfaisance avec d'autant plus de réserve qu'elle se sentait moins disposée à la sorte de reconnaissance qu'il en pouvait espérer. D'ailleurs, le docteur¹ n'était pas riche alors, et il n'était pas trop fait pour le devenir. De temps en temps, elle tirait son manuscrit de son portefeuille, et elle me disait tristement : — Eh bien, il n'y a donc pas moyen d'en rien faire, et il faut qu'il reste là ? Je lui donnai un conseil singulier : ce fut d'envoyer l'ouvrage tel qu'il était, sans adoucir, sans changer, à madame de Pompadour même, avec un bout de lettre qui la mît au fait de cet envoi. Cette idée lui plut. Elle écrivit une lettre charmante de tous points, mais surtout par un ton de vérité auquel il était impossible de se refuser. Deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'elle entendit parler de rien, et elle tenait la tentative pour infructueuse, lorsqu'une croix de Saint-Louis se présenta chez elle, avec une réponse de la marquise. L'ouvrage y était loué comme il le méritait ; on remerciait du sacrifice, on convenait des applications, on n'en était point offensé, et l'on invitait l'auteur à venir à Versailles, où l'on trouverait une femme reconnaissante, et disposée à rendre les services qui dépendraient d'elle. L'en-

¹ Camus (Antoine), né à Paris en 1722, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de médecine et de littérature, mort en 1772.

voyé, en sortant de chez mademoiselle de la Chaux, laissa adroitement sur sa cheminée un rouleau de cinquante louis. Nous la pressâmes, le docteur et moi, de profiter de la bienveillance de madame de Pompadour ; mais nous avions affaire à une fille dont la modestie et la timidité égalaient le mérite. Comment se présenter là avec ses haillons ? le docteur leva tout de suite cette difficulté. Après les habits, ce furent d'autres prétextes, et puis d'autres prétextes encore. Le voyage de Versailles fut différé de jour en jour jusqu'à ce qu'il ne convenait presque plus de le faire. Il y avait déjà du temps que nous ne lui en parlions pas, lorsque le même émissaire revint, avec une seconde lettre remplie de reproches les plus obligeants, et une autre gratification équivalente à la première, et offerte avec le même ménagement. Cette action généreuse de madame de Pompadour n'a point été connue. J'en ai parlé à M. Collin, son homme de confiance et le distributeur de ses grâces secrètes. Il l'ignorait, et j'aime à me persuader que ce n'est pas la seule que sa tombe recèle. Ce fut ainsi que mademoiselle de la Chaux manqua deux fois l'occasion de se tirer de la détresse. Depuis, elle transporta sa demeure sur les extrémités de la ville, et je la perdis tout à fait de vue. Ce que j'ai su du reste de sa vie, c'est qu'il n'a été qu'un tissu de chagrins, d'infirmités et de misère. Les portes de sa famille lui furent opiniâtrément fermées. Elle sollicita inutilement l'intercession de ces saints personnages qui l'avaient persécutée avec tant de zèle.

— Cela est dans la règle.

— Le docteur ne l'abandonna point. Elle mourut sur la paille, dans un grenier, tandis que le petit tigre de la rue Hyacinthe, le seul amant qu'elle ait eu, exerçait la médecine à Montpellier ou à Toulouse, et jouissait, dans la plus grande aisance, de la réputation méritée d'habile homme, et de la réputation usurpée d'honnête homme.

— Mais cela est encore à peu près dans la règle. S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie ; s'il y a une bonne et honnête de la Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil¹, afin que tout soit fait pour le mieux.

L'EMPLATRE DE DESGLANDS.

Il y avait dans le voisinage de Desglands une veuve charmante, qui avait plusieurs qualités communes avec une célèbre courtisane du siècle passé. Sage par raison, libertine par tempérament, se désolant le lendemain de la sottise de la veille, elle a passé toute sa vie en allant du plaisir au remords et du remords au plaisir, sans que l'habitude du plaisir ait étouffé le remords, sans que l'habitude du remords ait étouffé le goût du plaisir. Je l'ai connue dans ses derniers instants ; elle disait qu'enfin elle échappait à deux grands ennemis. Son mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la plaignait pendant qu'elle vécut, et la regretta longtemps après sa mort. Il prétendait qu'il eût été aussi ridicule à lui d'empêcher sa femme d'aimer que de l'empêcher de boire. Il lui pardonnait la multitude de ses conquêtes en faveur du choix qu'elle y mettait. Elle n'accepta jamais l'hommage d'un sot ou d'un méchant : ses faveurs furent toujours la récompense du talent ou de la probité. Dire d'un homme qu'il était ou qu'il avait été son amant, c'était assurer qu'il était homme de mérite. Comme elle connaissait sa légèreté, elle ne s'engageait point à être fidèle.

¹ Gardeil est mort le 19 avril 1808, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On a de lui une *Traduction des Œuvres médicales d'Hippocrate, sur le texte grec, d'après l'édition de Foës* ; Toulouse, 1801. (Note de l'édition Brière.)

— Je n'ai fait, disait-elle, qu'un faux serment en ma vie : c'est le premier.

Soit qu'on perdît le sentiment qu'on avait pris pour elle, soit qu'elle perdît celui qu'on lui avait inspiré, on restait son ami. Jamais il n'y eut d'exemple plus frappant de la différence de la probité et des mœurs. On ne pouvait pas dire qu'elle eût des mœurs, et l'on avouait qu'il était difficile de trouver une plus honnête créature. Son curé la voyait rarement au pied des autels ; mais en tout temps il trouvait sa bourse ouverte pour les pauvres. Elle disait plaisamment, de la religion et des lois, que c'était une paire de béquilles qu'il ne fallait pas ôter à ceux qui avaient les jambes faibles. Les femmes qui redoutaient son commerce pour leurs maris le désiraient pour leurs enfants.

Un jour, Desglands invita à dîner la belle veuve avec quelques gentilshommes d'alentour. Le règne de Desglands était sur son déclin, et parmi ses convives, il y en avait un vers lequel son inconstance commençait à la pencher. Ils étaient à table, Desglands et son rival placés l'un à côté de l'autre et en face de la belle veuve. Desglands employait tout ce qu'il avait d'esprit pour animer la conversation ; il adressait à la veuve les propos les plus galants ; mais elle, distraite, n'entendait rien, et tenait les yeux attachés sur son rival. Desglands avait un œuf frais à la main ; un mouvement convulsif, occasionné par la jalousie, le saisit, il serre les poings, et voilà l'œuf chassé de sa coque et répandu sur le visage de son voisin. Celui-ci fit un geste de la main ; Desglands lui prend le poignet, l'arrête, et lui dit à l'oreille :

— Monsieur, je le tiens pour reçu...

Il se fait un profond silence ; la belle veuve se trouve mal. Le repas fut triste et court. Au sortir de table, elle fit appeler Desglands et son rival dans un appartement séparé ; tout ce qu'une femme peut faire décemment pour les réconcilier,

elle le fit ; elle supplia, elle pleura, elle s'évanouit, mais tout de bon ; elle serrait les mains de Desglands, elle tournait ses yeux inondés de larmes sur l'autre. Elle disait à celui-ci :

— Et vous m'aimez !...

A celui-là :

— Et vous m'avez aimée !...

A tous les deux :

— Et vous voulez me perdre ! et vous voulez me rendre la fable, l'objet de la haine et du mépris de toute la province ! Quel que soit celui des deux qui ôte la vie à son ennemi, je ne le reverrai jamais ; il ne peut être ni mon ami, ni mon amant ; je lui voue une haine qui ne finira qu'avec ma vie...

Puis elle retombait en défaillance, et, en défaillant, elle disait :

— Cruels, tirez vos épées, et enfoncez-les dans mon sein ; si en expirant je vous vois embrasser, j'expirerai sans regret !...

Desglands et son rival restaient immobiles ou la secouraient, et quelques pleurs s'échappaient de leurs yeux.

Cependant il fallut se séparer. On remit la belle veuve chez elle, plus morte que vive.

Le lendemain, Desglands rendit visite à sa charmante infidèle ; il y trouva son rival. Qui fut bien étonné ? Ce fut l'un et l'autre de voir à Desglands la joue droite couverte d'un grand rond de taffetas noir.

— Qu'est-ce que cela ? lui dit la veuve.

DESGLANDS. — Ce n'est rien.

SON RIVAL. — Un peu de fluxion.

DESGLANDS. — Cela se passera.

Après un moment de conversation, Desglands sortit, et, en sortant, il fit à son rival un signe qui fut très-bien entendu. Celui-ci descendit, ils passèrent, l'un par un des côtés de la rue, l'autre par le côté opposé ; il se rencontrèrent derrière les jardins de la belle veuve, se battirent, et le rival de Des-

glands demeura étendu sur la place, grièvement, mais non mortellement blessé. Tandis qu'on l'emporte chez lui, Desglands revient chez sa veuve ; il s'assied, ils s'entretiennent encore de l'accident de la veille. Elle lui demande ce que signifie cette énorme et ridicule mouche qui lui couvre la joue. Il se lève, il se regarde au miroir :

— En effet, lui dit-il, je la trouve un peu trop grande...

Il prend les ciseaux de la dame, il détache son rond de taffetas, le rétrécit tout autour d'une ligne ou deux, le replace, et dit à la veuve :

— Comment me trouvez-vous à présent ?

— Mais d'une ligne ou deux moins ridicule qu'auparavant.

— C'est toujours quelque chose.

Le rival de Desglands guérit. Second duel, où la victoire resta à Desglands ; ainsi cinq à six fois de suite, et Desglands à chaque combat rétrécissant son rond de taffetas d'une petite lisière, et remettant le reste sur sa joue.

La fin de cette aventure fut celle de la belle veuve. Le long chagrin qu'elle en éprouva acheva de ruiner sa santé, faible et chancelante.

— Et Desglands ?

Un jour que nous nous promenions ensemble, il reçoit un billet, il l'ouvre, et dit :

— C'était un très-brave homme, mais je ne saurais m'affliger de sa mort...

Et à l'instant il arrache de sa joue le reste de son rond noir, presque réduit, par ses fréquentes rognures, à la grandeur d'une mouche ordinaire. Voilà l'histoire de Desglands.

LE FRÈRE CÔME ¹.

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte. Le lieu de la scène est à la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit :

— Vous venez tout à temps. Il y a là, numéro 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller.

— Deux heures? lui répond le frère Côme; ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain soir sur les sept heures au plus tôt.

— Eh bien! cela ne fait rien, lui dit l'infirmier; partez toujours, on tâchera de vous le pousser.

Le frère Côme part; l'infirmier s'en va à l'apothicaire, ordonne un bon cordial pour le numéro 46. Le cordial fait à merveille; le malade dort cinq à six heures. Le lendemain, l'infirmier s'en va à son lit; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté.

— Ah! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné; mais vous m'avez rendu la vie.

— Tout de bon?

— Rien n'est plus vrai. Encore une potion comme celle-là, et je suis hors d'affaire.

— Oui. Et le frère Côme qu'en dira-t-il?

— Que dites-vous du frère Côme?

— Rien, rien, répondit l'infirmier en se frottant le menton avec la main, et un peu contristé, décontenancé.

¹ Célèbre chirurgien de l'ordre des Feuillants, né en 1703, mort en 1781.

— Père, lui dit le malade, vous faites la mine ; vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux.

— Non, non, ce n'est pas cela.

Cependant, d'heure en heure, l'infirmier allait au lit du malade, et lui disait :

— Eh bien, l'ami, comment cela va-t-il ?

— Père, à merveille.

Et l'infirmier, en s'éloignant, disait :

— Si cela allait tenir. Je vous l'aurai si bien poussé, qu'il en reviendra.

Ce qui fut en effet.

Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience.

— Eh bien ! dit-il à l'infirmier, mon cadavre ?

— Votre cadavre ! il n'y en a point.

— Comment ! il n'y en a point ?

— Non. Aussi c'est de votre faute. Notre homme ne demandait pas mieux que de mourir ; c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine, vous attendrez. Que diable aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau ? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri, et votre expérience serait faite.

— Eh bien ! dit le frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela ; nous attendrons, ce sera pour une autre fois.

LE SOLDAT ET L'ARTISTE OU DES PROGRÈS DE LA SOCIÉTÉ.

Écoutez un conte.

A l'endroit où la Seine sépare les Invalides des villages de Chaillot et de Passy, il y avait autrefois deux peuples. Ceux du côté du Gros-Caillou étaient des brigands ; ceux du côté de Chaillot les uns étaient de bonnes gens qui cultivaient la terre, d'autres des paresseux qui vivaient aux dépens de leurs voisins ;

mais, de temps en temps, les brigands de l'autre rive passaient la rivière à la nage et en bateaux, tombaient sur nos pauvres agriculteurs, enlevaient leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, les troublaient dans leurs travaux et faisaient souvent la récolte pour eux. Il y avait longtemps qu'ils souffraient tout ce fléau, lorsqu'une troupe de ces oisifs du village de Passy, leurs voisins, s'adressèrent à nos agriculteurs et leur dirent :

— Donnez-nous ce que les habitants du Gros-Caillou vous prennent, et nous vous défendrons.

L'accord fut fait, et tout alla bien. Voilà, mon ami, l'ennemi, le soldat et le citoyen. Il vint, avec le temps, une seconde horde d'oisifs de Passy, qui dirent aux agriculteurs de Chaillot ;

— Vos travaux sont pénibles ; nous savons jouer de la flûte et danser ; donnez-nous quelque chose, et nous vous amuserons : vos journées vous en paraîtront moins longues et moins dures.

On accepta leur offre, et voilà les gens de lettres qui, dans la suite, firent respecter leur emploi, parce que, sous prétexte d'amuser et de délasser le peuple, ils l'instruisirent ; ils chantèrent les lois ; ils encouragèrent au travail et à l'amour de la patrie ; ils célébrèrent les vertus ; ils inspirèrent aux pères de la tendresse pour leurs enfants, aux enfants du respect pour leurs pères, et nos agriculteurs furent chargés de deux impôts, qu'ils supportèrent volontiers, parce qu'ils leur restituaient autant qu'ils leur prenaient. Sans les brigands du Gros-Caillou, les habitants de Chaillot se seraient passés de soldats ; si ces soldats leur avaient demandé plus qu'ils ne leur économisaient, ils n'en auraient point voulu, et, à la rigueur, les flûteurs leur auraient été superflus, et on les aurait envoyés jouer de la flûte et danser ailleurs, s'ils avaient mis à trop haut prix leurs chansons. Elles sont pourtant bien belles et

bien utiles ! Ce sont ces chansonniers qui distinguent un peuple barbare et féroce d'un peuple civilisé et doux.

HISTOIRE DU PÈRE HUDSON.

Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes garçons tombent dans la mélancolie ; ils sont tourmentés d'une inquiétude vague qui se promène sur tout, et qui ne trouve rien qui la calme. Ils cherchent la solitude ; ils pleurent ; le silence des cloîtres les touche ; l'image de la paix qui semble régner dans les maisons religieuses les séduit. Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les premiers efforts d'un tempérament qui se développe, et c'est précisément lorsque la nature les sollicite qu'ils embrassent un genre de vie contraire au vœu de la nature. L'erreur ne dure pas ; l'expression de la nature devient plus claire, on la reconnaît, et l'être séquestré tombe dans les regrets, la langueur, les vapeurs, la folie ou le désespoir... Dégoûté du monde à l'âge de dix-sept ans, Richard (c'est le nom de mon secrétaire) se sauva de la maison paternelle et prit l'habit de prémontré.

Richard aurait fait ses vœux après deux ans de noviciat, si ses parents ne s'y étaient opposés. Son père exigea qu'il rentrerait dans la maison, et que là il lui serait permis d'éprouver sa vocation, en observant toutes les règles de la vie monastique pendant une année : traité qui fut fidèlement rempli de part et d'autre. L'année d'épreuve, sous les yeux de sa famille, écoulée, Richard demanda à faire ses vœux. Son père lui répondit : — Je vous ai accordé une année pour prendre une dernière résolution, j'espère que vous ne m'en refuserez pas une pour la même chose ; je consens seulement que vous alliez la passer où il vous plaira. En attendant la fin de ce

second délai, l'abbé de l'ordre se l'attacha. C'est dans cet intervalle qu'il fut impliqué dans une des aventures qui n'arrivent que dans les couvents. Il y avait alors à la tête d'une des maisons de l'ordre un supérieur d'un caractère extraordinaire : il s'appelait le père Hudson. Le père Hudson avait la figure la plus intéressante : un grand front, un visage ovale, un nez aquilin, de grands yeux bleus, de belles joues larges, une belle bouche, de belles dents, le souris le plus fin, une tête couverte d'une forêt de cheveux blancs, qui ajoutaient la dignité à l'intérêt de sa figure ; de l'esprit, des connaissances, de la gaieté, le maintien et le propos le plus honnête, l'amour de l'ordre, celui du travail ; mais les passions les plus fougueuses, mais le goût le plus effréné des plaisirs et des femmes, mais le génie de l'intrigue porté au dernier point, mais les mœurs les plus dissolues, mais le despotisme le plus absolu dans sa maison. Lorsqu'on lui en donna l'administration, elle était infectée d'un jansénisme ignorant ; les études s'y faisaient mal, les affaires temporelles étaient en désordre, les devoirs religieux y étaient tombés en désuétude, les offices divins s'y célébraient avec indécence, les logements superflus y étaient occupés par des pensionnaires dissolus. Le père Hudson convertit ou éloigna les jansénistes, présida lui-même aux études, rétablit le temporel, remit la règle en vigueur, expulsa les pensionnaires scandaleux, introduisit dans la célébration des offices la régularité et la bienséance, et fit de sa communauté une des plus édifiantes. Mais cette autorité à laquelle il assujettissait les autres, lui s'en dispensait ; ce joug de fer sous lequel il tenait ses subalternes, il n'était pas assez dupe pour le partager : aussi, étaient-ils animés contre le père Hudson d'une fureur renfermée qui n'en était que plus violente et plus dangereuse. Chacun était son ennemi et son espion ; chacun s'occupait, en secret, à percer les ténèbres de sa conduite : chacun tenait un état séparé de ses désordres

cachés ; chacun avait résolu de le perdre ; il ne faisait pas une démarche qui ne fût suivie ; ses intrigues étaient à peine nouées, qu'elles étaient connues.

L'abbé de l'ordre avait une maison attenante au monastère. Cette maison avait deux portes, l'une qui s'ouvrait dans la rue, l'autre dans le cloître ; Hudson en avait forcé les serrures : l'abbatiale était devenue le réduit de ses scènes nocturnes, et le lit de l'abbé celui de ses plaisirs. C'était par la porte de la rue, lorsque la nuit était avancée, qu'il introduisait lui-même, dans les appartements de l'abbé, des femmes de toutes les conditions ; c'était là qu'on faisait des soupers délicats. Hudson avait un confessionnal, et il avait corrompu toutes celles d'entre ses pénitentes qui en valaient la peine. Parmi ces pénitentes, il y avait une petite confiseuse qui faisait bruit, dans le quartier, par sa coquetterie et ses charmes ; Hudson, qui ne pouvait fréquenter chez elle, l'enferma dans son sérail. Cette espèce de rapt ne se fit pas sans donner des soupçons ⁴ aux parents et à l'époux. Ils lui rendirent visite. Hudson les reçut avec un air consterné. Comme ces bonnes gens étaient en train de lui exposer leur chagrin, la cloche sonne ; c'était à six heures du soir : Hudson leur impose silence, ôte son chapeau, se lève, fait un grand signe de croix, et dit, d'un ton affectueux et pénétré : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ* .. Et voilà le père de la confiseuse et ses frères, honteux de leur soupçon, qui disaient, en descendant l'escalier, à l'époux : — Mon fils, vous êtes un sot... Mon frère, n'avez-vous pas de honte ? Un homme qui dit l'*Angelus* ! un saint !

Un soir, en hiver, qu'il s'en retournait à son couvent, il fut attaqué par une de ces créatures qui sollicitent les passants ; elle lui paraît jolie : il la suit ; à peine est-il entré, que le guet survient. Cette aventure en aurait perdu un autre ; mais Hud-

⁴ Tous ces détails rappellent exactement *le Prieur réformateur*, publié dans le 1^{er} volume de ce recueil.

son était un homme de tête, et cet accident lui concilia la bienveillance et la protection du magistrat de police. Conduit en sa présence, voici comment il lui parla : — Je m'appelle Hudson, je suis le supérieur de ma maison. Quand j'y suis entré, tout était en désordre ; il n'y avait ni science, ni discipline, ni mœurs ; le spirituel y était négligé jusqu'au scandale ; le dégât du temporel menaçait la maison d'une ruine prochaine. J'ai tout rétabli ; mais je suis homme, et j'ai mieux aimé m'adresser à une femme corrompue que de m'adresser à une honnête femme. Vous pouvez à présent disposer de moi comme il vous plaira... Le magistrat lui recommanda d'être plus circonspect à l'avenir, lui promit le secret sur cette aventure, et lui témoigna le désir de le connaître plus intimement.

Cependant les ennemis dont il était environné avaient, chacun de leur côté, envoyé au général de l'ordre des mémoires, où ce qu'ils savaient de la mauvaise conduite d'Hudson était exposé. La confrontation de ces mémoires en augmentait la force. Le général était janséniste, et par conséquent disposé à tirer vengeance de l'espèce de persécution qu'Hudson avait exercée contre les adhérents à ses opinions. Il aurait été enchanté d'étendre le reproche des mœurs corrompues d'un seul défenseur de la bulle¹ et de la morale relâchée sur la secte entière. En conséquence, il remit les différents mémoires des faits et des gestes d'Hudson entre les mains de deux commissaires, qu'il dépêcha secrètement, avec ordre de procéder à leur vérification et de la constater juridiquement, leur enjoignant surtout de mettre à la conduite de cette affaire la plus grande circonspection, seul moyen d'accabler subitement le coupable et de le soustraire à la protection de la cour et du Mirepoix, aux yeux duquel le jansénisme était le plus grand

¹ La bulle *Unigenitus*, qui condamnait les doctrines jansénistes. Voir, sur les affaires du jansénisme et sur cette bulle, notre introduction aux *Provinciales* de Pascal, édition de la bibliothèque Charpentier.

de tous les crimes, et la soumission à la bulle *Unigenitus*, la première des vertus. Richard, mon secrétaire, fat un des deux commissaires.

Voilà ces deux hommes partis du noviciat, installés dans la maison d'Hudson, et procédant sourdement aux informations. Ils eurent bientôt recueilli une liste de plus de forfaits qu'il n'en fallait pour mettre cinquante moines dans l'*in pace*¹. Leur séjour avait été long, mais leur menée si adroite qu'il n'en était rien transpiré. Hudson, tout fin qu'il était, touchait au moment de sa perte, qu'il n'en avait pas le moindre soupçon. Cependant le peu d'attention de ces nouveaux venus à lui faire la cour, le secret de leur voyage, leurs sorties tantôt ensemble, tantôt séparés ; leurs fréquentes conférences avec les autres religieux, l'espèce de gens qu'ils visitaient et dont ils étaient visités, lui causèrent quelque inquiétude. Il les épia, il les fit épier, et bientôt l'objet de leur mission fut évident pour lui. Il ne se déconcerta point ; il s'occupa profondément de la manière non d'échapper à l'orage qui le menaçait, mais de l'attirer sur la tête des deux commissaires, et voici le parti très-extraordinaire auquel il s'arrêta :

Il avait séduit une jeune fille, qu'il tenait cachée dans un petit logement du faubourg Saint-Médard. Il court chez elle, et lui tient le discours suivant :

— Mon enfant, tout est découvert, nous sommes perdus ; avant huit jours, vous serez renfermée, et j'ignore ce qu'il sera fait de moi. Point de désespoir, point de cris ; remettez-vous de votre trouble. Écoutez moi, faites ce que je vous dirai, faites-le bien ; je me charge du reste. Demain, je pars pour la campagne. Pendant mon absence, allez trouver deux religieux que je vais vous nommer (et il lui nomma les deux commissaires), demandez à leur parler en secret. Seule avec eux,

¹ Prison monacale dont on ne sortait jamais.

jetez-vous à leurs genoux, implorez leur secours, implorez leur justice, implorez leur médiation auprès du général, sur l'esprit duquel vous savez qu'ils peuvent beaucoup ; pleurez, sanglotez, arrachez-vous les cheveux ; et en pleurant, sanglotant, vous arrachant les cheveux, racontez-leur toute notre histoire, et la racontez de la manière la plus propre à inspirer de la commisération pour vous, de l'horreur contre moi.

— Comment, monsieur, je leur dirai...

— Oui, vous leur direz qui vous êtes ; à qui vous appartenez ; que je vous ai séduite au tribunal de la confession, enlevée d'entre les bras de vos parents, et reléguée dans la maison où vous êtes. Dites qu'après vous avoir ravi l'honneur et précipitée dans le crime, je vous ai abandonnée à la misère ; dites que vous ne savez plus que devenir.

— Mais, mon père...

— Exécutez ce que je vous prescris et ce qui me reste à vous prescrire, ou résolvez votre perte et la mienne. Ces deux moines ne manqueront pas de vous plaindre, de vous assurer de leur assistance, et de vous demander un second rendez-vous, que vous leur accorderez. Ils s'informeront de vous et de vos parents ; et comme vous ne leur aurez rien dit qui ne soit vrai, vous ne pouvez leur devenir suspecte. Après cette première et leur seconde entrevue, je vous prescrirai ce que vous aurez à faire à la troisième. Songez seulement à bien jouer votre rôle.

Tout se passa comme Hudson l'avait imaginé.

Il fit un second voyage. Les deux commissaires en instruisirent la jeune fille ; elle revint dans la maison. Ils lui redemandèrent le récit de sa malheureuse histoire. Tandis qu'elle racontait à l'un, l'autre prenait des notes sur ses tablettes. Ils gémirent sur son sort, l'instruisirent de la désolation de ses parents, qui n'était que trop réelle, et lui promirent sûreté pour sa personne et promptre vengeance de son séducteur,

mais à la condition qu'elle signerait sa déclaration. Cette proposition parut d'abord la révolter ; on insista ; elle consentit. Il n'était plus question que du jour, de l'heure et de l'endroit où se dresserait cet acte, qui demandait du temps et de la commodité...

— Où nous sommes, cela ne se peut ; si le prieur revenait et qu'il m'aperçût... Chez moi, je n'oserais vous le proposer...

Cette fille et les commissaires se séparèrent, s'accordant réciproquement du temps pour lever ces difficultés.

Dès le jour même, Hudson fut informé de ce qui s'était passé. Le voilà au comble de la joie ; il touche au moment de son triomphe : bientôt il apprendra à ces blancs-becs-là à quel homme ils ont affaire.

— Prenez la plume, dit-il à la jeune fille, et donnez-leur rendez-vous dans l'endroit que je vais vous indiquer. Ce rendez-vous leur conviendra, j'en suis sûr. La maison est honnête, et la femme qui l'occupe jouit dans son voisinage, et parmi les autres locataires, de la meilleure réputation.

Cette femme était cependant une de ces intrigantes secrètes qui jouent la dévotion, qui s'insinuent dans les meilleures maisons, qui ont le ton doux, affectueux, patelin, et qui surprennent la confiance des mères et des filles, pour les amener au désordre. C'était l'usage qu'Hudson faisait de celle-ci ; c'était sa marcheuse. Mit-il, ne mit-il pas l'intrigante dans son secret ? c'est ce que j'ignore.

En effet, les deux envoyés du général acceptent le rendez-vous. Les y voilà avec la jeune fille. L'intrigante se retire. On commençait à verbaliser, lorsqu'il se fait un grand bruit dans la maison.

— Messieurs, à qui en voulez-vous ?

— Nous en voulons à la dame Simion. (C'était le nom de l'intrigante.)

— Vous êtes à sa porte.

On frappe violemment à la porte.

— Messieurs, dit la jeune fille aux deux religieux, répondrai-je ?

— Répondez.

— Ouvrirai-je ?

— Ouvrez.

Celui qui parlait ainsi était un commissaire avec lequel Hudson était en liaison intime ; car qui ne connaissait-il pas ? Il lui avait révélé son péril et dicté son rôle.

— Ah ! ah ! dit le commissaire en entrant, deux religieux en tête-à-tête avec une fille ! Elle n'est pas mal.

La jeune fille s'était si indécemment vêtue, qu'il était impossible de se méprendre à son état et à ce qu'elle pouvait avoir à démêler avec deux moines, dont le plus âgé n'avait pas trente ans. Ceux-ci protestaient de leur innocence. Le commissaire ricanait en passant la main sous le menton de la jeune fille, qui s'était jetée à ses pieds, qui demandait grâce.

— Nous sommes en lieu honnête, disaient les moines.

— Oui, oui, en lieu honnête, disait le commissaire.

— Qu'ils étaient venus pour affaire importante.

— L'affaire importante qui conduit ici, nous la connaissons. Mademoiselle, parlez.

— Monsieur le commissaire, ce que ces messieurs vous assurent est la pure vérité...

Cependant le commissaire verbalisait à son tour, et comme il n'y avait rien dans son procès-verbal que l'exposition pure et simple du fait, les deux moines furent obligés de signer.

En descendant, ils trouvèrent tous les locataires sur les paliers de leurs appartements, à la porte de la maison une populace nombreuse, un fiacre, des archers qui les mirent

dans le fiacre, au bruit confus de l'invective et des huées. Ils s'étaient couvert le visage de leurs manteaux, ils se désolaient. Le commissaire perfide s'écriait :

— Eh ! pourquoi, mes pères, fréquenter ces endroits et ces créatures-là ? Cependant ce ne sera rien ; j'ai ordre de la police de vous déposer entre les mains de votre supérieur, qui est un galant homme, indulgent ; il ne mettra pas à cela plus d'importance que cela ne vaut. Je ne crois pas qu'on en use dans vos maisons comme chez les cruels capucins. Si vous aviez affaire à des capucins, ma foi, je vous plaindrais...

Tandis que le commissaire leur parlait, le fiacre s'acheminait vers le couvent, la foule grossissait, l'entourait, le précédait et le suivait à toutes jambes. On entendait ici :

— Qu'est-ce cela ?...

— Ce sont des moines.

— Qu'ont-ils fait ?

— On les a pris chez des filles.

— Des prémontrés chez des filles !

— Eh ! oui, ils courent sur les brisées des carmes et des cordeliers...

Les voilà arrivés. Le commissaire descend, frappe à la porte, frappe encore, frappe une troisième fois ; enfin elle s'ouvre. On avertit le supérieur Hudson, qui se fait attendre une demi-heure au moins, afin de donner au scandale tout son éclat. Il paraît enfin. Le commissaire lui parle à l'oreille ; le commissaire a l'air d'intercéder, Hudson de rejeter durement sa prière. Enfin celui-ci, prenant un visage sévère et un ton brusque, lui dit :

— Je n'ai point de religieux dissolus dans ma maison ; ces gens-là sont deux étrangers qui me sont inconnus, peut-être deux coquins déguisés dont vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira...

A ces mots, la porte se ferme; le commissaire remonte dans la voiture, et dit à nos deux pauvres diables, plus morts que vifs :

— J'y ai fait tout ce que j'ai pu ; je n'aurais jamais cru le père Hudson si dur. Aussi, pourquoi diable aller chez des filles ?

— Si celle avec laquelle vous nous avez trouvés en est une, ce n'est point le libertinage qui nous a menés chez elle.

— Ah ! ah ! mes pères, et c'est à un vieux commissaire que vous dites cela ? Qui êtes-vous ?

— Nous sommes religieux, et l'habit que nous portons est le nôtre.

— Songez que demain il faudra que votre affaire s'éclaircisse ; parlez vrai, je puis peut-être vous servir.

— Nous avons dit vrai... Mais où allons-nous ?

— Au petit Châtelet.

— Au petit Châtelet ! En prison !

— J'en suis désolé.

Ce fut en effet là que Richard et son compagnon furent déposés ; mais le dessein d'Hudson n'était pas de les y laisser. Il était monté en chaise de poste, il était arrivé à Versailles ; il parlait au ministre ; il lui traduisait cette affaire comme il lui convenait :

— Voilà, monseigneur, à quoi l'on s'expose lorsqu'on introduit la réforme dans une maison dissolue, et qu'on en chasse les hérétiques. Un moment plus tard, j'étais perdu, j'étais déshonoré. La persécution n'en restera pas là ; toutes les horreurs dont il est possible de noircir un homme de bien, vous les entendrez ; mais j'espère, monseigneur, que vous vous rappellerez que notre général...

— Je sais, je sais, et je vous plains. Les services que vous avez rendus à l'Église et à votre ordre ne seront point oubliés. Les élus du Seigneur ont de tous les temps été exposés à des

disgrâces : ils ont su les supporter ; il faut savoir imiter leur courage. Comptez sur les bienfaits et la protection du roi. Les moines ! les moines ! je l'ai été, et j'ai connu par expérience ce dont ils sont capables.

— Si le bonheur de l'Église et de l'État voulait que Votre Éminence me survécût, je persévérerais sans crainte.

--- Je ne tarderai pas à vous tirer de là. Allez.

— Non, monseigneur, je ne m'éloignerai pas sans un ordre exprès qui délivre ces deux mauvais religieux...

— Je vois que l'honneur de la religion et de votre habit vous touche au point d'oublier des injures personnelles ; cela est tout à fait chrétien, et j'en suis édifié sans en être surpris d'un homme tel que vous. Cette affaire n'aura point d'éclat.

— Ah ! monseigneur, vous comblez mon âme de joie ! Dans ce moment, c'est tout ce que je redoutais.

— Je vais travailler à cela.

Dès le soir même, Hudson eut l'ordre d'élargissement, et le lendemain Richard et son compagnon, dès la pointe du jour, étaient à vingt lieues de Paris, sous la conduite d'un exempt, qui les remit dans la maison professe. Il était aussi porteur d'une lettre qui enjoignait au général de cesser de pareilles menées, et d'imposer la peine claustrale à nos deux religieux.

Cette aventure jeta la consternation parmi les ennemis d'Hudson ; il n'y avait pas un moine dans sa maison que son regard ne fît trembler. Quelques mois après, il fut pourvu d'une riche abbaye. Le général en conçut un dépit mortel. Il était vieux, et il y avait tout à craindre que l'abbé Hudson ne lui succédât. Il aimait tendrement Richard.

— Mon pauvre ami, lui dit-il un jour, que deviendrais-tu si tu tombais sous l'autorité du scélérat Hudson ? J'en suis effrayé. Tu n'es point engagé : si tu m'en croyais, tu quitterais l'habit...

Richard suivit ce conseil, et revint dans la maison paternelle, qui n'était pas éloignée de l'abbaye possédée par Hudson.

Hudson et Richard fréquentant les mêmes maisons, il était impossible qu'ils ne se rencontrassent pas, et en effet ils se rencontrèrent. Richard était un jour chez la dame d'un château situé entre Châlons et Saint-Dizier, mais plus près de Saint-Dizier que de Châlons, et à une portée de fusil de l'abbaye d'Hudson. La dame lui dit :

— Nous avons ici votre ancien prieur : il est très-aimable, mais, au fond, quel homme est-ce ?

— Le meilleur des amis et le plus dangereux des ennemis.

— Est-ce que vous ne seriez pas tenté de le voir ?

— Nullement.

A peine eut-il fait cette réponse, qu'on entendit le bruit d'un cabriolet qui entraît dans les cours, et qu'on en vit descendre Hudson avec une des plus belles femmes du canton.

— Vous le verrez malgré que vous en ayez, lui dit la dame du château, car c'est lui.

La dame du château et Richard vont au-devant de la dame du cabriolet et de l'abbé Hudson. Les dames s'embrassent ; Hudson, en s'approchant de Richard et le reconnaissant, s'écrie .

— Eh ! c'est vous, mon cher Richard ? Vous avez voulu me perdre, je vous le pardonne ; pardonnez-moi votre visite au petit Châtelet, et n'y pensons plus.

— Convenez, monsieur l'abbé, que vous étiez un grand vaurien.

— Cela se peut.

— Que, si l'on vous avait rendu justice, la visite au Châtelet, ce n'est pas moi, c'est vous qui l'auriez faite.

— Cela se peut... C'est, je crois, au péril que je courus

alors que je dois mes nouvelles mœurs. Ah ! mon cher Richard, combien cela m'a fait réfléchir, et que je suis changé !

— Cette femme avec laquelle vous êtes venu est charmante.

— Je n'ai plus d'yeux pour ces attrails-là.

— Quelle taille !

— Cela m'est devenu bien indifférent.

— Quel embonpoint !

— On revient tôt ou tard d'un plaisir qu'on ne prend que sur le faite d'un toit, au péril, à chaque mouvement, de se rompre le cou.

— Elle a les plus belles mains du monde.

— J'ai renoncé à l'usage de ces mains-là. Une tête bien faite revient à l'esprit de son état, au seul vrai bonheur.

— Et ces yeux qu'elle tourne sur vous à la dérobée ; convenez que vous, qui êtes connaisseur, vous n'en avez guère attaché de plus brillants et de plus doux. Quelle grâce, quelle légèreté et quelle noblesse dans sa démarche, dans son maintien !

— Je ne pense plus à ces vanités ; je lis l'Écriture, je médite les Pères.

— Et de temps en temps les perfections de cette dame. Demeure-t-elle loin du Moncetz ? Son époux est-il jeune ?...

Hudson, impatienté de ces questions, et bien convaincu que Richard ne le prendrait pas pour un saint, lui dit brusquement :

— Mon cher Richard, vous vous f..... de moi, et vous avez raison.

GRESSET

L'un des plus charmants badinages qui aient été écrits dans aucune langue, le poème de *Vert-Vert*, place Gresset au nombre des rares écrivains qui ne vieillissent pas et qui sont toujours lus. L'apparition de ce chef-d'œuvre de fine raillerie fut un véritable événement : « je ne sais, disait J.-B. Rousseau, si tous mes confrères et moi après un chef-d'œuvre aussi surprenant, nous ne devons pas renoncer au métier. » Louis XV et le roi de Prusse s'empressèrent de féliciter l'auteur, et l'Académie française l'appela à siéger dans ses rangs. Mais Gresset avait au plus haut degré l'amour du clocher qui est l'un des traits distinctifs du caractère des Picards ; il quitta Paris et l'Académie française pour venir vivre tranquillement à Amiens, sa ville natale, où il mourut en 1773, aussi estimé pour ses vertus privées que pour son talent.

Gresset avait été nommé président de l'Académie d'Amiens ; à sa mort ses collègues mirent son éloge au concours. Deux hommes qui devaient tous deux laisser une grande célébrité dans l'histoire, Bailly et Robespierre, se présentèrent pour disputer le prix. *L'Éloge* de Bailly se distinguait par de sérieuses qualités littéraires ; celui de Robespierre n'était qu'un lieu commun agrémenté de fautes d'orthographe, rempli de plates déclamations sur la piété et la vertu, de basses flatteries à Louis XVI, « cette tête si chère et si sacrée, » que le rhéteur devait faire tomber dix ans plus tard, d'invectives contre Voltaire. Nous recommandons ce curieux morceau

de littérature aux personnes qui s'obstinent encore à voir dans Robespierre autre chose qu'un misérable assassin ; elles reconnaîtront avec nous qu'il faut que les révolutions aient de bien terribles surprises, pour avoir fait du fruit sec des concours académiques d'Amiens le maître des destinées de la France.

A côté de *Vert-Vert*, Gresset nous a laissé des épîtres, dont l'une, *la Chartreuse*, est un morceau de premier ordre, des odes, des tragédies, un drame, de petits poèmes tels que *le Parrain magnifique* et une comédie *le Méchant*, qui le place au premier rang des poètes comiques du dix-huitième siècle.

Gresset avait ajouté à *Vert-Vert* deux chants qui ne nous sont point parvenus : *les Pensionnaires* et *l'Ouvroir* ; quelques vers de *l'Ouvroir* ont seuls échappé à l'oubli, ils font vivement regretter la perte des autres, on en jugera par ceux qui suivent : l'auteur dit, en parlant des occupations des religieuses :

L'une découpe un *agnus* en losange,
Ou met du rouge à quelque bienheureux ;
L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus
Ou passe au fer le toupet d'un archange,
Tandis qu'ailleurs la mère Saint-Bruno
Tout bonnement ourlait un lavabo.

Vert-Vert est trop connu pour que nous ayons cru devoir le reproduire ici, et nous nous en sommes tenu à la pièce suivante :

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres.¹

¹ Les chapitres formaient à l'origine le Conseil des évêques. Ils étaient composés de prêtres et de diacres, qui recevaient une portion des revenus des églises, et dont les noms étaient inscrits sur un registre nommé canon, *in canone* ; on leur donna par ce motif le nom de *canonici* dont nous avons fait *chanoines*. L'institution des chanoines subit diverses transformations ; attachés d'abord aux églises cathédrales, ils le furent ensuite à des églises moins importantes. Ils formaient un corps nommé *chapitre*. En 1789, il y avait en France 526 chapitres ; les uns étaient

Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris :
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain et quatre enfants de chœur ;
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe ; elle leur sert de mère
Et de soutien : le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Un vétéran de la communauté,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui, dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines :
D'abord servante ; ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déjà trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise ;
Barbe, en un mot, au chapitre susdit
De race en race a gardé son crédit.

très-riches, les autres très-pauvres, c'est à l'un de ces derniers que Gresset fait ici allusion. Le *Lutrin* de Boileau nous montre comme l'épopée des *chapitres*.

Or, chez la dite arriva notre histoire
En juin dernier : l'aventure est notoire.
Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas
Avait usé l'étui des pays bas ;
Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahis-ait par mainte découpure ;
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démantelait la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit : mais que faire ?
Elle était pauvre, et l'étoffe était chère ;
D'une autre part, le chapitre était gueux ;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connaissant parents ni légitime,
N'avait en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grâce de Dieu ;
Il languissait dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût ;
Nécessité tire parti de tout ;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe était un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on parait le lutrin :
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formaient le corps de ce grimoire antique ;
De ses fenillets, par la crasse endurcis,
L'âge avait fait une étoffe en glaci.
La vieille crut qu'on pouvait sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages ;
Elle en prend quatre, et les coud proprement

Pour relier un volume vivant ;
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable ;
Par quoi Lucas, chamarré de plin-chant
Ne craignait plus les insultes du vent.
Or cependant arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office :
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et temps et peines :
Il jure, il sacre et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais par bonheur dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimands renforçant une troupe,
Sans le savoir portait l'office en croupe ;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure, il fait son rapport au chapitre.
On délibère : on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service ;
En quatre tours, il apprend l'exercice.
Déjà d'un air intrépide et dévôt
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :
A livre ouvert le chapitre en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant falot,

Concert grotesque et digne de Callot.

Tout al'ait bien jusques à l'Évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable ;
Et loin de là va, partant comme un trait.
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

Ce que dit Gresset de la gueuserie de certains chapitres est parfaitement exact. Les chanoines, en quelques lieux, étaient obligés d'aller mendier. Les propriétés des chapitres qui formaient, sous le nom de prébendes, les dotations des chanoines, avaient été, dans un grand nombre de localités, usurpées par les seigneurs.

JEAN JOSEPH VADÉ

Vingt pièces de théâtre, la plupart opéras-comiques ou parodies des grands opéras, quelques contes en vers, la *Pipe cassée*, poème, et quelques nouvelles en prose, tel est le langage littéraire de Vadé.

Né à Ham en 1720, contrôleur de l'impôt du vingtième à Soissons en 1739, secrétaire du duc d'Agénois, en 1743, l'auteur de la *Pipe cassée*, est mort en 1759 des suites d'une opération nécessitée par un abcès à la vessie ; il est resté célèbre comme créateur du genre *poissard*, mais nous ferons remarquer que ce mot genre *poissard*, qui avait un sens au dix-huitième siècle, ne peut aujourd'hui être pris dans la même acception. Sous l'ancien régime, on n'admettait pas que la littérature s'occupât du peuple ; on regardait comme grossières les œuvres où il était mis en scène, et le mot *poissard* répondait à cette idée, parce que l'on donnait le nom de *poissardes* aux femmes des dernières classes, qui épuisaient dans la conversation ou dans les disputes les mots les plus mal sonnans et les trivialités les plus cyniques. Vadé n'est jamais tombé si bas ; et son mérite est d'avoir le premier tenté l'étude de ce qu'on appellerait aujourd'hui les mœurs populaires ; il est en ce sens le précurseur de Paul de Kock et d'Henri Monnier, et ce n'est pas nous qui le blâmerons d'avoir pensé que cette étude avait droit de prendre rang dans la littérature. Quel que soit du reste le jugement que l'on porte sur Vadé, on ne peut lui refuser beaucoup de verve et d'es-

prit. Ses chansons en valent bien d'autres restées plus célèbres, et l'on cite encore aujourd'hui ce couplet :

Je suis un garçisse Nouveau
Qui s'aime et qui s'admire,
Mais dans le vin et non dans l'eau
Sans cesse je me mire.
En y voyant le coloris
Qu'il donne à mon vi-age
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

LES AMANS CONSTANS JUSQU'AU TRÉPAS.

L'auteur était dans une maison de campagne, quand il composa cette historiette, qui fut faite du soir au matin. La compagnie lui proposa le sujet que voici :

Il faut que le héros soit brûlé,
qu'il soit noyé, qu'il ait la gale et
qu'il soit pendu; ensuite qu'il
épouse sa maîtresse.

Il faut que l'héroïne soit en-
ragée, qu'elle passe par les ba-
guettes, qu'elle se jette par les
fenêtres.

Sans entrer dans le détail de la naissance, de l'enfance, de l'éducation et des qualités de celui dont je rapporte les aventures, je me bornerai seulement à le mettre sur la scène du monde dès l'âge de dix-huit ans.

C'est à cet âge heureux que Félix vint à Paris ne possédant pour tout bien qu'un peigne à deux côtés, avec lequel il se promettait de se rendre un jour utile à soi-même, à ses parents et à sa patrie.

Cet instrument n'annonçait pas sans doute des talents supérieurs pour la poésie, ni pour la musique ; aussi ne s'en piquait-il pas : il avait négligé ces superfluités pour s'attacher à l'art solide de friser et de raser proprement à la manière de la province, et c'est en faveur de son habileté qu'il entra en qualité de premier et unique garçon chez M. Tranchant, chi-

rurgien dans le faubourg Saint-Marceau¹, qui comptait parmi ses pratiques la compagnie des gardes françaises du quartier. On sait que ces messieurs sont assez sans-*laçons* ; aussi Félix le dimanche en retapait en une heure douze d'une main et autant de l'autre. A l'égard des barbes, M. Tranchant les expédiait avec une rapidité incroyable ; et comme il était grand causeur satirique, tout en rasant son homme, il emportait la pièce. Plusieurs à qui cette façon d'agir ne plaisait pas le menaçaient de le quitter ; mais le patelin M. Tranchant savait apaiser son monde, et au moyen d'une toile d'araignée qu'il vous appliquait sur le menton et qui couvrait la coupure, on s'en allait en louant la commodité de son expédient.

Entre autres têtes que l'adroit Félix allait embellir en ville, celle de M. Honoré, boulanger du coin, l'occupait par prédilection, à cause d'une nièce que le bonhomme élevait et qui prenait un merveilleux plaisir aux histoires que racontait le galant frater. Il s'insinua si bien dans l'esprit de l'un et dans le cœur de l'autre que M. Honoré lui proposa une petite chambre vacante au cinquième, afin d'y travailler pour son compte ; Félix parut aussi ardent à l'accepter qu'habile à donner des marques verbales de sa reconnaissance, au grand contentement de mademoiselle Babet Casuel (c'est le nom de la nièce). Il prit donc possession de son nouvel atelier, et dès le lendemain son hôte généreux et la Providence lui firent pleuvoir des gens mal peignés qu'il renvoyait contents comme des rois, et beaux comme des amours. Peu à peu Félix s'arrondissait dans son petit manoir qu'il avait rendu assez honnête, pour que l'oncle et la nièce y montassent les soirs. Le bonhomme aimait beaucoup la triomphe d'Auvergne, et l'amoureux Félix pour jouir plus longtemps de la présence de Babet Casuel, perdait toujours partie, revanche, le tout, les

¹ On sait que sous l'ancien régime les chirurgiens exerçaient le métier de barbiers.

moitiés et le tout du tout : la belle sentait jusqu'à l'âme le motif de cette complaisance, outre la qualité de beau joueur qu'il laissait voir à travers un air content. Il est vrai qu'on ne jouait rien ; mais la gloire n'est-elle donc pas quelque chose ? il la sacrifiait à Babet pour laquelle il sentait de jour en jour croître son penchant. Ils n'attendaient qu'un moment favorable pour s'en faire mutuellement l'aveu : ce moment arriva bientôt après. M. Honoré, en sa qualité de juré de la communauté¹ fut obligé, le mercredi suivant, d'assister à une réception de maître ; il laissa à Babet le soin de gouverner sa maison et elle-même.

Elle s'acquitta fort bien, du premier point, et l'Amour se chargea de l'autre.

L'impatient Félix, averti de l'absence de M. Honoré, descendit chez Babet à dessein de lui tenir compagnie. Cette politesse, loin de lui déplaire, servit de prétexte à quelques questions tendres auxquelles l'animé Félix répondit avec transport. La timide Babet répliqua en rougissant ; un baiser survint, les serments ensuite ; et les voilà amants. Félix se mourait d'envie d'assurer à sa maîtresse qu'il l'aimait avec passion ; elle craignait de son côté qu'il ne doutât de la sienne ; de sorte que l'envie de l'un et la crainte de l'autre les conduisirent fort loin sans sortir de la chambre. Babet après être revenue du voyage, se mit à pleurer, c'est l'usage ; il la consola de la même manière qu'il l'avait affligée ; c'est la règle.

Les moments que l'on passe avec ce que l'on aime sont aussi doux qu'ils coulent rapidement. La nuit s'avancait sans qu'ils s'en aperçussent (les amants heureux ne prennent garde à rien) : il fallut se quitter moitié par économie, moitié pour ne pas être surpris par M. Honoré qui arriva un instant après leur séparation. La nièce sauta au col de son oncle ; il

¹ C'est-à-dire de syndic, d'administrateur de la corporation des boulangers.

attribua ses caresses au plaisir qu'elle avait le revoir sitôt, et il allait lui rendre cinq ou six embrassades, lorsqu'un garçon boulanger mécontent des rigueurs de Babet monta, et tirant à part M. Honoré, le mit au fait de la fragilité de mademoiselle Casuel.

— Oui, monsieur, ajouta-t-il, j'ai vu par le trou de la serrure le téméraire baigneur lui manquer trois ou quatre fois de respect.

Le vieux juré furieux appelle de toutes ses forces l'heureux Félix qui, ne se doutant de rien, se présente d'un air caressant ; M. Honoré et son garçon, le saisissant au collet, le chargent de coups et d'invectives, et le traînent impitoyablement en bas. La craintive Babet arrive toute éplorée, demande grâce : on la soufflette ; elle crie à l'aide, au secours, au feu... Elle avait raison, car son amant était pour lors dans le four, et sans l'activité des voisins qui le retirèrent, il était cuit ; heureusement il en fut quitte pour ne l'être qu'un peu. Comme on l'avait enfourné la tête devant, le feu ne lui avait point endommagé les pieds ; il y parut bien par l'usage qu'il se mit à en faire en s'échappant, et perçant à travers les gens du guet que le tumulte avait attirés. M. Honoré crie sur lui : *Au voleur !* toute l'esconade le suit en criant : *Arrête, arrête !* Personne n'osait, il avait l'air d'un diable à moitié rôti sortant de l'enfer ; on se rangeait même pour l'éviter. La garde le poursuivant jusqu'au bord de la rivière croyait enfin le tenir, à cause de la barrière liquide qui s'opposait à sa fuite ; mais le courageux Félix se lance à leurs yeux dans l'onde, et y trouve un refuge contre le fer et le feu. Le guet, ne jugeant pas à propos de rouiller ses armes, le vit en enrageant parvenir à l'autre bord et s'en retourna honteusement chez M. Honoré, qui leur dit qu'ils couraient comme des fiacres et que le sergent méritait d'être cassé.

Amour ! que tes faveurs ont souvent des suites funestes !

(cette pensée n'est pas neuve). La triste Babet, livrée aux horreurs de l'affront, n'osait plus sortir ; tout le quartier savait son aventure ; tourmentée, d'ailleurs, par l'absence et le sort malheureux de son amant, outragée chaque jour par les reproches amers de son oncle, tout son espoir était le trépas (rien n'est moins gai que cette situation) ; elle ne se voyait pour toute compagnie qu'un petit chien qu'elle avait beaucoup aimé, mais qu'elle négligeait si fort que, l'ayant laissé longtemps sans prendre de nourriture, il essaya un jour, pour vivre, de lui manger une main, et commença par lui mordre si vivement le doigt, qu'elle poussa un cri douloureux, auquel son oncle accourut. Le petit Favori, au lieu de le flatter comme à l'ordinaire, sauta sur lui en grinçant les dents. M. Honoré, d'un coup de pied, le mit hors d'état d'en avoir jamais le dessein. Ce sévère boulanger secourut la blessée avec un soin barbare, en disant que c'était une punition du ciel, et souhaitant de tout son cœur que la plaie fût dangereuse. L'inexorable Thésée ne fut pas mieux servi par Neptune (lorsqu'il lui adressa contre son fils le vœu le plus cruel et le plus indiscret) que le fut l'inflexible Honoré. A quelque temps de là, sa malheureuse nièce roulait les yeux, s'enfonçait les ongles dans les fesses, et se donnait des coups de pieds dans le sein, en criant à qui l'approchait :

— Otez-vous, retirez-vous, je vous mordrai.

Ces mots prononcés avec fureur avaient si bien l'air de ce qu'on appelle accès de rage, que c'était à qui n'avancerait pas. On jugea par l'écume épaisse qui lui sortait de la bouche que c'était un effet de la morsure de feu Favori. On s'empara d'elle dans un bon moment pour la garrotter et la conduire à la mer.

Si tant de malheurs à la fois accablaient cette pauvre infortunée, de son côté, le fugitif Félix réfugié à Pontoise n'était pas à son aise : il était devenu moins beau narrateur et moins

plaisant; son minois, disgracié par la brûlure, lui faisait un tort considérable (tant la figure sied bien au métier). Ayant vu faire à M. Tranchant quelque opération de chirurgie, il se mit dans la tête d'exercer le peu qu'il en savait. Si quelqu'un de ceux qui l'occupaient se plaignait d'un mal de tête, Félix offrait de le trépaner à peu de frais; nul n'était curieux d'user de ce remède, quelque doux qu'il parut, on se bornait à le laisser le maître de tirer quelques palettes de sang; mais ne sachant pas saigner, il se déclarait ennemi des partisans de la lancette, et se tirait adroitement du piège que lui tendait l'ignorance, en ordonnant, en place de saignée, une tisane composée de beaucoup de réglisse et de peu de chiendent, que le malade trouvait excellente. Dans le nombre de trois ou quatre malheureux qu'il médicamentait, il s'en trouva un entaché de cette âcreté d'humeur qui, s'épanchant en forme de petits grenats sur les mains et entre les doigts, cause un joli chatouillement qui invite à se gratter avec une cuisante volupté. Le présomptueux Esculape entreprit de le tirer d'affaire; mais soit que le mal fût contagieux, ou soit que sainte Reine, à qui ces sortes de cures appartiennent, voulût le punir d'aller sur ses brisées, loin de guérir son malade, Félix gagna lui-même la gale. Jamais gale ne fut plus déplacée, d'autant qu'il était obligé par état d'avoir les mains propres. Désespéré de cet accident, il s'avisa de mettre des gants et de savonner ainsi les visages; on le trouva fort mauvais; il eut beau protester que c'était depuis peu la mode à Paris, on l'envoya au diable, et on persista si fort à vouloir être rasé à la manière de Pontoise, c'est-à-dire les mains nues, que Félix ne pouvant s'y résoudre, perdit ses pratiques et passa encore pour un homme entêté. Privé des ressources manuelles, et sa dernière opération manquée lui ayant fait perdre la confiance publique, d'ailleurs dévoré par son amour qui le touchait plus que tout le reste, il s'engagea et, à tout hasard, écrivit à

sa chère Babet le dernier parti qu'il venait de prendre. Elle était de retour de Dieppe, et avait été plongée sept fois dans l'onde salée avec succès ; mais si la mer guérit de la rage, elle ne peut rien sur celle de l'amour ; rien n'avait éteint l'ardeur de la constante Babet ; elle était plongée journellement dans les plus sombres réflexions ; elle était prête à exécuter tout ce que le dégoût de la vie peut conseiller, lorsque son oncle vint lui faire la lecture de la lettre de Félix, qu'il avait interceptée, et prenant de là occasion de lui faire de belles, longues et pieuses remontrances qu'elle écouta comme quelqu'un qui ne s'en souciait guère, il l'exhorta à faire son profit de ce qu'il venait de lui prêcher.

— Crois-moi, ajouta-t-il, ne pense plus à ce coquin ; le voilà soldat, renonces-y : va-t-en dimanche à confesse, et sois à l'avenir plus sage ; j'oublierai le passé.

Elle ne lui répondit pas un mot ; le grave sermoneur, persuadé de l'efficacité de son sermon, la laissa penser aux moyens de rentrer dans la voie du salut. La silencieuse Babet n'aspirant qu'à la consolation de savoir où était son amant, et instruite de son prochain départ pour l'armée, ne balance pas entre la tristesse de rester avec son oncle, et le charme de suivre un amant adoré ; faire une petite pacotille, la convertir en argent, partir avec courage, arriver enfin à Pontoise, ne lui coûtèrent que six heures de temps.

O pouvoir ! ô force des premières inclinations ! Babet court, demande, cherche et trouve enfin son cher Félix ; il n'était plus joli, mais l'amour en était cause ; c'était, au contraire, un grain de beauté pour les yeux de la tendre Babet. Rassemblez ici toutes les reconnaissances des tragédies, des comédies larmoyantes et des romans ; joignez-y, si vous voulez, tout ce que vous êtes capable de sentir en de pareils instants, je vous défie d'approcher de cent lieues des transports de leur âme ; ils restèrent si longtemps serrés dans leurs

mutuels embrassements, et les larmes avaient coulé si abondamment de leurs yeux, étant visage contre visage, que les paupières de Babet s'étaient collées à celles de Félix, de façon qu'on eut toutes les peines du monde à les détacher.

Les plaisirs tranquilles ne paraissaient pas faits pour eux ; Félix eut ordre le surlendemain de joindre le régiment ; Babet le suivit avec fermeté ; le plaisir d'être ensemble leur rendit la route moins pénible et moins longue. A leur arrivée, on incorpora le nouveau soldat. Il fallut apprendre à faire l'exercice, monter la garde, fournir la chambrée de toutes les menues nécessités ; la sensible Babet l'aidait dans cette corvée. Les camarades de Félix, trouvant sa maîtresse jolie, lui donnaient quelquefois de petits baisers qui ne demandaient pas mieux que de caractériser l'insolence ; son sergent même la courtisait de près ; cette faveur insigne eût été pour toute autre que Babet un écueil contre lequel la fidélité aurait pu échouer ; mais elle n'y répondit que par les dédains les plus marqués ; le vindicatif sergent, après de vaines tentatives, et des propositions aussi vaines, résolut de s'en venger par les voies de l'ignominie ; il surprit adroitement la montre du lieutenant, et accusa Babet de ce larcin ; en vain elle s'en défendit : ni les protestations de la probité, ni les larmes de l'innocence ne la justifèrent. Son ennemi, chargé de visiter ses hardes et son linge, n'eut pas de peine à y glisser ce qu'il affectait d'y chercher, et, montrant le vol aux deux témoins qui l'assistaient, il n'en fallut pas davantage pour faire emprisonner la pauvre Babet. Son jugement fut bientôt rendu, et elle se vit condamnée à passer par les baguettes. Son amant même fut nommé pour être du nombre de ceux qui devaient faire cette injuste exécution.

Figurez-vous la douleur du triste Félix, lorsque celle qu'il chérissait plus que lui-même, et qu'il savait n'être point coupable, parut sur la place d'armes les mains liées, les épaules

nues et toute tremblante et éplorée d'un si cruel appareil. Elle passa enfin ; trente coups de verges à la première passe de lui enlevèrent l'épiderme, et le sang, se faisant place à travers les sillons que le supplice traçait sur la chair, laissait voir le spectacle le plus touchant. Quel moment pour le malheureux Félix ! Le cruel sergent, ayant remarqué qu'il n'avait point frappé comme les autres, lui appliqua plusieurs coups de canne ; le brave Félix, moins outré de cette injure que furieux des tourments que sa maîtresse souffrait par la fausse accusation de ce malheureux, tira son épée et, la lui plongeant dans le sein, vengea à la fois et son outrage et celui que l'on avait la barbarie de faire à sa maîtresse.

Un malheur en entraîne toujours un autre ; l'infortuné Félix fut conduit au cachot ; le conseil de guerre prononça soudain son arrêt, et l'on devine aisément le reste de cet effroyable tableau sur lequel je tire le rideau pour suivre des yeux la désolée Babet qui, trop instruite du sort qu'éprouvait son cher Félix, et ne voulant point lui survivre, se précipita par sa fenêtre qui, heureusement, n'était pas élevée ; on courut à son secours. Le sergent, de son côté, prêt à expirer, découvrit au confesseur qui l'exhortait toute la noirceur de son action. Il dépêcha un exprès pour en instruire les juges qui, indignés d'un tel crime, ordonnèrent de couper la corde à laquelle était suspendu l'innocent Félix, et, par un hasard bien rare, il en était encore temps. Lui et sa maîtresse furent réhabilités, et peu de temps après, on les maria avec les biens que le sergent leur avait légués en réparation d'honneur. Félix eut son congé pour rien, et même tous les officiers contribuèrent à une quête générale qui les mit à leur aise ; ils retournèrent chez M. Honoré, qui les reçut avec tendresse, et ils vécurent ensemble unis et constants jusqu'à la fin de leur vie.

FLORIAN

Né en 1755, Florian est mort en 1794. Il débuta dans la carrière littéraire en 1783, par un roman imité de Cervantes. Ce livre obtint beaucoup de succès, et l'auteur, qui écrivait avec une grande facilité, composa dans l'espace de douze ans deux autres romans *Numa Pompilius* et *Gonzalve de Cordoue*, des pastorales, des églogues, des nouvelles, des contes, des pièces de théâtres, des arlequinades, et des fables dont la réputation, justement méritée, a survécu à celle de ses autres ouvrages. Ses nouvelles qui nous avaient charmé dans notre jeunesse, nous ont paru assez fades quand nous les avons relues pour composer ce volume. On y retrouve la fausse sentimentalité qui a trop souvent déteint sur les meilleurs écrivains du dix-huitième siècle, et après mûr examen, nous nous sommes arrêtés au morceau suivant, qui se distingue par de brillantes qualités littéraires.

LE TOURTEREAU.

Lorsque j'ai dit que le bonheur suprême
Était d'avoir un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,

Ou la flétrir : triste choix j en conviens.
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.
Je vous connais, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes ;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité ;
Et vous surtout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité,
Je vous connais ; et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,
Vos mauvais tours qui souvent font pleurer,
Et dont je veux faire un conte pour rire.

Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisait encore sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie :
Seul, sans parents, à quel triste destin,
Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre ?
On ne sent pas dans une âme si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.

Après deux jours pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine ;
La branche plie, et l'oiseau chancelant
Perd l'équilibre, et tombant et volant,
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe près de lui
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant les ailes,
Et par ses cris implorant leur appui,

Il leur disait : — Soulagez ma misère ;
C'est moi, c'est moi, n'êtes-vous pas ma mère ?

Chez les oiseaux, hélas ! comme chez nous,
Chacun pour soi : c'est la grande science ;
Notre orphelin en fit l'expérience.
Nul ne répond à ses accents si doux :
Il reste seul ; mais, grâce à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,
Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.

L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt ; l'hiver se fait sentir.
Le tourtereau souffrit de la froidure,
Car ici-bas nous sommes pour souffrir ;
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir,
Et l'important c'est de ne pas mourir.
Le jeune oiseau voit le printemps renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir :
Autour de lui tout prend un nouvel être ;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour,
Font retentir l'écho de leur ramage,
Et les ramiers agitent le feuillage,
Témoin discret des plaisirs de l'amour.
Le tourtereau regarde, observe, admire ;
Il s'inquiète, il sent un vide affreux :
— Eh quoi ! dit-il, je me croyais heureux
Et malgré moi cependant je soupire !
Ah ! ces oiseaux sont plus heureux que moi ;
Le tendre hymen les retient sous sa loi,
Ils ont chacun leur épouse chérie ;
Je suis tout seul ; c'est pourquoi je m'ennuie,
Mais dès demain je vais faire comme eux,

Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux.

Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile ;
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,
Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec charmant et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage ,
Tout lui promet un triomphe éclatant ;
Certain de plaire, il part au même instant.
Ainsi partit de la rive troyenne,
Le beau Pâris allant séduire Hélène.

Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite
Il aperçoit une jeune alouette,
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré courait dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin ;
A l'aborder aussitôt il s'apprête,
Et par ces mots ouvre le tête-à-tête :
— Gentil objet, je suis un étranger
Qui, jugeant bien qu'il nous est nécessaire
Pour être heureux et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance,
Je l'ai senti d'abord en vous voyant ;
Plaire est un point qui de moi ne dépend,
Je n'en demande, hélas ! que l'espérance.
Lors il se tait. A ce doux compliment,
Les yeux baissés, répondit l'alouette,
Sans se fâcher et presque tendrement

Comme répond une habile coquette,
Qui sans l'aimer, veut garder un amant.

Notre héros est admis à sa suite :
Mais tout à coup l'alouette dans l'air
S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend, monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd ;
Il la retrouve, et la reperd encore :
— Ah ! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus ; ce n'est pas en courant
Qu'on fait l'amour : je ne m'y connais guère,
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment
Et le bonheur va toujours doucement.

— Cela se peut, lui répond l'alouette,
Mais nous avons chacun notre plaisir ;
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite ;
Je le remplis et c'est là mon bonheur.

Elle parlait, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisait tourner au bout d'une ficelle,
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend :
Mais c'est en vain, et, dans le même instant
Le filet part, et prend notre étourdie.
Son tendre amant venait la secourir ;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile ;
Et ne pouvant que la plaindre et s'enfuir
Sur une branche il alla réfléchir.

— Me voilà veuf avant d'être en ménage !
Se disait-il ; je serais bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant ces folles alouettes :
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes ;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et pourtant moins perfide,
Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon ; mais le repos vaut mieux.

Il dit, et part. A ses yeux se présente
Dans un blé vert une caille pesante,
Que l'embonpoint fait marcher lentement.
Son air naïf et sa mine innocente
Charment l'oiseau, qui descend promptement,
S'abat près d'elle et fait son compliment.

— Ah ! vous m'aimez ? vraiment, j'en suis ravie,
Lui dit la caille ; eh bien ! restez ici ;
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contents, car je vous aime aussi.
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
— Quel naturel ! s'écriait notre oiseau ;
Comme elle est simple ! et que mon sort est beau
De posséder cette âme toute neuve !
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien ;
Et son époux n'en veut pas davantage.

La paix, l'amour régnaient dans le ménage,
Quand vers le soir son heureux tourtereau
Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,
Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux :

— Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parents ? — Non, ce sont mes époux.
— Comment ! — Sans doute. — Ils sont sept ! — Le huitième
Ce sera vous, s'il vous plaît, désormais ;
Tous sont heureux, tous sont traités de même ;
Par ce moyen je les maintiens en paix ;
C'est fatigant, mais je me sacrifie.

— Et moi je pars, et je reprends ma foi ;
Tout votre cœur n'était pas trop pour moi,
Je n'en veux point la huitième partie.
Lors il s'envole, et, tout plein de dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.

On dort bien mal, quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
— Je fus, dit-il, malheureux en amour ;
Mais c'est ma faute et je prétends mieux faire ;
Dorénavant je veux voir, réfléchir,
Examiner avant que de choisir,
Et m'assurer surtout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maîtresse ;
Si l'on m'attrape il faudra qu'on soit fin.

Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage
Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas :
Elle passait pour être un peu revêche ;
C'était tout simple, elle était pie-grièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,

Puis on s'aima, bientôt on se le dit :
Plutôt qu'une autre une prude est **séduite**.

La pie-grièche adore son amant ;
Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie, et, toujours en fureur
A coups de bec lui marquant sa tendresse
Elle le bat pour s'attacher son cœur.
Puis elle pleure et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas ;
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux
Tous les matins s'assurer son époux
Et le forcer à n'être point volage.

Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile ;
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid, et va toujours volant
Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de temps il fit bien du chemin ;
Il voulait fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire ;
— Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus,
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite ;
Je serai loin de la dame aux vertus ;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible

De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé.
Je méritais une telle maîtresse,
Jusqu'au tombeau j'aurais su la chérir :
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir ;
Mais il n'est point d'oiseau de mon espèce.
— Vous vous trompez lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle ;
Tout comme vous je suis tendre et fidèle.
Peut-être aussi méritai-je un amant :
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie.

L'oiseau l'observe et la trouvant jolie
Il s'en approche, il parle ; on lui répond :
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grâce ingénue.
Ils étaient nés pour se plaire tous deux ;
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son âme émue
Un feu secret, et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie ;
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur ;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

LE COMTE DE CAYLUS

Nous avons rencontré parmi les conteurs un grand publiciste, Montesquieu; nous y rencontrons maintenant un grand érudit, le comte de Caylus. Ses travaux sur l'antiquité grecque et romaine, sur la peinture et la sculpture chez les anciens, les savants mémoires, au nombre de quarante-cinq, qu'il a publiés dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, l'ont placé au premier rang des archéologues; mais il n'a point cru déroger en se distrayant des études les plus sérieuses par des fantaisies de pure imagination. Les deux morceaux suivants prouvent que son esprit était au niveau de son érudition.

Né en 1692, le comte de Caylus est mort en 1763.

HISTOIRE DU SORCIER GALICHET.

On croit qu'il n'y a de sorciers que les vaches espagnoles : un esprit fort a bientôt dit cela; mais je pense qu'on doit plutôt s'en rapporter à moi qui suis un esprit faible. Je n'en veux pour preuve que M. Galichet, qui n'était ni vache, ni espagnol, et qui cependant avait l'honneur d'être sorcier.

C'est lui qui fit teindre un cheval bai et le vendit pour un cheval noir.

C'est lui qui fit passer pour l'âme d'un jacobin une grande fille habillée de blanc, qui venait toutes les nuits voir le père procureur.

C'est lui qui fit pleuvoir des chauves-souris sur le couvent des religieuses de Montereau, le jour que les mousquetaires y arrivèrent.

C'est lui qui fit paraître tous les soirs un lapin blanc dans la chambre de madame l'abbesse, sans que l'on parvint à le prendre, parce que M. Galichet avait prédit qu'on ne pourrait l'attraper que lorsque madame l'abbesse serrerait les jambes.

Je ne finirais point si le souvenir des tours qu'il m'a joués ne m'ôtait pas le souvenir de ceux qu'il a joués aux autres. Il est vrai que tout cela ne me serait pas encore arrivé, si je n'avais voulu avoir famille. C'est sans contredit une grande peine pour un honnête homme que de se marier, tant il y a d'espèces différentes de femmes : sages, sensibles, prudes, coquettes, tristes, gaies, laides, jolies, le choix en est également embarrassant.

Les sages n'ont que l'amour-propre ; elles se remercient d'une vertu dont la nature fait souvent tous les frais ; l'orgueil fait leur sévérité ; l'obstination fait leur persévérance ; l'aigreur forme leur caractère ; elles ne veulent point d'amants, ne peuvent point avoir d'amis. Toute la charge retombe sur le pauvre mari, qui est en vérité bien à plaindre lorsque sa femme est impérieuse et qu'elle n'a qu'un serviteur. Je me suis étendu sur ce portrait des femmes vertueuses, parce que c'est le défaut le plus essentiel à corriger dans la société ; à l'égard des autres, je n'en dirai qu'un mot. Les femmes sensibles sont à charge, les prudes sont trompeuses, les coquettes sont inquiétantes, les tristes sont ennuyeuses, les enjouées

vous raillent, les jolies vous laissent et les laides vous restent.

J'avais toujours fait ces réflexions pour demeurer garçon ; mais il suffit de faire des réflexions pour être tenté de faire des sottises ; j'en suis la preuve : j'ai commencé par les unes et fini par les autres.

Je fus possédé du démon du mariage ; cela m'en fit acquérir un autre, qui fut ma femme malheureusement : le premier passe et le second demeure. C'était la fille de M. Galichet ; elle s'appelait Claudine Galichet.

Je ne l'aurais pas épousée si j'avais connu son père pour ce qu'il était ; mais je le croyais mon ami, c'en était assez pour que je ne le crusse pas sorcier. Mademoiselle sa fille était un composé de toutes les dames dont je viens d'avoir l'honneur de parler ; elle avait la taille courte, les hanches grosses, les jambes rondes et les cuisses menues. Ce dernier accident venait de M. son père, qui avait marmotté quelques paroles pour que ses pieds fussent mis au bout de ses cuisses, au lieu de les mettre au bout de ses jambes ; ce qui fut cause qu'on donna aux uns la place des autres.

Je demandai à M. Galichet pourquoi il avait fait cet arrangement : il me répondit que c'était pour la rendre modeste. Malgré tous ces inconvénients, je m'avisai d'en être jaloux, et un marguillier s'avisa d'en être amoureux : il est vrai qu'il était plus excusable, parce qu'il ne l'avait jamais vue, et que je la voyais tous les jours. C'était sur sa réputation de science qu'il avait pris feu si vite ; elle savait par cœur le petit et le grand Albert. Il me priait tous les jours de le présenter ; j'é-ludais adroitement, parce qu'il était dans l'habitude, comme tout le monde, de demander : Comment vous portez-vous ? Et ma femme avait coutume de répondre, comme bien d'autres : Fort à votre service. J'avais peur que le marguillier ne la prît au mot. C'était trop aimer la justesse du dialogue ; cela me déplaisait : il fallait cependant qu'elle eût entendu parler de

lui ; car elle me dit un jour qu'elle voulait apprendre à danser. J'en fus étonné ; je lui demandai quel maître elle voulait prendre : elle me répondit qu'elle voulait prendre le marguillier. J'en fus confondu, je n'avais jamais ouï-dire que les marguilliers fussent maîtres à danser. J'en portai mes plaintes à M. Galichet, un jour que nous déjeûnions ensemble, à Gouesse chez madame Dubié avec un cochon de lait et un pain de quatre livres : il me dit que sa fille était naturellement sauteuse, et qu'il fallait que je me portasse à ses goûts. Je me mis en colère ; il ne s'en émut pas davantage, et croqua de sang-froid toute la peau du cochon, et ne me laissa que la viande. J'étais si piqué que je n'en laissai point ; cela me donna une si grande liberté de ventre, que je me relevai pendant quinze nuits tous les quarts-d'heure. Je défendis à ma femme d'en rien dire à son père ; je ne me souciais pas que l'on sût toute la dépense que je faisais de ce côté-là.

Le beau-père me railla sur la pâleur de mon visage, et me fit entendre qu'apparemment j'aimais trop fort Claudine Galichet : il me poussa si loin que je lui avouai ma maladie : il me répliqua qu'il fallait la faire cesser en y mettant un nœud. Je ne m'attendais pas que le maudit sorcier voulût me jeter le sort qu'on jette quelquefois à un nouveau marié pour l'empêcher de se vanter. Je m'aperçus bientôt de l'aventure ; je ne dis pas d'abord à madame ce dont il était question, mais elle s'en douta ; elle me fit des plaisanteries. Comme elle avait l'ironie aigre, et moi l'esprit âcre, je me fâchai et je m'en plaignis encore à Galichet. — De quoi l'accusez-vous ; me demandait-il ? est-ce de n'être pas assez complaisante ? Peut-être l'importunez-vous trop. Il sourit à ces mots, et moi je fus tenté de lui donner un coup de poing. — Mon cher ami, continua-t-il, je connais votre mal, vous ne pourrez en être délivré, à moins que le marguillier ne vous fasse ce que vous ne pourriez lui faire s'il était marié.

Je n'y voulus jamais consentir. — A quoi voulez-vous donc que je m'occupe, me repartit Claudine ? — A lire, repliquai-je avec colère ; je vous achèterai un almanach royal, vous n'avez qu'à vous instruire. — Eh bien, repartit mon beau-père, elle lira, puisque vous le voulez ; mais je vous déclare que ce sera un pupitre qui vous jouera le tour. — Vous le prenez donc par-là, répondis-je, je l'attraperai bien, elle ne lira que des brochures, et il n'y aura pas plus de pupitre dans la maison que chez Bonnefoi le procureur. Galichet me rit au nez, je ne sus pas pourquoi ; je l'ai appris depuis, et je vais vous en instruire.

Un soir j'étais rentré chez moi fort fatigué ; j'avais mis mon bonnet de nuit pour paraître plus gai, et mes pantoufles, afin de mieux raisonner ; ma femme était à l'autre bout de la chambre, je ne la regardais pas, de peur de la voir ; elle ne me parlait pas, de peur de s'ennuyer. C'est ainsi que depuis mon petit accident nous vivions en bonne intelligence : je lui ordonnai, en lui tournant le dos, de me lire quelques sottises nouvelles. Elle me répondit qu'elle tenait une historiette nouvelle d'un amant qui s'était introduit chez sa maîtresse en se changeant en livre. — Cela doit être bien fou, lui dis-je aussitôt ; et quel titre cela a-t-il ? — *Façon de grandir vite*. — Assurément, poursuivis-je, je ne sais pas de quoi on ne s'avise point ; allons, lisez-m'en quelque chose, tandis que je vais m'endormir en me chauffant les pieds. Elle commença en ces termes : — Oui, je vous aime, c'est par un pouvoir supérieur que je me suis introduit sous cette forme, c'est celle qui me convient. Tant qu'un amant soupire sans être sûr de plaire, ce n'est qu'une brochure.

— Oh ! parbleu, dis-je alors, il faut convenir que cette idée-là est bien folle ; voilà comme sont tous les ouvrages d'aujourd'hui, il n'a pas le sens commun. Ma femme retourna le feuillet et continua ainsi : — Puisque vous poursuivez votre lecture, il faut apparemment que vous n'ayez pas pour moi une haine

bien marquée; songez que je ne dois tenir mon relief que de vos sentiments. Quelle volupté de devoir son être à sa maîtresse ! Si vous acceptiez mes vœux, si vous y répondiez, j'irais toujours en augmentant. Ah ! quel bonheur pour moi si je devenais dans vos mains un livre de bibliothèque !—En vérité, m'écriai-je, cela est aussi trop extravagant ; j'aime qu'on garde la vraisemblance. Ma femme ne lut ensuite qu'avec une voix tremblante ; je crus que c'était par crainte ; je me trompais, c'était parce qu'elle rendait le livre *in-octavo*.—Eh, continuez madame, lui dis-je, pourquoi trembler ? Soyez sûre que ces misères-là ne me font nulle impression. Elle voulut poursuivre, j'entendis des paroles coupées par des soupirs : — Ah ! seigneur, disait-elle..... vous êtes dans mes bras..... mais que deviens-je moi-même ?... hélas !... . Ah ciel ! vous êtes déjà *in-quarto* !—C'est sans doute la princesse qui parle ainsi, dis-je à ma femme ; eh bien, elle a de la passion et vous lisez fort bien. Je n'entendis plus que ce mot : Ah ! Dieu ! est-il possible ? — Je retournai la tête, et je fus confondu de voir que la brochure était devenue un gros *in-folio* du dictionnaire de Chomel, placé sur Claudine Galichet, qui était changée en pupitre. Je jetai les hauts cris, je voulus la saisir ; mais le maudit pupitre courait à toutes jambes tout autour de la chambre et le docteur Chomel tenait bon. Mon beau-père parut en ce moment, et me dit d'un ton d'amitié :—Mon gendre, calmez-vous, ce n'est pas M. Chomel, c'est notre ami le marguillier. Je redoublai ma poursuite en criant :—Eh ! finissez donc, monsieur le marguillier, vous prenez ma femme pour l'œuvre de la paroisse. Je l'avais déjà fait tomber du pupitre, lorsque Galichet me pinça l'oreille, et me transforma en une seringue ambulante. L'*in-folio* reprit alors la figure du marguillier, et le pupitre redevint ma femme ; je ne pus pas me contenir, et je lâchai à la face du marguillier une chopine d'eau de casse que ma colère avait rendue brûlante. — Ah ! il est trop chaud, s'écria-

t-il, en se débarbouillant ; mais je m'en vengerai : aussitôt il me prit et me porta chez son apothicaire. — Tenez, lui dit-il, voilà un présent que je vous fais pour vos étrennes, c'est une seringue qui marche toute seule ; elle vous tiendra lieu de deux garçons. En effet, on ne parla que de moi dans tout Paris ; il n'y eut point de dame qui ne voulût prendre un remède de ma façon. A la fin, M. Galichet me désensorcela ; je redevins homme, sans que ma femme ait jamais été dans le secret. Je choisis le métier de colporteur, je fis imprimer mon aventure ; je la vends tous les jours dans les maisons, et j'y vois souvent des femmes laides, que j'avais jugées fort jolies, lorsque j'y avais été en qualité de seringue.

HISTOIRE DE CATHERINE CUISSON QUI COLPORTAIT¹.

Ma mère avait été couturière, mais par paresse elle avait si bien oublié son métier qu'elle ne fut même jamais tentée de m'apprendre ce qu'elle en savait encore. Elle avait épousé mon père pour avoir un mari. On connaît l'incommodité de cette espèce d'hommes ; cependant elle a ses avantages, et bien des femmes n'en prennent que pour empêcher de parler. Quel que fût le motif de ma mère en épousant mon

¹ Nous n'avons jusqu'ici rien rencontré dans les contes qui ait trait à l'histoire des livres et des gens de lettres. Les confidences de Catherine Cuisson contiennent à ce sujet quelques détails intéressants. On y voit comment se plaçaient les livres qui paraissaient sans privilège du roi, c'est-à-dire ceux qui pouvaient faire ombre au gouvernement ; des mesures très-sévères furent adoptées à diverses reprises, entre autres en 1757, où parut un édit qui édictait la peine de mort contre les imprimeurs qui publiaient des livres contraires à la religion, et propres à émouvoir les esprits. Cet édit ne fut jamais appliqué, personne ne fut mis à mort, mais il fit peur, et c'est probablement à lui que Catherine Cuisson fait allusion en parlant de la ruine de son industrie, comme on le verra plus loin.

père, il avait été facteur de la poste, mais trop sujet au vin ; il avait perdu son emploi, et s'était vu réduit à faire usage de la grande connaissance qu'il avait des rues de Paris, pour les commissions du tiers et du quart. Il est vrai qu'il y avait souvent une grande différence de son exactitude du matin à celle du soir. Malgré tout ce qu'on en a pu dire dans le quartier, (car la langue des voisins est une terrible chose), indépendamment des autres apparences, j'étais assurément la fille de mon père, non par mon goût pour le vin, car je n'ai jamais été sensible au plaisir de boire, mais si je n'y avais fait attention de bonne heure, j'avais une grande disposition à traîner la savatte et à courir les rues comme tant d'autres. Les pauvres ont ordinairement beaucoup d'enfants ; réduits à ce qui ne leur coûte rien, ils en font usage : sur ce principe, notre famille aurait dû être fort nombreuse, cependant je n'ai eu qu'une petite sœur ; sans nos malheurs, j'aurais pu répondre qu'elle m'aurait imitée et qu'elle aurait profité de mon exemple. Mais, pour revenir à moi, les exemples de ma famille me dégoûtèrent de la fainéantise, et m'apprirent qu'il n'est point aisé de passer tout le jour sans avoir rien à faire ; d'ailleurs, je sentis de très-bonne heure en moi une envie démesurée d'être payée et d'être trouvée jolie : c'est à cette envie seule que je dois l'éducation que je me suis donnée, c'est elle aussi qui me met en état d'écrire mon histoire et mes malheurs. Si le titre de malheurs n'est pas nouveau, du moins il est heureux ; j'ai même été au moment de le donner à cet ouvrage, mais j'ai changé d'avis ; on verra, dans la suite, que ce n'est pas la seule fois.

Animée du désir de plaire, que j'ai porté, je l'avoue, dans toutes les actions de ma vie, pour n'être point grondée, et surtout pour n'être point aussi laide qu'on m'avait dit que je l'étais en pleurant, j'appris, d'une façon singulière, tout ce qu'on peut apprendre à l'école, j'y occupais toujours la

première place, ainsi qu'au catéchisme. Une dame de notre paroisse et de nos voisines m'avait trouvée jolie, et fournissait aux petites dépenses que pouvait coûter mon éducation. Je n'avais pas quinze ans, quand cette bonne dame mourut au moment qu'elle allait me mettre en apprentissage, je n'ai jamais su trop de quoi : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on pouvait tout me montrer, car j'étais encore plus curieuse qu'ignorante.

Quelques jours après sa mort, j'allai faire mes compliments à son fils ; il était revenu de l'armée, où il était gendarme, pour recueillir une succession qui ne répondit point à ses espérances : je l'avais connu autrefois, mais depuis longtemps sa mère m'avait défendu de lui parler. Si je le trouvais plus grand, il me trouva plus jolie, et me dit qu'il n'ignorait pas les intentions favorables que sa mère avait eues pour moi ; il ajouta qu'il voulait les suivre, en me montrant un métier qui n'était pas difficile. En effet, il me le montra, et me donna les premières leçons, en me faisant lire devant lui et en m'apprenant tout ce qui fait aujourd'hui le sel et l'agrément des brochures. Si j'avais eu de l'ardeur pour l'école et pour le catéchisme, on peut juger de celle que je sentis pour mes nouvelles études. Mon maître, mon gendarme, mon bon ami ne s'en tint pas là ; pour me mettre en état d'aider mes parents et de m'entretenir dans une espèce de propriété, il me présenta et répondit de moi à quelques-uns des libraires qui savent se passer de privilèges. Dès lors, il me confièrent leurs marchandises avec plaisir, pour les porter à toutes les pratiques que je ne fus pas longtemps sans me procurer. Ce ne fut pas la seule obligation que j'eus à cet honnête homme ; il ne négligea aucun des détails qui pouvaient servir à mon instruction ; il m'apprit par où et comment on prenait les hommes : ainsi une pinte de vin payée à un suisse, une bouteille offerte à propos au premier laquais de monsieur ou de madame ; j'étais assurée de ne jamais trouver la porte fermée

et d'entrer dans les appartements, quand on croyait qu'il faisait bon pour moi ; car les domestiques ont sur cela un instinct merveilleux. Tantôt, j'étais introduite pour interrompre le languissant tête-à-tête du mari et de la femme : que j'étais bien reçue ! combien on regardait mes livres ! combien on craignait mon départ ! combien on était de temps à conclure le marché d'un livre ! On m'annonçait une autre fois, pour autoriser le tête-à-tête de madame avec son amant, au moment que le mari allait arriver. On était alors si content de me voir en tiers, on me savait tant de gré dans ce moment, que par un sentiment de reconnaissance intérieure, l'amant et la maîtresse ne me renvoyaient point sans m'acheter, et le marché était toujours accompagné de ces marques d'amitié que la reconnaissance de l'amour exprime avec des mots si doucement choisis et exprimés. Assez jolie d'ailleurs, avec le babil que j'avais acquis, mon visage me faisait bien recevoir du maître de la maison, des enfants, et même du précepteur, quand il n'y avait point d'étranger. Ainsi de quelque façon que ce fût, même dans les premiers commencements de ma profession, j'avais le débit de ma marchandise. Cependant ma mère me suivait encore, et voulait me conduire dans les maisons ; je m'aperçus bientôt que cela me contraignait et dérangeait bien des choses. J'avais plus d'esprit qu'elle, aussi je me déterminai à lui dire un jour, avec beaucoup de politesse : — Ma mère, vous n'y entendez rien : c'est pour avoir de l'argent que vous venez avec moi, c'est pour me tout prendre ; croyez-moi, ce n'est pas votre affaire, laissez-moi faire, et, sur ma parole, quand j'irai seule, je vous rapporterai beaucoup davantage, quand même j'en garderais, comme de raison, la moitié pour moi. Ma mère voulut en essayer, et s'en trouva bien : en effet, sans tout ce que je donnais à son insu à ma petite sœur et à mon père, et sans compter tout ce que je mettais sur moi, il n'y avait point de jour que je

ne rapportasse à la maison des cents sols et des six francs.

Il ne m'est jamais trop arrivé d'aventures intéressantes, mais bien d'intéressées, et j'aurais fort voulu que la liberté régnât moins dans Paris : mais les femmes y sont trop libres pour avoir besoin d'employer aucun stratagème pour donner et recevoir des lettres : cette partie de ma profession, que j'aurais pu faire valoir sans rien déranger de mon débit, ne m'a donc jamais été d'aucune utilité. Le seul embarras où je me sois trouvée est celui-ci : j'étais chez le comte L*** un matin, car j'avais remarqué que les lectures du matin étaient les plus favorables ; le comte avait renvoyé ses gens, et, malgré le nombre des visites que je lui rendais depuis quelques jours, j'ignorais que sa femme fût jalouse ou qu'elle feignût de l'être. J'étais donc chez lui fort tranquillement et fort à mon aise ; l'oreille extrêmement fine, que Dieu m'a donnée, me servit utilement ; j'entendis marcher quelqu'un ; je m'aperçus alors que j'étais un peu trop comme la maîtresse de la maison ; je me levai promptement et je courus au paquet de mes livres : madame entra dans le moment que je disais avec une présence d'esprit admirable : — Oui, monsieur, il m'est aisé de vous prouver que ce roman n'est pas fini, et que cet incident suspend absolument toute l'action. La comtesse se contenta de me regarder fort noir, mais moins encore que son mari : notre scène muette me prouva qu'elle n'aimait point la lecture, et moins encore les études de son mari ; persuadée d'ailleurs que je jouais à mon tour le rôle que la femme venait de jouer, c'est-à-dire que j'étais de trop, et de plus certaine de ne pouvoir conclure le marché que j'avais commencé, je ployai bagage et je sortis.

Quelques jours après, curieuse de savoir le dénouement de l'aventure, je revins dans la maison, et le portier me dit en confidence qu'il avait ordre de ne me laisser jamais entrer ;

je n'en ai jamais su davantage, et j'ai perdu ces gens-là de vue. Hélas ! on fait bien d'autres pertes.

J'avais remarqué que les ouvrages des gens du monde, quoique peu corrects et assez mal écrits, avaient un certain tour négligé qui les faisait passer malgré la critique amère des auteurs de profession, qui ont tous la petitesse de croire qu'une idée qu'ils n'auraient point eue est un bien qu'on leur enlève ; et quoique la fureur de ces messieurs soit de passer pour gens du monde, un de ceux-ci, quand il écrit, leur paraît toujours un intrus. M'embarrassant peu de leurs idées bonnes ou mauvaises, j'engageai plusieurs jeunes gens à me donner leurs manuscrits ; j'en ai fait imprimer dans les temps heureux de notre prospérité, et j'ai eu lieu de me louer, sinon de leur succès, du moins de mon débit. Je dois, peut-être, me reprocher d'avoir fait penser ces jeunes gens à devenir auteurs ; mais les petits comme les grands ne sont occupés, dans le monde, que de leur intérêt présent ; d'ailleurs, tout bon colporteur, comme tout bon marchand, ne doit-il pas sacrifier son père pour un médiocre intérêt ? Aussi j'ai souvent attribué de fort mauvais ouvrages à de fort honnêtes gens qui n'avaient jamais pensé à les faire, pour en déterminer l'acquisition. Cependant, il le faut avouer, j'ai dû le fini de mon métier à un abbé dont le portrait et le caractère peuvent ici trouver leur place.

L'abbé du Q .. était un homme entre deux âges, mais plus frivole que la plus jeune coquette ; il était abbé, simplement pour l'habit et les commodités qu'il en retirait : cet ajustement lui évitait les insultes, ou du moins le danger de les relever, et lui donnait l'entrée de plusieurs bonnes maisons que sa naissance lui aurait fermées, car il était fils d'un marchand de la rue Saint.... qui lui avait laissé beaucoup de bien. Jeune, il avait voulu faire le brave et le fendant sur le pavé de Paris ; car la valeur, ou plutôt ses airs, sont la folie

des jeunes Français. Mais ce métier ne lui avait pas réussi, et il l'avait fait avec si peu de succès qu'il fut obligé de changer de nom, d'habit et de quartier ; il profita pleinement de l'avantage des grandes villes ; en fort peu de jours, il devint un homme nouveau, et ce qu'il entendit dire de lui-même, sans qu'on pût soupçonner qu'il y prît intérêt, servit à le confirmer dans son nouvel état, et l'engagea à resserrer les bornes de sa société. Il vivait dans la mollesse, ne se refusant aucune commodité, allant rarement en carrosse ; il en eût été fatigué ; la chaise à porteur convenait seule à l'arrangement de sa perruque, ainsi qu'à la conservation de sa personne. Il s'éloignait peu de chez lui, car il ne voyait que quelques femmes opulentes qui avaient de très-bons cuisiniers et qui l'accablaient de complaisances ; les amants, les maris, les femmes même le comptaient pour rien, quelque part qu'il eût dans leur intimité. Il n'était point jaloux, la jalousie l'aurait fatigué ; mais la considération que l'on avait pour ses décisions ne se peut exprimer ; il était *l'esprit* de ces dames. C'est le nom que l'on peut en effet donner à ceux qu'on laisse décider par paresse ou par stérilité. On me donna sa pratique comme une des meilleures de Paris, et quoiqu'il n'achetât jamais de mes livres, je remercie tous les jours celui qui me l'a procuré, quoiqu'en vérité je ne sache plus son nom ; mais il faut être reconnaissante. Voici l'explication de cet endroit de mon histoire qui me paraît nécessaire.

D'abord qu'un de nos livres paraissait, je le portais chez lui ; il est d'une extrême importance, à Paris, d'avoir les brochures le premier : j'avais cette attention pour lui, non-seulement pour entretenir ses bonnes grâces, mais pour mon utilité. Il lisait le livre avec une extrême diligence, et donnait des noms à tous les portraits ; vrais ou faux, il ne lui importait. La justesse et la vérité ne m'étaient pas plus nécessaires, il me suffisait de les retenir ; et c'est à quoi la mémoire, que

j'avais exercée de bonne heure au catéchisme, me fut d'un merveilleux secours. L'abbé du Q... connaissait tout le monde, mais il n'en savait que le mal, il était méchant comme tous ceux qui ont des vices, ou qui sont notés ; ils craignent la vertu ; ne pouvant la détruire, ils la nient autant qu'il est possible. Le moyen que je lui présentais en était un dont il profitait pour satisfaire sa bile d'une façon qui ne pouvait le compromettre ; aussi avait-il grand soin de me marquer les meilleurs endroits ; il m'instruisait des beautés ou des défauts du style, et surtout baptisait les anonymes. C'est ainsi que je me trouvais, comme les dames chez lesquelles il régénait, chargé de son jugement. Il faut convenir, et je m'en rapporte aux deux tiers de Paris, qu'il est assez doux de ne se point donner la peine de lire, ou, si on lit, d'éviter celle de réfléchir, et de trouver un jugement tout fait, qui soutienne la conversation du jour, donne une bonne opinion de son esprit à ceux qui en ont, et, ce qui est plus véritable, en impose aux sots, dont le nombre est fort étendu. Aussi l'abbé du Q... qui n'estimait point les hommes, me disait qu'ils étaient méprisables, et que les ouvrages du genre frivole et amusant étaient absolument soumis à la mode et aux circonstances, et qu'enfin tel était tombé pour avoir paru le lundi, tandis qu'il aurait réussi, si on l'avait mis au jour le mercredi ; j'en ai eu la preuve plus d'une fois, en faisant mettre par ses conseils un titre nouveau, quelques mois après, à quelques-uns de ceux qui n'avaient pas réussi. J'ai encore remarqué, par les réflexions de mon abbé, que la haine ou l'amitié que l'on a pour le nom de l'auteur, et surtout la considération que le public a pour lui, décide souverainement ; car dans Paris il n'y a qu'un *faiseur* en chaque genre, tous les autres, quels qu'ils soient, ont l'exclusion ; mais la Providence y met ordre ; il faut que tout le monde vive, et le plus long règne n'est pas d'une durée fort étendue.

Enfin, la persécution est arrivée, l'ingratitude a triomphé ; ceux que nous avons soutenus au milieu des périls nous ont affligés ; Bicêtre, la Bastille, l'hôpital et l'exil ont été la récompense de nos peines et de nos soins. Pour moi, voici le tableau de mes misères et des malheurs de ma famille. J'avais soin de ma petite sœur, et je l'envoyais à l'école dans l'espérance, comme je l'ai dit, de lui apprendre mon métier et de lui donner incessamment mes plus mauvaises pratiques ; je ne suis plus en état de la soutenir, et je crains bien que ce ne soit une fille perdue. Ma mère est obligée de travailler ; mon pauvre père gémit de ne plus rien recevoir de moi ; moi-même je suis obligée de n'avoir plus d'esprit, ou du moins de ne savoir à quoi l'employer.

Je ne sais point demeurer sans rien faire, ni sortir sans avoir objet ; ainsi je serai peut-être réduite à faire un bon mariage avec un homme riche, à la vérité : mais tout mariage est bas et crapuleux : et quel mariage peut valoir la vie délicieuse que je menais, et me consoler de ce que j'ai perdu ?

JEAN ANTOINE DU CERCEAU

Trois poèmes latins : *Papiliones*, *Gallinæ*, *Balthasar*, ont marqué les débuts du père du Cerceau dans la carrière littéraire ; mais ces poèmes eurent peu de succès, ce qui décida l'auteur à écrire en français. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et composa pour les maisons d'éducation dirigées par les membres de cet ordre diverses pièces de théâtre, sans personnages féminins, qui étaient représentées dans les fêtes scolaires. Parmi ces pièces *l'Enfant prodigue* et *le Faux duc de Bourgogne* ont conservé quelque réputation.

On se représente généralement les jésuites comme des gens à la mine austère et sombre, et bannissant, avec un rigorisme exagéré, *les ris et les jeux* de leurs lèvres et de leurs couvents ; il faut beaucoup en rabattre. Bon nombre d'entre eux ont eu le sourire aimable, l'inspiration finement railleuse, et du Cerceau est du nombre. Ses fables et ses contes ont tous les agréments mondains que peut comporter ce genre de composition, en restant dans la stricte limite des convenances.

Le père du Cerceau, qui s'était fait aimer de tout le monde par son esprit et ses excellentes qualités, avait été nommé précepteur du prince de Conti. Il se trouvait au château de Vêret, près de Tours, avec son élève auquel on venait de donner, comme récompense, un fusil de chasse qu'on lui avait longtemps refusé. Le jeune prince, enchanté d'avoir une arme, la maniait sans précaution, quoiqu'elle fût chargée, comme nous l'avons tous fait, étant jeunes,

quand nous avons eu notre premier fusil. Le coup partit et frappa le père du Cerceau qui tomba raide mort. Cet accident arriva le 4 juillet 1730.

LA NOUVELLE ÈVE.

— Pain dérobé réveille l'appétit.
 A tout péché, la loi qui l'interdit,
 Est un attrait, est une rocambole.
 D'aller vers là, de revenir ici
 Est-il permis ? Quand on le peut ainsi,
 On s'en soucie autant que d'une obole ;
 Mais que la loi dise : Je le défends !
 Nous y courons et notre cœur y vole :
 D'Ève en cela nous sommes tous enfants ;
 Ne la traitons point trop en criminelle ;
 Elle eut grand tort ; je ne l'accuse point ;
 De là nous vient la tache originelle :
 Mais tel lui fait son procès sur ce point,
 Qui dans sa place aurait fait tout comme elle.
 Ainsi parlait certain époux un jour
 A sa moitié qui contre notre mère
 Murmurait fort, était fort en colère
 De nous avoir joué le mauvais tour,
 Dont vint, hélas ! toute notre misère.
 — Ah ! disait-elle, avoir précipité,
 Et son époux, et sa postérité,
 Dans tant de maux ! pourquoi ! le tout en somme
 Pour l'appétit d'une insipide pomme ¹ :

¹ Les personnes qui seraient curieuses de savoir comment le mythe de la pomme a été interprété au seizième siècle trouveront à ce sujet de curieux et très-peu chastes commentaires dans les œuvres de Corneille Agrippa, l'auteur du traité de *Vanitatem scientiarum*.

Notre mère Ève avait bien mauvais goût.

— Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi qui défendait la chose :
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage
Que qui voudrait vous interdire ici,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous ferait dommage,
Vous en seriez aussitôt à la rage.

— Moi, dit la dame ! — Oui, vous, dit le mari !
Vous le feriez sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure ;
Somme d'écus, et grosse à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

— Je ne veux point, dit l'époux débounaire,
Vous commander chose pénible à faire,
Voici le fait : Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage ;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant en tout, être assez sage,
Pour ne plonger au bord du marécage,
Vos deux pieds nus, je vous quitte le gain,
Mais en passant, prenez garde au naufrage :
Vous payerez le pari haut la main.

Or, cette mare était à le bien dire
Un vrai boubier, égout de basse-cour :
Pour l'éviter on eût fait un grand tour
De ce défi l'on se met fort à rire ;
La dame y taupe, et de grand appétit.
C'était marché donné sans contredit ;

Autant valait argent dans la cassette ;
On met déjà la gageure à profit ;
On songe à faire et tellè et telle emplette ;
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout un magnifique habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois ;
Dans un début c'en était assez faire :
On s'en tint là pour la première fois.

L'esprit de l'homme est une étrange pièce
Et quand je dis de l'homme, à cet égard
La femme est là comprise sous l'espèce
Pour les deux tiers au moins et demi-quart.
Le fait présent rend la chose notoire.

La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A s'arrêter dans une eau sale et noire,
Et le défi commença d'opérer.

L'eau de son bain, encor que claire et nette,
Lui semblait fade au prix de celle-là ;
Peut-être aussi le diable s'en mêla.

Quoi qu'il en soit la dame fut discrète
Et n'en dit rien d'abord à Jeanneton
Qui la suivait ; c'était sa chambrière,
Et qui pis est confidente, dit-on,
D'une humeur souple et très-fine ouvrière,
Elle entendait la dame à demi-ton,
Avait d'ailleurs l'âme si complaisante,
Que dans cent ans au plus, que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'aurait dit non ;
Mais c'est assez parler de la suivante,
A la Signore, il nous faut revenir.
A chaque instant la passion s'augmente ;

Dans son harnais on a peine à tenir.
La mare était toujours plus attrayante.
Pour résister, il fallait faire effort ;
On s'approchait toujours plus près du bord ;
Ce n'était plus le bain, c'était la mare
Que l'on cherchait par un ragoût bizarre.
Là s'ébattaient maints petits cannetons ;
On les montrait du doigt à Jeanneton,
On leur portait envie, et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu dans le fond de son âme
Devenir canne, au moins pour un moment.

Mais bien souvent, l'occasion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vint à tirer un pied hors de sa mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant,
Et le remit aussitôt par scrupule :
Non que son cœur ne fût bien combattu,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or, le mari, par certaine ouverture,
Guettait sa femme, observait son allure,
Riait sous cape et comptait sur ses doigts
Qu'elle n'irait jamais au bout du mois.
Il comptait bien, remarque la chronique ;
Deux tiers n'étaient passés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le maître époux qui voyait les progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il allait mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour pour revenir au frais ;

Il sort aux champs, et quelque temps après,
Par le dehors, rabbat sur la fermière;
Là se tient clos et se met aux aguets.
Bientôt il voit et dame et chambrière
Allant au bain : l'on fait pause au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine ;
En soupirant on s'en arrache enfin
Et vers l'étuve¹ on poursuit son chemin ;
Mais dans le bain, un feu secret consume ;
On en sortit plutôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin ;
On se tourmente et l'on chicane en vain :
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aile :
— C'est trop souffrir, non, Jeanneton, vois-tu,
Dit la maîtresse, en annonçant l'antienne,
Il n'est défi ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fêtu :
Je te le dis tout net et le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Qu'on le sache où qu'on ne le sache pas,
Ce m'est tout un ; il irait de ma vie,
Que je voudrais en passer mon envie.
— Vraiment madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Jeanneton ? pourquoi tant de mystère ?

¹ Étuve est un mot du moyen âge ; il s'appliquait aux bains publics. Ces bains étaient exploités par une branche de la corporation des barbiers que l'on désignait sous le nom de *barbiers étuvistes*. De nombreuses ordonnances de police furent rendues pour réprimer les désordres qui se passaient dans ces établissements, en grande partie fréquentés par les femmes folles de leur corps, et les individus en quête d'aventures galantes.

Je m'en doutais, vous êtes bonne aussi
De vous troubler et prendre du souci ;
Vous le voulez, eh bien, il faut le faire ;
Premièrement, monsieur n'est pas ici,
Qui vous verra ? personne, je vous jure.
Quitte après tout à perdre la gageure :
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?
Contentement passe richesse enfin ;
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir et le gain.
— Va, Jeanneton, tu vaux trop, dit la dame.
Ne mettons pas le plaisir à demain.
Sur ce propos, on s'ajuste, ou s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence.
A beaux pieds nus et pantoufles en mains
La dame allait la première, et bon train,
Et Jeanneton faisait l'arrière-garde.
Chemin faisant, on observe avec soin
S'il n'est pas là de mouchard qui regarde.
Nul ne paraît et monsieur est bien loin,
Les pieds brûlaient ; d'abord on en hazarde
Un sur le lac pour sonder le terrain,
On le retire et l'autre prend sa place
Que tout de même on retire soudain ;
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite on vous les plonge en plein.
Durant cela, l'époux, ne vous déplaie,
De son réduit voyait le tout à l'aise,
Et se savait très-bon gré dans le cœur
De n'avoir pas mis à plus forte épreuve
Une vertu si fragile et si neuve ;
Il en pouvait arriver du malheur.
Il en frémit, et sur cette pensée,

Croyant la chose assez avant poussée,
Sort vers la dame avec un ris moqueur :
Un revenant eût fait moins de frayeur.
Et vite et vite on se sauve, on détale ;
Mais à pieds nus on ne court pas si fort :
Le mari joint la dame dans la salle :
— Eh bien, dit-il, dans le premier abord,
Que pensez-vous de la pomme fatale ?
Ève à présent a-t-elle si grand tort ?

Le conte ci-dessus roule sur la même donnée que *la Linotte de Jean XXII*, reproduite page 84. Or, nous ferons remarquer, à propos de ces deux pièces, que les conteurs du dix-huitième siècle se montrent pour les femmes beaucoup plus indulgents que ceux des époques antérieures. Elles sont, dans leurs récits ou leurs satires, enriieuses, coquettes, capricieuses et dominatrices, mais elles n'ont plus l'effronterie de la *Dame des belles cousines*, de la *Femme du changeur Guillaume* ou des impures du *Pays de braquerie*. Valaient-elles mieux, ou leurs désordres causaient-ils moins de scandale ? C'est là une question difficile à résoudre ; et nous nous bornons à la poser aux personnes qui s'occupent spécialement de l'étude des femmes. Elle n'a point, que nous sachions, été étudiée jusqu'à présent.

UN PETIT COUSIN DE RABELAIS

C'est ainsi que se désigne l'auteur d'un recueil de *Contes en vers* publié à Paris, en 1775, en un volume in-8°. La pièce suivante, qui nous a paru la meilleure du livre, offre quelque analogie avec le fabliau intitulé : *le Sentier battu*¹. Quant aux autres morceaux, ils ne dépassent pas le médiocre et descendent souvent au trivial ; mais par compensation le volume est orné d'une charmante vignette. C'est là une remarque que l'on a souvent l'occasion de faire à propos des publications de la même époque. Les graveurs y ont déployé un talent hors ligne, et il était impossible d'interpréter plus fidèlement les textes. Ce sont comme autant de petits tableaux de Boucher, avec bergers et bergères aux chapeaux enrubanés, tourterelles ou moutons. Quand on passe des champs à la ville, on y voit toujours un amant qui *presse Delphire*, comme dans le poème musqué de *Gentil Bernard*, ou quelque beauté qui montre sa jambe jusqu'au-dessus de la jarrettière.

Rien qu'avec les vignettes des livres du dix-huitième siècle, on pourrait reconstituer l'histoire mondaine du temps ; l'art, comme la littérature légère, tourne à la quintessence ; le naturel est sacrifié à la convention, la bergerie domine, et quand l'infortunée Marie-An-toinette transformait Trianon en une sorte de cottage aristocratique

¹ Voir le tome I^{er} de ce recueil.

du *Latium virgilien*, elle ne faisait que résumer une des manies de époque.

LE TON FAMILIER.

Peut-être on me dira que j'en veux trop aux moines.

Moi ! Point du tout, j'honore et curés et chanoines.

Est-il donc défendu de jouer sur un mot ?

Qui le fait a raison, qui s'en fâche est un sot.

Un jour dans un cercle de femmes

On débitait gentils rébus,

Le tout en l'honneur de ces dames.

Contes facétieux, joyeuses épigrammes

Étaient toujours les bien venus.

Il se trouvait dans l'assemblée

Un cordelier, beau moine, aussi doux que courtois,

Et menant vie assez réglée

En comparaison d'autrefois.

Son tour vint ; il fallut faire une historiette.

Lors une jeune dame et jolie et follette

Pour parler au béat quitta son cavalier :

— Un conte, Révérend¹, entre nous point de honte.

Le Pater profitant de ce ton familier,

Lui répondit : — Madame, au lieu d'un petit conte

Demandez moi plutôt un petit cordelier.

¹ C'est-à-dire mon révérend Père ; on donnait le nom de Père aux moines qui avaient reçu l'ordre de la prêtrise, et le nom de Frère à ceux qui n'avaient fait que des vœux monastiques.

GROUVELLE

Le nom de Grouvelle qui figure au bas du conte *Chacun son heure*, s'applique-t-il à Philippe-Antoine Grouvelle, éditeur des *Lettres* de madame de Sévigné et des *Mémoires* de Louis XIV ? On a tout lieu de le croire ; mais s'il en est ainsi, il aurait eu seize ans au plus lorsqu'il publia la pièce suivante dans l'*Almanach des Muses*, car les biographies le font naître en 1758, et le conte date de 1774.

CHACUN SON HEURE¹.

Nice était belle et Nice avait quinze ans.
Raison d'aimer, raison surtout de plaire ;
Ainsi fit-elle. Advint qu'un jour aux champs
Elle alla seule ou du moins sans sa mère,

¹ Grouvelle a donné à l'*Almanach des Muses* quelques poésies assez gracieuses, mais trop souvent déparées par l'afféterie. Le conte ci-dessus est sans contredit sa meilleure pièce ; il est beaucoup plus simplement écrit que les autres, et surtout que celui qui a pour titre l'*Oreiller de Glycère*, et qui débute par cette stance :

Révèle tes secrets au jour,
Oreiller foulé par Glycère,
Duvet, plumage de l'amour
Ou des colombes de sa mère.

Car dame Alix, dévote avant le temps,
Pour certain cas, chez le nouveau vicaire,
A pris hier rendez-vous sur le soir.
Nice est donc seule et le ciel déjà noir.

Les préjugés sont les dieux de l'enfance ;
Faisons-leur grâce, ils gardent l'innocence.
Aux loups-garoux Nice en marchant rêvait.
Tout en rêvant aux champs elle arrivait ;
La solitude, et les feuillages sombres,
Et le silence et ces monstres mouvants,
Fantômes vains, qu'un chêne au gré des vents
Forme et balance en allongeant ses ombres,
L'oiseau du soir qui dans son vol bruyant
Devant les yeux, va, fuit en tournoyant,
Un rien l'effraye, et la pauvrete appelle
De son troupeau le surveillant fidèle.
Mais tout à coup la lune de retour
A dissipé les jeux du crépuscule :
Quand l'œil voit bien, l'esprit est moins crédule.
Monstres de fuir, ils n'aiment point le jour.
D'autres objets réjouissent sa vue ;
Dans le lointain le clocher du hameau
D'un coq doré semble toucher la nue ;
Plus loin ses yeux reconnaissent l'ormeau,
Vieux rendez-vous de la danse ingénue,
Où Blaise un jour lui donna ce baiser
Qu'elle n'eut point l'esprit de refuser.
Durant ce temps arrive l'ami Blaise ;
Il était seule et Nice seule aussi.
Elle soupire, il soupire comme elle ;
Désir lui prend de guérir son souci ;
Même désir s'empare de la belle.

On s'enhardit ; chacun parle à son tour.

Or, apprenez quel était leur langage,
Charmante Eglé, c'était celui d'amour,
Qu'on sait sans art et sans apprentissage,
Ce doux jargon que j'entendrais si bien,
Ou pour mieux dire, Eglé, ce n'était rien.
L'amour muet plaît souvent davantage.
Blaise plut donc, il vanta ses appas,
Ceux qu'il voyait, ceux qu'il ne voyait pas.
Puis vint enfin le galant badinage;
Las de parler Blaise voulut agir.
Une prude eût rougi, baissé la vue.
Nice ignorait le grand art de rougir :
Elle sourit... tant qu'avec le désir
Le tendre amour dans son cœur s'insinue;
Blaise la presse, elle pousse un soupir,
Entre ses bras elle tombe éperdue¹.....
La mère vient durant ces doux ébats ;
La mère entend à travers le feuillage,
Ce qu'ils disaient, moitié haut, moitié bas,
Car les amants jasant en pareil cas :
Pour moi du moins, c'est assez mon usage.
Alix s'étonne, elle crie et fait rage
Mais Blaise alors sans se décourager :
— Morgué, dit-il, pourquoi tant de colère !
Vous profitiez de l'heure du vicaire,
J'ai profité de l'heure du berger.

¹ Nous supprimons ici quelques détails qui ne font que retarder le récit, et où l'auteur abuse un peu trop des doigts indiscrets, des attrails, des lys, de la rose, de l'ivoire et de l'ébène.

L'ABBÉ BLANCHET

Dans la préface qu'il a placée en tête des *Contes et apologues orientaux* de son fidèle ami l'abbé Blanchet, le critique Dusaulx dit en parlant de ces contes « que la jeunesse les lira avec autant de fruit que de plaisir, que les gens de goût les reliront plusieurs fois et que les philosophes ne les dédaigneront pas. » Nous ne saurions dire quelle opinion les philosophes de la Sorbonne, des lycées et de l'Institut — il n'y en a plus d'autres aujourd'hui — professent au sujet du bon abbé, mais à coup sûr les gens de goût qui se trouvent un peu partout ne peuvent manquer d'accueillir avec faveur la *Reine de Gor* et le *Doyen de Badajoz*. L'auteur était un homme de beaucoup d'esprit, sans vanité, sans prétentions, écrivant pour lui-même et ses amis, dans le seul but de se distraire et d'occuper ses loisirs. Bien qu'il fut de mœurs très-sévères, il tournait fort agréablement les vers à l'adresse des dames, et l'on cite encore aujourd'hui le sixain suivant qui lui fut inspiré par une jeune personne habillée en religieuse :

Que cette vestale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui messied pas,
Il semble un diadème,
Et s'il était deux doigts plus bas,
On dirait l'Amour même.

Les vers suivants placés au bas du portrait de la duchesse de *** ne sont pas moins bien réussis :

Telle est l'inconcevable Hortense,
Également fidèle au caprice, au devoir,
Vertueuse sans qu'elle y pense,
Et charmante sans le savoir.

L'abbé Blanchet fort recherché dans les salons se plaisait mieux dans la société des pauvres que dans les plus brillantes compagnies ; il s'était mis tout entier à leur service, et son plus vif regret, dans ses derniers moments, était que Dieu n'eût pas permis à l'homme de léguer, en quittant cette terre, le bonheur à ses amis et l'aisance aux pauvres.

L'abbé Blanchet, né en 1707, est mort en 1784, et il a été l'un des plus dignes représentants de ce savant et pieux clergé français du dix-huitième siècle, qui était à cette date le premier clergé de l'Europe.

LA REINE DE GOR.

Katifé, reine de Gor, avait toutes les vertus et tous les défauts, ou, pour mieux dire, elle avait tous les caprices qu'on peut avoir. Elle se piquait même de philosophie, et elle dit un jour au sage Zulbar :

— Je travaille sérieusement à me bien connaître ; mais j'ai besoin d'être aidée dans une étude si digne d'une femme raisonnable. Étudiez vous-même mon caractère, et faites-m'en un tableau où je me reconnaisse au premier coup d'œil.

— Votre caractère ! répondit Zulbar : mais lequel, sublime Majesté ? Votre modestie vous fait-elle donc imaginer que vous n'avez qu'un caractère ? les fleurs du printemps sont moins nombreuses et moins variées que les vertus dont votre âme s'embellit à chaque instant. En les voyant, ces vertus, éclore et briller tout à coup, puis disparaître, puis reparaitre encore ; en les voyant se mêler, s'accorder, se combattre, je

puis les admirer comme un autre ; mais qui pourra jamais les décrire, ou seulement les compter ? J'ai lu quelque part, ajouta le philosophe, que la lune voulut un jour qu'on lui fît une robe convenable à sa taille, et d'une couleur favorable à son teint. L'ouvrière qu'elle avait mandée lui dit ingénument : O reine des astres ! vous nous charmez sous toutes les formes et dans tous les temps : mais vous êtes tantôt grande et tantôt petite, tantôt blanche, tantôt pâle, tantôt vermeille. Quelle mesure puis-je prendre sur une taille qui n'est jamais la même ? quelle couleur puis-je assortir à un teint qui change d'une nuit à l'autre ?

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE OU LES EMBLÈMES.

Il y avait à Amadan une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible. On l'appelait l'*Académie silencieuse* ; et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Baïllon*, apprit au fond de sa province qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt, il arrive à Amadan, et se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : Le docteur Zeb demande humblement la place vacante ; l'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission : mais le docteur et son billet arrivaient trop tard ; la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-temps. Elle avait reçu, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles ; et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des

bavards ; une tête si bien faite, si bien meublée ! Le président chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur : puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et sans proférer une parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie : mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose ; il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte. A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains : on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc ; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement ; mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre 100, c'était celui de ses nouveaux confrères, puis, en mettant un 0 devant le chiffre, il écrivit au-dessous : Ils n'en vaudront, ni moins, ni plus (0100). Le président répondit au modeste docteur, avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre 1 devant le nombre 100 et il écrivit : Ils en vaudront dix fois davantage (1100).

LE DOYEN DE BADAJOZ.

Le doyen de la cathédrale de Badajoz était plus savant lui seul que tous les docteurs de Salamanque, en y joignant ceux de Coimbre et d'Alcala. Il entendait toutes les langues mortes et vivantes ; il possédait toutes les sciences divines et humaines : mais malheureusement il ne savait pas la magie, et il en était inconsolable. On lui dit qu'il y avait dans un faubourg de Tolède¹ un magicien très-habile, qui se nommait don Torribio. Sur-le-champ il fait seller une bonne mule, il part pour Tolède et va descendre à la porte d'une assez vilaine maison, où ce grand homme était logé.

— Seigneur magicien, lui dit-il en l'abordant, je suis le doyen de Badajoz. Les savants d'Espagne me font l'honneur de m'appeler leur maître ; mais je viens vous demander un titre plus glorieux, celui de votre disciple. Daignez m'initier aux mystères de votre art, et comptez sur une reconnaissance digne du bienfait et de son auteur.

Don Torribio n'était pas fort poli, quoiqu'il se piquât de vivre avec la meilleure compagnie de l'enfer. Il répondit à M. le doyen qu'il pouvait chercher ailleurs un maître de magie ; que pour lui il était las d'un métier où il n'avait gagné que des compliments et des promesses, et qu'il ne déshonorerait plus les sciences occultes, en les prostituant à des ingrats.

— A des ingrats ! s'écria le doyen , quoi ! seigneur don Torribio, vous avez trouvé des ingrats ! et vous auriez l'injustice de me confondre avec de pareils monstres !

¹ Tolède était réputée au moyen âge pour l'une des villes où les sciences occultes étaient cultivées avec le plus de succès. Il y existait au treizième siècle une école publique de magie.

Alors il étala tout ce qu'il avait lu d'apophthegmes et de maximes sur la reconnaissance ; il débita du ton le plus doux et de l'air le plus vrai tous les sentiments honnêtes que sa mémoire put lui fournir : en un mot, il parla si bien qu'après avoir rêvé un moment le sorcier avoua qu'il ne pouvait rien refuser à un galant homme, qui savait tant de beaux passages.

— Jacinthe, dit-il à sa gouvernante, vous mettrez deux perdrix à la broche ; j'espère que M. le doyen me fera l'honneur de souper ici.

En même temps il le prend par la main, et le fait passer dans son cabinet. Là, il le touche au front, en murmurant ces trois paroles mystérieuses, qu'on prie le lecteur de ne point oublier : ORTOBOLAN, PISTAFRIER, ONAGRIOUF ; puis, sans autres préparations, il se met à lui expliquer, avec beaucoup de netteté, les prolégomènes du grimoire.

Le nouveau disciple écoutait avec une attention qui lui permettait à peine de respirer, lorsque Jacinthe entra brusquement, suivie d'un petit homme botté jusqu'à la ceinture, et crotté jusqu'aux épaules, qui demandait à parler à M. le doyen, pour une affaire très-pressée ; c'était le postillon de son oncle, l'évêque de Badajoz, qu'on avait dépêché après lui, et qui avait couru jusqu'à Tolède sans pouvoir l'atteindre : il venait lui apprendre que, quelques heures après son départ, monseigneur avait eu une attaque d'apoplexie si violente qu'elle faisait craindre les suites les plus funestes. Le doyen jura de bon cœur, tout bas pourtant et sans scandale, contre la maladie, le malade et le courrier, qui effectivement prenaient tous trois leur temps on ne peut pas plus mal. Il se débarrassa du postillon en lui disant de retourner bien vite à Badajoz, et qu'il ne tarderait pas à le suivre ; après quoi on reprit la leçon, comme s'il n'y avait eu dans le monde ni oncles, ni apoplexies.

Quelques jours après, on reçut encore des nouvelles de Badajoz ; mais celles-là valaient la peine d'être écoutées. Le grand chantre et deux anciens chanoines vinrent notifier à M. le doyen, que son oncle, le révérendissime évêque, était allé recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus ; que le chapitre, canoniquement assemblé, l'avait élu pour remplir le siège vacant, et qu'on le suppliait de venir consoler, par sa présence, l'église de Badajoz, sa nouvelle épouse ; don Torribio, présent à la harangue des députés, profita de l'occasion en habile homme. Il prit en particulier le nouvel évêque, et après un petit compliment convenable aux circonstances, il lui dit qu'il avait un fils, nommé don Benjamin, né avec de l'esprit et de bonnes inclinations ; mais dans lequel il n'avait aperçu ni goût, ni talent pour les sciences occultes ; que, s'étant proposé d'en faire un bon prêtre, il avait réussi, grâce au ciel, dans ce pieux dessein, et qu'il avait la consolation d'entendre citer son cher fils comme le meilleur sujet du clergé de Tolède ; enfin, qu'il suppliait très-humblement Sa Grandeur de vouloir bien résigner à don Benjamin le doyenné de Badajoz, qu'elle ne pouvait conserver avec l'évêché.

— Hélas ! répondit le prélat, d'un air un peu embarrassé, je ferai toujours tout ce qui pourra vous être agréable : cependant, il faut vous dire que j'ai un parent dont je suis l'héritier, un vieil ecclésiastique qui n'est bon qu'à être doyen, et que, si je ne lui donne pas cette place, me voilà brouillé avec toute ma famille, que j'aime jusqu'à la faiblesse. Mais, ajouta-t-il d'un ton plus affectueux, ne comptez-vous pas venir à Badajoz ? auriez-vous la cruauté de m'abandonner, précisément quand je commence à pouvoir vous être utile ? Croyez-moi, mon cher maître, partons ensemble, et ne songez qu'à l'instruction de votre disciple. Vous pouvez être tranquille sur l'établissement de don Benjamin, je m'en charge ; et, tôt ou tard, je ferai pour lui plus que son père ne demande. Un mince

doynné, au fond de l'Estrémadure, n'est point un bénéfice qui convienne au fils d'un homme tel que vous.

Il y avait simonie, disent les canonistes, dans le marché que le prélat proposait au magicien ; cependant il est certain que ce marché fut conclu, sans que deux personnes si éclairées en aient jamais eu le moindre scrupule. Don Torribio suivit à Badajoz son illustre élève ; il eut un bel appartement dans le palais épiscopal, et il se vit respecté de tout le diocèse, comme le favori de Monseigneur, comme une espèce de grand vicaire.

Sous la conduite d'un si habile maître, l'évêque de Badajoz fit des progrès rapides dans les sciences secrètes : il s'y livra même dans les commencements avec une ardeur qui pouvait paraître excessive ; mais il modéra peu à peu cette espèce d'intempérance ; et il fit si bien que les études magiques ne nuisirent pas aux devoirs de l'épiscopat. Il s'était intimement convaincu d'une maxime très-importante aux ecclésiastiques sorciers, ou simplement philosophes et gens de lettres, que ce n'est pas assez pour eux d'aller au sabbat et d'armer leur esprit de ce que les sciences humaines ont de plus curieux ; qu'ils doivent encore enseigner aux autres le chemin du ciel et faire fleurir dans l'âme des fidèles la saine doctrine et les bonnes mœurs. Ce fut en se conduisant par des principes si sages que le savant prélat remplit bientôt toute la chrétienté du bruit de son mérite ; et que, lorsqu'il y pensait le moins, il se vit nommé à l'archevêché de Compostelle. Le peuple et le clergé de Badajoz gémirent, comme on peut croire, de l'événement qui leur enlevait un si digne pasteur ; et les chanoines de la cathédrale, pour lui donner une dernière marque de leur respect, lui déférèrent unanimement le choix de son successeur.

Don Torribio ne s'endormit pas dans une si belle occasion de placer son fils. Il demanda l'évêché au nouvel archevêque ; et ce fut avec toutes les grâces imaginables que le nouvel

archevêque le lui refusa. Il avait tant de vénération pour son cher maître ! il était si affligé, si honteux de lui refuser une chose qui paraissait toute simple ! Mais pouvait-il faire autrement ? Don Fernand de Lara, connétable de Castille, demandait ce même évêché pour son fils naturel¹ : sans avoir jamais vu ce seigneur, il lui avait, disait-il, des obligations secrètes, importantes et surtout très-anciennes. C'était donc un devoir indispensable de préférer l'ancien bienfaiteur au nouveau ; mais, à le bien prendre, ce trait d'équité n'avait rien que de très-agréable pour don Torribio ; il voyait par là, ce qu'il devait attendre quand son tour serait venu, et son tour viendrait infailliblement à la première occasion. Le magicien eut l'honnêteté de croire l'anecdote des anciennes obligations, et il se réjouit tant qu'il put d'être sacrifié à don Fernand. On ne songea plus qu'aux préparatifs du départ, et on alla s'établir à Compostelle ; mais ce n'était presque pas la peine vu le peu de temps qu'on avait à y demeurer. Au bout de quelques mois, il vint de Rome un camérier du pape, qui apporta la barette à l'archevêque, avec un bref très-honorable par lequel Sa Sainteté l'invitait à venir l'aider de ses conseils, dans le gouvernement du monde chrétien ; lui permettant, de plus, de disposer de sa mitre en faveur du sujet qu'il voudrait choisir.

Don Torribio n'était point à Compostelle, quand le courrier du Saint-Père y arriva, il était allé voir son fils, qui était toujours prêtre habitué dans une petite paroisse de Tolède ; mais il revint bientôt, et à son retour, il n'eut pas la peine de demander l'archevêché vacant. Le prélat courut au devant de lui, les bras ouverts.

— Mon cher maître, lui dit-il, je vous annonce deux bonnes

Ceci ne se passait pas seulement en Espagne ; plus d'un bâtard de grand seigneur est devenu, en France, abbé ou prélat par la seule grâce de sa naissance.

nouvelles au lieu d'une ; votre disciple est cardinal, et votre fils va bientôt l'être, ou je n'aurai point de crédit à Rome. Je voulais, en attendant, le faire archevêque de Compostelle ; mais admirez son malheur, ou plutôt le mien : ma mère, que nous avons laissée à Badajoz, m'a écrit pendant votre absence, une cruelle lettre qui rompt toutes mes mesures. Elle veut à toute force me donner pour successeur l'archidiaque de mon ancienne église, le licencié don Pablas de Salazar, dont elle est l'intime amie et la pénitente. Elle me menace de mourir de douleur, si elle ne peut rien obtenir pour ce cher Père en Dieu, et je ne doute pas un moment qu'elle ne tienne parole. Mettez-vous à ma place, mon cher maître : tuerais-je ma mère ?

Don Torribio n'était pas homme à conseiller un parricide ; il applaudit à la nomination de don Pablas, et ne se permit pas le moindre ressentiment contre la mère du prélat. Cette mère, si on veut le savoir, était une bonne femme presque imbécile, qui vivait avec son chat et sa femme de chambre et savait à peine le nom de son confesseur. Était-ce bien elle qui faisait donner l'archevêché à don Pablas ? n'était-ce pas plutôt une dame Galicienne, parente de cet archidiaque, une jeune veuve fort dévote et fort jolie, chez laquelle monseigneur allait s'édifier assidûment, depuis qu'il demeurait à Compostelle¹. Quoi qu'il en soit, don Torribio suivit à Rome la nouvelle Éminence ; et à peine y était-il arrivé, que le pape mourut, il est aisé de se révoir où cet événement va nous conduire. On entre au conclave ; toutes les voix du sacré collège se réunissent en faveur du cardinal espagnol : le voilà pape. Après les cérémonies de l'exaltation, don Torribio, admis à

¹ Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les passages ci-dessus sont de continuelles allusions à la façon par trop mondaine dont on usait, au dix-huitième siècle, dans la collation des dignités ecclésiastiques.

une audience secrète, pleura de joie en baisant les pieds de ce cher élève, qu'il voyait remplir avec tant de dignité le trône pontifical. Il représenta modestement ses longs et fidèles services ; il rappela les promesses de Sa Sainteté, promesses inviolables, qu'elle avait renouvelées avant d'entrer au conclave : il glissa quelques mots sur le chapeau qu'elle venait de quitter en recevant la tiare ; mais au lieu de demander ce chapeau pour don Benjamin, il finit par un trait de modération qu'on ne comprend pas, il protesta, que renonçant à toute espérance ambitieuse, ils se trouveraient trop contents, son fils et lui, s'il plaisait à Sa Sainteté de leur accorder, avec sa bénédiction, le moindre bienfait temporel, une pension viagère qui pût suffire aux besoins modestes d'un ecclésiastique et d'un philosophe.

Pendant cette petite harangue, le souverain pontife se demandait à lui-même ce qu'il ferait de son précepteur. Ne pouvait-il enfin se passer de lui, et ne savait-il pas plus de magie qu'il n'en fallait pour un pape ? lui conviendrait-il même de paraître encore au sabbat, et de se soumettre à l'étiquette indécente qui s'y observe¹ ? Toute réflexion faite, Sa Sainteté jugea que don Torribio n'était plus qu'un homme inutile, et même incommode ; et ce point décidé, elle ne fut plus en peine de ce qu'elle avait à répondre. Voici, en propres termes, ce qu'elle répondit :

— Nous avons appris avec douleur que, sous prétexte de sciences occultes, vous entretenez un commerce abominable avec l'esprit de ténèbres et de mensonge ; c'est pourquoi nous vous exhortons paternellement à expier ce crime par une pénitence proportionnée à son énormité ; de plus, nous vous enjoignons de sortir des terres de l'Église dans l'espace de

¹ Le diable paraissait d'ordinaire au sabbat en forme de bouc, et les assistants, en entrant dans la salle des séances, allaient l'embrasser juste r au-dessous de la queue.

trois jours, sous peine d'être livré au bras séculier et à la rigueur des flammes.

Don Torribio, sans se déconcerter, répéta à rebours les trois paroles mystérieuses, dont le lecteur doit se ressouvenir, et s'approchant d'une fenêtre, il cria tant qu'il put : Jacinthe, ne mettez qu'une perdrix à la broche ; monsieur le doyen ne soupera pas ici. Ce fut là un coup de tonnerre pour le prétendu pape. Il revint subitement d'une espèce d'extase où l'avaient jeté les trois paroles magiques, la première fois qu'elles furent prononcées. Il vit qu'au lieu d'être au Vatican, il était encore à Tolède dans le cabinet de don Torribio ; il vit même à la pendule, qu'il n'y avait pas une heure entière qu'il était entré dans ce cabinet fatal, où l'on faisait de si beaux rêves. En moins d'une heure, il avait cru être magicien, évêque, archevêque, cardinal, pape ; et il trouvait au bout du compte qu'il n'était qu'une dupe et un fripon. Tout avait été illusion, excepté les preuves qu'il avait données de sa fausseté et de son mauvais cœur. Il sortit sans dire mot, retrouva sa mule où il l'avait laissée, et reprit avec elle le chemin de Badajoz, sans avoir appris seulement à nouer l'aiguillette.

LES ÉCOSSEUSES OU LES ŒUFS DE PAQUES ¹

Voici ce que nous lisons dans l'avis au lecteur placé en tête de ce petit livre :

« Ce mois de juillet dernier, me promenant dans Paris, je fus arrêté par les rires et le ton de la joie que j'entendis faire à cinq ou six bonnes et grosses commères qui écossaient des pois vis-à-vis la boucherie de Saint-Roch ; j'entrai pour écouter chez un honnête marchand épicier de profession, qui fait le coin de la petite rue qu'on appelle du Rempart, et sans faire aucun semblant de rien j'écoutai plusieurs de leurs histoires... Or, les histoires me parurent si cossues et pleines de gorges chaudes, qu'elles me donnèrent la pensée de les écrire avec un meilleur style et plus en français qu'elles n'étaient dites et de les donner sous le titre des *Écosseuses*, parce qu'en effet cette occupation n'empêche pas plus les femmes de parler que les duchesses qui font des nœuds. »

Parmi ces histoires nous en avons choisi deux².

L'édition originale des *Écosseuses* est à peu près introuvable aujourd'hui ; mais le livre a été réimprimé dans les *Œuvres badines* du comte de Caylus, et celles-ci se rencontrent facilement.

¹ Troyes, veuve Didot, 1739, in-18°.

² A la suite des histoires racontées par les écosseuses se trouve le *Porteur d'eau ou les Amours de la ravaudeuse*, comédie en un acte et en prose. Au nombre des personnages figurent madame Colteret, madame Rognon, MM. Sifflet et Passepartout, clerc du commissaire.

LA COMÈRE JEAN-LOGNE.

Au sujet de ce qui regarde un revenant, oh ! dame, oui, qu'il y en a des esprits ; tu as vraiment beau dire que ton père n'en avait point ; Dieu veuille avoir son âme, le pauvre homme qu'il était, si pourtant il est revenu tout comme un autre, et nenni pas pour une fois, et toujours il mettait tout sans dessus dessous ; il ne vous laissait rien en place pour ce qui était de notre chambre : il ne faut point mettre en doute qu'il en aurait fait tout de même de tous les meubles de cuisine, comme les esprits le font pour l'ordinaire ; mais e n'en avions point, car les pauvres gens vivent de ce qu'ils mangent, comme vous le savez bien, ma comère : tant y a qu'à faute de batterie, il vous faisait rouler mon couvet que c'était une bénédiction ; en queque part que j'allasse le chercher, il savait toujours bien le trouver ; tredame, bien m'en prit ; savez-vous qu'il était de cuivre ? aussi m'avait-il coûté soixante-trois bons sous ; oui, tout autant, j'en jure ; là, chez madame, sur le quai, qui est une si brave femme ; eh, mon Dieu... de la fêraille, aidez-moi donc à dire ; je vous dis que vous ne connaissez autrè, ni moi non plus, dont le fils, ce grand vaurien de borgne, s'est engagé l'année passée ; ah ! pour celui-là, ça vous l'a bien soulagée ste pauvre femme, c'était un garnement qui vous aurait fait une mauvaise fin ; et ste pauvre Margot la Fourche doit assurément une belle chandelle à Dieu, le drôle ne vous l'avait-il pas fiancée ; mais par bonheur (je ne me souviens plus pourquoi) il donna un coup de pied dans le ventre à la belle-mère, ste pauvre madame la Fourche, si bien et si beau qu'elle vous en fit une fausse couche, elle en fut vraiment bien malade, elle en pensa crever ; mais Dieu sur tout ça rompit le mariage et le

cassit comme de raison ; vous devez vous souvenir de tout ça, ma comère : mais, que voulais-je dire ? Ah, je sais ; c'était don ste brave femme du Soleil d'or, et là... dont la fille le portait si beau qu'elle passait dans la rue comme si je ne l'avions pas connue, c'était pourtant la fille à madame Beautrou ; ah ! oui, je savais bien que je la trouverais, elle fréquentait les compagnies, vous faisait de la demoiselle que rien n'y manquait. Un jour qu'elle passait dans un fiacre avec deux mousquetaires du roi, allons, elle était bien couverte, il lui faut donner ça, il y avait un embarras, elle s'arrêtit tout au droit de moi qui passait avec mon inventaire, elle ne fit pas tant seulement semblant de me regarder, et moi je lui dis tout franc : Vla une jolie demoiselle si elle déchoit point ; oui ! ma foi, je lui donnai ça dans son sac tout comme je vous le dis là ; eh, qu'est-ce qu'elle m'aurait fait, j'aurais ma foi bien voulu qu'elle s'y fût frottée, je vous l'aurais peignée en enfant de bonne maison, dame, vla ce qu'on gagne à petter plus haut que le cul ; aussi nous la vîmes passer quelque temps après dans la charrette de madame Pataclin¹ ; mon Dieu que ça me fit de plaisir, ah dame pour lors je vous lui en dis bien long sans le large ; madame Beautrou me dit donc, pour en revenir à mon histoire : Ma foi de Dieu, comère Jean Logne, prenez-moi le couvet, sur ma parole je vous le donne au prix coûtant, c'est un hazard, regardez-le bien, il n'y a ni trou ni pièce, il vous fera de l'honneur et du profit ; je crus ce qu'elle me disait après l'avoir bien regardé, car la méfiance est la mère de la sûreté, et l'on ne doit jamais acheter chat en poche ; enfin elle avait raison, n'y a rien de tel que d'acheter de bonnes marchandises, quand

¹ Madame Pataclin était la directrice d'une maison de filles. La voiture qui servait à transporter les filles en contravention était connue dans Paris sous le nom de *char à Pataclin*. L'avocat Barbier, dans son journal, donne un couplet de chanson composé par Louis XV sur ce char fameux.

on paie bien faut être servie. Viennent les prunes, il y aura sept ans que je m'en quarre ; enfin tant y a, le pauvre défunt ne laissait rien en repos quand il s'en venait chez nous ; notre grande Catin dormait comme une soupe, j'avais beau la réveiller, ça vous dormait comme une pierre : pour moi, comère, je me souviendrai toujours et je ne l'oublierai jamais, qu'une belle nuit, veille de Saint-Nicolas, bonjour, bonne œuvre, je vis un grand homme tout droit, mais si grand qu'il avait bien trente pieds ; je ne sais bonnement comme il faisait pour y tenir dans notre chambre, car elle n'était pas fort haute ; nous louions dans ce temps là au cinquième sur le devant, là, tout auprès du corps de garde, chez ste pauvre mère la Touillande ; vous m'y avez vu demeurer, comère Lantonne, vous pouvez dire si je mens ; pour vous le faire court, j'y serais encore, Dieu me le pardonne, sans tout ce biau venez-y voir : enfin donc, tant y a que la peur me prit si bien que je battais la générale avec les dents ; oh ! dame, on vous aurait peur à moins, je vous en réponds ; pendant ce temps-là, vla tout qui roule par la chambre, le couvet, les galoches, l'inventaire, la chaise, l'escabeau, en fin finale, tout ce qui pouvait la danser la dansa ; après tout le tinta-marre, j'entendis, mais comme je vous entends, [faire de grands soupirs, et le lit de la grande Catin qui frétilait que c'étoit une bénédiction ; quand on n'aime point ses enfants, voyez-vous, on n'aime rien, je me mis à crier tout bas tant que j'avais de force : Catin, Catin, point de nouvelles, le lit toujours ; prends garde à toi, lui disais-je de plus belle, l'esprit est, Dieu me pardonne, sur ton lit, mais, pour tout ça, Catin ne m'entendait seulement pas : au bout d'une demi-heure qui me parut longue comme un jour sans pain, j'entendis que je n'entendis plus rien et voyez je vous en prie, ste malheureuse Catin, comme ça dort, ma comère, croyez-vous bien qu'elle me soutint le lendemain dur comme

fer, que je n'avais rien entendu ; mais à quelques jours de là, ce lui fut bien force d'en convenir, car je ne sais pas bien précisément comme ça se fit ; mais l'esprit qui n'aimait pas à voir dormir, faut le croire comme ça, vous la laissa tomber, ou bien vous la jettit toute platte et toute brandie au fin milieu de la chambre : ah ! dame, il fallait après ça l'entendre geindre, braire et pleurer comme un âne ; ma comère, ça faisait pitié, aussi ne voulut-elle plus coucher seule, et vous épousa-t-elle le compère l'Enflé, le beau premier qui se présenta ; allons, elle vous est bien tombée, faut en convenir, car c'est un honnête homme qui mange bien sa soupe, aussi vous a-t-elle du mal, faut voir. Pour moi je quittaï bien vite cette chienne de chambre, je donnai congé, car le bonheur m'en voulut assez pour que tout ça fut bâti et conclu au terme, et je n'ai plus rien entendu ; mais il n'y a rien de plus certain, dame, je m'y ferais hacher menu comme chair à pâté : j'ai vu stila, je l'ai entendu, et je n'étais ni saoule ni folle ; tout le monde du quartier a voulu savoir ce qui en était, je vous leur ai tout conté de la même façon que je vous le conte là, et je le dirai toujours. Quoi qu'en disent de certains vauriens, des chenapans qui font les olibrieux, des épelucheux de pois gris, qui mettent toujours leurs nez où ils n'avont que faire, qui disaient que c'étoit un revenant pour moi toute seule, et la Verduze du corps de garde, pour ma fille Catin, comme si je n'avais pas vu un homme tout droit ; oui, ma comère, un homme de trente pieds tout au moins, comme si ce n'étoit pas l'âme de son père qui n'aurait pas voulu faire une chose comme ça ; c'étoit sa fille une fois, et le pauvre homme vous le connaissiez, ma comère, il n'étoit pas capable de ça, il étoit bien capable plutôt de boire une pinte de vin qui ne lui aurait rien coûté, le cotillon ne lui étoit de rien, vous le savez, ma comère, j'en étois assez fâchée ; mais, dame ! au bout du compte, je voudrais bien savoir qui m'empêcherait

de vous en dire la vérité, oui je voudrais bien le savoir ; Catin n'est-elle pas à présent bien établie, c'est l'affaire de son homme après tout. Voilà ce qui m'est arrivé à moi qui vous parle, allez, laissez-les dire : envoyez-les à la comère Jean Logne, elle vous leur en dira des nouvelles.

Au dix-huitième siècle, la croyance aux revenants et aux sorciers était très-accréditée à Paris dans les classes populaires, et la comère Jean Logne était l'écho fidèle des bonnes femmes de son quartier. Il est à remarquer du reste que Paris, la plus sceptique des villes en est aussi la plus crédule, et qu'elle a eu dans tous les temps un goût très-prononcé pour le merveilleux. Les pythonisses et les alchimistes y jouissaient sous Louis XIV de la plus grande vogue, et comme on peut le voir dans les *Archives de la Bastille*, une foule de gens faisaient des conjurations pour faire apparaître le diable. Au dix-huitième siècle Saint-Martin et Cagliostro y ont trouvé des admirateurs enthousiastes, et de notre temps même, Paris s'est engoué des somnambules, des spirites, des médiums, des esprits frappeurs, des escargots sympathiques, du corbeau sanglant, des tables voyantes, parlantes et tournantes. La comère Jean Logne a laissé une nombreuse postérité.

L'ABBÉ LEMONNIER

Successivement chapelain de la Sainte-Chapelle, en 1743, curé d'un village de la basse Normandie, professeur de belles lettres à Paris, emprisonné pendant la Terreur, conservateur à la bibliothèque du Panthéon — aujourd'hui Sainte-Geneviève, — après le 9 thermidor, l'abbé Lemonnier, né en 1721, est mort en 1797. On lui doit des traductions de Perse et de Térence, mais ce n'est point là ce qui a fait sa réputation ; ce sont ses Contes et ses Fables.

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenait du bois.
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
En marchant, il disait, d'un ton plein d'amertume :
— La bonne Marguerite est bien triste à présent :
Elle s'inquiète, elle pleure ;
Chaque moment
Lui paraît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant !
C'est tout le portrait de sa mère ;

Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant :
Cet espoir est bien doux ; mais voici que j'approche ;
Ils seront consolés, quand ils me reverront ;
Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !
S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si longtemps.
Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien contents.
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte ;
Il entre, il voit sa femme assise auprès du lit ;
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée ; elle pleure et gémit.
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paraît vouloir lui retirer.
— Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer :
Me voilà bien portant... est-ce ainsi qu'on m'embrasse.
Vous ne me dites rien ! Mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras ?
Une caresse me délasse :
Tu le sais bien ; viens donc ! ils veulent me punir.
Ne boudez plus : tenez, mettez-vous à ma place.
Voyez si je devais plutôt m'en revenir :
J'avais fait mon fagot ; je sortais du bocage,
Il n'était pas encor absolument bien tard
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard ;
Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas.
Il se traînait à peine. — A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous semblez déjà las.
Il me répond par un hélas !
Qui me fait grand pitié. Vite je prends ma hache.

Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros :
Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache

Et le mets sur son dos ;

Il me remercie et me quitte.

Je veux doubler le pas pour arriver plus vite,

La neige tient à mes sabots

Et m'empêche... Mais quoi ! ma chère Marguerite,

Encore des soupirs ! encore des sanglots !

Tu ne pardonnes point ? Tu ne m'aimes donc guère :

Je ne l'aurais pas cru. Marguerite à ces mots,

Le prenant par la main lui dit : — Malheureux père

Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère

Du fils le plus méchant ?

— Antoine méchant ! lui ! non, non ; son caractère

Est bon ; je le connais ; il est encor enfant,

Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge :

Mais laisse faire, en grandissant

Il sera bon et sage.

— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui,

Antoine, tu devrais le promettre toi-même

Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.

Mais approche, dis-moi : qu'as-tu fait aujourd'hui

Pour la fâcher ? Réponds, puisque je le demande ;

Vous vous cachez, mon fils, la faute est donc bien grande.

— Très-grande, cher époux : mais il en est honteux ;

— C'est bon signe. Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux ;

Tu seras fâché de l'entendre :

Mais enfin tu le veux ; tu le sauras. Ce soir,

Comme il m'ennuyait de t'attendre,

J'ouvrais de temps en temps la porte, et j'allais voir

Si tu venais. Une fauvette

Entre avec moi dans la maison,

Puis se blottit sur la couchette ;

Elle grelottait : la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffais dans mon sein,
De mon haleine, et sous ma main,
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet : la pauvre créature,
En tombant sur des échalas,
Dans sa vigne ici près, s'est déchiré le bras ;
Elle pleurait, et sa blessure
Saignait beaucoup : ce n'est pas moi
Qu'elle demandait ; c'était toi.
Voyant que tu tardais, et qu'elle était pressée,
Comme j'ai pu, je l'ai pansée.
Pour la panser, j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là ? me serais-je trompée.
— C'est bon : après... — Tandis que j'étais occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné
Et puis... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi ! plumée. — Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte était fermée,
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuse ;
Elle volait en gémissant ;
J'entendais sa voix douloureuse
Qui me saignait le cœur. Nous aurons un méchant.
Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère :
Aurais-tu fait cela, quand tu n'étais qu'enfant.
Moi qui disais à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père !
Aussi je l'aimais trop : que Dieu m'en punit bien !

— Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, et ne crains rien :
Il est là-haut une justice
Aux bons parents toujours propice.
S'il doit être un méchant, les dieux nous l'ôteront,
Non, jamais ils ne permettront...
Approche-toi, mon fils, viens, viens, que je t'embrasse,
Que je t'embrasse, hélas ! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer ; je pleure aussi, tu vois.
Mets ta main sur mon cœur, tiens, c'est là ta place,
Car je t'aimais, Antoine, et c'était mon bonheur :
Je ne t'aimerai plus... Oh, si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur :
Ciel ! j'aimerais donc un... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau
Et les pendre à ce soliveau ;
Rama-se-les, ma femme :
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons ;
En les regardant nous dirons :
Il ne faut point aimer une aussi méchante âme.
Ce pauvre oiseau, mon fils ! reste sur mes genoux,
Ce pauvre oiseau ! crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous ?
Non, c'est l'auteur de la nature
Qui le mettait entre nos mains,
C'était nous ordonner de lui sauver la vie.
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains :
Et vous l'avez plumé ! s'il me prenait envie
De vous envoyer me passer la nuit au froid
Vous m'en avez donné le droit ;
Vous n'auriez point à vous en plaindre,
Mais je serais méchant ; je vous ressemblerais
Et plus que vous j'en souffrirais.

Ne tremble point, mon fils, va tu n'as rien à craindre,
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours

J'espérais que dans la vieillesse

De ta mère et de moi tu serais le secours ;

Et tu vas abrégér nos jours

Par les chagrins et la tristesse.

— Ah ! maman... ah ! papa, baisiez-moi de bon cœur,

Non, vous ne mourrez pas de chagrins, de douleur,

Tout le bien que je pourrai faire,

Je vous promets, je le ferai.

Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.

Aisément un père, une mère

Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon ;

Il tint sa promesse : il fut bon.

Il fut si vertueux, si sage

Qu'on le montrait dans le canton

A tous les enfants de son âge.

Un jour qu'il regardait tristement au plancher,

La mère qui le vit alla prendre une échelle :

— Monte, mon fils, monte, dit-elle,

Et va promptement détacher

Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'afflige.

Jette-les au feu, ne crains rien,

Ton père le veut bien.

— Tu le veux, n'est-ce pas ? — Oui, jette-les, te dis-je,

Et qu'il ne reste aucun vestige...

— Non, maman, je les garderai,

A mes enfants, si Dieu m'en donne,

En pleurant je les montrerai.

En même temps je leur dirai :

Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

LE CHEVALIER DE NIGRIS

Voilà un nom qui n'est pas inscrit au temple de Mémoire, et si le lecteur demande quel est le personnage qui l'a porté, nous répondrons que nous n'en savons rien. Nous l'avons trouvé dans l'*Almanach des Muses* de 1772, au bas de la jolie pièce ci-dessous reproduite, et c'est là le seul renseignement que nous pouvons donner. On ne sera point fâché, nous le pensons, de retrouver ici Anacréon en toilette du dix-huitième siècle avec de la poudre et des mouches.

CONTE ANACRÉONTIQUE.

La jeune et simple Glycère,
Dans les jardins de Cypris,
Cueillait d'une main légère
Et le muguet et le lys.
En groupe étaient auprès d'elle
Des roses dont l'incarnat
Avait du teint de la belle
Et la fraîcheur et l'éclat.
De ces fleurs elle s'approche :

L'Amour se montre à l'instant,
 Prend son arc, et lui décoche
 Un trait rapide et perçant.
 — Ah ! dit-elle, je soupire,
 Je sens un mal qui me plaît ;
 Jeune enfant, ce doux martyre
 M'est-il causé par ce trait ?
 — Va, reconnais ma puissance,
 Répond le maître des cœurs¹.
 Si jamais par imprudence
 Tu me cherches sous des fleurs,
 Souviens-toi que tu t'exposes
 A des regrets superflus,
 Tu m'as trouvé sous des roses :
 Tu ne m'y trouveras plus.

¹ *Le maître des cœurs* est une expression familière aux écrivains du dix-huitième siècle ; on la trouve souvent, entre autres dans ces vers qui semblent résumer le lyrisme érotique de l'époque :

Elle est à moi ! divinités du Pinde,
 De vos lauriers ceignez mon front vainqueur !
 Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
 Portent envie au maître de mon cœur !

LA CONDAMINE

Les trois petits contes qui suivent forment un singulier contraste avec le livre qui a donné à leur auteur une si juste célébrité : *la Figure de la Terre*, Paris, 1749, in-4°. Mais de même que, les érudits du seizième siècle mêlaient, comme Henri Étienne, les contes les plus gaulois aux études les plus sérieuses, de même les savants et les philosophes du dix-huitième siècle tenaient à honneur de *sacrifier aux Muses*. Quand il n'était pas en voyage pour mesurer notre globe ou déterminer l'équateur, la Condamine était l'un des collaborateurs les plus assidus des *Recueils poétiques*. Les pièces que nous donnons ici sont du reste les meilleures de toutes celles qu'il a laissées. Le lecteur jugera peut-être que ce n'était point la peine de quitter, comme on disait de son temps, le compas pour la lyre.

L'IVROGNE PHILOSOPHE.

Dès le matin Grégoire s'enivrait.

— Je bois aussi, lui disait un sien frère ;

Mais tu devrais user de mon secret.

Je bois mon saoul, quand j'ai fait mes affaires.

— Le mien, dit l'autre, est encor plus certain,

Et je ne sais de quoi tu t'inquiètes ;

Quand je me suis enivré le matin
 Pour tout le jour mes affaires sont faites.

LA QUEUE DU DIABLE.

Un cardinal en sortant de la cour
 Avec Conflans ¹ s'entretenait un jour :
 — En France, il n'est rien de plus ordinaire,
 Lui disait-il, que noblesse et misère ².
 La pauvreté du noble est le poison :
 En doutez-vous quand j'ai pour caudataire
 Un gentilhomme, et de votre maison !
 Conflans repart : — Je plains le pauvre ère,
 Mais j'aurais pris un tout autre chemin :
 La garde rouge ou bien la garde bleue
 M'aurait ouvert un asile certain,
 Et j'eusse mieux aimé périr de faim
 Que de tirer le diable par la queue.

LE SOUPER DU PRÉDICATEUR.

Un cordelier avait un jour prêché
 Un beau sermon contre l'intempérance,
 Et déployé toute son éloquence
 Pour démontrer que c'est très-grand péché.
 Un auditeur qui se sentit touché

¹ Le marquis de Conflans, lieutenant général.

² Ceci est d'une rigoureuse vérité historique. La noblesse française a fait preuve dans tous les temps d'une aptitude merveilleuse pour se ruiner, et elle s'est montrée, au dix-huitième siècle, plus prodigue qu'aux précédentes époques, ce qui explique les nombreux mariages qu'elle a contractés sous Louis XV avec les familles des gens de finances.

Court s'accuser d'un peu de gourmandise ;
Dans la cellule il voit la nappe mise,
Et de champagne un flacon débouché,
Plus deux perdrix, une rouge, une grise ;
On peut juger quelle fut sa surprise.
— Par un sermon je vous ai convaincu,
Dit le Pater, mais d'habitude est prise,
Et c'est ainsi que j'ai toujours vécu ;
Dispensez-vous d'un conseil inutile.
Tout ce que j'ai prêché pour un écu¹,
Pas ne voudrais le faire pour cent mille.

¹ L'usage où étaient les moines d'un certain nombre d'ordres religieux d'aller prêcher, moyennant quelque argent, dans les villes ou les villages, scandalisait la Bruyère. Voici ce qu'il dit à ce propos :

« Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre auprès les pourpres et les fourrures ; il y achève la digestion pendant que le Feuillant ou le Récollet quitte sa cellule et son désert, où il est lié par ses vœux et par la bienséance, pour venir le prêcher lui et ses ouailles et en recevoir le salaire comme d'une pièce d'étoffe. »

BARTHÉLEMY IMBERT

Ce poète, comme la plupart des écrivains de son temps, s'est exercé dans les genres les plus divers : il a fait des comédies, des tragédies, des poèmes mythologiques, des fables, des nouvelles et des imitations des fabliaux. Il a du reste à peu près imité tout le monde : les Anglais, les Allemands, les Italiens, et il a toujours soin de le dire, ce qui ne rentre généralement pas dans les habitudes littéraires. Ses contes tournent souvent à l'épigramme ; et l'on y sent un certain effort pour échapper aux trivialités cyniques qui déparent trop souvent les compositions du même genre : « On ne trouvera pas ici, dit Imbert, dans l'une de ses préfaces, la même liberté que dans nos contes anciens, parce que les mœurs plus dépravées tiennent à paraître plus décentes ; elle s'offensent d'une expression un peu vive et il faut respecter cette pudeur : la seule qui nous reste. »

L'HEUREUX HASARD.

La foudre un jour dans un convent
Tomba sans offenser personne :
— Ciel ! dit le Père André, qui lors prêchait l'Avent,
Ton bras en même temps nous frappe et nous pardonne.
Le clocher du tonnerre a seul été frappé,

Et les moines vivants célèbrent leur victoire.
 Hélas ! aucun n'eût échappé,
 S'il eût brûlé le réfectoire.

LE MARGUILLIER PRÉVOYANT.

Certain prélat grondait un marguillier¹ :
 — Quoi ! saint Martin, le patron du village,
 Vous l'avez peint en simple cavalier !
 Le faire évêque eût été bien plus sage
 Puisqu'il fut tel. — C'est l'entendre fort mal,
 Dit le manant ; j'ons la tête encore saine :
 Au cavalier, il ne faut qu'un cheval,
 Six au prélat ne suffiraient qu'à peine.

LE PRÉJUGÉ.

Une femme de cour (nommons-la Léonor)
 Prisait fort la noblesse, et s'était mis en tête
 Que la distance était plus grande encor
 Du noble au rôturier que de l'homme à la bête.
 D'un mal hâtif un prince alors surpris,
 Trompant de six docteurs la science profonde,
 Chargé d'honneurs et de mépris
 Avant l'heure avait entrepris,

¹ Le nom de marguillier vient du mot latin *matricularius*, appliqué primitivement à des clercs attachés aux paroisses et qui avaient pour fonctions de soigner les pauvres dont ils inscrivaient les noms sur un registre *matricule*. Ils étaient aussi chargés du soin des enfants abandonnés à la porte des églises, et ils inscrivaient de même les noms sur un registre. Aujourd'hui les marguilliers sont des laïques chargés de l'administration temporelle des églises. On voit que si le nom est resté le même les attributions sont bien changées.

Le voyage de l'autre monde.
 Chez Léonor son trépas fut conté;
 Ne vivant plus il n'était plus flatté.
 — S'il faut, dit le conteur, quoi que l'on ait été,
 Expier chez les morts les noirceurs qu'on a faites
 Pour tout son or, et pour sa dignité,
 Je ne voudrais, ma foi, payer ses dettes.
 — Monsieur, dit Léonor, la noblesse a ses droits :
 Je ne veux pas du prince excuser la licence ;
 Il a, je l'avouerai, mal vécu, mais je crois,
 Pour damner un chrétien de si haute naissance,
 Que Dieu lui-même y regarde à deux fois.

Ce petit conte exprime cette idée à peu près générale sous l'ancien régime, parmi les grands seigneurs et les nobles de race, à savoir qu'en vertu de la supériorité native qu'ils s'attribuaient sur les roturiers, ils croyaient que Dieu s'occupait d'eux d'une façon toute spéciale. C'est ainsi que la mère de François I^{er}, Louise de Savoie, s'écria quelques jours avant sa mort en apercevant une comète : « Voilà qui ne m'annonce rien de bon, car Dieu ne fait paraître ces astres-là que pour nous autres grands. »

LA PARTIE REMISE.

Avec Lisette Orante voulait faire...
 Quoi ? ce qu'on fait avec jeune tendron.
 Oui, mais vouloir n'est tout en cette affaire ;
 Plus d'une fois chez un octogénaire
 Le cœur dit oui, quand le reste dit non.
 Pour accomplir ce doux mystère
 Il use en vains efforts sa vigueur éphémère ;
 Lise se prête et fait tout pour le mieux.
 Mais ô disgrâce ! au fond du sanctuaire

Le feu sacré s'éteint, plus d'encens pour les dieux.
Lise tout bas pestait contre les hommes,
Quand celui-ci se rajustant sans bruit :
— Mon cœur, dit-il, marquez où nous en sommes :
Je reviendrai pour finir cette nuit.

LA PETITE DOT.

Colette avait du goût pour l'hyménée ;
Mais point d'argent ; pauvreté fut son lot.
La dame de l'endroit plaignit l'infortunée,
Et lui promit dix écus pour sa dot.
Elle voulut pourtant voir la figure
Du prétendu ; le prétendu paraît,
Tout mal bâti, bien petit et bien laid.
— Ah ! ciel, dit-elle, et quelle créature
As-tu choisie ? oh ! ne me montre plus
Cette figure contrefaite.
— Hélas, reprit naïvement Colette,
Eh ! que peut-on avoir pour dix écus.

AMUSEMENTS A LA GRECQUE

OU LES LOISIRS DE LA HALLE¹

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'intention du petit corié que nous empruntons aux *Amusements à la grecque* : c'est tout simplement une parodie burlesque, d'une part des visions bibliques, de l'autre de l'abus que certains écrivains ont fait des évocations fantastiques.

Nous ajouterons que les perruquiers tiennent une certaine place dans les contes du dix-huitième siècle. Ils y remplacent les apothicaires, et cela s'explique à une époque où les coiffures naturelles succédant aux perruques, étaient devenues l'une des parties les plus importantes de la toilette.

VISION RÉELLE.

Et le premier jour de janvier, dès le grand matin, je crus être éveillé, et je l'étais effectivement, et je faisais des ré-

¹ Le sous-titre porte : par un ami de feu Vadé, à Athènes, dans le tonneau de Diogène, et à Paris sur le Pont au Change, 1764, un vol. in-8°.

flexions dont je ne me souviens plus, et dont je ne me soucie guère, et j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, et je vis entrer un inconnu que je n'avais jamais vu, et il avait l'air embarrassé et le visage pâle et blanc et les souliers poudreux, et en m'appelant par mon nom, il me contraignit à me lever, et je mis ma robe de chambre en tremblant, et comme j'ignorais son dessein, je m'approchai de lui et il m'obligea de me mettre sur un siège, et aussitôt je me sentis saisir par le col, et il me mit une espèce de hausse-col, et il me couvrit la joue avec sa main, et je sentis à l'instant une sueur par tout le visage, et je le sentis tout mouillé, et les gouttes en tombaient de tous côtés, et cela me saisit au point que j'en perdis respiration, et j'étais plein d'écume sans pouvoir proférer une parole, et je vis cet inconnu tenant une arme blanche dont la lame reluisait, et il me la mit sur la gorge, et je n'étais alors qu'à un degré de la mort, et comme s'il eût voulu me faire souffrir davantage, il prit de l'eau et du vinaigre, et il m'en jeta au visage, et je rouvris les yeux, et il me prit par les cheveux, et il me lia, et je le vis ensuite se saisir d'une autre arme et il me l'approcha de la tête, et sans me brûler la cervelle, il ne fit que m'effleurer l'oreille, et il se ressaisit encore d'une autre qui ne fit pas plus d'effet, et qui ne fit que me toucher la pointe des cheveux ; et voyant que je respirais toujours, il me fit à la fin mordre la poussière, et je refermais la paupière ; et voulant achever son ouvrage, il prit les seules armes qui lui restaient à se saisir, et c'était des ciseaux, et je sentis qu'il me coupait des parties superflues de mon corps ; et comme ma bourse était sur ma commode, il s'en saisit et il me reprit par les cheveux, et moi, à ce dernier trait, j'ouvris pour la seconde fois les yeux, et je repris courage, et je me saisis d'un couteau sous ma main, et je vis disparaître mon inconnu, et je m'essuyai le visage, et je me regardai dans un miroir, et je me trouvai la barbe faite et

les cheveux frisés et accommodés, et je m'aperçus enfin que c'était un nouveau garçon perruquier que l'on m'avait envoyé, et je fus satisfait de ma vision.

Cet extrait des *Amusements à la grecque* marque, comme nous l'avons dit, une époque de transition dans la mode des coiffures, celle où les perruques qui étaient encore en grande vogue dans la première moitié du siècle, commençaient à faire place aux cheveux naturels. Beaucoup moins volumineuses que sous Louis XIV, les perruques sous Louis XV changeaient à tout instant de forme et de nom : *perruques pointues*, *perruques carrées*, *perruques de bichon*, *perruques à la circonstance*, *à la moutonne*. Chaque classe de la société avait sa perruque ; les ecclésiastiques la *perruque à l'abbé* ; les militaires la *perruque à la brigadière*, les magistrats la *perruque à boudins*, les domestiques la *perruque à bourse*. L'abandon de la perruque fut une réaction contre les vieilles mœurs et la monarchie de Louis XIV.

M. GUILLEMARD

Voici encore un collaborateur de l'*Almanach des Muses*. C'est à ce titre seul qu'il nous est connu. Parmi les gasconnades que renferme ce recueil, celle que nous reproduisons dans cette page est sans aucun doute l'une des mieux réussies.

GASCONNADE.

Un Gascon chez un cardinal
Exaltait la Garonne avec persévérance :
C'était non-seulement un fleuve d'importance :
C'était un fleuve sans égal.
— A ce compte, monsieur, lui dit Son Éminence,
Le Tibre près de lui ne serait qu'un ruisseau.
— Le Tibre, monseigneur, sandis, belle merveille !
S'il osait se montrer au pied de mon château
Je le ferais mettre en bouteille.

LE MARQUIS DE SAINT-MARC

L'auteur du petit conte ci-dessous était l'un de ces amateurs si nombreux au dix-huitième siècle qui croyaient avoir assez fait pour la gloire quand ils avaient rimé quelque bouquet à Chloris, ou publié dans l'*Almanach des Muses*, ce tombeau des *poetæ minores* de l'ancien régime et de l'Empire, quelques vers dans le genre de ceux que nous publions ici. Né en 1728, le marquis de Saint-Marc est mort à Bordeaux en 1818.

LE PORTRAIT.

Une femme d'esprit et d'un goût fort vanté
Avait fait imprimer l'histoire de sa vie¹.
Et tirait surtout vanité
D'avoir, c'était là sa manie,
En tous les points rendu la vérité.

¹ Madame de Staal, auteur de comédies, de lettres et de *Mémoires* fort intéressants, dame d'honneur de la Duchesse du Maine; elle fut compromise dans la conspiration de Cellamare, et fut deux ans en prison. Née en 1684, morte en 1750.

— Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire,
Mais n'avez-vous pas prudemment
De plus d'une galante histoire
Mis de côté le dénoûment?

Convenez-en ; cela n'est il pas juste ?

— Oh ! reprit elle en souriant,
Je ne me suis peinte qu'en buste.

A propos de cette petite pièce et de quelques-unes de celles qui suivent, nous ferons remarquer que le genre auquel elles appartiennent est complètement abandonné aujourd'hui. La critique moderne n'a eu que des anathèmes pour la poésie du dix-huitième siècle, tandis qu'elle a prodigué les plus grands éloges à celle du seizième. Les poésies légères de Voltaire, ces chefs-d'œuvre d'élégance et d'esprit, ont à peine trouvé grâce devant elle, et il est résulté de là que les poètes de notre époque auraient cru déroger en marchant sur les traces de Voltaire et de ses contemporains. Ils ont souvent imité le passé, mais en remontant à la Renaissance. Le rondeau et le triolet ont repris faveur, mais personne aujourd'hui ne se hasarderait à publier un conte en vers. Il en a été de même de l'épigramme. On peut ouvrir au hasard tous les volumes de vers contemporains, de ceux du moins qui ont été publiés à Paris, on n'en trouvera pas une.

DE CHENNEVIÈRES

François de Chennevières est né en 1699 à la Rochefoucauld (Charente); il est mort en 1799, et s'est fait connaître par quelques poésies qui ne sont point sans mérite. Tel est le sens des courtes notices que les dictionnaires biographiques ont consacrées à cet écrivain. Nous n'en savons pas plus que ces dictionnaires, et nous n'en pouvons dire davantage. Nous ferons remarquer seulement, qu'à défaut d'autre mérite, M. de Chennevières a celui d'avoir vécu cent ans, ce qui lui assure une place à côté de Fontenelle.

LE PARDON.

A son voisin la gentille isabeile
Fut se plaindre de son époux,
Qui toujours lui cherchait querelle.
— Croyez-moi, dit-il, vengez vous.
Le conseil plut fort à la belle.
Le galant fut choisi pour servir son courroux.
A chaque heure du jour c'était nouvelle plainte;
Notre couple à l'envi signalait son ardeur.
Mais la colère du vengeur

En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin ¹.
La belle que toujours la vengeance aiguillonne
Six fois fut se plaindre un matin.
— Oh ! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

¹ La femme de Sganarelle dans *le Cocu imaginaire* est du même avis :

Voilà de nos amis le procédé commun ;
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles
Mais les traitres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela serait commode, et je sais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudrait bien aussi.

MESDEMOISELLES M.-L.-D. ET D'H.-V.-X.

Il s'agit ici de mesdemoiselles Maillard et d'Hervieux, actrices de l'Opéra, dans les dernières années du règne de Louis XVI. Nous reproduisons deux anecdotes qui les concernent, et qui pourraient bien n'être que des contes, mais nous avons voulu donner au lecteur l'idée d'un livre rare et curieux, la *Chronique arétine*, qui montre comment ce que nous croyons nouveau, n'est souvent que du vieux-neuf. La *Chronique arétine* est une sorte de biographie des femmes galantes et des femmes de théâtre, qui ouvre la série des livres du même genre qui se sont produits en si grand nombre de notre temps même, sous les titres les plus divers : *les Oiseaux de nuit*, *les Filles d'Hérodiade*, *les Pécheresses*, etc., etc. Seulement, l'auteur anonyme du dix-huitième siècle envisage son sujet d'un point de vue plus haut et plus triste. Tout en prodiguant les anecdotes scandaleuses, il ne manque jamais de dresser l'inventaire des imbéciles et des vaniteux que les *impures*, c'est ainsi qu'il les nomme, ont ruinés, déshonorés, et souvent même conduits au crime, et par là il justifie le sous-titre de son livre, où il est dit que le livre est destiné à servir de commentaire à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle. La théorie sociale de la réhabilitation des filles perdues n'était point encore à l'ordre du jour, et l'auteur anonyme n'hésite point à leur attribuer une grande part de responsabilité dans l'*abâtardissement momentané de la nation*.

MADemoiselle d'H.-V.-X

L'homme par excellence auquel mademoiselle H.-V.-X. a dû sa plus haute splendeur est sans contredit M. le M. R. Sous le règne de cet amour, mademoiselle H.-V.-X. était la dispensatrice des grâces. La police lui était entièrement subordonnée : des calculs modérés font monter à huit cent mille livres les sommes résultantes des intérêts sans mise de fonds que cet amant avait accordés à cette courtisane sur les banques de jeu autorisées par le magistrat. La sévérité déplacée du parlement fit évanouir cette excellente branche de revenu qui, continuée encore quelques années seulement, eût mis mademoiselle d'H.-V.-X. en état d'élever un monument qui l'aurait disputé à celui de cette célèbre courtisane de Memphis qui édifia, dit-on, une pyramide de deux cents toises dont chaque pierre avait été fournie par un de ses amants.

Mademoiselle d'H.-V.-X. n'a pas trouvé de meilleur moyen de porter les perfections réunies des arts dans son hôtel, qu'en s'alliant avec le sieur B.-M.-G.-R. dont la réputation et les talents sont également connus. Des gens bien instruits prétendent trouver une allégorie ingénieuse dans la manière employée par le sieur B.-G.-R. pour couvrir les toits de l'hôtel de mademoiselle d'H.-V.-X. Ils assurent que cet artiste s'étant aperçu que cette demoiselle était tourmentée d'une *voie d'eau considérable*, il l'avait fait doubler en cuivre pour parer aux accidents.

MADemoiselle M.-L.-D.

La voiture de mademoiselle M.-L.-D. ne se trouvant, un soir qu'elle voulait quitter l'Opéra plutôt que de coutume, un par-

ticulier offrit la sienne et fut accepté après quelques petites façons ; avant d'avoir fait la moitié du chemin, l'inconnu avait été entreprenant, et heureux quelques minutes après. Arrivé à la porte de mademoiselle Maillard, cet amant impromptu en prenant congé d'elle lui demanda la permission de venir le lendemain lui présenter ses hommages. Mademoiselle Maillard lui riposta avec la plus charmante ingénuité qu'elle était sensible à l'honneur qui lui était offert, mais qu'elle n'aimait pas à faire de nouvelles connaissances.

On trouvera dans le *Journal* de l'avocat Barbier de curieux détails sur les aventures galantes, dont les actrices du dix-huitième siècle ont été les héroïnes. Bien des gens, y compris de graves magistrats, se sont ruinés pour elles, bien d'autres se sont battus. Les filles de l'Opéra et les bals masqués de l'Opéra sont entrés pour une bonne part dans la corruption des mœurs sous la Régence et sous Louis XV ; les bals ont commencé en 1716. Une foule d'intrigues se liaient sous le masque, dans la salle même, à l'abri des treillages dont les loges étaient garnies. Le Régent et Louis XV n'avaient point honte de se mêler à ces cohues où la danse n'était qu'un prétexte pour la débauche et pour l'ivresse.

DESFONTAINES

L'auteur de la pièce suivante a laissé quelques ouvrages dramatiques oubliés aujourd'hui, et quelques contes qui valent beaucoup mieux que son théâtre. Né à Caen, en 1733, il est mort en 1825.

LE VAN.

Dans un village, aux environs du Maine,
Un laboureur nommé Pierre Pigal,
De quelques mois passant la soixantaine,
Las d'être veuf (souvent le bonheur gêne),
Reprit du goût pour le nœud conjugal :
Il avait tort : nous avons tous la rage
D'être maris sur le déclin de l'âge ;
Mal nous en prend : mais c'est notre destin.
— Quand on est vieux, il faut faire une fin,
Disait Pigal : Je gagne au labourage
De bons écus qui se multiplieront,
Et ces écus deviendront le partage
Des héritiers qui de moi proviendront.

Non loin de là, sous l'aile de son père,
Croissait alors fillette de quinze ans,
Bruyante, active, habile ménagère,
Et qui, maîtresse au défaut de sa mère,
Avec esprit, chez elle comme aux champs,
Menait sa ferme et gouvernait les gens.
Par-dessus tout, Manon était jolie,
Avait l'œil bleu, les regards sémillants,
Les cheveux bruns, la gorge rebondie,
Et le dimanche, au son des instruments,
En corset fin, souliers roses, bas blancs,
D'un pied léger foulant l'herbe fleurie,
Manon fixait les plus indifférents,
Et sur ses pas appelait les amants.
Du bon vieillard elle fit la conquête,
Il l'aperçoit, l'aime, perd la raison,
La suit partout, remarque sa maison;
Rentre chez lui, prend son habit de fête,
Va chez le père, arrange un compliment,
Et pour l'hymen obtient son agrément.
Il était riche, et vous savez l'usage,
Vous le savez comme moi, chers lecteurs,
Le premier point, en fait de mariage
Est l'intérêt, au Maine comme ailleurs.
Cruel abus ! Manon devint chagrine,
Gémit tout bas sitôt qu'elle eût appris
De son papa celui qu'on lui destine ;
Car, pour un autre, elle avait le cœur pris,
Et dès longtemps brûlait à la sourdine.
Mais comme en vain elle eût fait la mutine,
Force lui fut de ne pas dire non,
Et dans huit jours, en dépit de Manon,
Avec Pigal l'affaire se termine.

La voilà femme ; et de son cher tendron
Devenu maître en face du notaire,
Notre civil et complaisant barbon
Pour sa moitié fait tout ce qu'il peut faire,
Croit rajeunir en voyant ses appas,
L'aime beaucoup et ne la gêne pas.
Car notez bien (le fait est d'importance) :
Que pour Manon rempli de confiance,
Pigal était un de ces bons époux,
Non tels que ceux de Rome ou de Florence,
Mais justement comme on les veut en France :
Accommodants et nullement jaloux.
Mais quel est donc enfin, me direz-vous,
Cet Adonis que l'on aime en silence,
Et que Manon, avant ses chastes nœuds,
Avait trouvé digne de tous ses feux ?
C'était la perle et l'honneur du village,
Un grand garçon, vigoureux, fait au tour,
Garçon couru des beautés d'alentour,
Garçon fêté dans tout le voisinage,
Frisé, poudré, de tout point accompli,
Et pour tout dire en un mot, le bailli.
Il avait lu dans la philosophie,
Savait par cœur et Cyrus et Clélie,
Avait passé quatre mois à Paris,
Où, très-connu dans la jurisprudence
Et faufilé parmi les beaux-esprits,
Il avait fait moitié de sa licence.
Sans le bonheur à quoi sert la science !
Pigal triomphe, on assure à Pigal
Ce doux trésor, pour lequel son rival
Aurait vendu (tant il est vrai de dire,
Que sans l'objet après qui l'on soupire,

Les biens, le rang, ne sont rien à nos yeux!)
Pour lequel, dis-je, avec un cœur joyeux,
Il eût vendu, ce rival malheureux,
Ce qu'il avait, ses titres, son office,
Son nom, sa robe, et jusqu'à la justice.
Mais il n'eut pas à soupirer longtemps
Devant le toit de sa belle maîtresse.
Toujours Manon lui garde sa tendresse,
Et se souvient qu'il est dans son printemps.
Elle le voit, le reçoit en cachette
Une et deux fois, puis trois, puis chaque jour.
Rien ne retient lorsque la planche est faite :
Le premier pas coûte seul en amour.
Pigal, un jour appelé pour affaire,
Bride sa mule, et dès le grand matin,
Quitte en trottant sa femme et sa chaumière.
Notre galant qu'amour rendit devin,
Rentre aussitôt; Manon de mettre en train
La soupe au riz et la poularde fine;
Le magister d'aider à la cuisine,
Et nos amants avant midi sonné
Avaient déjà commencé le diné.
A table assis, l'amant et la maîtresse,
Par leurs propos, éloignaient la tristesse;
Ils s'annusaient, sans ce faux bel-esprit,
Sans ce jargon, parmi nous introduit,
Et qui nous fait, à force de finesse,
Geler de froid en pariant de tendresse.
Contentement donne de l'appétit;
Et la friponne et le bailli lui-même
Tout en disant : « Mon amour est extrême,
Je meurs pour toi, » mangeaient bien cependant,
Et s'adoraient, sans perdre un coup de dent.

Feu Céliadon, d'amoureuse mémoire,
Était fort sobre, ce que dit l'histoire,
Et sans dîner rêvait à deux beaux yeux ;
Il aimait bien, je consens à le croire :
Mais par ma foi ! ces jeûnes rigoureux
Pouvaient aussi faire tort à ses feux.
Pour nos galants, en soupirant tous deux,
Point n'oubliaient de manger et de boire :
L'amour nourri ne s'en porte que mieux ;
Un peu de vin son ardeur renouvelle,
Et le bailli coiffé d'un peu de vin,
Devant Manon jouait de la prunelle,
Baisait un bras, dévorait une main,
Prenait son verre et buvait après elle :
Plaisirs de table attrapés en passant,
Plaisirs légers qu'on fait marcher devant,
Petits plaisirs que j'oserais peut-être
Nommer bien grands pour qui sait les connaître :
Sot qui s'en rit, bien heureux qui les sent !
Mais combien peu de fond et de durée
A le bonheur que l'on goûte ici-bas :
Dans cette fête à l'amour consacrée,
Chez notre couple on ne s'ennuyait pas :
Le jour baissait : mais l'ardeur les emporte,
Et ce beau jour, déjà près de sa fin,
Selon leur compte, était à son matin.
La nuit commence, et l'on frappe à la porte :
C'était Pigal ; — ô ciel ! que devenir ?
Mon cher bailli ! — Manon, par où sortir ?
Il eût voulu s'esquiver par derrière,
Mais point d'issue et l'amant le plus fin
Aurait eu peine à se tirer d'affaire :
Aussi le nôtre y perdit son latin ;

Quand du plancher voyant la trappe ouverte,
Notre bailli, très-vif et très-alerte,
Grimpe au grenier, et pour s'y mieux cacher
Couvre d'un van le trou de ce plancher ;
Et tôt Manon d'aller en diligence
Ouvrir la porte à Pigal, qui dehors
Mourait de froid, car il gelaît alors.
— Bonsoir, Manon, j'avais impatience
De t'embrasser et de me voir ici ;
J'appréhendais que durant mon absence,
Ton petit cœur ne gagnât de l'ennui.
Oh ! l'homme unique et l'excellent mari !
Manon pensa faire la révérence,
Tant la touchait cet excès de bonté.
— Mais quoi ! dit-il, tu faisais ton goûté,
Tant mieux ! tant mieux ! avec toi, ma brunette,
Je m'en vais boire un coup à ta santé.
Le premier verre était pour la poulette :
Mais le bonhomme aimait un peu le vin ;
Le second suit, et jasant à son aise,
Près d'un bon feu, sa pincette à la main,
Pigal s'enivre ; il s'endort sur sa chaise,
Et de grand cœur il se met à ronfler,
Tandis qu'en haut l'amant n'osant souffler
Désirait fort de sortir d'esclavage ;
De temps en temps, mais par un petit coin,
Rangeait le van et regardait de loin.
Manon des yeux le priait d'être sage,
De se nicher dans le fond de sa cage :
Mais de l'avis bien loin de faire usage,
Pour la mieux voir, il allonge son cou,
Et d'une main trop pesante et peu sûre,
Pressant le van qui fermait l'ouverture,

Le fait tomber, et glissant par le trou
Tombe avec lui sur le dos du bonhomme.
— Voilà le van, compère, grand merci,
En délogeant dit l'amant tout transi !
Pigal s'éveille, et pensant qu'on l'assomme :
— Manon, Manon, qu'est-ce donc que ceci ?
— C'est notre van que nous rend le bailli,
Répond Manon, encor toute étourdie.
— Peste de lui, dit Pigal en grondant :
Quand il emprunte, il rend bien lourdement ;
J'en ai l'épaule et la hanche meurtrie.
Maudit bailli ! je croyais, sur ma foi,
Que le plancher était tombé sur moi.

Pour les amants, il est un Dieu qui veille :
Dans un danger, dans un cas imprévu
Il est près d'eux, il leur souffle à l'oreille
Ce qu'il faut dire, et si bien les conseille
Qu'on ne saurait les prendre au dépourvu.
Que faire donc ? et comment se défendre
De cette engeance, et parer cet affront
Que tout mari doit craindre pour son front ?
Contre ce mal ne peut-on nous apprendre
Quelque secret ? Après mûr examen
Je n'en vois qu'un ; c'est d'éviter l'hymen.
Que si l'hymen a pour vous tant de charmes,
Mariez-vous, laissez le reste au sort.
L'heureux Pigal, sans se donner d'alarmes,
Sort, court aux champs, revient, s'enivre et dort ;
Pigal fait bien. Le sage se repose,
Sans follement chercher sur certain point
Une clarté qu'on ne chercherait point,
Si l'on pensait aux chagrins qu'elle cause

Et puis, d'ailleurs, en vain l'on se propose
De l'acquérir : malgré leurs soins jaloux,
L'amour endort et berce les époux,
Non toutefois qu'en faisant ses bons coups
A des périls souvent il ne s'expose :
Mais s'il est pris, n'ayez aucun effroi ;
Ce Dieu toujours a réponse aux pourquoi,
Et si ce n'est un van, c'est une autre chose.

Les baillis, dont il est parlé dans ce conte, figurent très-souvent dans les comédies du dix-huitième siècle. Leur origine remonte au onzième siècle ; c'étaient d'abord des officiers qui remplissaient à la fois des fonctions juridiques, administratives et militaires. On les distinguait en baillis royaux et baillis seigneuriaux. Les baillis royaux, après avoir eu longtemps une véritable importance, furent réduits à la fin du seizième siècle à un rôle très-secondaire. Quant aux baillis seigneuriaux, on en distinguait dans les derniers temps de deux espèces : les uns appartenaient à la noblesse, et servaient, dans une certaine circonscription désignée sous le nom de *bailliage*, d'intermédiaires entre les nobles de cette circonscription et le gouvernement. Ils exerçaient aussi des fonctions de judicature. Les autres étaient les officiers des justices seigneuriales, mais comme ces justices dans les derniers siècles étaient réduites à fort peu de chose, ils n'étaient eux-mêmes que des personnages de peu d'importance. Ils jouent dans les comédies à peu près le même rôle que le commissaire au théâtre de Guignol, seulement ils sont plus galants.

NOUVEAU RECUEIL

DE GAIETÉ ET DE PHILOSOPHIE¹.

Ce livre publié au moment même de la Révolution résume assez bien les idées du temps. L'auteur n'y ménage pas les vieilles croyances ; il crible pour ainsi dire d'allusions satyriques la société qui va s'écrouler, et pour rester en tout fidèle à l'esprit du dix-huitième siècle, il décore du nom de philosophie les vulgarités les moins philosophiques. Le conte ci-dessous nous a paru le meilleur morceau du livre.

LE BON MÉNAGE.

Amido et Procritie furent, selon la Genèse de Brama, les premiers êtres créés, et les premiers époux de l'univers.

¹ Le sous-titre porte : par un gentilhomme, s'il en reste. (Le comte de Touraille), Paris, 1790, 2 vol. in-12. A cet ouvrage s'en ajoutent au dix-huitième siècle beaucoup d'autres du même genre : tel est, entre autres, celui qui porte pour titre : *Lectures sérieuses et amusantes*, Genève, 1755, 6 vol. in-12. On y trouve des nouvelles et des contes : *la Force de l'amitié* ; *les Amours de Manon* ; *la Félicité* ; *les Amours de Roméo et Juliette* ; *le Comte de Valmire* ; *le Puits de la Vérité* ; *l'Amant ennobli par l'amour* ; ces nouvelles sont agréables.

Malgré les bienfaits de leur divin Géniteur, qui avait pourvu aux besoins de toutes leurs faiblesses, dans le plus beau jardin de la haute Asie, ces jeunes mariés s'ennuyèrent bientôt, et ne firent ensuite que des sottises, dont on punit encore leur triple postérité.

Cependant leur famille s'augmenta, car les brouilleries domestiques ne prennent rien sur la propagation.

Différentes castes se répandirent dans diverses parties du monde. Des mages¹, séduits par des fées, c'est-à-dire par leurs maîtresses, leur cédèrent, comme de raison, une partie de leurs prérogatives, et bientôt après, tout leur pouvoir. La fonction de ces sorcières fut appelée *férie*, qui paraît appartenir au mot latin *ferire* (frapper), parce qu'elles frappaient sur un triangle de bois sonore, et quelquefois même sur le dos de leurs amants, lorsqu'elles faisaient leurs conjurations prophétiques et despotiques.

C'est de là que nous viennent les devineresses, les sibylles, les miracles, les prophéties, les livres de cabale, la clavicule de Salomon, le petit Albert, et les frères de la Rose-Croix.

Un mémoire vermoulu sorti d'une bibliothèque de l'Indoustan nous parle de trois de ces ministresses, connues sous le nom de *fées*.

Une de ces dames fut présider dans la Tauride; elle s'établit sur la rive escarpée, où, tant de siècles après, l'infortuné Oreste fit naufrage en cherchant sa sœur Iphigénie.

Cette vice-reine, qui n'était pas d'un caractère hospitalier, et subjuguée d'ailleurs par un bramine fanatique, comme il y en avait déjà, voulut que sa religion fît mourir les étrangers qui aborderaient dans cette île de sang et de malédiction.

La même proscription s'est quelquefois exercée depuis dans

¹ Premiers ministres de Brama.

d'autres régions, jusque sur les naturels du pays qui n'étaient pas de l'avis de leurs brachmanes.

On ajoute qu'elle avait, pour huissier de son cabinet, un dragon capable de dévorer tous les acteurs du combat du Taureau, et tous les philosophes de la Chersonèse. Malgré cela, les annales tauridiennes, et les journaux consacrés au soutien de la religion, des mœurs, et du bon goût, n'en disent pas trop de bien.

La seconde fée, qui possédait l'astrologie judiciaire sur le bout du doigt, eut le gouvernement de l'Asie boréale, et sut placer son temple sous une des racines du mont Caucase, d'où elle eut la partie ordonnative de la pluie et du beau temps, des comètes, des éclipses, des phases de la lune, et des influences des astres sur toutes les choses terrestres.

C'est de cette sage dominatrice des phénomènes aériens que nous tenons l'almanach de Liège, Matthieu Laensberg, les chars volants, et plusieurs genres de libelles talismaniques, gothiques et périodiques, aussi froids et aussi ténébreux que le vapoureux Cancase.

Enfin, la troisième, que nous connaissons plus particulièrement; se nommait Conjugaline. Elle avait l'inspection des tendres amours, des aimables sympathies, des délices et des dégoûts, des couches conjugales, des tromperies amoureuses et des agaceries du tempérament. Elle présidait à tous les mariages des émigrants asiatiques, qui, sous la conduite d'un fils de Noé ou d'un autre, se propagèrent sur la surface du globe; car il paraît vraisemblable que l'Orient a peuplé l'Occident.

Or donc, cette sorcière entremetteuse se fixa sur le belvédère du rocher Rossadoux, situé dans la haute Armorique. C'est de là qu'elle faisait tous les mariages dans ce bout de terre que nous nommons aujourd'hui l'*Europe*, et qui formait son département. Toutes ces unions étaient infortunées, et tous

les époux malheureux. Les cris environnaient son trône.

Pour se débarrasser de la majeure partie de ces procès, elle créa des chefs de bureaux, qui recevaient toutes les requêtes en séparation, et faisaient informer des délits conjugaux entre ses sujets mécontents.

Ces premiers commis furent appelés commissaires des guerres, dont la dénomination a passé depuis à des pourvus d'offices chargés de faire les revues militaires; car les guerres de ménage ont précédé les guerres politiques.

Dans le rapport que firent MM. les commissaires des guerres au bureau général des séparations, un seul mariage, depuis le détroit de Constantinople jusqu'à Brest, n'avait encore réclamé contre ses vœux; ce doux et paisible ménage n'avait pas éprouvé la moindre altération de concorde et de tranquillité. Si la femme avait de l'humeur, et quelqu'un de ces tons acariâtres qui échappent encore plus à la mauvaise éducation qu'au mauvais naturel, le mari n'y prenait pas garde: s'il faisait lui-même quelques actions indécentes ou déplacées, sa douce amie ne s'en apercevait pas. M. le commissaire rapporteur, familiarisé avec le désespoir matrimonial, fut frappé d'étonnement. Il voulut savoir la cause de ce prodige.

Deux infirmités naturelles qui étaient devenues, pour eux, deux vertus nécessaires, avaient rendu leur union inaltérable. La femme était aveugle, et le mari sourd.

MARMONTEL

Nous avons vu jusqu'ici les conteurs du dix-huitième siècle, se montrer fort peu indulgents pour les femmes. Dans le récit suivant la note change, et pour la première fois nous rencontrons un écrivain qui les glorifie. Il nous a semblé qu'il était bon de montrer le contraste. Il y a en effet, dans la littérature du dix-huitième siècle, deux courants contraires : d'un côté, la satire impitoyable, de l'autre, la sentimentalité la plus exagérée. *La femme comme il y en a peu*, appartient à ce dernier genre. L'héroïne du récit est un modèle achevé de toutes les vertus. Elle commence par se corriger elle-même, elle corrige ensuite son mari et le ramène au bien; elle attendrit, par sa *sensibilité* et la délicatesse de ses sentiments, une courtisane sa rivale qui a fait souscrire à son infidèle époux pour cinquante mille écus de billets; elle lui reprend l'époux et les billets; et chose plus rare encore, elle obtient les bonnes grâces des ministres, sans leur accorder les siennes.

L'idée générale de ce conte est heureuse, mais le style et la mise en scène laissent beaucoup à désirer, et comme Marmontel est loin d'être un classique, nous avons cru pouvoir, dans l'intérêt même de son œuvre, prendre avec lui quelques libertés, et le traiter comme l'abbé Terray traitait les porteurs de rentes sur l'État, par *voie de retranchements*.

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.

— Jouissez, madame, de tous les agréments de votre maison; faites-en les honneurs et les délices; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parlait depuis près de huit ans le fastueux Mélidor à sa femme. C'était un conseil agréable à suivre; aussi la jeune et vive Acélie l'avait-elle assez bien suivi. Mais la raison vint avec l'âge, et l'espèce d'enivrement où elle avait été se dissipa. Mélidor avait eu le malheur de naître dans l'opulence. Élevé parmi la jeune noblesse du royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant était de vouloir vivre en homme de qualité. Il se familiarisait avec les grands, en étudiait avec soin les manières, et comme les grâces nobles et simples d'un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'était aux airs de nos petits seigneurs qu'il s'attachait comme à de bons modèles. Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire : *mes domaines, mes vassaux*; il employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu était mince à la vérité, mais dont les droits étaient magnifiques¹. Il

¹ C'est-à-dire les droits honorifiques attachés aux terres nobles, tels que d'avoir un colombier, de mettre sur un château une girouette avec blason, d'être encensé dans le chœur par le curé de la paroisse, d'être enterré dans l'église, de faire peindre sur les murs extérieurs de cette église des litres, c'est-à-dire de larges bandes noires, pour indiquer que l'on y avait droit de sépulture, et surtout d'avoir des fourches patibulaires, à la condition toutefois que l'on ne pourrait y pendre personne. Avec de l'argent en quantité suffisante, les plus modestes bourgeois pouvaient se procurer ces divers agréments, car les droits honorifiques étaient inhérents à la terre : ils passaient à ses possesseurs, lors même qu'ils n'étaient que de simples roturiers. Mais ceux-ci finissaient presque toujours par prendre le nom de leur terre, comme le constate Montaigne à propos de son château et de son domaine; de là cette quan-

avait ouï dire que les grands seigneurs avaient des intendants qui les volaient, des créanciers qu'ils ne payaient pas, et des maîtresses peu fidèles ; il eût regardé comme au-dessous de lui de vérifier ses comptes, de payer ses dettes, et d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfants avait à peine atteint la septième année ; il eut grand soin de lui choisir un gouverneur suffisant et sot qui, pour tout mérite, saluait avec grâce. Ce gouverneur était le protégé d'un complaisant de Mélidor, appelé Duranson, personnage insolent et bas, espèce de dogue qui aboyait à tous les passants, et ne caressait que son maître. Son rôle était celui d'un misanthrope plein d'arrogance et d'humeur. Riche, mais avare, il trouvait commode d'avoir une bonne maison qui ne fût pas la sienne, et des plaisirs de toute espèce dont un autre que lui fît les frais. Taciturne observateur de tout ce qui se passait, on le voyait enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchants, et s'ériger en censeur domestique. Malheur à l'homme de bien qui n'était pas à craindre ! il le déchirait sans ménagement, pour peu que son air lui eût déplu.

Mélidor prenait l'humeur de Duranson pour de la philosophie ; il savait bien qu'il était son héros ; et l'encens d'un homme de ce caractère était pour lui un parfum délicat.

C'était peu de plaire au mari ; Duranson s'était aussi flatté de séduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle seule, et du mal de toutes celles de son âge et de son état. Mais elle fut aussi peu touchée de ses satires que de ses éloges. Il soupçonna qu'on le méprisait ; il essaya de se faire

tité de nobles de contrebande qui pullulaient dans les derniers temps de la monarchie. Le bourgeois français, si ami de l'égalité quand il n'était que bourgeois, visait à la noblesse comme au but le plus élevé de son ambition, et Molière a tracé toute son histoire dans le type de M. Jourdain.

craindre, et par des traits malins et piquants, il lui fit sentir qu'il ne tenait qu'à lui d'être méchant au dépens d'elle-même. Cela ne réussit pas mieux.

— Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, et je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi un censeur assidu m'ennuierait presque autant qu'un complaisant servile. Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il fallait un plus long détour.

— Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la pour la consoler ; et quand la vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur. — Je vous plains, dit-il, madame, et je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange ; il fait des folies ; et s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légèreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimait pas, Acélie reçut cet avis sans daigner en paraître émue. Il insista, fit valoir son zèle, déclama contre les caprices et les travers des maris d'à-présent ; dit en avoir fait rougir Mélidor, et opposant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchaient son époux, il s'anima si fort qu'il s'oublia, et se trahit bientôt lui-même. Elle sourit avec dédain de la maladresse du fourbe.

— Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle ; et non pas ces vains complaisants, que le vice tient à ses gages pour le flatter. Je suis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire.

— Oui, madame, et beaucoup plus encore.

— Vous aurez donc le courage de lui reprocher devant moi ses torts ; de l'en accabler ?

— Devant vous, madame ! Ah ! gardez-vous de faire un éclat : ce serait l'éloigner sans retour. Il est fier ; il serait indigné

d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verrait en moi qu'un perfide ami. Et qui sait même quel motif caché il donnerait à notre intelligence?

— N'importe, je veux le convaincre, et lui opposer en vous un témoin.

— Non, madame, vous seriez perdue. C'est en dissimulant qu'une femme règne : les ménagements, la douceur et vos charmes, voilà sur nous vos avantages. La plainte et le reproche ne font que nous aigrir ; et de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'est de nous confondre.

Il avait raison, mais inutilement : Acélie ne voulait rien entendre.

— Je sais, disait-elle, tout ce que je risque, mais, fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être, par mon silence, la complaisante de son mari. Il eut beau vouloir la dissuader ; il fut réduit à lui demander grâce, et à la supplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent.

— Voilà donc, lui dit Acélie, cette franchise courageuse que rien ne peut intimider ? Je serai plus sage que vous ; mais souvenez-vous, Duranson, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari se donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranson, furieux d'avoir été si mal reçu, jura la perte d'Acélie ; mais il fallait d'abord l'entraîner dans la ruine de son mari.

Personne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent et prodigue. Ceux de Mélidor à son souper ne manquaient pas de le louer en face ; et ils avaient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour se moquer de lui. Ses créanciers, qui croissaient en nombre, n'étaient pas si complaisants ; mais l'ami Duranson en écartait la foule. Il savait, disait-il, la manière d'imposer à ces fripons-là. Cependant comme ils

n'étaient pas tous également timides, il fallait, de temps en temps, pour apaiser les plus mutins, avoir recours aux expédients ; et Duranson sous un nom supposé, venant au secours de son ami, lui prêtait sur gages à la plus grosse usure. Plus les affaires de Mélidor se dérangeaient, moins il voulait en entendre parler.

— Faites, disait-il, à son intendant, je signerai, mais laissez-moi tranquille. Enfin l'intendant vint lui annoncer qu'il ne savait où donner de la tête, et que ses biens allaient être saisis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, et lui dit qu'il était un fripon.

— Je suis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille intendant ; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous poursuivre.

Mélidor fit appeler le fidèle Duranson, et lui demanda s'il était sans ressource. — Vous en avez une bien sûre ; madame n'a qu'à s'engager. — Oui, mais y consentira-t-elle ? — Assurément ! peut-elle hésiter, quand il y va de votre honneur ? Cependant ne l'alarmez pas : traitez légèrement la chose, et ne laissez voir dans cet engagement qu'une formalité d'usage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embrassa son ami, et se rendit chez sa femme.

Acélie, toute occupée de ses amusements, ne savait rien de ce qui se passait. Mais heureusement le ciel l'avait douée d'un esprit juste et d'une âme ferme. — Je viens, madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture ; elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés ; ah, madame, le joli attelage ! C'est le comte de Pise qui les dresse ; ils sont fringants, il les domptera : c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoique Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise et flattée de celle-ci. — Je vous ruine, lui dit-elle. — Hé, madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui

peut vous plaire ? Désirez sans ménagement et jouissez sans inquiétude. Je n'ai rien qui ne soit à vous, et je me flatte que vous pensez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où pour remplir les formalités j'aurai besoin de votre seing. Mais nous en reparlerons. A présent ce qui m'occupe, c'est la couleur de votre voiture : le vernisseur n'attend que votre goût. — Je me consulterai, dit-elle, et dès qu'il fut sorti, elle tomba dans les réflexions. Acélie était une riche héritière, et la loi lui assurait son bien. Elle entrevit les conséquences de l'engagement qu'on lui proposait, et le soir, au lieu d'aller au spectacle, elle passa chez son notaire. Quelle fut sa surprise en apprenant que Mélidor était réduit aux expédients les plus ruineux ! Elle employa le temps du spectacle à s'instruire et à se consulter.

A son retour elle dissimula sa peine aux yeux du monde qu'elle avait à souper ; mais, lorsque son mari, tête à tête avec elle, lui proposa de s'engager pour lui :

— Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi ; mais j'exige une confiance entière, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir sa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenait l'alarme mal à propos, et qu'il ne souffrirait point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. — Non, monsieur, je l'ai trop négligé : c'est un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir insister davantage, et les créanciers s'étant assemblés le lendemain : — Messieurs, leur dit-il, vos visites m'obsèdent : voilà madame qui veut bien vous entendre ; voyez avec elle à vous arranger. — Messieurs, leur dit Acélie d'un ton sage, mais assuré, quoique mon bien soit à mes enfants, je sens qu'il est juste que j'en aide leur père ; mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte ; mais je ne réponds point à des fripons des folies d'un dissipateur. Vous m'apporterez demain copie de

vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner. Je ne vous ferai point languir.

Dès qu'Acélie se vit à la tête de sa maison, ce ne fut plus la même femme. Elle jeta les yeux sur sa vie passée, et n'y vit que le papillotage de milles vaines occupations. — Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mère de famille? est-ce donc au prix de son honneur et de son repos qu'il faut payer de jolis soupers, des équipages lestes et de brillantes frivolités? — Monsieur, dit-elle à son mari, j'aurai demain l'état de vos dettes; il me faut celui de vos revenus : faites venir votre intendant. L'intendant vint et rendit ses comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds il se trouvait avoir fait des avances, et il lui était dû le double de ses gages accumulés. — Je vois, dit Acélie, que monsieur l'intendant sait son compte un peu mieux que nous. Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui est pas dû davantage. — Le payer ! dit Mélidor tout bas, et avec quoi? — De ma cassette. Le premier pas dans l'économie est le renvoi d'un intendant.

La réforme fut mise l'instant d'après dans le domestique et dans la dépense, et Acélie donnait l'exemple. — Courage, monsieur, disait-elle, coupons dans le vif; nous ne sacrifions que notre vanité. — Et la décence, madame? — La décence, monsieur, consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui et à jouir du sien sans reproche. — Mais, madame, en renvoyant vos gens vous les payez, et c'est épuiser notre unique ressource. — Soyez tranquille, mon ami; j'ai des bijoux, des diamants, et, en sacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour suivant, les créanciers arrivent, et Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avait acheté des meubles de prix ou des curiosités superflues consentirent à les reprendre, avec un bénéfice honnête. Les autres, enchantés de l'ac-

cueil et de la bonne volonté d'Acélie, s'accordèrent tout d'une voix à n'avoir qu'elle pour arbitre, et les grâces conciliatrices réunirent tous les esprits.

Un seul, d'un air assez confus, disait ne pouvoir se relâcher sur rien. Il avait des effets précieux en gage, et sur la liste des emprunts il était noté pour une usure énorme. Acélie le retint seul pour le fléchir, s'il était possible. — Moi, madame, lui dit-il pressé par ses reproches, je ne suis pas ici pour moi, et M. Duranson aurait pu se passer de me faire jouer ce vilain personnage. — Duranson, dites-vous ! Quoi ! c'est lui qui sous votre nom ?... — C'est lui-même. — Ainsi nos gages sont dans ses mains ? — Oui, sans doute, et un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'est rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ? — Assurément, et tout à l'heure si vous voulez, car le nom d'usurier me pèse. C'était une arme pour Acélie ; mais il n'était pas temps d'éclairer Mélidor et de révolter Duranson. Elle crut devoir dissimuler encore. Son notaire, qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avait mis en épargne une bonne partie de son revenu et acquitté une foule de dettes. — Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie est de toutes les ressources la plus sûre et la plus facile. On s'enrichit dans un instant de tout le bien qu'on dissipait. Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeait de voir sa maison dépouillée. — Hé, monsieur, lui dit sa femme, consolez-vous ; je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyait que le monde et l'humiliation de déchoir ; il se retira consterné laissant Acélie avec le notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir et le désir de plaire, elle intéresse, elle engage à une espèce de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage entre les deux sexes une intelligence secrète ; tout s'aplanit,

tout se concilie, et au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve, et son notaire mit à la servir un zèle et une affection qu'il n'eût pas eus pour son mari.

— Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte sont communément à vil prix. Supposons que les biens soient libres ; ils peuvent répondre et au delà de deux cent mille écus qu'il doit, et si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses et bruyantes à un petit nombre d'articles plus simples et moins onéreux. — Faites, monsieur, dit Acélie, je consens à tout ; je m'engage pour mon mari, mais que ce soit à son insu. Le notaire usa de prudence, et Acélie fut autorisée à contracter au nom de Mélidor. Celui-ci avait été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avait pas osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie, l'entendant gémir, tâchait avec douceur de le consoler. — Vous ne savez pas tout, lui dit-il, et ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressait en vain ; la honte lui étouffait la voix. — Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me confier ! Avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi ? — Plus vous avez droit à mon estime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reste à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtisane Éléonore... Que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de son mari. — Ce n'est pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte et à laquelle ma dissipation a peut-être contribué. Réparons et oublions nos torts. Celui-ci n'est pas sans remède.

Le lendemain, Acélie s'étant bien consultée, se rendit elle-

même chez Éléonore. — Vous ne savez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'est une rivale. Et sans détour, elle se nomma. — Madame, lui dit Éléonore, je suis confuse de l'honneur que vous me faites. Je sens que j'ai des torts avec vous ; mais mon état en est l'excuse. C'est Mélidor qu'il faut blâmer, et en vous voyant je le blâme moi-même ; il est plus injuste que je ne croyais. — Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée d'avoir un mari libertin, et j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. — Vous me voyez, madame, avec trop d'indulgence, et cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. — Écoutez, reprit Acélie qui voulait l'amener à son but ; ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette faiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait d'une vie voluptueuse et libre, quelquefois même le sentiment, car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son excuse ; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme, et il est une sorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas ? — Non, sans doute. — Hé bien, dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuser de l'ivresse et de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagements insensés et ruineux pour sa famille ? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets ; en sentez-vous la conséquence, et combien l'on a droit de sévir contre une telle séduction ? — Madame, répondit Éléonore, c'est un don volontaire, et M. Duranson m'est témoin que j'ai refusé beaucoup mieux. — Vous connaissez Duranson ? — Oui, madame, c'est

lui qui m'a donné Mélidor. Du reste, Mélidor était libre ; je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, et rien je crois n'est mieux acquis. — Vous le croyez ; mais le croiriez-vous si vous étiez l'enfant qu'on dépouille, la mère de famille qui voit son mari déshonoré, poursuivi, obligé de fuir ? soyez un moment cette femme désolée, et jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, mademoiselle ? Vous auriez sans doute recours aux lois. Vos plaintes et vos larmes réclameraient contre une surprise odieuse. Les lois sévissent contre le poison, et le don de plaire en est un lorsqu'on en abuse. Or, si dans l'ivresse qu'il cause on exige, on obtient des sacrifices insensés, ce que vous appelez des dons libres sont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre dirait, ce que vous diriez peut-être à ma place. Eh bien, je suis plus modérée. Il vous est dû, je viens vous payer. Il y a six mois que Mélidor vous aime : en vous donnant mille louis, vous avouerez qu'il est magnifique. Éléonore, attendrie et confuse, n'eut pas le courage de refuser. Elle prit le billet de Mélidor, et suivit Acélie chez son notaire.

— N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette somme qui dans vos mains sera peut-être bientôt dissipée ? Le moyen de se détacher du vice, mon enfant, c'est de se mettre au-dessus du besoin ; et j'ai dans l'idée que quelque jour vous serez bien aise d'être honnête.

Éléonore baisant la main d'Acélie et laissant échapper quelques larmes : — Ah, madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable et touchante : si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le notaire, enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étaient dans ses mains, et qu'ils l'attendaient. Elle s'en alla comblée de joie, et en revoyant Mélidor : — Voilà vos billets doux, lui dit-elle : on a bien de la peine à s'en dessaisir ! n'en n'écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson était

présent ; et à l'air sombre de Mélidor elle vit bien qu'il l'avait fait rougir de s'être livré à sa femme. — Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chère ! — Voulez-vous, madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; et vous la rendez si éclatante que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la désavouer. — Vos amis avaient donc, monsieur, quelque moyen d'y remédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leurs bons offices ? Monsieur Duranson par exemple... — Moi, madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans éclat déshonorant, il était facile de trouver des ressources. — Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé : vous le savez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je sais quelle est votre délicatesse, et je l'estime comme je dois. — Madame ! je suis un honnête homme, et on le sait. — On doit le savoir, car vous le dites à tout le monde ; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. — Mélidor à ces mots prit feu lui-même : il se retira transporté de colère, et Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fut pas plus émue, et les laissant ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvait ses fonctions au-dessous de lui et le témoignait sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même, et remplacé par un bon abbé, simple, modeste, et assez instruit.

Mélidor à qui Duranson avait fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avait pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur était congédié. — Oui, monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils pour modèle et pour guide un homme sage, au lieu d'un fat ; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'insolence, qui vous

fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, et vous pouvez les rendre publics. — Il est odieux, lui dit Mélidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me faire la loi. Votre devoir était de contracter l'engagement que je vous proposais : vous ne l'avez pas fait ; vous ne m'êtes plus rien, et vos soins me sont inutiles. Dès demain nous nous séparerons. — Non, monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement et sans reproche d'une femme honnête ; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur et votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine, et vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Jusque-là nous sommes inséparables, et mon devoir et votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai les preuves de sa perfidie, et je renonce à votre estime s'il ose les désavouer.

Mélidor interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit et la reconnaissance. Mais à son réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le désespoir. On lui écrivait qu'il n'était bruit à la cour que de son luxe, de sa dépense, et du malheur qui en était le fruit ; que chacun le blâmait hautement ; et qu'on ne se proposait pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. — Lisez, dit-il, en voyant Acélie, lisez, madame, et frémissiez de l'état où vous m'avez réduit. Ah ! mon ami, dit-il à Duranson qui venait d'arriver, je suis perdu : vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge et mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. — N'ayez pas peur, lui dit Acélie ; votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre usurier, notre prêteur sur gages. — Moi, madame. — Oui, monsieur, vous-

même, et la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari. Mais ce n'est pas tout, ce digne ami vous faisait payer à Eléonore les faveurs qu'il en avait reçues; il osait vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours, et il vous ruinait sous un nom supposé. — Ah ! c'en est trop, dit Duranson, et il se levait pour sortir.

— Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la ville et de la cour, et noté partout d'infamie si, à l'instant même, vous n'apportez chez mon notaire, où je vais vous attendre, et les gages et les billets que vous avez de Mélidor.

Duranson pâlit, se troubla, disparut, et laissa Mélidor confondu, immobile d'indignation et d'étonnement.

— Vous, mon ami, rassurez-vous, dit Acélie à son mari. Je prends sur moi le soin de conjurer l'orage. Adieu. Ce soir, il sera dissipé.

Elle se rend chez le notaire, s'engage, reçoit les deux cent mille écus, acquitte ses dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranson, qui prudemment s'était exécuté. De là elle monte en chaise de poste et sans délai se rend à la cour.

Le ministre ne lui dissimula point son mécontentement, ni la résolution qu'on avait prise d'obliger Mélidor à vendre sa charge. — Je ne prétends pas l'excuser, dit-elle; le luxe est une folie dans notre état, je le sais; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaisance est son unique faute; et, monsieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime? Son imprudence, elle est réparée; il ne doit plus que ma dot, et je lui en fais le sacrifice. — Quoi, madame, s'écria le ministre, vous vous êtes engagée pour lui? — Et qui devait réparer son malheur, si ce n'est celle qui en était la cause? Oui, monsieur, je me suis engagée, mais j'ai acquis par là le droit de ménager son bien et d'assu-

rer l'état de mes enfants. Voici en deux mots ce que j'ai fait et ce que je me propose de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le ministre voulut bien entendre. — Mais, poursuivit-elle, l'amitié, l'estime, la confiance de mon mari, tout est perdu pour moi si vous le punissez d'une faute qu'il peut me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juste, humain : de quoi voulez-vous le punir ? De s'être oublié, sacrifié pour moi ? Je lui serai donc odieuse, et il rappellera sans cesse à mes enfants l'égarement ou le déshonneur où leur mère l'aura plongé ? A qui voulez-vous satisfaire en le punissant ? Au public ? Ah ! monsieur, laissez-nous lui donner un spectacle bien plus utile et plus touchant que celui de notre ruine. Laissez-nous lui montrer qu'une femme sensée peut ramener un mari honnête homme, et qu'il y a pour des cœurs bien nés des ressources inépuisables dans le courage et la vertu.

Le ministre l'écoutait avec étonnement.

— Loin de mettre obstacle à vos vues, lui dit-il, madame, je les seconderai, même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge.

— Ah ! monsieur !

— J'en ai disposé en faveur de votre fils, et c'est par égard, par respect que j'en laisse au père la survivance.

La surprise où fut Acélie d'obtenir une grâce au lieu d'un châtiment la fit presque tomber aux genoux du ministre :

— Monsieur, lui dit-elle, il est digne de vous de corriger ainsi un père de famille. Les larmes que vous voyez couler sont l'expression de ma reconnaissance. Mes enfants, mon mari et moi ne cesserons de vous bénir.

Mélicor attendait Acélie avec frayeur, et l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissait sa dissipation. — Eh bien ! lui dit Acélie en l'embrassant,

est-ce aujourd'hui que nous nous séparons? As-tu encore quelque bon ami que tu prélères à ta femme?

On sait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent et sont détruits aussitôt que semés. L'infortune de Mélidor avait fait la nouvelle de quelques jours; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avait pris sa femme, fit une espèce de révolution dans les esprits et dans les propos.

On ne parlait que de la sagesse, de la résolution d'Acélie; et lorsqu'elle parut dans le monde avec l'air modeste et libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avait jamais inspiré.

Des trois terres qu'avait Mélidor, les deux plus honorables produisaient à peine le tiers de l'intérêt des fonds.

Il fut décidé qu'il fallait les vendre. Une seule exceptée, qui ne demandait que des avances pour devenir un excellent bien.

— Donnons tous nos soins à la mettre en valeur, dit Acélie; l'air en est sain, l'aspect riant et le terrain fertile; nous y passerons les beaux jours de l'année, et, si tu m'en crois, nous nous y aimerons.

Mélidor consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont les droits l'avaient le plus flatté; et le bon notaire fit si bien que, dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir.

Il n'y avait plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude. Acélie, qui connaissait son faible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe par un goût plus sage et plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étaient réservée offrait un champ vaste à d'utiles travaux; Acélie, pour les diriger, imagina de se former un petit conseil agricole. Ce conseil était composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui, tous les dimanches, elle donnait à dîner. Ce dîner s'appela le ban-

quet des sept sages. Le conseil se tenait à table, et Mélidor, Acélie, le petit abbé, assistaient aux délibérations. La qualité des terrains et la culture qui leur convenait, le choix des plants et des semences, l'établissement de nouvelles fermes et la division de leur sol en bois, en pâturages et en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais et au labourage, la direction et l'emploi des eaux, les plantations et les clôtures, et jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étaient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animaient, s'éclairaient l'un l'autre : on croyait voir à les entendre des trésors enfouis dans la terre, et qui n'attendaient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, et surtout de l'espèce de domination qu'il exercerait dans la conduite de ces travaux ; mais il ne voyait pas les moyens d'y suffire. — Commençons, lui dit Acélie, et la terre nous aidera. On fit peu de chose cette première année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Mélidor de retour à la ville fut enchanté de la nouvelle maison achetée par sa femme. Elle était commode et riante ; meublée sans faste, mais avec goût. — Voilà, mon ami, ce qui vous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eut le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris où il se trouvait confondu dans la foule, et soupirer après la campagne où le rappelait le désir de régner.

Ils y devancèrent le retour du printemps, et les sages s'étant rassemblés, on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, et une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au-dessus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avait établie fut adjugée par le conseil, et Mélidor eut la sensible joie d'y voir naître la première moisson.

Le bonheur des deux époux se renouvelait tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui, deux ans auparavant, languissaient incultes et dépeuplées, se couvrir de cultivateurs et de troupeaux, de bois, de moissons et d'herbages; et Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelait à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le ministre qui dans son malheur lui avait tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissaient, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'âme. — Vous êtes, lui dit-il, le modèle des femmes : puisse un tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien. Continuez, madame, et comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

La terre fortunée où nos époux furent rappelés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie et de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fut celui de l'éducation qu'ils y donnèrent à leurs enfants.

Mélidor ne trouvait plus de vide dans les loisirs de la campagne. Il lui semblait que le temps avait précipité son cours; les jours n'étaient plus assez longs pour vaquer aux occupations de l'agriculture et former l'esprit de ses jeunes et chers élèves. La nature seconda ses vues. Ses enfants appliqués et dociles, soit à l'exemple de leurs parents, soit par une émulation mutuelle, se firent une joie de leurs petits travaux.

Mélidor rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devait ce retour à sa femme, faisait gloire de raconter tout ce qu'elle avait fait pour le ramener de son égarement : il ne cessait de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avait mis; et tout le monde disait en l'écoutant :

— Voilà une femme comme il y en a peu.

Le conte précédent nous a offert le modèle accompli des femmes, c'était un point de vue nouveau au *dix-huitième siècle*; Marmontel ne pouvait laisser le sexe fort en dehors de la réhabilitation. Déjà Diderot dans *les Amis de Bourbonne* avait montré combien les classes les plus humbles étaient susceptibles de généreux dévouement. Dans le conte suivant, Marmontel nous montre une chose plus rare encore : un mari aimable et complaisant.

LE BON MARI.

L'un de ces bons pères de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde, avait marié Hortense, sa fille unique, au baron de Valsain, et sa nièce Amélie au président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire et de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissait, sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où, répandu lui-même, il se plaisait à la voir briller. Lusane, plus recueilli, plus assidu, ne respirait que pour Amélie, qui de son côté ne vivait que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupait sans cesse, et pour eux le plus saint des devoirs était le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissait de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie et celle de Valsain y répandirent la tristesse et le deuil. Lusane, dans sa douleur, n'avait pas même la consolation d'être père; Valsain laissait à Hortense deux enfants avec peu de bien. Les regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le temps du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, et ce qu'il

approuve on n'ose le blâmer; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d'un public sévère et jaloux, et ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortense vit donc bien qu'elle était trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, et Félisonde le vit encore mieux. Un jour, ce bon père confia ses craintes à Lusane, son neveu :

— Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu sais si je l'aime, et tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite la rappelle; son deuil fini, elle va s'y livrer; et je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fonds de vertu; mais notre vertu est en nous, et notre honneur, cet honneur si cher, est dans l'opinion des autres.

— Je vous entends, monsieur, et s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortense à un nouvel engagement?

— Eh! mon ami! quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer! deux enfants, deux enfants sans fortune; car tu sais que je ne suis pas riche, et que leur père était ruiné.

— N'importe, monsieur, consultez Hortense : je connais un homme, s'il lui convenait, qui pense assez bien, qui a le cœur assez bon pour servir de père à ses enfants.

Le vieux bonhomme crut l'entendre.

— O toi, lui dit-il, qui faisais le bonheur de ma nièce Amélie, toi que j'aime comme mon fils, Lusane! le ciel lit dans mon cœur... Mais, dis-moi, l'époux que tu proposes la connaît-il, n'est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légèreté, de l'essor quelle a pris dans le monde?

— Il la connaît comme vous-même, et il ne l'en estime pas moins.

Félisonde ne tarda point à parler à sa fille.

— Oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge : il est pénible et dangereux.

— Eh bien, ma fille, Lusane m'a parlé d'un époux qui te conviendrait.

— Lusane, mon père ! Ah ! s'il est possible qu'il m'en donne un qui lui ressemble ! Heureuse moi-même avec Valsain, j'en ne laissais pas quelquefois d'envier le sort de sa femme.

Le père, enchanté de sa réponse, vint la rendre à son neveu.

— Si vous ne me flattez pas, lui dit Lusane, demain nous serons tous contents.

— Quoi, mon ami, c'est toi ?

— C'est moi-même.

— Hélas ! mon cœur me l'avait dit.

— Oui, c'est moi, monsieur, qui veux faire la consolation de votre vieillesse, en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécents, je vois qu'Hortense a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire et de s'amuser l'ont engagée dans le labyrinthe d'une société bruyante et frivole ; il s'agit de l'en retirer. J'ai besoin pour cela d'un peu de courage et de résolution : j'aurai peut-être des larmes à combattre, et c'est beaucoup pour un cœur aussi sensible que le mien ; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, monsieur, vous êtes père ; et si Hortense venait se plaindre à vous...

— Ne crains rien ; dispose de ma fille : je la confie à ta vertu, et si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un père.

Lusane fut reçu d'Hortense avec les grâces les plus touchantes. — Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous

avez perdue ; si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à désirer.

Quand il s'agit de dresser les articles : Monsieur, dit Lusane à Félisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mère, et que la naissance de mes enfants ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appela dès ce moment son fils. Hortense ne fut pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respirait le goût, l'agrément, l'opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais la joie qu'elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des noces, Lusane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il voulait lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil ; ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'âme elle-même, apaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, et se possédant tout entière, se contemple et lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire et tranquille.

— Ma chère Hortense, lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, et que vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices, et j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueraient de la défiance. Vous avez passé avec le baron de Valsain quelques années agréables. Fait pour le monde et pour les plaisirs, jeune, brillant et dissipé lui-même, il vous inspirait tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévère ; il ne m'est

pas possible de prendre ses mœurs, et je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs et de pièges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits et moins de dangers. Le charme qui vous environnait se fût dissipé avec la jeunesse ; les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les temps. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une femme honnête trouve le bonheur ; c'est dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfants, et dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortense, surtout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie :

— Je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagère ; quant à présent je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer, je le remplis ; mes enfants n'ont pas encore besoin de moi ; pour ma société, vous savez bien que je ne vois que d'honnêtes gens.

— Ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien.

— Oui, j'entends votre distinction ; mais, en fait de connaissances, l'on ne doit pas être si difficile. Le monde tel qu'il est m'amuse, et ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'est pas moi qui porte la robe, et je ne vois pas pourquoi madame de Lusane serait plus obligée de s'ennuyer que madame de Valsain. Soyez donc, mon cher président, aussi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années ; chaque âge amenera ses goûts.

— C'est dommage, reprit Lusane, de te ramener au sérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde aimes-tu sans choix tout ce qui le compose ?

— Non pas en détail, mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez.

— Quoi! les méchants, par exemple?

— Les méchants ont leur agrément.

— Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, et de publier, en les exagérant, les faiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter.

— Il est certain qu'au premier coup-d'œil on est effrayé de ces caractères, mais dans le fond ils sont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal : c'est une espèce de contagion qui s'affaiblit à mesure qu'elle s'étend.

— Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, et dont les propos la déshonorent, qu'en dis-tu?

— On ne les croit pas.

— Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables, je le sais; mais il y en a...!

— C'est comme parmi vous, mélange de vertus et de vices.

— Eh bien, dis-moi, dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix?

— On en fait un pour l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde.

— Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui, par leurs mœurs et leur caractère, méritent d'être mes amis.

— Vos amis, monsieur, vos amis! et combien en a-t-on dans la vie?

-- On en a beaucoup quand on en est digne et que l'on sait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme; j'appelle amis ceux qu

viennent chez moi avec le désir d'y trouver la joie et la paix, disposés à me pardonner des faiblesses, à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter présent avec franchise, absent avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares, et j'ose espérer d'en avoir.

— A la bonne heure, nous en ferons notre société familière.

— Je n'aurai point deux sociétés.

— Quoi ! monsieur, votre porte ne sera pas ouverte !

— Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure.

— Non, monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre et le ménager.

— Oh ! sois tranquille, ma chère amie ; c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux : peu m'importe.

— Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, et n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera ; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connaissances , et empêcher que la cour et la ville ne se déchaînent contre vous.

Lus ne admirait l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté.

— Ma chère Hortense, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est bien méditée, tu peux m'en croire, et rien au monde ne peut la changer. Choisis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes et d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens ; nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier pour être sa règle de tous les jours ; et s'il s'en écarte

il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose, et que j'ai voulu te communiquer.

Hortense resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvait croire que ce fût Lusane, cet homme si doux, si complaisant qui venait de lui parler. — Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel sang-froid il me dicte ses volontés ! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis ! la bonne chimère ! et puis, l'amusante société que ce cercle d'amis respectables ! Tel est mon plan, dit-il, comme s'il n'y avait plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma cousine était une bonne petite femme qui s'ennuyait tant qu'on voulait. Elle était contente comme une reine dès que son mari daignait lui sourire, et enchantée d'une caresse, elle venait me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple je dois n'avoir d'autre soin que de lui complaire ; il se trompe, et s'il a prétendu me mener à la lisière, je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre et caressant qu'elle avait eu avec Lusane, succéda un air froid et réservé dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avait pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connaissances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter, et Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance ; mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortense de remarquer ceux qu'il voulait revoir.

De ce nombre n'était pas une Olympe, qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, et qui joint l'exemple au précepte ; ni une Climène, qui ne sait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amant quand on est lasse de celui qu'on a pris, et

qui trouve les timides précautions du mystère trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étaient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes et de coulisses, qui, promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin et papillons le soir*, passent la moitié de leur vie à ne rien faire, et l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaisantes de profession, qui n'ayant plus dans le monde d'existence personnelle, s'attachent à une jolie femme pour passer encore à sa suite, et qui la perdent pour se soutenir.

Hortense rentra chez elle inquiète et rêveuse. Elle croyait se voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie : la vanité, le goût du plaisir, l'amour de la liberté, tout en elle se révoltait contre l'empire que son époux voulait prendre. Cependant, après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lusane lui demanda si elle avait fait sa liste.

— Non, monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, et je n'en ferai point.

— Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si, dans le nombre de vos amis et des miens, j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise et qui nous convienne.

— Je vous l'ai dit, monsieur, je ne me mêle point de vos arrangements, et je vous prie une fois pour toutes de ne pas vous mêler des miens.

Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde : partageons-nous sans nous gêner.

Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime.

— Ah ! ma chère Hortense ! que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira.

Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible ; mais point de distinction, s'il vous plaît, entre vos amis et les miens.

Ce soir, tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous.

Recevez-les bien, je vous en conjure, et arrangez-vous pour vivre avec eux.

A ces mots, il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortense.

— Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! et en la parcourant des yeux, elle s'encourageait elle-même à ne pas s'y assujettir, lorsque la comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, et la trouva les larmes aux yeux.

Cette femme hautaine avait pris Hortense en amitié, et comme elle flattait ses penchans elle avait gagné sa confiance.

La jeune femme, dont le cœur avait besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit.

— Hé quoi ? s'écria la comtesse, après avoir eu la sottise de vous allier, aurez-vous celle de vous avilir ? Vous, esclave ! et de qui ? d'un homme de robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être madame de Valsain.

Hortense reugit d'avoir eu la faiblesse de compromettre son mari.

— Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter : c'est le plus honnête homme du monde, et ce qu'il a fait pour mes enfans...

— Honnête homme ! et qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes, il eût mieux valu qu'il abusât de la faiblesse de votre père ! Non, madame, il n'a point acquis le droit de

vous parler en maître. Qu'il préside à son audience, mais qu'il vous laisse commander chez vous.

A ces mots, Lusane rentra.

— Chez moi, lui dit-il, madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison ; et vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre.

— Non, monsieur, répliqua la comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des lois à madame. Vous m'avez entendue et j'en suis bien aise : vous savez ce je pense du ridicule de vos procédés.

— Madame la comtesse, reprit Lusane, si j'avais les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigerait. La douceur et la modestie sont les armes de votre sexe, et Hortense toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux, vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance et l'amitié de son mari, vous ne la dédommageriez pas. Épargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre, ils seraient dangereux ; grâce au ciel, pour elle ils ne sont qu'inutiles. Hortense, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous serve de leçon.

— Voilà donc comme vous vous défendez ? dit madame de Fierville à Hortense, qui n'avait pas même osé lever les yeux. Obéissez, mon enfant, obéissez. C'est le partage des âmes faibles. Juste ciel ! disait-elle en sortant, je suis la plus douce, la plus vertueuse femme qui soit sur la terre ; mais si un mari osait me traiter ainsi, je me vengerais de la bonne façon.

Hortense eut à peine la force de se lever pour accompagner madame de Fierville, tant elle était confuse et tremblante.

Elle sentait l'avantage que son imprudence donnait à son époux; mais loin de s'en apercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche, et sa délicatesse la punit mieux qu'eût fait son ressentiment.

Le soir, les convives s'étant assemblés, Lusane saisit le moment où sa femme était encore chez elle.

— C'est ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire venez-y souvent, et passons notre vie ensemble.

Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandait pas mieux.

— Voilà, poursuivit-il, en leur présentant le bonhomme Félisonde, voilà notre digne et tendre père qui sera l'âme de nos plaisirs. A son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans la jeunesse, et rien n'est plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons et que nous voulons rendre heureuse. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, et que l'amour, la nature et l'amitié conspirent à lui rendre sa maison plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de son âge; mais quand elle aura goûté les charmes d'une société vertueuse, ce monde vain la touchera peu. Comme Lusane parlait ainsi, le vieux Félisonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes :

— O mon ami, lui dit-il en le serrant dans ses bras, heureux le père qui peut en mourant laisser sa fille en de si bonnes mains !

L'instant d'après, arriva madame de Lusane. Tous les cœurs volèrent au devant d'elle; mais le sien n'était pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie, et sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable et touchante, tant les grâces naturelles ont le don de tout embellir.

On jura. Lusane fit remarquer à Hortense que tout son monde jouait petit jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union et la joie. Le gros jeu préoccupe et aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent, il impose à ceux qui gagnent le devoir d'être sérieux, et je le crois incompatible avec une franche amitié. Le souper fut délicieux : l'enjouement, la belle humeur se répandit autour de la table. L'esprit et le cœur étaient à leur aise. La galanterie fut telle que la pudeur pouvait lui sourire, et ni la décence, ni la liberté ne se gênèrent mutuellement.

Hortense dans une autre situation aurait goûté ces plaisirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachait en empoisonnait la douceur.

Le lendemain, Lusane fut surpris de lui trouver un air plus libre et plus enjoué : il se douta bien qu'elle avait pris quelque résolution nouvelle.

— Que faisons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il ?

— Je vais au spectacle, lui dit-elle, et je reviens souper chez moi.

— C'est fort bien fait, et quelles sont les femmes avec qui vous allez ?

— Deux amies de Valsain, Olympe et Arténice.

— Il est cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse ; mais vous, Hortense, pourquoi m'y exposer ? me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me suis faits, pour consentir que l'on vous voie en public avec ces femmes ?

— Il faut bien que vous consentiez, car la partie est arrangée, et certainement je n'y manquerai pas.

— Pardonnez-moi, madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même.

Hortense laissa échapper un vif mouvement de dépit.

— Oui, c'est vous exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public.

— Le public, monsieur, n'est pas injuste, et dans le monde chacun répond de soi.

— Le public, madame, suppose avec raison que celles qui sont en société de plaisirs sont en société de mœurs, et vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe et Arténice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : dispensez-vous seulement du spectacle, et proposez-leur de venir souper : ma porte sera fermée à tous mes amis, et nous serons seuls avec elles,

— Non, monsieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuserai pas de votre complaisance ; et elle écrivit pour se dégager.

Rien ne lui avait tant coûté que ce billet : des larmes de dépit l'arrosèrent.

— Assurément, disait-elle, je me soucie fort peu de ces femmes ; la comédie m'intéresse encore moins ; mais se voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à soi ! être soumise à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ses lois avec une tranquillité insultante ! voilà ce qui me désespère, ce qui me rendrait capable de tout.

Il s'en fallait cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l'air de l'insulte, et il était facile de voir qu'il se faisait violence à lui-même. Son beau-père, qui vint souper chez lui, s'aperçut de la tristesse où il était plongé.

— Ah ! monsieur, lui dit Lusane, je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir !

Et il lui raconta ce qui s'était passé.

— Courage, mon ami, lui dit ce bon père : ne nous rebu-tons point ; s'il plaît au ciel, tu la rendras digne de tes soins et de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille,

soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir, et si elle se plaint...

— Si elle se plaint, consolez-la, monsieur, et paraissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me baïsse dans ce moment, je m'y attendais, je n'en suis point surpris ; mais si l'amertume de son humeur altérerait dans son âme les sentiments de la nature, si sa confiance pour vous s'affaiblissait, tout serait perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource, et ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge, et c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortense eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son père.

— Bon, dit Lusane, elle sait se vaincre, et il n'y a que les âmes faibles dont on doit désespérer.

Le jour suivant, on dîna tête-à-tête et dans le plus profond silence. Au sortir de table, Hortense ordonna que l'on mît ses chevaux à la voiture.

— Où allez-vous ? lui demanda son mari.

— M'excuser, monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier.

— Allez, Hortense, puisque vous le voulez ; mais, si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Arténice et Olympe, à qui madame de Fierville avait conté la scène qu'elle avait eue avec Lusane, se doutèrent bien que c'était lui qui avait empêché Hortense d'aller au spectacle avec elles.

— Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même ; mais nous l'avons jugé : c'est un homme dur, absolu, et qui vous rendra malheureuse.

— Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui et une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde, mais...

— Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, et qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive ? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux, et je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît.

— Non, madame, répondit Hortense, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi.

— Elle fléchit ; la voilà subjuguée, reprit Arténice. Ah ! mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; et je vous en parle avec connaissance de cause : pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avait donné ma faiblesse, et, sans un effort de courage inouï, on n'entendait plus parler de moi, j'étais une femme noyée.

— Cela dépend des caractères, dit Hortense, et mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination.

— Détrompez-vous, reprit Olympe : il n'y en a pas un que la douceur ramène ; c'est en leur résistant qu'on leur impose ; c'est par la crainte du ridicule et de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? on est bien forte quand on est jolie et qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les femmes ; et les hommes eux-mêmes, les hommes qui savent vivre se rangeront de votre parti.

Hortense objecta l'exemple de sa cousine, que Lusace avait rendue heureuse. On lui répondit que sa cousine était une imbécile ; que si la vie qu'elle avait menée était bonne pour elle,

c'est qu'elle ne connaissait pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avait goûté les charmes et qui en faisait l'ornement, n'était pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison et dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnait la duchesse de... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on. Si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance, et nous vous conseillerons, en amies, de saisir cette occasion pour faire un éclat et pour vous séparer.

Quoique Hortense fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violents, elle ne laissait pas que d'avoir la douleur dans l'âme, en voyant que son malheur allait être connu dans le monde, et qu'on la chercherait vainement des yeux, dans ces fêtes où naguère elle s'était vue adorée. En arrivant chez elle, on lui remit un billet ; elle le lut avec impatience et soupira après l'avoir lu. Sa main tremblante le tenait encore lorsque son mari l'aborda.

— C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la duchesse de...

— Hé bien, madame ?

— Hé bien, monsieur, je n'irai pas, soyez tranquille.

— Pourquoi donc, Hortense, vous priver des plaisirs honnêtes ? Est-ce moi qui vous les interdis ? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant et plus que vous-même : allez au bal, effacez tout qu'il y aura de plus aimable ; ce sera un triomphe pour moi.

Hortense ne put dissimuler sa surprise et sa joie.

— Ah ! Lusane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même ! et voilà l'époux que je m'étais choisi. Je le retrouve, mais est-ce pour longtemps ?

La société de Lusane s'assembla le soir, et Hortense y fut adorable. On proposa des soupers, des parties de spectacles :

elle s'y engagea de la meilleure grâce. Enjouée avec les hommes, caressante avec les femmes, elles les charmaient tous. Lusane lui seul n'osait encore se livrer à la joie qu'elle inspirait; il prévoyait que cette belle humeur ne serait pas longtemps sans nuages. Cependant il dit un mot à son valet de chambre, et le lendemain, quand sa femme demanda son domino, ce fut comme un coup de foudre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore semblait avoir semée des plus belles couleurs du printemps; ces fleurs, où l'art de l'Italie égale la nature et trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouraient en guirlandes les ondes légères d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortense, amoureuse de son habit, de son époux et d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir, consulté, lui promit des succès éclatants, et cet oracle ne la trompait jamais; aussi, en paraissant dans l'assemblée, jouit-elle du mouvement flatteur d'une admiration unanime; et, pour une jeune femme, ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quelque chose de si touchant! Il est aisé de juger qu'à son retour, Lusane fut assez bien traité; il semblait qu'elle voulût lui peindre tous les transports qu'elle avait fait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion, car le plus sage quelquefois s'oublie; mais, quand il revint à lui-même :

— Un bal, disait-il, un domino, tournent cette jeune tête! Ah! que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux!

Hortense avait vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux voulait la détacher.

— Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable et de vous rendre à vos amis; le ridicule allait tomber sur lui, et nous avions fait une ligue pour le désoler partout où il aurait paru; dites-lui donc, pour son repos, qu'il daigne permettre qu'on vous voie. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner; mais qu'il se con-

tente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit.

Intimidée par ces menaces, Hortense fit entendre à son époux qu'on trouvait mauvais que sa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignaient et se proposaient de s'en plaindre à lui-même.

— S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai le moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis et de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortense, virent Lusane à l'Opéra, et l'abordèrent pour lui demander raison des impolitesse de son suisse.

— Monsieur, lui dit le chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le marquis de Cirval et moi avons passé deux fois chez vous ?

— Oui, messieurs, je sais que vous avez pris cette peine.

— Ni vous, ni madame n'étiez visibles.

— Cela nous arrive souvent.

— Cependant vous voyez du monde.

— Nous ne voyons guère que nos amis.

— Nous sommes des amis d'Hortense, et du règne de Valsain, nous la voyions tous les jours : ah ! monsieur, l'aimable homme que Valsain ! Elle n'a pas perdu au change ; mais c'était bien le plus honnête, le plus complaisant de tous les maris.

— Je le sais.

— C'est lui, par exemple, qui n'était pas jaloux.

— Qu'il était heureux !

— Vous en parlez d'un air d'envie ; serait-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas aussi tranquille.

— Ah ! messieurs, si vous vous mariez jamais, gardez-vous

bien d'être amoureux de vos femmes : c'est une cruelle chose que la jalousie.

— Quoi ! sérieusement, vous en êtes atteint ?

— Hélas ! oui, pour mes péchés.

— Mais Hortense est si honnête !

— Je le sais bien.

— Elle a vécu comme un ange avec Valsain.

— Avec moi, j'espère qu'elle vivra de même.

— Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ?

— C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison.

— Vous avouez donc que c'est une folie ?

— Elle est au point que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite distingué, sans que la tête me tourne, et voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde.

— Le marquis et moi, dit le chevalier, nous ne sommes pas dangereux, et nous espérons...

— Vous, messieurs ! vous êtes de ceux qui feraient le malheur de ma vie. Je vous connais trop bien pour ne pas vous craindre : et puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais.

— Mais, monsieur le président, voilà un compliment fort malhonnête.

— Ah, messieurs ! c'est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux.

— Chevalier, dit le marquis, quand Lusane les eut quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme-là.

— C'était mon dessein.

— Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui qui se moque de nous.

— J'en ai quelque soupçon ; mais je m'en vengerai.

— Comment ?

— Comme on se venge d'un mari.

Le soir même, à souper chez la marquise de Bellune, ils dénoncèrent Lusane comme le plus odieux des hommes.

— Et la petite femme, dit la marquise, a la bonté de souffrir qu'il la gêne! Ah! je lui ferai sa leçon.

La maison de madame de Bellune était le rendez-vous de tous les étourdis de la ville et de la cour, et son secret pour les attirer était d'assembler les plus jolies femmes. Hortense fut invitée à un bal qu'elle donnait. Il fallut en prévenir Lusane; mais sans avoir l'air de lui demander son avis, on lui en dit un mot en passant.

— Non, ma bonne amie, dit Lusane à Hortense, la maison de madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infallible qu'une autre, et pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil.

La jeune femme, d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendait moins, se répandit en plaintes et en reproches.

— Vous abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée; mais craignez de me pousser à bout.

— Je vous entends, madame, lui répondit Lusane d'un ton plus ferme et plus sérieux; mais tant que je vous estimerai, je ne craindrai point cette menace, et je la craindrais encore moins si je cessais de vous estimer.

Hortense, qui n'avait attaché aucune idée aux paroles qui venaient de lui échapper, rougit du sens qu'elles présentaient, et ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avait fait place à la confusion.

— Je vous deviens odieux, lui dit-il; cependant quel est mon crime? de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnaient; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation; de

vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours.

— Oui, monsieur, vos intentions sont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, et vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir, mais il fallait dénouer au lieu de rompre, et me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi.

— Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison, dont vous vous plaignez, est l'asile des bonnes mœurs et sera celui de la paix et du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagement avec le monde et avec vous-même ; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple et de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès, et qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu ; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage ; un ami doit savoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai, j'aurai la force de vous résister, et malheur à vous si je vous abandonne.

— Malheur à moi ! vous m'estimez bien peu, si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache ! Allez, monsieur, j'ai su me conduire, et Valsain, qui me rendait justice, n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés, une force ou une faiblesse que je n'ai pas ; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses, et je ne m'y accoutumerai jamais.

Lusane, livré à lui-même, se reprocha les larmes qu'il lui faisait répandre. Qu'ai-je entrepris, disait-il? et quelle épreuve pour mon âme! Moi, son tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, et à qui ses plaintes déchirent le cœur! Si je persiste, je la désespère, et si je fléchis un seul instant, je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde qu'elle aime va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, et bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortense passa la nuit dans la plus vive agitation; tous les partis violents se présentèrent à son esprit, mais l'honnêteté de son âme en fut effrayée. Pourquoi me décourager, dit-elle quand son dépit fut un peu calmé; cet homme-là se possède et me domine parce qu'il ne m'aime pas; mais s'il venait jamais à m'aimer, je régnerais bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur et la séduction.

Lusane, qui n'avait pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avait passé la nuit.

— Vous le savez, lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah! Lusane, était-ce à vous de faire mon malheur? Qui m'eût dit que je me repentirais d'un choix que j'avais fait de si bon cœur et de si bonne foi?

En prononçant ces mots, elle lui avait tendu la main, et deux yeux, les plus éloquents qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochaient son ingratitude.

— Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire et mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, et sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon âme aussitôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment, qui est une fantaisie, un caprice; mais celle qui naîtra de la ré-

flexion et de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici : j'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, et l'inquiète vigilance d'un père; voilà mon cœur : il est digne de toi, et si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le seras pas longtemps.

Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné, et Hortense y parut sensible. Huit jours se passèrent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse et des grâces, Hortense joignait l'enchantement de ces caresses timides, que l'amour d'intelligence avec le devoir semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela était-il bien sincère? Lusane le croyait; je le crois aussi. Après tout, ce ne serait pas la première femme qui aurait accordé son penchant avec ses vues, et sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchait de ces jours consacrés à la folie et à la joie, et pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortense fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête, où la musique précéderait un souper, qui serait suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grâce du monde, mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix et du nombre des personnes qu'elle inviterait, et selon cet arrangement, les billets furent distribués.

Le jour arrive et tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique; mais ce matin même, le suisse demande à parler à monsieur.

— Outre les personnes qui se présenteront avec des billets, madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au bal. Est-ce l'intention de monsieur?

— Assurément, dit Lusane en dissimulant sa surprise, et

vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que madame vous a prescrit.

A l'instant même il se rendit chez elle, et après lui avoir raconté ce qui venait d'arriver :

— Vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques ; vous avez fait plus, vous avez hasardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux.

Est-ce à vous, Hortense, d'user de surprise avec moi ? Si j'étais moins persuadé de l'honnêteté de votre âme, quelle idée m'en donneriez-vous ? et quel eût été le succès de cette imprudence ? le plaisir de m'affliger un moment, et de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah ! laissez-moi vous estimer toujours, et respectez-vous autant que je vous respecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel si vous ne le révoquez pas vous-même, et votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie.

— J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni souper, ni danse ; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse, mais je suis lasse de dissimuler.

Alors Lusane, tombant à ses pieds :

— Si je t'aimais moins, lui dit-il, je céderais à tes reproches ; mais je t'adore, je me vaincrai, je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête, tu la refuses parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne d'approcher ; tu m'annonces par là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux ; c'en est assez : je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu.

Hortense, émue jusqu'au fond de l'âme de ce qu'elle

venait d'entendre, et plus touchée encore des pleurs qu'elle avait vu couler, fit un retour sur elle-même.

— A quoi vais-je m'obstiner, dit-elle? les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis? me sacrifieraient ils le plus léger de leurs intérêts? et pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur!

C'est le dépit, c'est la vanité qui m'inspirent.

Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avait raison? je n'ai vu que l'humiliation d'obéir.

Mais qui commandera si ce n'est le plus sage?

Je suis esclave; et qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs!

J'appelle tyran un honnête homme, qui me conjure les larmes au lieu de prendre soin de ma réputation!

Où est donc cet orgueil que je lui reproche?

Ah! je serais peut-être bien à plaindre s'il était aussi faible que moi.

Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager!

Voilà des torts, en voilà des réels, et non pas ceux que je lui attribue.

Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à monsieur que je veux lui parler.

A peine eut-elle donné ce message, qu'il lui prit un saisissement.

— Je vais donc, dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde, et tous ces honnêtes gens, au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain.

Comme cette réflexion avait un peu changé la disposition de son âme, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle voulait bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes

qui lui avaient demandé à venir au bal, et la fête, aussi brillante qu'il était possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte et sans confusion.

— Dites-moi, ma chère amie, s'il a rien manqué à nos amusements? demanda Lusane à Hortense.

— Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vide et dans le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui; et, si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez le plaisir.

— Non, madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher et si doux qui devait occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné vos jours. Ni moi ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause; sans la foule qui vous environnait, ma maison est pour vous une solitude effrayante; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même : il faut donc vous rendre cette liberté sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance : demain, je vous amènerai une société nouvelle, et, si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher, c'en est fait, je vous rends à vous-même.

Hortense n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeait : elle était bien sûre qu'il n'avait rien à lui offrir qui valût sa liberté; mais ce n'était pas l'acheter trop cher que de subir encore cette légère épreuve.

Le lendemain, à son réveil, elle vit entrer son époux avec un front radieux où brillaient l'amour et la joie.

— Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose. Si

tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment t'amuser.

Que l'on s'imagine la surprise de cette mère sensible en voyant paraître les deux enfants qu'elle avait eus de Valsain.

— Mes enfants, dit Lusane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortense, embrassez votre mère et obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever.

Hortense les reçut dans son sein et les arrosa de ses larmes.

— En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m'accorde le titre de père, l'amour et l'amitié me le donnent, et j'en vais remplir les devoirs.

— Viens, mon ami, dit Hortense, voilà pour moi la plus chère et la plus touchante de tes leçons. J'avais oublié que j'étais mère, j'allais oublier que j'étais épouse, tu m'en rappelles les devoirs, et ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

PONS DE VERDUN

Avocat au Parlement de Paris avant la révolution, député à la Convention nationale, membre du Comité de salut public après le 15 vendémiaire, membre du conseil des Cinq-cents, avocat général près la Cour de cassation sous l'Empire, exilé comme régicide en 1816, Pons de Verdun naquit en 1749 et mourut à Paris en 1844. C'était un poète aimable, qui, tout en se laissant entraîner quelquefois par les passions politiques, montra cependant des sentiments plus humains que la plupart de ses collègues de la Convention. On a de lui — *Mes loisirs; Contes et poésies diverses*, dont la première édition a paru en 1778, et qui, par cela même, avaient de droit leur place dans le présent recueil. — *Portraits de Souwarow*, 1793; — *La filleule et le parrain*, 1856.

LE PRODIGE.

Monsieur Rondon avait un œil de verre,
Et chaque nuit pour le bien ménager,
Dans un godet, en belle eau de rivière,
Jusqu'au matin il le laissait nager.
Or, il advint, si l'on en croit l'histoire,
Qu'un soir mon borgne, au gosier toujours sec,

Sans y penser, étourdîment va boire
L'eau du godet et voire l'œil avec.
Par quel chemin et de quelle manière,
L'œil, en glissant de travers ou tout droit,
Se nicha-t-il juste en certain endroit,
Comme un bouton dans une boutonnière,
Je n'en sais rien, mais cela se conçoit.
On conçoit bien aussi que la colique
Suivit de près cet accident comique,
Et que Rondon, souffrant comme un damné,
Jetait des cris, appelait à son aide.
— Je meurs!... Dubois, cours chez monsieur René.
Cours, et dis-lui qu'il m'apporte un remède!
Seringue en main, lunettes sur le nez,
Voyez d'ici le bon pharmacopole,
Agenouillé sans se douter de rien,
Puis découvrant ce que vous savez bien,
S'arrêter net et perdre la parole.
— Monsieur, lui dit le malade aux abois,
Qu'avez-vous donc à tant rester en garde?
— Monsieur, depuis cinquante ans que j'en vois,
C'est le premier, d'honneur! qui me regarde.

L'OUBLI VOLONTAIRE.

La veille de son mariage
Thomas au père Hilarion
Fait demander suivant l'usage
Un billet de confession.
Le pénitent gai comme un prince,
Bien confessé, billet en main,
S'en allait : un remords le pince,

Et vite il rebrousse chemin.
— N'est-ce point par inadvertance,
Vient-il dire au moine étonné,
Que vous ne m'avez pas donné
Le moindre mot de pénitence ?
— Allez, répond le franciscain,
J'ai fait ce que je devais faire ;
Ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
Que vous vous mariez demain ?

LE JONGLEUR PRIS AU MOT.

— Voici du neuf, du curieux,
Criaît un jour à la canaille
Certain jongleur nommé Joyeux
L'aigle du quai de la Ferraille.
Il est sans doute dans ces lieux
Un brave que rien n'épouvante.
Eût-il six pieds, qu'il se présente,
Et je l'avale sous vos yeux.
Tu ris, Jeannot, hé bien, avance,
Au lieu de faire le moqueur,
Prouve à l'honorable assistance
Qu'un mitron peut avoir du cœur.
— Autant que vous, et pour qu'on sache
Qui de nous deux a reculé,
Me voici : je me nomme Eustache.
Et je veux bien être avalé.
— Toi, mon cher. — Oui, moi. — Prends-y garde.
A ces mots d'un air menaçant
Mon escamoteur le regarde,
Et de la bouche en grimaçant

Fait la plus affreuse lézarde.
L'autre sans témoigner d'émoi
Lui répétait : — Alerte ! alerte !
C'est le moment, avalez-moi,
Puisque votre bouche est ouverte.
Piqué de le voir si pressant
Joyeux, d'une manière adroite,
Vous le saisit par la main droite
Et lui mord un doigt jusqu'au sang.
Eustache pousse un cri perçant,
Retire la main, et recule
De quatre pas. — Ah ! le faquin !
Il se dit brave comme Hercule,
Il est poltron comme Arlequin.
— Vous m'avez fait un mal horrible...
— Il ne fallait pas t'approcher ;
Croyais-tu qu'il m'était possible
De t'avaler sans te mâcher ?

L'ÉCHO.

Ces jours passés chez madame Arabelle,
Damis vantait un écho merveilleux.
— Bah ! lui répond certain marquis joyeux,
Un tel écho n'est qu'une bagatelle.
— Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
Qu'il reedit tout, neuf ou dix fois. — Tarare !
C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller,
Lorsque l'on veut entendre un écho rare.
— Plus rare ? oh ! oui. — Parbleu, nous l'entendrons ;
Car dès demain sans faute nous irons...
— A demain, soit, j'y compte, point d'excuse.

Le marquis sort, méditant quelque ruse,
Rentre à l'hôtel et demande Sancho,
Son vieux laquais : — Tu passes pour habile ;
S'il le fallait ferais-tu bien l'écho ?
— Oui dâ, monsieur, car rien n'est plus facile.
Dites-moi *ho !* je vais répéter *ho !*
— Écoute donc l'ordre que je te donne :
Demain matin nous irons au château.
Dans un bosquet, près de la pièce d'eau
Va te cacher sans rien dire à personne.
Là, par degrés affaiblissant ta voix,
Comme un écho répète au moins vingt fois
Ce que viendront te crier l'un et l'autre.
— Monsieur sera servi sur les deux toits ;
J'entends cela mieux que ma patenôtre.
Le lendemain placé dans un bosquet,
L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet.
Voici venir toute la coterie :
Chacun disait : C'est une raillerie
Qu'un tel écho. — Vous l'entendrez. — Chansons !
Quand je serai près de cette clairière
J'aurai bientôt dissipé vos soupçons.
— Nous y voici. — Madame, commençons ;
Interrogez mon écho la première,
Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,
Et les enfler d'une bonne manière.
— A vous, marquis ; pour cette épreuve-là
Les grosses voix sont toujours les meilleures.
Lors le marquis de crier : — Es-tu là ?
L'écho répond : — J'y suis depuis deux heures.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS

Connu d'abord sous le nom d'abbé de Boufflers, puis sous le nom de chevalier de Boufflers, parce qu'il avait été pourvu d'un bénéfice de l'ordre de Malte, capitaine de hussards pendant la guerre de Hanovre, gouverneur du Sénégal sous Louis XVI, membre de l'Académie française, député aux états généraux, émigré en Prusse pendant la Révolution, et devenu en 1800, après sa rentrée en France, l'un des plus fervents admirateurs de Napoléon, peintre, musicien, poète, et avant tout homme d'esprit, le chevalier de Boufflers est l'un des plus brillants représentants de la vieille noblesse française au dix-huitième siècle. On lui doit des *Fables*, des poésies légères dont une partie est restée inédite ; un *Traité du libre arbitre* qui forme, avec le reste de ses œuvres, un singulier contraste, et des *Contes*, parmi lesquels ceux qui suivent, l'un en vers, l'autre en prose, sont justement regardés chacun dans son genre comme des modèles.

Né en 1737, le chevalier de Boufflers est mort en 1815.

L'OCULISTE.

J'aimais, j'étais aimé : c'en est assez sans doute :
Mais l'objet que j'aimais, que je hais aujourd'hui,
Ressemblait à l'Amour, était beau comme lui,
Et comme lui ne voyait goutte.

Ce dieu, sur ma maîtresse, étendit son pouvoir ;
Tout m'adorait en elle et tout disait : J'adore.

Ses yeux seuls ignoraient encore
L'art d'aimer comme l'art de voir.

Des yeux l'amour fait grand usage ;
On sait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'il fait la moitié de l'ouvrage :

Mais, belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement.

Cependant, au milieu d'une si douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi ;

C'est un plaisir d'avoir une maîtresse :

C'est un bonheur de trouver un ami.

J'en avais un, beau, jeune et sage ;

Nous avions même état, même âge :

Son cœur et le mien n'étaient qu'un :

Nous recevions du sort volage

Nos biens et nos maux en commun.

— Ami, lui dis-je un jour, je voudrais pour ma femme
Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme :

Mais je suis combattu, dis-moi, ferai-je bien ?

— Pourquoi non, puisqu'elle t'adore ?

Ami, le cœur est tout, et les yeux ne sont rien ;
S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.

— Moi, j'ignore si c'est par raison ou par air :

Mais je désirerais que ma femme vît clair.

— Pour moi, ce n'est pas mon système,

Pourvu qu'on soit aimé, qu'importe qu'on soit vu ;

Et dans un bon auteur j'ai lu

Qu'en mariage il est d'une prudence extrême

D'épouser une aveugle et de l'être soi-même.

Il me donnait un bon avis :

Mais comme d'un mauvais on ne peut se défendre,

Au bout de quelque temps, je dis :
— Si quelqu'un à ma place allait un jour se rendre,
Ma femme pourrait s'y méprendre,
Faute de cet utile sens
Qui sert à distinguer les amis des amants ;
Je connais ma femme, elle est tendre,
Et tant que son époux lui serait inconnu,
Elle pourrait l'aimer dans le premier venu.

Pour éviter le cocuage,
Je prétends que ma moitié
M'apporte avec son amitié
Un œil ou deux en mariage.

Il faut des yeux dans un ménage.

Il faut des yeux sans doute, et ma femme en aura :

Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.

Oui, trop aimable enfant, le ciel m'était propice,

Même en te refusant le jour ;

Il fermait tes beaux yeux pour que je les ouvrisse ;

Ces yeux ne doivent être ouverts que par l'amour.

Demain, tu jouiras d'un nouveau sentiment ;

Les rayons du matin ouvriront ta paupière ;

Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.

Le cœur plein d'espérance, et de crainte, et de zèle,

J'essayai dès le lendemain :

On eût dit que l'amour, sur les yeux de la belle,

De sa main conduisait ma main ;

Un voile intérieur offusquait sa prunelle :

Pour la première fois, de la voûte éternelle,

La lumière descend sur ses yeux éperdus ;

Il ouvre dans son âme une porte de plus ;

Un nouveau monde naît pour elle :

Elle me voit, me fixe, et jette un cri d'horreur,

Courant vers mon ami. — Comment ? qu'est-ce, lui dis-je,

Me fuirais-tu ? par quel prodige,
En te donnant tes yeux ai-je perdu ton cœur.

Quand tu reçois un nouvel être,

Dois-je en attendre un pareil prix ?

Si je suis étranger à tes yeux que j'ouvris,
Ton oreille du moins devrait me reconnaître.

Elle ne répond qu'à demi,

Regardant toujours mon ami.

— Non, non, je vois bien ta méprise,

C'est moi que ton œil cherche en lui.

— Je suis, répondit-elle, également surprise,

De voir et d'entendre aujourd'hui ;

Il est des traits que dans mon âme,

Avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avait gravés :

Ils faisaient mon bonheur, ils nourrissaient ma flamme,

Mon cœur les a bien conservés ;

Cette image si chère à mon âme charmée,

C'est en lui seul que je la vois ;

Je crois entendre encor sa voix

Qui m'apprit que j'étais aimée.

— Mais tu me répondais ! mais tu m'embrassais ! mais...

— Pardonnez, une aveugle a bien le droit de confondre ;

Quand je vous répondais, je croyais lui répondre,

Et vous pouvez lui dire à quel point je l'aimais.

— Mais ne m'es-tu pas fiancée ?

— Je le suis à quelqu'un, c'est un fait bien certain,

Mais en vous promettant ma main,

A lui je me donnais par la pensée.

Entre vous deux enfin je dois prendre un parti,

Et ne puis prendre qu'un mari :

Ainsi, pour lui, mon cœur avec ma main est prête.

Quant à vous, je vous dois le plaisir de le voir,

Comme un ami commun vous serez de la fête.

Je l'aimais en vous, aujourd'hui

Je vais vous épouser en lui.

Les cornes, à ces mots, me vinrent à la tête,

Je sors de la maison et je cours en tous lieux,

Pour fuir ou pour crever si je puis tous les yeux.

Les malheurs d'un bon oculiste,

Ami lecteur, vous apprendront,

Si vous êtes bon moraliste

A laisser les yeux comme ils sont.

Le conte de l'oculiste a évidemment inspiré à Scribe l'une de ses meilleures pièces : *Valérie ou la Jeune Aveugle*. Seulement Scribe a pris le contre-pied : la jeune aveugle se jette dans les bras de son fiancé, qui vient de lui rendre la vue, et elle le prend pour époux

ALINE, REINE DE GOLCONDE

ÉPITRE :

Par votre ordre, belle Éliante,
Je vais du léger Hamilton,
Avec une voix moins brillante,
Essayer de prendre le ton ;
Il avait une douce lyre
Dont il jouait adroitement,
Même au milieu de son délire :
Moi, je n'ai qu'un sistre allemand ;
Et les sons aigres que j'en tire
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.
Mais, sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de son village,
Troqua, dans un vallon charmant
Son innocence et son laitage
Contre un joli petit enfant.
Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait :
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.
Aline, de cet enfant-là,
Dont le hasard m'avait fait père,
Fit à ses parents un mystère :
Mais sa taille à la fin parla ;
Sa mère même apprit par-là
Qu'elle serait trop tôt grand'mère.
J'ai remarqué que les parents
Ont tous un singulier caprice :

Ils veulent qu'on les avertisse
Avant de faire des enfants ;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mère en furie
Donne cent coups à ma beauté ;
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-père irrité
Chasse à jamais de sa patrie
Aline et ma postérité.
Cependant, malgré ce tapage,
Pour Aline rassurez-vous ;
Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage ;
Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.
D'Aline une ville inconnue
Reçut un petit citoyen :
Partout elle fut bien reçue ;
Elle ne manqua plus de rien ;
Et des gens qui, depuis, l'ont vue,
M'ont dit qu'elle se portait bien.

Je m'abandonne à vous, ma plume ; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit, et commandez à votre maître.

Le sultan des mille et une nuits interrogeait Dinarzade ; le géant Moulineau, son béliet, et on contait des histoires : contez-m'en aussi quelque'une que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir, et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants ; vous n'avez que

faire de moi pour vous amuser ; mais moi je suis seul, et je voudrais bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurèle, *imperator romain*, à son secours pour s'endormir : moi j'appelle la *reine de Golconde* pour me réveiller.

J'étais dans un âge où un univers nouveau se déployait à des organes à peine développés ; où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent ; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais plaisirs dans de plus douces illusions ; j'avais quinze ans, en un mot, et j'étais loin de mon gouverneur, sur un grand cheval anglais, à la queue de vingt chiens courants qui chassaient un vieux sanglier : jugez si j'étais heureux. Au bout de quatre heures, les chiens tombèrent en défaut et moi aussi. Je perdis la chasse. Après avoir longtemps couru à toute bride, mon cheval était hors d'haleine ; je descendis. Nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe, ensuite il se mit à brouter, et moi à déjeuner.

Je déjeunais avec du pain et une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux coteaux couronnés d'arbres verts : une échappée de vue offrait à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine couverte de riches moissons et d'agréables vergers me séparait.

L'air était pur et le ciel serein, la terre encore brillante des perles de la rosée ; et le soleil, à peine au tiers de sa course, ne lançait encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modérait par son haleine.

Où sont-ils ces amateurs de la nature qui savent si bien jouir d'un beau temps et d'un joli paysage ! c'est pour eux que je parle ; car, pour moi, j'étais alors moins occupé de cet objet que d'une paysanne en corset et en cotillon blanc, que je voyais venir de loin avec un pot au lait sur la tête. Je la vis

avec un secret plaisir passer une planche qui servait de pont au ruisseau, et suivre un sentier qui devait conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étais assis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur ; et, sans rien concevoir de ce qui se passait au dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisais l'embellissait à mes yeux, et bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurais pu faire pour la voir plus tôt.

La Géorgie et la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite laitière, et jamais une créature aussi parfaite n'avait orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle, je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village, sur sa famille, sur l'âge qu'elle avait. Elle répondit à tout avec la simplicité de son âge ; et, comme elle avait une fort jolie bouche, je lui trouvai beaucoup d'esprit.

Je sus qu'elle était du hameau voisin et qu'elle s'appelait Aline.

— Ma chère Aline, lui dis-je, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire).

— Et moi je voudrais bien être votre sœur, me répondit-elle.

— Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant.

Aline voulut se défendre de mes caresses ; et dans les efforts qu'elle fit, son pot tomba, et son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; et, se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot et voulut se sauver. Mais en courant, son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse ; je volai à son secours, mais inutilement ; une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, et m'entraîna dans sa chute... J'avais quinze ans, et Aline qua-

torze : c'était à cet âge et dans ce lieu que l'amour nous attendait pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline ; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes. Et quelles larmes ? Ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, et le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le temps qui semblait avoir cessé d'exister pour nous, suivait sa marche pour le reste de la nature ; et le soleil, incliné vers l'horizon, rappelait les bergers à leurs cabanes, et les troupeaux à leurs étables : l'air retentissait du son des cornemuses et des chants des travailleurs qui retournaient au repos.

— Il est temps que je m'en aille, dit Aline, car ma mère me battrait.

Je respectais encore ma mère dans ce temps-là : je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avait pour la sienne.

— J'ai perdu mon lait et mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne.

— Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que votre lait, et le plaisir vaut mieux que l'honneur.

Je lui donnai le peu d'argent que j'avais sur moi, et un anneau d'or que je portais au doigt : elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages, toujours collés l'un contre l'autre, se séparèrent humides de larmes et de baisers. Je remontai à cheval ; et, après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma chère Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs, et je revins au château de mon père, bien fâché de n'être point un petit paysan du hameau d'Aline.

J'avais bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon, et de faire grâce, en faveur de la

belle Aline, à tous les gibiers de la province ; mais ces projets, si chers à mon cœur, s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant que des nouvelles imprévues forçaient mon père à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui. J'embrassai ma mère en pleurant, mais c'était Aline que je pleurais.

Le temps ronge l'acier et l'amour : j'étais inconsolable en partant ; je fus consolé en arrivant. A mesure que je m'éloignais d'Aline, Aline s'éloignait de mon esprit ; et la joie d'entrer dans un monde nouveau me fit oublier les délices de celui que je quittais. Le libertinage et l'ambition remplacèrent Aline dans mon cœur ; et, après six pénibles campagnes, dans lesquelles je reçus de grandes blessures et de petites récompenses, je revins à Paris me dédommager, dans le service des belles, de tout ce que j'avais souffert au service de l'État.

Sortant un jour de l'Opéra, je me trouvai par hasard à côté d'une jolie femme qui attendait son carrosse : après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda si je la reconnaissais ; je lui répondis que j'avais le bonheur de la voir pour la première fois.

— Regardez-moi bien, dit-elle.

— L'ordre n'est pas dur, répondis-je, et votre visage saura bien vous faire obéir : mais plus je vous regarde, plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent et ce que je vois à cette heure.

— Puisque mes traits ne me rappellent point à votre souvenir, dit-elle, peut-être que mes mains seront plus heureuses.

Alors, ôtant son gant, elle me montra l'anneau que j'avais jadis donné à la petite Aline ; l'étonnement m'ôta la parole ; son carrosse arriva, elle me dit d'y monter avec elle, je la suivis ; voici son histoire :

— Vous vous souvenez peut-être encore de mon pot au lait, et de tout ce que je perdis avec lui. Vous ne saviez ce que vous faisiez ni moi non plus ; mais je sus bientôt que c'était un enfant : ma mère s'en aperçut aussi, et me chassa de la maison ; je m'en allai demandant l'aumône à la ville voisine, où une vieille femme me retira. Elle me servait de mère, et je lui servis de nièce ; elle eut soin de me parer et de me produire : je répétais souvent par son ordre les leçons que vous m'aviez données ; et comme vous aviez eu pour successeur immédiat le curé du lieu, votre fils lui échut en partage. Il en fait depuis un très-joli enfant de chœur. Ma tante, espérant que ma beauté lui serait encore plus utile dans une grande ville, me mena à Paris, où, après avoir passé dans plusieurs mains différentes, je tombai dans celles d'un vieux président ; une des premières personnes de l'État pour la dignité était une des dernières pour l'amour, et il se trouvait réduit à bien peu de chose quand il était dépouillé de sa perruque, de sa simarre et de son portefeuille. Cependant le peu qui en restait m'aima à la folie, et nous combla, ma tante et moi, d'argent et de pierreries. Ma tante mourut ; j'en héritai : j'avais environ vingt mille livres de rente et beaucoup d'argent comptant : je trouvai le métier que j'avais fait jusqu'alors ennuyeux ; je voulus faire celui d'honnête femme, qui a aussi son ennui. Pour quelques louis que je donnai à un généalogiste, je fus une fille d'assez bonne maison. Quelques liaisons que je formai avec des gens de lettres me valurent la réputation d'esprit, peut-être même un peu d'esprit. Enfin un homme de naissance, riche de plus de cent mille livres de rentes, crut faiblement payer ma vertu en m'épousant ; et la pauvre Aline est à présent pour le public *la marquise de Castelmont* ; mais pour vous, *la marquise de Castelmont* veut toujours être Aline.

— Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu ?

— Pouvez-vous me le demander ? me répondit-elle ; j'étais simple quand vous m'avez vue, et je ne l'étais plus quand j'en ai vu d'autres. J'avais commencé à me parer ; je n'étais plus si belle ; j'avais besoin de plaire, je ne pouvais plus aimer. L'art nuit à tout ; le rouge que nous mettons décolore nos joues ; les sentiments que nous affectons refroidissent nos cœurs. Je n'ai aimé que vous ; et quoiqu'il soit aisé d'être plus fidèle que moi, il serait impossible d'être plus constante : votre idée toujours présente à mon esprit dans les infidélités que je vous faisais en empoisonnait presque toujours le plaisir. J'avouerai cependant qu'elle leur prêtait de temps en temps des charmes.

J'eus une véritable joie de retrouver ma chère Aline ; nous nous embrassâmes avec les mêmes transports que dans ces temps heureux où nos lèvres n'avaient point encore rencontré d'autres lèvres, et où nos cœurs répondaient aux premières invitations de la volupté : nous arrivâmes chez elle ; j'y restai à souper ; et comme M. de Castelmont était absent, je survécus à toute la compagnie, et j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcôves dorées et les lits superbes ; il aime à voltiger sur l'émail des prairies et à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appelait et n'était plus Aline.

Amants qui voulez connaître l'amour, ou seulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du ministre dans votre poche qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis madame de Castelmont, et j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux le doux repos et les tendres plaisirs ? Jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faisais point encore ces sages réflexions :

quand on est brigadier comme je l'étais, on pense bien plus à devenir maréchal-de-camp que philosophe ; et, malgré toute la sévérité des ministres, on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez madame de Castelmont ; et je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans hors de ma patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil en Allemagne, et bien des injustices à la cour, je passai aux Indes en qualité de lieutenant-général.

Je laisse aux poètes et aux Gascons le soin d'essuyer et de décrire des tempêtes. Pour moi, je voyage ordinairement sans accident. Tout était calme à mon arrivée, et mon séjour dans les Indes ressemblait plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différents royaumes qui partagent ce vaste pays, et je m'arrêtai à Golconde. C'était alors l'État le plus florissant de l'Asie. Le peuple était heureux sous l'empire d'une femme qui gouvernait le roi par sa beauté, et le royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers et ceux de l'État étaient également pleins. Le paysan cultivait sa terre pour lui, ce qui est rare, et les trésoriers ne recevaient point les revenus de l'État pour eux, ce qui est encore plus rare. Les villes ornées d'édifices superbes, et plus embellies encore par les délices qui y étaient rassemblées, étaient pleines d'heureux citoyens, fiers de les habiter. Les gens de la campagne y étaient retenus par l'abondance et la liberté qui y régnaient, et par les honneurs que le gouvernement rendait à l'agriculture ; les grands enfin étaient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur reine, qui savait l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics, art infailible et charmant, dont les reines usent trop peu à mon gré, et dont le roi son époux ignorait qu'elle se servit. J'arrivai à cette cour, et j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une au-

dience publique du roi, ensuite de la reine, qui, m'ayant aperçu, baissa son voile. Sur sa réputation, je l'avais soupçonnée de ne rien voiler : je fus très-étonné de cette réception ; au reste elle me reçut fort bien, et je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage, que je mourais d'envie de voir, d'abord parce qu'on le disait fort beau, ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins et le parc qui environnaient le palais ; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le soleil ; on me mena, par de superbes allées, dans une espèce de bois touffu, où les myrtes, les acacias et les orangers mêlaient leurs odeurs et leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres : mon guide sauta légèrement dessus ; et, ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portait sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étais, très-étonné de la conduite de cet officier, et ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'usage de mener perdre les étrangers au lieu de les mener promener. Mais quelle fut ma surprise, quand, arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avais jadis connu pour la première fois Aline et l'Amour ! C'était la même prairie, les mêmes coteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier ; il n'y manquait qu'une laitière, que je vis bientôt paraître avec des habits pareils à ceux d'Aline et le même pot au lait.

— Est-ce un songe ? m'écriai-je. Est-ce un enchantement ? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ?

— Non, me répondit-elle ; vous n'êtes ni endormi, ni ensorcelé, et vous verrez *tout à l'heure* que je ne suis point un fantôme. C'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu

hier, et qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa couronne en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de laitière plus doux que celui de reine.

J'oubliai la reine de Golconde, et je ne vis qu'Aline. Nous étions tête à tête. Alors les reines sont des femmes : je retrouvai ma première jeunesse, et je traitai Aline comme si elle avait conservé la sienne, parce que les reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnaissance, Aline reprit ses habits de reine, qu'une esclave de confiance, qui l'avait suivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le palais, où je lui vis recevoir toute sa cour, avec une grâce et une bonté qui charmaient tout ce qui l'approchait. Elle regardait les uns, parlait aux autres, souriait à tous ; en un mot, elle avait bien l'air d'être maîtresse de tout le monde, mais elle ne paraissait la reine de personne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la suivis dans une salle séparée, où, m'ayant fait asseoir à côté d'elle, elle me conta ainsi ses dernières aventures.

— Le marquis de Castelmont fut tué en duel environ trois mois après votre départ, et il laissa sa veuve éplorée avec quarante mille écus de rentes pour toute consolation. Une partie de ses biens était en Sicile, et demandait, disait-on, ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage. Mais un vent contraire força ma frégate de relâcher sur une côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit et l'emmena. C'était un corsaire turc, dont le capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitements, et à moi, tous les bons dont les Turcs sont capables ; il me conduisit à Alger, de là à Alexandrie, où il fut empalé. Je fus vendue comme esclave, avec toute sa

maison, et tombai en partage à un marchand mogol qui me conduisit ici, et me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je fis en peu de temps de grands progrès. J'avais connu la misère, mais point le malheur, et je ne pus supporter l'esclavage ; je me sauvai de chez mon maître sans savoir où j'allais ; je fus rencontrée par des eunuques qui, me trouvant belle, m'amènèrent au roi. J'eus beau demander grâce pour ma vertu, je fus enfermée dans le sérail ; et dès le lendemain je reçus de tout ce qui m'entourait les honneurs de sultane favorite, que le roi m'avait accordés pendant la nuit. Bientôt la passion du roi n'eut plus de bornes, et mon autorité n'en eut pas davantage. La Golcoude, accoutumée aux arrêts que je dictais du fond du sérail, me vit sans étonnement devenir l'épouse du souverain, qui n'était depuis longtemps que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue dans mon palais de ce petit village où j'avais conservé mon innocence, et surtout de ce charmant vallon où je la perdis ; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années et de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc ; il porte le nom de mon ancienne patrie, et tous ses habitants sont traités comme mes parents et mes amis. Je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, et souvent j'admets les vieux d'entre eux à ma table, pour me retracer le tableau de mon vieux père et de ma pauvre mère que j'aimerais à respecter si je les possédais encore. Les herbes de la prairie ne sont jamais foulées que par les dames, les jeunes garçons et les jeunes filles du hameau : la cognée respectera tant que je vivrai ces arbres imitateurs de ceux qui prêtèrent leur ombre à nos amours ; et mes habits de paysanne, conservés avec mes ornements royaux, ne cessent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma première obscurité. Ils me défendent de mépriser une condition dans laquelle j'ai

mieux valu que dans aucune autre ; ils me défendent de mépriser l'humanité ; ils m'instruisent à régner.

O la charmante princesse que celle de Golconde ! elle était tout à la fois bonne femme et bon philosophe ; elle était encore plus : elle était bonne jouissance. Hélas ! je ne le sus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, et obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de temps après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités et aux plus grandes disgrâces, ne méritant ni les unes ni les autres. J'ai erré depuis sans fortune et sans espérance de pays en pays ; enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque j'y trouve une solitude et une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'était à lui que je contais cette histoire ; mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, et qui m'avait demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière ; elle n'en perdit pas une parole, et quand j'eus fini elle me dit :

— Ce qui me plaît le plus dans votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai.

— Qu'en savez-vous ? lui dis-je ; peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre.

— Je suis sûre du contraire, me dit-elle.

— Madame se mêle donc un peu de magie ? repris-je.

— Pas tout à fait, répliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit.

— Je ne connais, lui dis-je, que l'anneau de Salomon qu'il puisse avoir cette vertu.

— Connaissez-vous celui d'Aline ? dit-elle en souriant et en me montrant sa main ; Aline que vous avez fait monter sur le trône de Golconde, et que vous en avez fait descendre ; qui, fugitive et proscrite, est venue chercher dans des lieux éloignés un asile contre la colère de son mari, à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre.

— Quoi ! c'est encore vous ? m'écriai-je ; je suis donc bien vieux, car j'ai, si je m'en souviens, un an plus que vous ; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage.

— Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre âge et notre figure ? Nous étions autrefois jeunes et jolis : soyons sages à présent, nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour, nous avons dissipé au lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié, jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des moments pour le plaisir, et le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur si désiré et si méconnu n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte d'eau, et l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat ; mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres ; ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altère le bonheur.

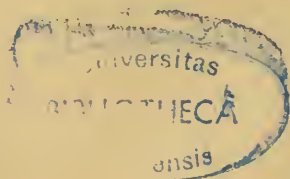
Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces ; un ruisseau d'eau vive et claire descendait de la cime en faisant mille détours, et venait former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne.

— Voyez, me dit-elle, si cela suffit à votre contentement : voilà ma demeure ; elle sera la vôtre si vous le voulez. Cette terre n'attend qu'une faible culture pour vous payer abondamment des soins que vous aurez pris ; cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs royaumes : montez-y,

vous y respirerez un air plus vif et plus sain ; vous y serez plus loin de la terre et plus près des cieux ; considérez de là ce que vous avez perdu, et vous me direz si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle et de mépris pour moi : nous nous aimâmes plus que jamais, et nous devînmes l'un pour l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne ; j'ai laissé toutes mes folles passions et tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible ; Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions et de tendres sentiments ; et ce n'est qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

FIN



INDEX ALPHABÉTIQUE

(Les chiffres romains se réfèrent à l'introduction, les chiffres arabes au texte des Contes.)

A

- Abâtardissement de la nation, attribué aux filles galantes, 314.
- Abbé du Q (l'), son portrait, 256.
- Abbés, sont bien reçus partout, 257.
- Leur manière de vivre, *ibid.*
- Abbesse, *voy.* Lapin blanc.
- Académie française, raillée par Piron, 152, 154.
- Académie d'Amiens, *voy.* Amiens.
- Académie silencieuse (l'). Apologue 273, 276.
- Son règlement, *ibid.*
- Ingénieux emblèmes auxquels ont recours un candidat et son président, 276.
- Aides, ce que c'était dans notre ancien système financier, 116, note.
- Aix (la ville d'), *voy.* Catins.
- Agents du fisc; comment ils se comportent sous Louis XV vis-à-vis des contribuables, 117 et suivantes.
- Alchimie, cultivée par le duc d'Orléans, régent, 80.
- Alexandre le Grand. Mis en scène dans un conte de Montesquieu, 126 et suiv.
- Ce qui se passa à sa mort, 129, 130.
- Alie, fille d'un druide; sa beauté décrite, 6.
- Ses aventures, *ibid.* et suiv.
- Ses amours avec le prince de Noisy, 11 et suiv.
- Aline (la fée), 94.
- Aline, reine de Golconde, 384.
- Alix (dame), dévote avant le temps, 271.
- N'est pas ennemie de son vicaire, *ibid.*

- Almanach des muses*; détails y relatifs, xxiv.
- Alouette, courtisée par un tourtereau, image de la coquette, 239.
- Amant, qui tombe d'un grenier sur le dos d'un mari, 522, 525.
- Amants desséchés par désespoir amoureux, 7.
- Interrompus dans les tête-à-tête par des maris qui ne se doutent de rien, 521.
 - Ne sont jamais pris au dépourvu, 525.
- Amants constants jusqu'au trépas les*), conte de Vadé, 227 et suiv.
- Ames des hommes, passent après la mort dans le corps des animaux, 54.
- Amiens, son académie, 220.
- Amis, ce qui advient quand on leur prête de l'argent, 162.
- On en a toujours quand on en est digne, 553.
 - Ami faux, 551 et suiv.
- Amis de Bourbonne les*). Leur histoire, racontée par Diderot, 167 et suiv.
- Amitié, belle définition qu'en donne Diderot, 167.
- Beaux exemples d'amitié, 167 et suiv.
- Amour (l'), dieu mythologique, tient une grande place dans les contes, xxiii.
- A les ailes coupées par Céphise, 152.
 - Ce qu'il dit à Glycère, 298.
 - Ce qu'il fait faire au prince Griffonio; 76, 77.
 - Charme ou flétrit la vie' 256.
 - Endort les époux, 524.
 - N'empêche pas de bien dîner, 520.
 - Prend le visage d'un marquis, 91.
 - Sa folie fait naître celle des vers, 77.
 - S'amuse à défordre les fuseaux des Parques, 157.
- Amour débraillé dans les romans, xiv.
- Amours contre nature, 90.
- Amour conjugal (l')*, conte, 159.
- Amusements à la grecque*, notice et extraits, 506.
- Anacréon; son influence sur la littérature française, 153.
- Imité au dix-huitième siècle, 297.
- Angleterre, fournit à la France un grand nombre de romans, xxvi.
- Année merveilleuse (l')*, allégorie ingénieuse de l'abbé Coyer, 142 et suiv.
- Archevêchés, comment ils se donnent, 282.
- Argent (l') va aux mains des gens d'église, 100.
- Art (l'), son caractère au dix-huitième siècle dans les gravures, 268.
- Athéisme, prêché dans les romans, ix.
- Aumône, ne doit pas être faite, suivant les dévots, à ceux qui ne pratiquent pas les préceptes de l'Eglise, 177 et suiv. *Voy.* Docteur en théologie.
- Auteurs de profession, ont de la petitesse dans l'esprit, 256.

B

- Babet-Casuel (Mademoiselle), ses
amours avec le coiffeur
Félix, 229 et suiv.
- Elle devient enragée et se
guérit, 251, 253.
 - Elle donne à Félix les plus
grandes marques de dé-
vouement, 252 et suiv.
Voy. Félix.
- Bailli de village, son portrait, 319.
- Baillis royaux et seigneuriaux ;
détails historiques, 324, note.
- Bals masqués de l'Opéra sous
Louis XV, 316, note.
- Balzac (Honoré de), cité, xiv.
- Barbe (dame), gouvernante chez
un chanoine, 222.
- Fait une culotte à un enfant
de chœur avec les feuillets
d'un antiphonaire, 223.
Voy. Lutrin.
- Barbier, avocat ses mémoires ci-
tés, 81, 316.
- Barbier du Faubourg-Saint-Mar-
ceau ; comment il frise et rase,
228.
- Bâtards des nobles ; on en fait des
prélats, 281.
- Béqueule (la)*, conte de Voltaire,
92 et suiv.
- Son caractère, 93 et suiv.
- Bélier (le)*, conte d'Hamilton, 3 et
suiv.
- Est le conseiller du géant
des Moulineaux, 5.
 - Rôle important qu'il joue,
ibid. et suiv.
- Bélisaire*, roman de Marmontel ;
causes de son succès, xiii.
- Béranger, imite un conte de Gré-
court, 68.

Berthe (la reine), jugement qu'elle
rend dans un conte de Voltaire,
102.

Bertrand (les frères), monteurs de
marionnettes, 124.

Bisbilles, arrivent tous les jours
dans les ménages, 119.

Blaise, ses amours avec Nice, 270
et suiv.

- Ce qu'il dit à dame Alix,
quand elle le surprend
avec sa fille, 272.

Blanchet (l'abbé), notice et extraits,
273 et suiv.

- Auteur de jolis vers, *ibid.*
et 274.

- Sa charité, 274.

Bonheur, en quoi il consiste, 236.

- Va toujours doucement,
240.

Borel (Petrus), cité, xx, note.

Boucher, peintre célèbre, xxii,
note.

Boudoir de dévote, décrit, 114.

Bourgeois, ruiné par les agents du
fisc, sous Louis XV, 117 et suiv.

Bouteille de vin, offerte à propos,
produit toujours son effet, 253.

Brigands du Gros-Caillou sont les
auteurs de la civilisation à Chail-
lot, 206.

C

Cabinet des fées (le), recueil de
contes, vi.

Cabinet des vestales, dans le palais
d'un druide ; décrit, 44.

Callisthène, philosophe grec, trai-
tement cruel que lui fait subir
Alexandre ; belles maximes qu'il
professe, 126 et suiv.

Candide, roman de Voltaire, jugé
au point de vue religieux, ix.

- Capucins, leur rôle dans les contes, viii.
- Catherine Cuisson, colporteuse de livres, son histoire, 251 et suiv.
- Catimini, bal public de Paris, 124.
- Catin (la grande), la fille à la comère Jean Logne; comment elle se conduit avec les revenants; — son mariage avec le compère l'Enflé, 289.
- Catins (les) de la ville d'Aix, sujet d'un bon mot, 139.
- Caylus (le comte de), ses œuvres badines, xxi.
- Notice et extraits, 245.
- Céladon, l'amour l'empêchait de dîner, 321.
- Céphise et l'amour*, conte allégorique de Montesquieu, 150 et suiv.
- Cercles mondains, comment on y amuse les femmes, 269.
- Chacun son heure*, conté, 270 et suiv.
- Chaillot, voy. Peuple de Passy.
- Chambrière, qui flatte tous les caprices de sa maîtresse, 265.
- Chanoines d'une église pauvre, 221.
- Chansons, leur utilité au point de vue de la civilisation, 206.
- Chapitre d'une église pauvre, 221.
- Chapitres des églises; note historique, 221.
- Char à Pataclin (le), ce que c'était 287.
- Inspire un couplet à Louis XV, *ibid.*
- Chariot merveilleux de la Mère aux Gânes, 49.
- haudron (les demoiselles)*, titre d'un conte tiré des *Étrennes de la Saint-Jean*, 119.
- Se disputent un mari, 125.
- Chennevières (de), notice et extrait, 312, 315.
- Chronique aretine*, ce que c'est que ce livre, 314.
- Extraits, 315 et suiv.
- Civilisation, ses origines à Passy et au Gros-Caillou, 206.
- Clergé attaqué dans les contes, vii.
- français du dix-huitième siècle a été jugé trop sévèrement; pourquoi? 84.
- Était au dix-huitième siècle le premier clergé de l'Europe, 274.
- Clermont (le comte de), 84.
- Coiffeur qui fait de la chirurgie; comment il traite ses malades, 252. Voy. Félix.
- Coiffures, voy. Perruques.
- Colporteuse de livres, comment elle entre dans les maisons, et ce qu'elle y voit, 255.
- Come (le frère), célèbre chirurgien, anecdote qui le concerne, 204.
- Son désappointement de trouver un malade en vie, quand il comptait sur son cadavre, *ibid.*
- Comédies de Piron, 152.
- de Gresset.
- Comère Jean Logne (la) raconte des histoires aux écossaises, 286, 287.
- Comètes, voy. Dieu.
- Compilateurs d'Anas, xviii.
- Confessionnal; sert au P. Hudson à corrompre ses pénitentes, 209. Voy. Hudson.
- Contes au dix-huitième siècle: supérieurs à ceux du dix-septième, v.
- en vers; ce qu'ils sont au dix-huitième siècle, xxii et suiv.

Contes au dix-neuvième siècle, xxvii.

— de fées, font oublier les meilleurs romans, 2.

— orientaux, en vogue au dix-huitième siècle, 2.

Conteurs s'attaquent à Dieu et au roi, x.

— du dix-huitième sont plus indulgents pour les femmes que ceux du moyen âge, 267, note.

— font relâche pendant la Terreur et l'Empire, xxii.

Conti (le prince de) tue par accident le P. du Corceau, 260.

Contrebandier qui sauve son ami du supplice, 168 et suiv.

Contrebandiers, sont jugés par des tribunaux spéciaux, 168.

Contrôleur du domaine royal sous Louis XV, ruine les familles, 118.

Conversation à Paris, comment on y réussit, 258.

Coquette, *voy.* Alouette.

Cordelier, ce qu'il dit à une dame qui lui demandait de faire un conte, 269.

— qui fait le contraire de ce qu'il prêche, 300.

Cordeliers, mènent une vie plus réglée qu'autrefois, 269.

Courtisanes, peintes par Diderot, 181.

— réalisent des bénéfices sur la ferme des jeux, 314.

— Réflexions d'une honnête femme sur leur métier, 339.

— Détails divers qui les concernent, 313, 314, 315.

Cousin de Rabelais (un petit). titre d'un recueil de contes, 268.

Cousin de Rabelais (un petit), notice et extrait, 268. 269.

Couteau enchanté, joue un grand rôle dans le conte du *Bélier*, 33 et suiv.

— Écrit tout seul dans toutes les langues de l'univers, 43 et suiv.

— Ce qu'en dit la Mère aux Gâines, 55.

Coyer (l'abbé), éloge de ses œuvres, x.

— Notice et extraits, 141 et suiv.

Crébillon fils, xiv.

Curé de village, singulier sermon qu'il fait à ses paroissiens, 157.

Curiosité, passion maîtresse chez les femmes. *Voy.* Ève, Linotte.

D

Dagobert (le roi), habile magicien, 13.

— Grand-père de la princesse Alié, 14.

— Figure dans un conte de Voltaire, 101.

Danseur de corde, sa mort est un événement politique, 75.

Daumier, grand artiste, cité, xx.

Defauconpret, traducteur de romans, xxvi.

Défense de faire une chose, est un attrait, 261.

Délassements d'un galant homme, notice et extraits, 136.

Desfontaines, notice et extraits, 217 et suiv.

Diable, tient aux nonnains par le babil, 85.

— Hommage qu'on lui rend au sabbat, 285.

Diderot, son influence anti-religieuse, viii et suiv.

Diderot, notice et extraits, 160 et suiv.

Dieu; y regarde à deux fois pour damner les gens de qualité, 504.

— Fait paraître les comètes pour les grands, 504.

Docteur en théologie, n'admet pas le dévouement chez les gens qui ne vont pas à l'église, 177.

Domestiques, savent ceux qu'il faut faire entrer chez leurs maîtres, 254. *Voy.* Bouteille de vin.

Doyen de Badajoz (le), conte, 277 et suiv.

— Veut apprendre la magie, 277.

— Ce qui en advient, et comment il est mystifié par don Torribio, 278 et suiv.

Druide, personnage d'un conte d'Hamilton, 6 et suiv.

— Est ennemi du géant des Moulineaux, 6, 7 et suiv.

— Ses guerres avec ce géant; mauvais tours qu'il lui joue, *ibid.* *Voy.* Alie.

Du Cerceau (le père), notice et extraits, 260.

Ducray-Duménil, romancier, xv, note.

E

Ecclesiastiques sorciers, 280.

Économie dans le ménage, 356.

Économistes, se font une arme de combat des contes. *Voy.* Coyer.

Écosseuses (les), titre d'un livre de facéties; notice et extraits, 285.

Éducation (l') d'une fille, sujet

d'un conte de Voltaire, 113 et suiv.

Enfant de chœur, transformé en lutrin vivant, 225 et suiv.

Enfant prodigue (l'), comédie 260.

Enfant (l') bien corrigé, conte, 290.

Époux; comment les prudes s'y prennent pour les rendre fidèles, 245. *Voy.* Amants, Femmes, Maris.

Erreur; à son mérite, suivant Voltaire, 112.

Escalier dérobé (l'), bon mot à ce sujet, 155.

Esprit de l'homme, est une étrange pièce, 265.

Esprit français au dix-huitième siècle, xxi.

— Ce qu'il a produit, *ibid.*

— La source en tarit aux approches de la Révolution, xxi, xxii.

État monastique, contraire à la nature, 107.

Étrennes (les) de la Saint-Jean, notice et extraits, 120.

Étuves, étaient les bains publics au moyen âge. 265, note.

Étymologistes, raillés par Hamilton, 5.

Ève (la nouvelle), conte, 261 et suiv.

— Toutes les femmes aimeraient faire comme elle, *ibid.*

Évêque, ce qu'il dit des prêtres ignorants, 157.

F

Faiseurs (les), sont les seuls qui réussissent à Paris, 258.

Fauvette plumée vivante par un enfant, 293 et suiv.

Faux duc de Bourgogne (le), comédie, 260.

Fécondité. se perd en France, pourquoi ? 147, 148.

Fées, invoquées par Hamilton, 4.
Voy. Cabinet, contes.

Félix, personnage d'un conte de Diderot ; ses aventures, son dévouement en amitié, 167 et suiv.

— Est un brigand aux yeux d'un docteur en théologie, 176, 177. *Voy.* Amis de Bourbonne.

Félix, coiffeur, personnage d'un conte de Vadé, ses amours avec mademoiselle Babet Casuel, 227 et suiv.

— Comment il la séduit, 228, et suiv.

— Suites funestes de cette faute, 229 et suiv.

— Est mis au four par un oncle irrité, 230.

— Comment il échappe, *ibid.*

— Épreuves cruelles qu'il traverse ; 231 et suiv.

— Épouse mademoiselle Babet Casuel, 235.

Femme ; comment une vieille et laide femme encourage son mari au devoir conjugal, 110, 111.

— Et, ce devoir rempli, se métamorphose en une belle fille, 111.

- Portrait d'une femme cupide, avare et galante, 178 et suiv.

— Exemple d'une femme en même temps galante et honnête, 201.

- Ce que fait une femme pour

empêcher ses deux amants de se battre, 202.

Femme, qui voyage en compagnie d'un abbé, 219.

— En tête-à-tête avec son mari, 249.

— Changée en pupitre ; ses amours avec un livre, 250.

— Qui blâme notre mère Ève et fait comme elle, 261 et suiv.

— Femme qui ne se peint qu'en buste, pourquoi ? 310, 311.

— Qui se venge six fois par jour de son mari, 312.

— Comme il y en a peu, sujet d'un conte de Marmon-
tel, 330 et suiv.

— Aveugle, à qui son fiancé rend la vue. *Voy.* Oculiste.

Femmes, comment elles sont peintes par Crébillon fils, xiv.

— Tiennent une grande place dans la littérature du roman, xv.

— Il leur faut de la nouveauté en tout, xviii.

— Leur rôle dans les contes, du dix-huitième siècle ; en quoi il diffère de celui qui leur est attribué au moyen âge, xxiii.

— Ne résistent pas à la curiosité, 84 et suiv.

— Ce qui leur plaît ; sujet d'un conte de Voltaire, 99.

— Veulent toujours être maîtresses au logis, 105.

— Comparées à Bucephale par un prédicateur, 159.

— Métamorphosées en hommes

- au dix-huitième siècle,
142 et suiv.
- Femmes, opinion qu'en avaient les
théologiens, *ibid.* Note.
- Remplacent les hommes dans
les travaux sérieux, 144.
 - Savantes, 145.
 - Objets de leurs études, *ibid.*
 - Les femmes disposent de
toutes les places, *ibid.*
 - Gouvernent les États, 146.
 - Boivent mieux que les hom-
mes, 148.
 - Il vaudrait mieux être gou-
verné par elles que par
les hommes, pourquoi ?
149.
 - Leur essence est la douceur,
ibid.
 - Ce qu'elles feront quand
elles seront devenues
hommes, 150.
 - Phases diverses de leurs
métamorphoses, depuis
Molière jusqu'à la Com-
mune de 1871, 151, note.
 - Mariées, ont de beaux droits,
159.
 - Quels sont les hommes aux-
quels les femmes trouvent
l'esprit juste, 161.
 - A prétention ; ce qu'en dit
l'abbé de Voisenon, 163.
 - Laides, comment elles se
font aimer, 163.
 - Jouent un rôle très-tou-
chant dans un conte de
Diderot, 169 et suiv.
 - Il y en a de très-bonnes ;
exemple, 184 et suiv.
 - Les meilleures et les plus
belles femmes aiment des
hommes laids et méchants,
186.
 - Les femmes vertueuses ne
- sont point amnaste
pour leurs maris, 246
- Femmes, les différentes variétés de
femmes décrites, 246.
- Par quels moyens les fem-
mes prennent les hom-
mes, 253.
 - Les femmes de Paris reçoivent
librement des lettres
d'amour, 253.
 - Comment les femmes sont
peintes par les conteurs
du dix-huitième siècle
267. *Voy.* Bégueule,
Veuve.
- Fermes, ce que c'était dans notre
ancien système financier, 116,
note.
- Feuilletons ; *voy.* Romans.
- Fiancée, qui quitte son futur pour
Arlequin, 125.
- Fille pressée de se marier, ses ré-
flexions, 158.
- Séduite par un supérieur
de couvent, ce qui en
advient, 211
 - Qui passe pour l'âme d'un
moine, 246.
- Fille à madame Beautrou (la), ce
qu'en dit la comère Jean Logne,
287.
- Filles (les jeunes), dorment peu
dans les nuits d'été, 114.
- Ce qu'elles disent à seize
ans, 146.
 - Ce qu'elles envient aux
femmes mariées, 159.
- Finances sous Louis XV ; Voltaire
en trace un tableau fidèle dans
un conte, 116 et suiv. *Voy.* Aides
contrôleurs, Terray.
- Florian, notice et extrait, 236.
- Fortune (la) n'est pas reçue chez
les sages, 87.
- Fourier (Charles) cité, xi.

Français, leur caractère au dix-huitième siècle, vi.

— Ont la folie de la valeur, 256.

Frédéric, roi de Prusse, singulier certificat qu'il délivre au baron de Poellnitz, xviii et xix, note.

Frère, à quels moines ce nom est donné, 269.

G

Gabelle (la), ce que c'était, 134, *Voy.* Contrebandiers, financiers.

Galichet, sorcier, 245 et suiv.

— Ses tours de sortilèges, 246 et suiv.

Gardeil, médecin; ses amours avec mademoiselle de La Chaux; son indigne conduite racontée par Diderot, 184 et suiv.

Gardes françaises; se font friser chez M. Tranchant, 228.

Garonne (la) comparée au Tibre, par un Gascon, 309.

Gascon; ce qu'il dit du Tibre et de la Garonne, 309.

Gaspard le Savant, druide de la basse Bretagne, 63.

Gaulois, ce qu'ils penseraient de nous s'ils revenaient au monde, 148.

Gavarni, cité xx, note.

Géant des Moulineaux; personnage d'un conte d'Hamilton, 1 et suiv.

— Détails effrayants sur sa personne, 5 et suiv.

— Fait la cour à Alie, fille d'un druide, 7 et suiv.

— Discours qu'il lui tient, 8.

— A été fourni et deviendra

balaine, 34. — *Voy.* Alie Béliet, Druide.

Généalogie fantastique du roi Dagobert, 12.

— D'un gentilhomme, 136.

Genre poissard, créé par Vadé, 226. *Voy.* Vadé.

Gens de lettres; n'aiment pas les conseils, 162.

— Leur origine, 206.

— La civilisation leur doit beaucoup, *ibid.*, x.

Gentilhomme descendant de Ponce Pilate, 136.

— Lecteur du duc du Maine; comment il lit l'Écriture sainte, 137.

Géographie, comment elle est traitée par les romanciers, 24.

Gertrude (madame), son portrait, 113.

— Quels sont les saints qu'elle prie dans son boudoir, 114, 115.

— Comment elle devient aimable, 116.

Gnome, fils d'une sylphide, 18.

Grâces des vices peintes dans les romans, xiv.

Grécourt, notice et extraits, 83 et suiv.

— Caractère de son talent, *ibid.*

Grenier à sel (le), titre d'un recueil de contes, extrait, 133 et suiv.

Gresset, notice et extraits, 220 et suiv.

Grimoire (le), 278. — *Voy.* Diable, Galichet.

Grouvelle, auteur de contes, notice et extrait, 270, 271.

Guillemard, auteur de contes, notice et extrait, 309.

II

- Hamilton (Antoine), détails qui le concernent; appréciation de ses œuvres, *xix* et suiv.
- Notice et extraits, 1 et suiv.
- Herménégésilde, prétendue fille de Pépin, 20.
- Hérouville (le comte d'), 184 et suiv.
- Héros; ne sont bons qu'à faire du mal, 149.
- Hervieux (mademoiselle d'), actrice, 314, 315.
- Heure du berger, 272.
- Du vicaire, *ibid.*
- Hibou merveilleux, 33 et suiv.
- Holbach (le baron d'), cité, ix.
- Homme changé en seringue, 231.
- Hommes, métamorphosés en femmes, au dix-huitième siècle, 142 et suiv.
- Ne s'occupent que de niaiseries et de toilette, 143.
 - Leur constitution est très-affaiblie, 147.
 - Comment ils vivent, *ibid.*
 - Se conduisent indignement avec les femmes; exemple raconté par Diderot, 184 et suiv.
 - Les plus laids se font aimer des meilleures et des plus jolies femmes, 186.
 - Comment les femmes peuvent les prendre, 253. *Voy.* Amants, Femmes, Maris.
- Hudson (le père), son histoire racontée par Diderot, 207 et suiv.
- Son portrait, 208.

- Hudson (le père), réforme son couvent et enlève des filles, 209.
- Corrompt ses pénitentes, 209.
 - Surpris par le guet chez une fille publique, *ibid.*
 - Comment il se tire de cette aventure, 210.
 - Est dénoncé pour ses désordres, 211.
 - Habileté qu'il déploie pour échapper aux enquêtes dirigées contre lui, 211 et suiv.
 - Comment il triomphe, continue ses désordres et se moque de tout, 213 et suiv.

I

- Imbert (Barthélemy), notice et extraits, 302.
- Impôts sous l'ancien régime, 116 et suiv. *Voy.* Aides, Finances, Gabelle.
- Infirmier de la Charité, comment il s'arrange pour procurer des cadavres aux chirurgiens, 204.
- Intérêt, est le mobile des grands et des petits, 256. *Voy.* Marchands.
- Intrigantes qui jouent la dévotion, 213.
- Isabelle, fille de madame Gertrude, son portrait, 114.
- Écoute à la porte du bouddoir de sa mère; ce quelle entend, 115.
 - Quel saint elle prend pour patron, 116.
- Ivrogne philosophe; ce qu'il dit, 299, 300.

J

Jacques le fataliste, roman de Diderot, son influence, viii.

Jansénisme; est le plus grand des crimes aux yeux de la cour, 210.

Jansénistes, 145.

Jean XXII, pape; comment il met à l'épreuve la curiosité des nonnes, 84.

Jésuites, figurent dans des contes, vii.

— N'étaient pas aussi sombres qu'on le croit, 260.

Jongleur du quai de la Ferraille; ce qu'il dit à un mitron, 578.

Joyeux propos; ne ressemblent plus au dix-huitième siècle à ce qu'ils étaient antérieurement, xviii.

K

Koraliosmadée, roi supposé de la basse Bretagne, 65.

Kock (Paul de), cité, xx, note.

— Comparé à Vadé, 226.

L

La Chaux (mademoiselle de), ses amours avec Gardeil, et ses malheurs racontés par Diderot, 184 et suiv.

— Son désespoir lorsqu'elle est délaissée, 189.

— sa dernière entrevue avec Gardeil, 191.

— ses travaux littéraires, 196.

Laclos. *Voy.* Romans.

La Condamine; notice et extrait, 299.

Lapin blanc, qui apparaît tous les soirs dans la chambre de l'abbesse de Montereau, 246.

Lecouvreur (Adrienne), 90

Ledoux, invalide, son corps se démonte pièce par pièce, 155.

Lemonnier (l'abbé), notice et extrait, 290.

Libraires, comment ils s'y prennent pour vendre les livres publiés sans privilège, 253. *Voy.* Colporteuse, Livres.

Linotte (la) du pape, conte, 84 et suiv.

Littérature; quels sont les premiers livres de la littérature populaire, xvi, xx. *Voy.* Vadé.

— D'éducation; par qui elle est créée en France, xvi.

— Des eaux thermales, xviii, xix. *Voy.* Poellnitz.

— De sevrage, xviii.

— On n'admet pas sous l'ancien régime que la littérature s'occupe du peuple, 226.

Livres; note historique à leur sujet, 251.

— Écrits par les gens du monde, 256.

— Comment les livres sont jugés à Paris, 257 et suiv.

— Comment se fait leur réputation, *ibid.*

— Tous ceux qui les jugent ne les ont pas lus, 258.

— Sont soumis à la mode, *ibid.*

— Comment ils se vendent, *ibid.*

— De contes, sont ornés de jolies vignettes au dix-

- huitième siècle, 268. *Voy.* libraires.
- Lois, c'est un plaisir de faire ce qu'elles défendent, 261.
- Louis XV, cité, 117.
- Fait un couplet sur le char à Pataelin, 287.
- Va aux bals masqués de l'Opéra, 316.
- Louis XVI, cité, 117.
- Louise de Savoie; ce qu'elle dit au sujet des comètes, 304.
- Louvet de Couvray. *Voy.* Romans.
- Lune (la), veut se faire faire une robe, 275.
- Ce que lui dit sa couturière, *ibid.*
- Lutrin vivant (le)*, conte de Gresset, 221 et suiv.
- Lyrisine érotique au dix-huitième siècle, 298, note.
- Lysimaque*, conte politique de Montesquieu, 126 et suiv.
- M**
- Magasin*, à quels ouvrages ce titre est donné, xvi.
- Magicienne. — *Voy.* Mère aux Gai-nes.
- Magie, était enseignée à Tolède, 277. *Voy.* Doyen de Badajoz, Galichet.
- Maillard (mademoiselle), actrice, 314, 315.
- Maladie, est un bonheur dans les grands chagrins, 195.
- Manon, jolie fille de village; son portrait, 318.
- Épouse un vieux laboureur, 319 et suiv.
- Ce qui en advient, 320.
- Marchands, doivent tout sacrifier à leur intérêt, 256.
- Marcheuse (la) du Père Hudson, 213. *Voy.* Hudson.
- Margot La Fourche, comment elle manque un mariage, 286.
- Marguillier amoureux, changé en livre; ses amours avec un pupitre, 249 et suiv.
- Marguillier prévoyant (le)*, titre d'un conte, 301.
- Marguilliers, détails historiques qui les concernent, 303.
- Mariage (le), est crapuleux, suivant Catherine Cuisson, 259.
- Mariages, comment ils se concluent chez madame Chaudron, 121 et suiv.
- Mari, forcé de coucher avec une femme vieille et laide, ce qu'il dit, 109, 110.
- Qui se sauve du Paradis pour n'y point rencontrer sa femme, 139, 141.
- Indulgent pour les galanteries de sa femme, 200.
- En tête-à-tête avec sa femme, 249.
- Qui parle avec sa femme qu'elle ne résistera pas à la curiosité, 262.
- Il ne faut pas être mari sur le déclin de l'âge, 317 et suiv.
- Accommodant, 319.
- Modèle, 323.
- Corrigé de ses vices par sa femme, 330 et suiv.
- *Le Bon Mari*, conte, 330 et suiv.
- Maris, n'ont que le second rôle dans le ménage, 146.
- Sont une espèce incommode, 251.
- Ce que l'on peut avoir, en fait de maris, avec une dot de dix écus, 305.

Maris, sont toutes merveilles au commencement, 315.

— Ne doivent point chercher de clartés sur certains accidens, 323.

Marly, près Paris, 8.

Marmontel, détails qui le concernent, xii, xiii. *Voy. Béli-saire.*

— Notice et extraits, 329 et suiv.

Mercier, auteur de *l'An* 2, 440, x.

Mère aux Gâines (la), personnage du conte du Béliar, 33 et suiv.

— Elle raconte son histoire, 51.

Mères, doivent laisser aller seules leurs filles, quand elles veulent qu'elles gagnent de l'argent, 254.

Merlin (l'Enchanteur), 8, 33.

Merluches, prises pour des biches par des princes en voyage, 73.

Métamorphose du petit Poinçon en chevreuil, 21 et suiv.

— De Narcisse en hibou, 65.

— Du prince de Noisy en béliar, 71.

Métempsychose, agréablement raillée par Hamilton, 34. *Voy. Géant.*

Michelet, cité, 81.

Milice au dix-huitième siècle, note historique, 167.

Moine indigne, pourvu d'une grande abbaye, 217, 218.

Moines, de quoi ne sont-ils pas capables? 217. *Voy. Hudson.*

— Pourquoi ne sont-ils pas frappés du tonnerre qui tombe sur leur couvent, 305.

Mœurs parisiennes au dix-huitième siècle, xxiii, xxiv.

Mœurs en France au dix-huitième siècle, critiquées par l'abbé Coyer, 142 et suiv.

— Détails y relatifs, 702.

Molière, cité, 313, note.

Monnier (Henri), cité, xx, note. 226.

Montesquieu, notice et extraits, 126.

Mort et trépas, ne sont pas la même chose, 75.

Moulineaux (les), vieux patrimoine des Géants. *Voy. Géant.*

N

Narcisse, fils du druide Gaspard le savant, 64.

Narcisse (*le nouveau*), jolie chanson de Vadé, 227.

Nice, jeune fille; ses amours avec Blais, 271, 272.

Nigris (le chevalier de), notice et extrait, 297.

Nobles, sont pauvres en France, 300.

— Ce qu'ils sont par rapport aux roturiers, 303.

— Dieu y regarde à deux fois avant de les damner, 304.

Noisy (le prince de), personnage du conte du Béliar; ses amours avec la belle Alié, ses métamorphoses, ses malheurs, 12 et suiv.

Nonnes, leurs occupations, 221. *Voy. État monastique, Moines.*

Nouvelles du chevalier de Boufflers, xiii. *Voy. Aline, Reine de Golconde.*

— de Florian, xiii.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

O

Officiers royaux au temps de Pépin, 20 et note.

Oiseaux qui pleurent, 42.

Opéra, les actrices en sont fort ga-
lantes, 515 et suiv. *Voy.*
Hervieux, Maillard.

— Ses bals masqués ont dé-
moralisé la société pari-
sienne, sous Louis XV,
516, note.

Ordres religieux, violemment at-
taqués par les romanciers. viii.

Orléans (le duc d'), régent; roman
satirique à son sujet, 80
et suiv.

— Détails relatifs à sa mort,
81.

Ouvroir (l'), chant de *Vert-Vert*
aujourd'hui perdu, 221.

P

Palais d'un druide, décrit, 6.

— de la fée Aline, 94 et suiv.

Pape; peut-il aller au Sabbat? 283.

Pantins; à quelle époque ce jouet
prend faveur? xxii, note.

Paris, est le séjour des plaisirs ef-
frénés, 91.

— S'amuse d'un petit homme
de carton, 151.

— Est une ville sceptique et
crédule, 290. *Voy.* Sor-
ciers, Revenants.

— Il y a un faiseur en chaque
genre qui accapare la vo-
gue, 258.

Parques (les trois), agréablement

Parques, raillées par Piron, 153 et
suiv.

— leur dialogue avec ce poète,
155, 154.

— L'amour leur donne du fil à
retordre, 157.

Pataclin (madame), ce qu'elle était.
287. *Voy.* Louis XV.

Pauvres (les), ont beaucoup d'en-
fants; pourquoi? 252.

Pauvreté. *Voy.* Nobles.

Pensionnaires (les), chant de
Vert-vert aujourd'hui perdu,
221.

Pépin, roi de France, 8.

Père de famille, heureusement re-
présenté par Lemonnier dans le
type du bûcheron Nicolas, 292
et suiv.

Perruques au dix-huitième siècle,
508, note.

Perruquier, rôle qu'il joue dans
une vision, 507.

— Figurent dans les contes du
dix-huitième siècle, 506.
Voy. Félix.

Peuple, à quelle époque il fait son
avènement dans la litté-
rature, xx. *Voy.* Vadé.

— de Passy, en guerre avec le
peuple de Chaillot, 205,
206.

Pharabert, père de la princesse
Alie, 15.

Picards, ont l'amour du clocher,
220.

Pipe cassée (la), poème de Vadé,
226.

Piron, notice et extraits, 152 et
suiv.

Pœllnitz (le baron de), détails qui
le concernent, xviii, xix.

Poésie légère, très-goûtée au dix-
huitième siècle, 511, note.

Poésie légère (la), n'est plus de mode aujourd'hui, *ibid.*
 Poignon (le petit), génie familier, son rôle dans le conte du Bélier, 18 et suiv.
 Pompadour (la marquise de), sa conduite généreuse et délicate envers mademoiselle de La Chaux, 198.
 Pons de Verdun, notice et extraits, 576 et suiv.
Pontalie, origine de ce nom, 3.
 Population, très-diminuée au dix-huitième siècle, 147.
Porteur d'eau (le), comédie, 285.
 Prédicateurs qui se font payer, ce qu'en dit Labruyère, 301, note. *Voy.* Cordeliers.
 Prêtres, persécutent mademoiselle de La Chaux, à cause de ses amours avec Gardeil, 188.
 Prélat, qui persécute Piron pour l'Ode à Priape, 155.
 Prince de Noisy, personnage du conte du Bélier. *Voy.* Alie.
 Princes qui voyagent pour s'instruire; comment Hamilton s'en moque, 73 et suiv.
 — à quoi ils s'occupent dans leurs voyages, 76. *Voy.* Merluches.
 Progrès de la société, 205 et suiv.

Q

Quenouille merveilleuse (la), conte de Piron, 156 et suiv.

R

Ramsay (le chevalier de), x.
Reine de Gor (la), conte, 274.

La reine de Gor, son portrait, *ibid.*
Religieuse (la), roman de Diderot viii.
 Rélosan (le prince de). *Voy.* Orléans (le duc d').
 Rétif de la Bretonne, détails qui le concernent, xiii.
 — Est l'un de nos écrivains les plus féconds, *ibid.*
 Revenant, comment il se conduit dans la maison de la comère Jean Logne, 286.
 — Fait craquer le lit de la grande Catin, 288.
 — Mauvais tour qu'il lui joue, 289.
 — On y croit au dix-huitième, 290, note.
 Révérend Père, à qui ce nom est donné, 269.
 Reymer (madame). Type de la femme sans cœur, 169 et suiv.
 Robespierre, applique la doctrine des romanciers, xi.
 — Fait l'éloge de Louis XVI, 220.
 — Attaque Voltaire, *ibid.*
 Robert, chevalier, ses aventures racontées par Voltaire, 100.
 Romanciers français, quels sont ceux qui ont produit des œuvres durables, xvi.
 — S'inspirent de l'Angleterre et de l'Allemagne, xvi.
 — Leur caractère au dix-neuvième siècle, xxv et suiv.
 — Leur confession, xxix.
 Romans au dix-huitième siècle, supérieurs à ceux du dix-septième, v.
 — Leur caractère, vi.
 — Anti-cléricaux, *ibid.*
 — Déistes, *ibid.*
 — Athées, *ibid.*

Romans relatifs à l'économie politique, x.

- Historiques, xi et suiv.
 - de Florian, xii.
 - de Marmontel, *ibid.*
 - de Rétif de la Bretonne, xiii.
 - de Marivaux, xiv.
 - de Crébillon fils, *ibid.*
 - Origine des romans-feuilletons, xiii, note.
 - de Caylus, xv.
 - de Louvet de Couvray, *ibid.*
 - de Ducray-Duménil, *ibid.*, note.
 - de madame Riccoboni, xv.
 - de madame de Graffigny, *ibid.*
 - de madame de Beaumont, xvi.
 - Anglais, xvi.
 - Destinée des romans d'après Voltaire, xvii.
 - étrangers; sont très-goûtés en France; quels sont ceux qui obtiennent le plus de succès? xxvi.
 - au dix-neuvième siècle: détails sur leur caractère, la façon dont ils sont fabriqués, xxvi et suiv.
 - romans-feuilletons, envahissent les journaux en 1826, xxviii.
 - Marchés auxquels donnent lieu la fabrication et la publication des romans xxviii.
 - de Diderot, 166.
- Rosine*, titre d'un joli conte de Piron, 158.

S

- Saint André, pourquoi madame Gertrude en fait son patron, 115.
- Saint-Marc (le marquis de), notice et extraits, 310.
- Saint Pierre, mis en scène dans un conte, 139, 140.
- Sainte Reine, patronne des galeux, 252.
- Sautereau de Belleraud, notice et extrait, 159.
- Savants, ne sont pas d'un commerce agréable. 162.
- Sacrifient aux Muses, 299.
- Seringue, qui marche toute seule, 251.
- Sexe faible (le), se métamorphose en sexe fort, 148. *Voy.* Femmes.
- Siège burlesque d'un château fort, 9.
- Sœurs qui se disputent un mari, 125. *Voy.* Chaudron (les Demoiselles).
- Soir, agréablement décrit, 271.
- Soldats, leur origine, 206.
- Sorciers, on y croit au dix-huitième siècle, 290. *Voy.* Bruide, Galichet, Mère aux Gaines, Torribio.
- Staal (madame de), anecdote en vers, qui la concerne, 310.
- Stanislas Lecziński, 126.
- Statues qui chantent, 41.
- Sylphides, rôle qu'elles jouent dans le conte du Béliet, 43.

T

- Talismans. — *Voy.* Couteau.
- Tanié, personnage mis en scène

par Diderot, et mystifié par une femme qu'il aime, 169 et suiv.
 Théâtre; appartient à l'amour, 90.
 Télémaque, n'est pas en faveur auprès de Louis XIV, 2.
 Tencin (madame de), ses romans, XII.
 Terray (l'abbé), 117.
 Tête-à-tête des maris et des femmes, 219, 254.
 — De madame avec son amant, *ibid.*
 Tolède, *voy.* Magie.
 Toribio (don), magicien de Tolède, comment il se moque du doyen de Badajoz, 277 et suiv.
 Torts (les) sont le fondement de la société, 160, 161.
 — Chercher la raison c'est presque toujours avoir tort; ce paradoxe est développé dans un conte, *ibid.*
 Tournoi donné à Saint-Denis par le roi Pépin, 20.
 Tourtereau (*le*), conte de Florian, 256 et suiv.

U

Urgelle (la fée), son aventure avec le chevalier Robert, 99 et suiv.

V

Vadé, notice et extraits, 226 et suiv. *Voy.* Genre poissard.
 Vénus, tient une grande place dans les contes, xxiii.
 — Invoquée par Hamilton, 4.
 Vérité, la dire est un tort, 161.
 Vert-Vert, poème de Gresset, obtient un succès extraordinaire, 220.

Vert-Vert; deux chants en sont perdus, 221.
 Vertu; la plus sublime n'est rien sans le respect dû à l'Église et à ses ministres, 177. *Voy.* Docteur en théologie.
 Veuve galante, son portrait tracé par Diderot, 200.
 Vices, *voy.* Grâces.
 Vieillard qui essaye en vain de rallumer le feu sacré; ce qu'il dit à une jeune fille, 304.
 Vieillards de vingt ans, aîeux des petits crevés, 147 et note.
 Vignettes des livres de contes, ce qu'elles représentent, 268.
 Vision réelle (*la*), conte, 306 et suiv.
 Visionnaire (*le*), vaisseau du voyage en Mauritanie, 73.
 Voisenon (l'abbé de), notice et extrait, 160 et suivant. *Voy.* encore xxi.
 Voisins de campagne, se font des procès pour des motifs futiles, 175.

Voltaire, attaque dans *Candide* le gouvernement providentiel du monde, ix.
 — Est le rival de La Fontaine dans les contes, xxiv.
 — Notice et extraits, 90 et suiv.
 Volume vivant, 224. *Voy.* Lutrin.
 Voyages princiers raillés par Hamilton, 73 et suiv.

Z

Zeb (le docteur), sa réception à l'académie silencieuse, 275.

ERRATA

Introduction, page xiii, lignes 9 et 10, *au lieu de* : que l'auteur est loin d'avoir toujours justifié, *lisez* : sous un titre prétentieux.

Page 17, ligne 10, *au lieu de* : ce fut dans *ses* alarmes, *lisez* : ce fut dans *ces* alarmes.

Page 20, note, ligne 1, *au lieu de* : que la date, *lisez* : *qu'à* la date.

Page 77, ligne 52, supprimez le point et virgule après *décèsse*.

Page 150, note, ligne 8, les femmes libres, supprimez le point.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.	
INTRODUCTION.	III
I. Les romans anti-cléricaux, déistes et athées. — Diderot et Voltaire. — Les réformateurs et les utopistes. — Ramsay et l'abbé Coyer.	IV
II. Les romans historiques. — Florian et Marmontel. — Les dames romancières. — Les quintessenciés et les effron- tés. — Marivaux et Crébillon fils. — La littérature d'é- ducation. — Les magasins. — Les œuvres durables. . .	IX
III. Les fantaisistes. — Antoine Hamilton. — Le conte badin. — Vadé, Caylus et Voisenon. — Le dernier Recueil de gaieté.	XV
IV. Les contes en vers. — Vénus et l'Amour dans la littéra- ture légère. — L'Almanach des Muses. — Voltaire et La Fontaine.	XX
V. Le roman au dix-neuvième siècle. — Les importations. — Variété du genre. — Les romanciers à la suite. — Les	

patrons et les compagnons dans les fabriques littéraires.

— La confession des romanciers. XXIII

ANTOINE HAMILTON.	1
Le Bélier.	3
Voyage en Mauritanie.	75
HISTOIRE DU PRINCE DE RÉLOSAN.	80
GRÉCOURT.	83
La linotte de Jean XXII.	84
Le solitaire et la Fortune.	87
VOLTAIRE.	89
L'anti-giton.	90
La bégueule	92
Ce qui plaît aux dames.	99
Gertrude, ou l'éducation d'une fille.	113
Les finances.	116
LES ÉTRENNES DE LA SAINT-JEAN.	120
Les demoiselles Chaudron.	120
MONTESQUIEU.	126
Lysimaque.	126
Céphise et l'Amour.	130
LE GRENIER A SEL.	134
Le valet du lieutenant.	134
L'escalier.	135
LES DÉLASSEMENTS D'UN GALANT HOMME.	136
Un descendant de Ponce Pilate.	136
L'o mangé.	137
Le sermon en trois points.	137
Propos d'un évêque.	137
Les femmes et Bucéphale.	138
Les catins de la ville d'Aix.	138
SAUTELEAU DE BELLERAUD.	139

TABLE DES MATIÈRES.

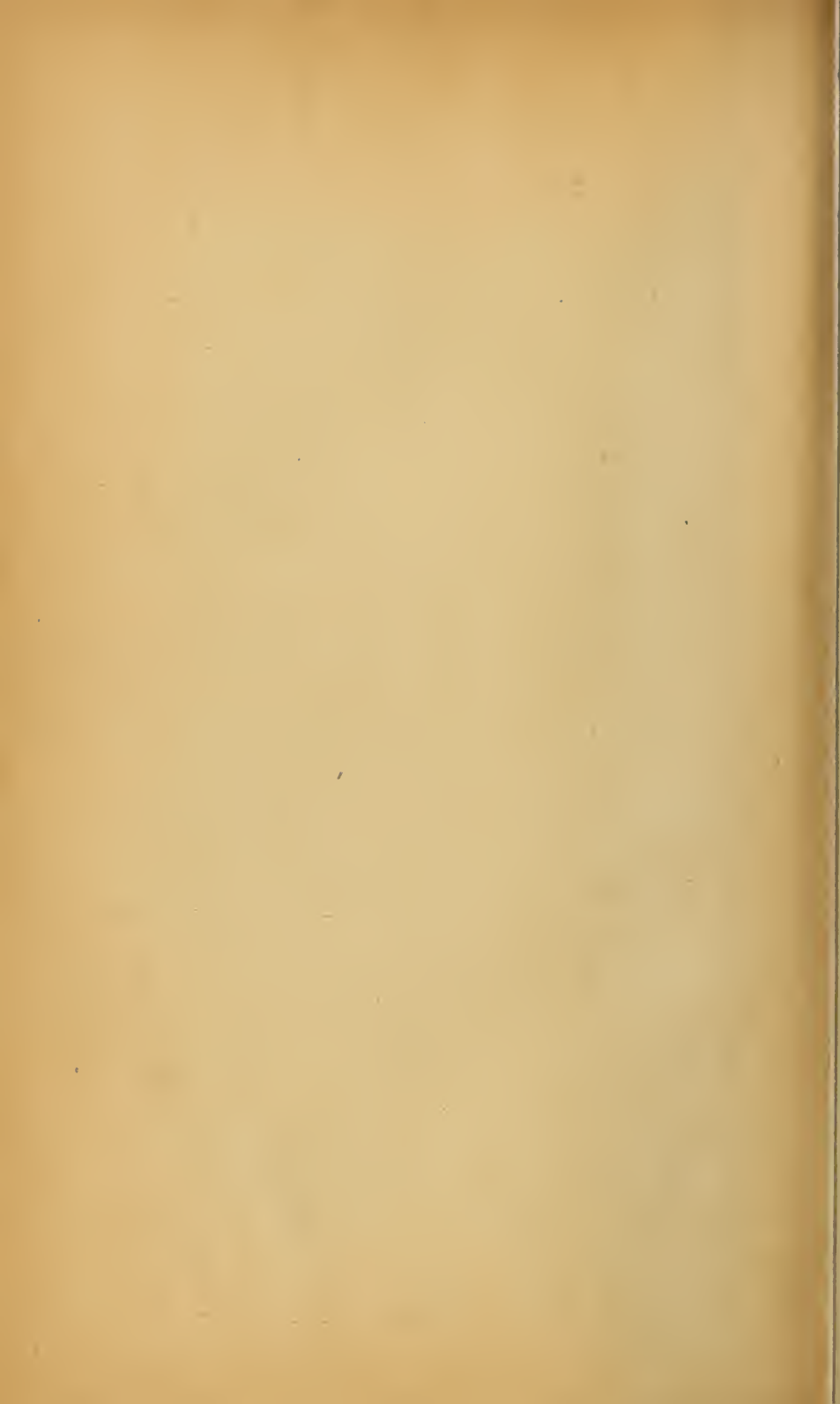
481

L'amour conjugal.	119
L'ABBÉ COYER.	141
L'année merveilleuse.	142
PIRON.	152
La quenouille merveilleuse.	153
Rosine.	158
L'ABBÉ DE VOISENON.	160
Il eut tort.	160
DIDEROT.	166
Les deux amis de Bourbonne.	167
Ceci n'est pas un conte.	178
L'emplâtre de Desglans.	200
Le frère Côme.	204
Le soldat et l'artiste ou des progrès de la société.	205
Histoire du père Hudson.	207
GRESSET.	220
Le lutrin vivant.	221
JEAN-JOSEPH VADÉ.	226
Les amants constants jusqu'au trépas.	227
FLORIAN.	236
Le tourtereau.	236
LE COMTE DE CAYLUS.	245
Histoire du sorcier Galichet.	245
Histoire de Catherine Cuisson qui colportait.	251
JEAN ANTOINE DU CERCEAU.	260
La nouvelle Ève.	261
UN PETIT COUSIN DE RABELAIS.	268
Le ton familial.	269
GROUVELLE.	270
Chacun son heure.	270

L'ABBÉ BLANCHET.	273
La reine de Gor.	274
L'académie silencieuse ou les emblèmes	275
Le doyen de Badajoz.	277
LES ÉCOSSEUSES OU LES ŒUFS DE PAQUES.	285
La comère Jean-Logne.	286
L'ABBÉ LEMONNIER.	291
L'enfant bien corrigé.	291
LE CHEVALIER DE NIGRIS.	297
Conte anacréontique.	297
LA CONDAMINE.	299
L'ivrogne philosophe.	299
La queue du diable.	300
Le souper du prédicateur.	300
BARTHÉLEMY IMBERT.	302
L'heureux hasard	302
Le marguillier prévoyant.	303
Le préjugé.	303
La partie remise.	304
La petite dot.	305
AMUSEMENTS A LA GRECQUE OU LES LOISIRS DE LA HALLE	306
Vision réelle	307
M. GUILLEMARD.	309
Gasconnade.	309
LE MARQUIS DE SAINT-MARC.	310
Le portrait	310
DE CHENNEVIÈRES.	312
Le pardon.	312
LA CHRONIQUE ARÉTINE.	314
Mademoiselle d'H.-V.-X.	315
Mademoiselle M.-L.-D.	315

TABLE DES MATIÈRES. 423

DESFONTAINES	317
Le van.	317
NOUVEAU RECUEIL DE GAJETÉ ET DE PHILOSOPHIE.	325
Le bon ménage.	325
MARONTEL.	329
La femme comme il y en a peu.	330
Le bon mari.	348
POUS DE VERDUN.	376
Le prodige.	376
L'oubli volontaire	377
Le jongleur pris au mot	378
L'écho.	379
LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.. . . .	381
L'oculiste.	381
Aline, reine de Golconde.	386
INDEX ALPHABÉTIQUE	401





CE



CE PQ 1274

.L68C4 V3 1874

C02 LOUANDRE, CH CHEFS-D'OE

ACC# 1386157

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	08	07	04	15	9